

MÉMOIRES

DE

F. DE ROVEREA,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME ET PUBLIÉS

PAR

C. DE TAVEL.

BERNE, CHEZ CHARLES STÄMPFLI. || ZURICH, CHEZ FRÉD. SCHULTHESS.

PARIS,
CHEZ FRÉD. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11.
1848.

MÉMOIRES

DE

F. DE ROVEREA.

Imprimerie Stæmpfli à Berne.

MÉMOIRES

DE

F. DE ROVEREA,

COLONEL D'UN RÉGIMENT DE SON NOM, À LA SOLDE
DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME ET PUBLIÉS

PAR

C. DE TAVEL,

ANCIEN AVOYER DE BERNE.

TOME SECOND.

BERNE,
CHEZ CHARLES STÄMPFLI.

ZURICH,
CHEZ FRÉD. SCHULTHESS.

PARIS,
CHEZ FRÉD. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11.

1848.

MÉMOIRES

DE

F. DE ROVEREA.

TOME SECOND.

Septembre 1798 — Mai 1800.

CHAPITRE PREMIER.

Septembre — Octobre 1798.

Résultats en Suisse de la catastrophe d'Unterwalden. Correspondance avec Jean de Müller. Tentative des Français contre le canton d'Uri. Retour de l'avoyer de Steiguer. Fluctuations du cabinet autrichien à notre égard.

Autant la soumission de Schwytz au mois de mai avait causé d'abattement, autant la catastrophe d'Unterwalden réveilla le courage dans presque tous les cantons et le maintint chez ses plus proches voisins: à ce sentiment se joignit une profonde indignation contre l'autorité centrale auteur de ce désastre, qui malgré son étroite localité, captiva au plus haut degré l'attention et obtint la commisération de tous

les gouvernements et de tous les peuples; preuve en soit l'accueil que reçurent généralement les relations qu'on en publia, entr'autres celle qu'on vient de lire, qui malgré la véhémence et l'esprit de parti, qui j'en conviens la dictèrent, fut incessamment traduite en allemand à Bâle et en anglais à Londres, circula avec rapidité, valut aux infortunés Unterwaldois d'abondantes offrandes, et ajouta peut-être au mépris, que s'était ainsi attiré le Directoire helvétique, devenu l'objet de l'animadversion du plus grand nombre de ses concitoyens...

Mais la téméraire résistance que venaient de surmonter si chèrement les Français, leur montrant ce qu'ils auraient à craindre en cas de guerre avec l'Autriche, de la masse de ces montagnards munis des armes qu'ils maniaient si bien, on dut s'attendre à les en voir promptement dépouillés, comme effectivement la plupart d'entr'eux le furent; on s'aperçut également de quelques tentatives faites pour s'assurer à temps du pays des Grisons, où le résident Guyot aidé de la faction française, redoubla d'activité pour faire proclamer par le Directoire d'Aarau, la réunion des trois ligues à la république helvétique.

S'il nous était impossible d'obvier au désarmement des cantons orientaux, quelque fâcheux

qu'il fût, on s'occupa du moins à conserver les Grisons: le ministre impérial baron de Cronthal fut autorisé par sa cour, à engager sous main ce peuple, à réclamer ostensiblement en vertu d'anciens traités l'assistance et par conséquent l'entrée sur son territoire, des troupes impériales qui en étaient à portée, tandis que le baron de Salis proposait au cabinet britannique d'y lever à sa solde, quelques compagnies de milice à répartir dans le pays, offrant d'en prendre le commandement, ce dont il s'excusa dès que son projet eut été adopté.

Les lenteurs et les contrariétés inséparables de toute complication de grands intérêts, entravaient les mesures, dont l'urgence devenait de jour en jour plus péremptoire, par la tendance des choses vers la prochaine reprise des hostilités. Un extrait de lettres relatives à ces circonstances épineuses, pourra donner une juste idée du dédale où se trouvaient les personnes appelées à influencer à son début, dans l'intérêt de notre patrie, une guerre aussi inévitable qu'elle allait être acharnée.

L'avoyer de Steiguer m'écrivait de Berlin: „Je n'ai pas encore vu le Roi, mais bien les „ministres; il est possible que la manière „franche dont je me suis expliqué vis-à-vis „du ministre Haugwitz, sur notre patrie et sur

„la crise où se trouve l'Europe, le nord comme „le midi, ait quelque part au retard de l'audience „que j'ai demandée au roi, mais cela ne sera „pas long; vous jugez dès-lors que le ministre „dirigeant n'est pas favorablement disposé ni „pour la guerre, ni pour une coalition; je n'en „irai pas moins mon chemin. — J'ai au reste „trouvé partout le meilleur accueil, et des „témoignages non équivoques d'intérêt sur le „sort de la Suisse; mais je crains fort que le „système pacifique ne prévale en dernière „analyse dans cette cour, où l'on se lamente „sur le mauvais état des finances. — L'abbé „Sieyés, ambassadeur de la république, a vu „mon arrivée dans ce pays et le séjour que „j'y fais, avec le plus grand déplaisir; en effet „je ne le ménage pas dans mes conversations, „non plus que Madame de Genlis, qui fait plus „de mal ici que lui; il n'y jouit d'aucune con-„sidération dans le public, mais il a des amis „puissants.... Puissiez-vous faire meilleure „besogne là où vous êtes, que je ne prévois „en pouvoir faire ici: donnez-moi, je vous „prie, le plus souvent possible des nouvelles „de ce qui se passe autour de vous, afin de „pouvoir me diriger de mon côté et vis-à-vis „de nombre de compatriotes fugitifs qui me „demandent des renseignements, mais pressez

„toujours je vous en supplie, l'occupation des „Grisons....“

Le conseiller aulique de Müller me mandait de Vienne: ... „Tout annonce un développe- „ment prochain; l'insinuation faite à M. l'avoyer „qu'il ferait mieux de revenir ici, m'a fait „plaisir, en me prouvant qu'on entre dans ses „vues et que l'on serait disposé à faire, ce „que dans votre dernière dépêche vous con- „seillez avec tant de justesse“, savoir: qu'en entrant en Suisse, les puissances alliées le reconnussent comme représentant de la Confédération, avec pouvoir de s'adjoindre les personnes qu'il jugerait les plus propres à le seconder, dans le pénible travail d'une organisation nouvelle, ou dans celui plus difficile encore de rétablir l'ancienne. — „J'en ai eu „depuis la certitude dans une conversation *in- „téressante* (avec M. de Thugut), où j'ai trouvé „la même manière de penser sage et désin- „téressée à notre égard, qui m'avait toujours „inspiré de l'espérance. — Puis, j'ai eu lieu „de désirer vivement que M. l'avoyer revienne „incessamment, comme l'Angleterre a le plus „de confiance en lui, je suis persuadé qu'alors „*on aura* ce qu'il faut.“ (des subsides.)

Il m'écrivait plus tard, en passant sous silence mes instantes sollicitations qu'on n'aban-

donnât pas les petits cantons, après les assurances de secours qu'ils recevaient journellement à Brégenz du général Auffenberg:... „Je „dois vous prier que nos amis, dans les can-„tons où ils dominent, tiennent des députations „ou du moins des demandes d'assistance prêtes, „qu'ils peuvent même faire parvenir d'avance, „afin que nous soyons *fondés,* que nous ayons „un *titre* à nous mêler de leurs affaires quand „la chose éclatera, et ils peuvent être sûrs „de notre appui....

„J'ai beau me dévêtir de tout préjugé, même „des principes que je crois les plus prouvés, „je ne puis que former sur la nouvelle cons-„titution de notre patrie toujours le même „jugement: c'est qu'elle est impraticable, sur-„tout parce qu'on ne pourra jamais supporter „ni les frais, ni les guerres qu'entraîne la „renonciation à la neutralité, ce qui fait que „je n'aurais aucun scrupule de détruire à tout „prix ce funeste ouvrage. Je croirais qu'il „faut rétablir la république fédérative, en y „recevant les *alliés* et en partageant, à moins „de les recevoir aussi, les bailliages communs. „On commencerait par rétablir ce qui existait „le jour de l'an 1798, *pour le moment seule-„ment,* puis une commission très-serrée que „présiderait M. l'avoyer de Steiguer, ferait le

„plan des changements; on les discuterait et „dès qu'ils auraient été adoptés, ils le seraient „aussi par l'Empereur, comme l'a été la constitution de Genève par les rois de France; „puis il faudrait obtenir de l'Angleterre un peu „de subsides, pour avoir pendant les premières années une force armée, prête à „étouffer la moindre tentative séditieuse. — „Au reste tout cela dépend de ce que sera „l'Europe et ceci du sort de la république „française: si celle-ci subsiste, si l'on ne peut „ni rétablir la monarchie, ni former un gouvernement fédéral, il n'y aura jamais de paix „ni de consistance, au lieu que si l'*un* ou l'*autre* „arrive, on sera partout charmé de se trouver „enfin rendu au repos."

„Le commissaire-général Wyss m'a souvent parlé du projet, de former des corps, „des Suisses qui s'expatrieraient pour se soustraire à la réquisition: pour moi, je désire „fort qu'on évite les fautes des émigrés; je „ne voudrais pas d'un *Coblence*, ni me trouver „moi-même avec cette cohue de gens, qui „feraient une armée de généraux sans soldats „et qui, sans rien entendre des grandes parties de l'art militaire, voudraient chacun mettre „son idée et sa passion à la place des principes; de sorte que si l'on peut porter les

„Anglais à les soutenir jusqu'à ce que la guerre „éclate, il sera mieux de les tenir dispersés „sur la frontière, que d'y former des rassem- „blements. La réquisition est un bonheur, „j'aime que la nation s'aperçoive aussitôt que „possible de tous les agréments de son nouvel „état, ce qui peut la porter à s'en défaire „avant qu'il se consolide.....“

Enfin répondant à mon rapport sur les événements d'Unterwalden et aux réflexions qui l'accompagnaient, il me disait: „Votre „lettre me fait tomber la plume des mains, je „voudrais que des lettres, faites pour passer „sous les yeux d'une des plus grandes cours, „fussent assez modérées dans leurs expres- „sions pour ne pas offenser. — C'est un vé- „ritable malheur que cette affaire des petits „cantons: pourquoi ne pas prêter ce serment, „puisqu'on ne pouvait pas se défendre? Puis „pourquoi se mettre en fureur de n'être pas „soutenu de ceux auxquels on n'a jamais écrit „une ligne pour l'être?.... D'après tous les „renseignements que nous avons et que vous „connaissez en partie, un même bon esprit „règne dans les Grisons, dans les petits can- „tons et dans le Haut-Valais; on y pourra „même joindre les bailliages d'Italie, le Hasli „et peut-être le reste de l'Oberland. Eh bien!

„pour donner à ces braves gens une force „intrinséque, pour leur procurer l'appui de „l'Empereur, pour leur assurer une nouvelle „considération en Europe, il y aurait à prendre „la même mesure par laquelle nous fûmes ce „que nous avons été durant cinq siècles : que „ne s'allient-ils ensemble ? — Que ne fondent- „ils sur les débris de l'antique Helvétie, une „nouvelle confédération ? — Que n'implorent- „ils dès-lors la garantie de S. M. impériale ? „Qu'ils se rendent au Grütli, qu'ils jurent de „rester Suisses, eux, tous les montagnards „dès l'Engadine jusqu'à Aigle ; je vous dis „qu'ils se soutiendraient et qu'ils deviendraient „les restaurateurs de la Suisse ; donnez-leur „cette idée : si notre influence doit la faire „adopter aux Grisons, comptez qu'elle y sera „employée de grand cœur."

„Si le Jura revoyait l'étendard de l'antique „liberté fédérative reparaître sur les Alpes, „son impatience, son enthousiasme lui feraient „briser le joug, et Messieurs des villes au- „raient beau croupir dans leur vaniteuse bas- „sesse, il n'y a pas jusqu'aux Argoviens et „aux gens de l'Emmenthal qui ne fussent „électrisés. — Le premier mouvement doit „partir du Grütli, des petits cantons, se fédé- „rant avec les Grisons et le Haut-Valais, et

„annonçant à l'Europe la renaissance de la „Vraie Suisse ! — Réfléchissez sur tout cela, „j'ai parlé de l'idée à S. E. le baron de „Thugut, qui en a été extrêmement content „et l'a *tout-à-fait approuvée.* — La première „chose devrait être une confédération des „petits cantons, des ligues grises et du Haut-„Valais. Le modèle serait celle de Brunnen „de 1315 ; tous les montagnards dès l'Enga-„dine aux Ormonds, formés en république „fédérative, rendraient des forces et une nou-„velle existence à la Suisse ; ils seraient tout „de suite reconnus par *nous*, par l'Angleterre ; „il y aurait un État à soutenir par des sub-„sides, à fortifier par des alliances, à diriger „par d'habiles ambassadeurs.....“

Voilà le beau rêve, en admettant que ce ne fut pas un leurre tendu à ma crédule inexpérience, qui se composait à Vienne, pendant que l'on s'y souciait peu de laisser écraser Unterwalden, comme si l'on eût voulu aggraver sa détresse par l'ironie....

Il était sans doute aisé, en méditant les conseils, les réflexions, les pensées hachées et manifestement contradictoires, que me transmettait ainsi successivement l'organe du ministère, dans la dépendance duquel les circonstances nous avaient placés, de se con-

vaincre, qu'il fallait user de beaucoup de circonspection, pour éviter ses pièges et dissimuler la défiance que sa marche tortueuse devait nous inspirer; car si elle tendait à nous faire prendre une fausse route, à nous jeter plus avant dans le gouffre afin de s'en garantir mieux, il nous importait non moins de ne pas nous aliéner une cour, devenue le seul espoir de notre délivrance, du moment où son propre intérêt la déterminerait à y coopérer efficacement. Il faut avoir traversé de semblables épreuves, neuf et ignorant comme je l'étais des subtilités d'une politique ténébreuse, sans autre guide que ma raison, sans cesse aux prises avec les impulsions d'un cœur ardent, pour apprécier ce que je souffrais, en comparant la facilité d'être entraîné à un faux pas, avec les dangereuses conséquences qui en pouvaient résulter pour mes compatriotes. Je n'osais pas-même m'ouvrir sans réserve à cet égard, au chef que l'on m'avait associé dans cette mission secrète, auquel son caractère public interdisait d'envisager comme moi, le rôle qu'on semblait nous destiner: d'aggraver les maux de notre patrie, sous le séduisant prétexte d'une prompte et glorieuse restauration, qu'il était évidemment impossible d'effectuer, au milieu des obstacles

insurmontables dont nous étions environnés, et qu'on affectait de dédaigner en les passant sous silence....

Quoique ma franchise précédente eût encouru le blâme de M. de Müller, je ne craignis point de l'encourir encore en lui observant, que la demande de secours qu'avait fait la Landsgemeinde d'Unterwalden aurait dû suffire: je répondis en outre au chimérique projet, que sans doute le baron de Thugut lui avait suggéré: „Tout cela serait fort beau, „mais il ne fallait pas laisser arriver les „Français à Unterwalden; à présent bornons-„nous à alimenter l'aversion que le Directoire „d'Aarau et l'horreur que les forfaits de la „soldatesque révolutionnaire inspirent à tout „ami de l'humanité, à tout Suisse qui a encore „du sang suisse dans les veines. — Disons, „montrons, répétons à nos malheureux com-„patriotes, que la conduite et le sort des „braves Unterwaldois est un de nos beaux „trophées: persuadons à la multitude, que „ceci est un prélude de la vengeance natio-„nale dont le germe fermente dans tous les „cœurs. N'attendons qu'un signe, qu'un coup „de canon tiré sur les bords du Rhin, alors „qu'un combat à mort efface la honte de nos „défaites partielles, et lave le sang innocent

„qui vient de couler; alors je l'espère, nous „déflétrirons le sol profané où repose la „cendre de nos pères. Mais revenons à votre „projet: je le crois inexécutable, même si les „Grisons présentaient un point de ralliement, „car jusqu'à ce que les Suisses voient des „Autrichiens, ils ne bougeront plus. Jugez „d'ailleurs combien de gens il faudrait mettre „dans le secret, et qu'un seul indiscret expo- „serait tout le parti à tomber sous le couteau. „Je vous garantis en échange, que le lende- „main de la déclaration de guerre et de la „publication d'un manifeste tel que nous en „sommes convenus, 20,000 Suisses seront sous „les armes, pourvu que les réquisitions en „hommes qui sont annoncées, ne se soient pas „effectuées, car alors la crainte de combattre „son frère ou son fils arrêterait bien des gens.

„Le commissaire-général Wyss m'a de- „mandé un plan pour former un corps suisse, „me donnant à entendre que le commande- „ment m'en serait destiné. Je lui fais savoir „combien je suis opposé à tout projet d'en- „courager l'émigration de nos compatriotes...“

Dans ces entrefaites, le canton d'Uri désarmé ainsi que celui de Schwytz, fut requis par l'autorité militaire française d'accorder le passage à des troupes, destinées à entrer au

pays des Grisons : contraint d'acquiescer à cette espèce de sommation, dès que nous en fûmes instruits le général Hotzé se rendit à Coire, dans l'espoir d'y opérer un soulèvement contre le parti qui favorisait cette invasion ; le commissaire britannique lui fournit des fonds et je fus chargé de représenter vivement à Vienne, l'urgence de soutenir le général, dans la périlleuse entreprise que son zèle lui avait suggérée. Je m'en acquittai en insistant sur la certitude, que s'il parvenait à mettre des milices sur pied, elles tiendraient peu sans l'appui de troupes réglées, etc. — Mais la réclamation des Français n'était qu'un prétexte de prendre poste au canton d'Uri, sans avoir l'air d'enfreindre sa capitulation et coïncidait avec les mesures de rigueur, qu'allait déployer le Directoire d'Aarau, pour forcer au moyen de la réquisition, la levée des 18,000 hommes promis à la France, mesures qui devaient naturellement gêner beaucoup nos opérations ; aussi quelques-uns de nos émissaires furent-ils arrêtés, et des personnes de l'intérieur qui nous servaient, dûrent s'éloigner pour se mettre à couvert.

Cependant la rumeur qu'excitait le bruit sourd de cette prochaine levée, s'étendait et devenait menaçante : partout on se disposait à

s'y soustraire, en quelques districts par la force, en d'autres par la fuite. — Si l'un et l'autre de ces expédients nous présentaient de grands inconvénients, le plus grave eût néanmoins été que cette levée se fût exécutée en plein, puisqu'elle nous eût frustré de l'espoir d'une réaction ferme et vigoureuse au début d'une guerre qui chaque jour pouvait éclater.

Quoique contraire dans l'origine à nos principes, nous ne pouvions sans inconséquence entraver l'émigration, du moment où il fallait opter entr'elle et la réquisition; seulement il fallait être en garde contre les menées des intrigants, qui cherchaient à l'accélérer pour leur propre avantage, et ne la protéger, que dans la certitude de la réalité du danger qu'elle devait prévenir. — Alors il lui fallait un asile et de l'argent: or les états frontières du Rhin, ne dissimulaient pas leur crainte de se compromettre en la recevant, et l'Angleterre se refusait obstinément à rien délivrer jusqu'à ce que les hostilités eussent commencé, ce en quoi on ne pouvait équitablement la blâmer, car il était notoire que c'étaient ses subsides que convoitait l'Autriche et que la bienveillance que son premier ministre nous témoignait, avait pour but essentiel, de se procurer un moyen de plus d'en obtenir. — Il paraît même indu-

bitable que ce fut ce motif qui décida le baron de Thugut à presser l'avoyer de quitter Berlin, où comme il l'avait prévu, son projet d'amener le roi à une nouvelle coalition avait échoué, malgré un mémoire fort d'arguments qu'il lui remit à cet effet, et le crédit personnel qu'on lui supposait près de ce monarque.

Ce respectable vieillard, dégoûté par l'inutilité de ses démarches dans cette résidence d'y prolonger son séjour, m'annonça ainsi son retour:... „je pars pour Vienne où l'on m'ap-„pelle, j'irai delà où ma présence sera le plus „utile à ma patrie, je m'impatiente plus que „je ne puis l'exprimer, de vous revoir ainsi „que notre bien-cher général.... L'explosion „doit être prochaine, si de nouvelles tergiver-„sations de Vienne qui tiennent à la politique „ministérielle de cette cour, ne l'arrêtent en-„core.... Pour que rien ne m'empêche de me „porter où le service de la patrie et de la „bonne cause peuvent m'appeler, je laisse ma „famille à Berlin....“

Quant au conseiller Jean de Müller, il répondit dans le même temps, fin septembre, au général Hotzé:... „il est bien malheureux „que les petits cantons aient fait cette explo-„sion, avant de savoir si nous pouvions les „assister *dans ce moment*, car l'intention est

„toujours la même; mais les *moments* dépendent „des circonstances que nous ignorons tous.... „Quelle idée ont eu cinq paroisses, qui font à „peine la moitié de l'Unterwalden, sans être „sûres de l'assistance de Schwytz et d'Uri, ni „du Valais, sans savoir si nous pourrions les „soutenir maintenant, de se déclarer en guerre „contre les oppresseurs de toute la Suisse? „Je les plains de toute mon âme, je donnerais „mon sang pour les sauver, mais je ne puis „déterminer la cour à faire, ce qu'elle ne croit „pas pouvoir faire *encore*. — Cela est très-sûr „qu'on ne les abandonnera pas, puisque je vois „que d'ailleurs on n'a rien moins que changé „de principes, ou perdu de vue l'objet, mais il „tient à tant de considérations, infiniment im- „portantes pour la monarchie et pour l'Europe, „qu'on ne peut exiger que le tout soit mis en „péril, parce qu'il a plu à quelques braves „gens de précipiter les mesures de quelques „semaines. (*) Ils auraient mieux fait de prêter „même le serment, dont on pouvait se dédire „après.... Dire, nous délogerons les Français „de Wesen et nous entrerons dans les petits „cantons, ou nous passerons le Crispalt pour

(*) Il ne fallait pas les y exciter ou du moins devait-on désavouer les provocations réitérées, que leur avait transmises le général Auffenberg.

„descendre le St. Gotthard vers Uri, c'est dire: „nous sommes en mesure depuis les frontières „du Mantouan jusqu'à celles de Bohème, de „faire face à tous les efforts que pourraient „faire les ennemis; nous sommes arrangés „avec les cours, nous avons tout. — Pouvez-„vous dire cela? — Moi, je ne le puis pas; „il faut donc supposer, puisque ceux qui doivent „le savoir ne se prononcent pas encore, qu'il „y a quelqu'obstacle. — Cette idée bien natu-„relle devrait engager tous ceux qui influent „sur les Suisses, de les retenir jusqu'à ce que „le grand mot *il en est temps*, s'articule.“

Si l'on compare cette lettre à celle qui me fut adressée peu auparavant de la même source, car il est indubitable qu'elles avaient été ou dictées par le ministre ou soumises à son véto, on ne pourra que s'étonner, tout en reconnaissant la justesse des motifs du délai de la reprise des hostilités, de la contradiction manifeste des directions qu'elles renfermaient, relativement à la conduite à tenir en Suisse avant la rupture. — Cette divergence s'explique cependant, par la différence de position et peut-être aussi par celle des caractères individuels, des deux personnes auxquelles ces directions étaient destinées, quoique chargées en commun de la même surveillance.

Quant aux affaires des Grisons, Hotzé au risque d'être désapprouvé par sa cour, avait réussi à relever assez le courage des magistrats et des habitants, abattus d'un côté par les menaces et l'approche des Français, de l'autre par l'immobilité des troupes autrichiennes stationnées dans le voisinage, avait réussi, dis-je, à faire mettre assez de monde sur pied pour garder les principaux passages des montagnes: le général de Salis en échange, éluda de prendre part à quoi que ce soit, tout en convenant que le danger d'une invasion était d'autant plus imminent, que le Directoire d'Aarau mettait beaucoup d'importance à réunir les Trois Ligues à l'Helvétie, comme boulevard en cas d'une guerre qu'il redoutait surtout, parce que les généraux français s'attendaient qu'alors, les deux-tiers des Suisses jetant le masque se tourneraient contr'eux. — Ils étaient sans doute informés, que leur organisation militaire était préparée et leurs ressources prévues.

Le Directoire avait inopinément quitté Aarau le 28 Septembre, pour s'établir à Lucerne: cette subite translation dans une ville plus centrale et à l'abri d'un coup de main, indiquait que d'une part au moins, on se croyait près du dénouement; et des dépêches de Vienne de M. l'avoyer et du conseiller Jean de Müller

confirmèrent bientôt cette conjecture; ce dernier me mandait le 3 Octobre:... „Quant aux „Grisons, s'ils sont encore *res integra*, vous „allez être satisfait; je ne puis m'expliquer „mais comptez-y; si dans l'intervalle un malheur est arrivé, on le réparera. — Au reste „vous savez que je fais ce que je puis, mais „qu'il s'en faut beaucoup que je puisse en ces „choses tout ce que je voudrais; d'ailleurs „rien il est vrai, rien ne se fait ni ne s'omet „sans raison, et il y a des lenteurs auxquelles „il est difficile de répliquer, quelque peine „qu'on en ressente. — Je suis bien aise qu'on „ne fasse plus rien en Suisse, avant qu'on en „vienne à la décision générale, je conviens „que mon projet ne vaut rien; voilà ce que „c'est que de correspondre de loin, mais cela „n'est d'aucune conséquence avec quelqu'un „qui comme vous sait modifier ce que l'on dit, „d'après ce qu'il sait de plus....

M. l'avoyer est ici; nous tâcherons si la „chose se peut, de le faire reconnaître représentant de la Confédération helvétique: il „pense comme vous, qu'un rassemblement „exciterait les tyrans actuels de la Suisse, à „des mesures violentes contre les familles de „ceux qui s'y rendraient, et les Français à des „tentatives jamais infructueuses, pour y intro-

„duire des espions... Il est par la même raison „contraire à un comité ou toute autre réunion „ostensible, jusqu'après la déclaration de la „guerre. — Il croit que la présence de M. le „banneret Kirchberguer lui serait d'une grande „utilité...."

M. l'avoyer m'écrivait de son côté:... „J'ai „déjà eu deux audiences du baron de Thugut, „que j'ai employées à presser les mesures „vis-à-vis des Grisons, chaque heure plus „urgentes depuis la soumission des petits can„tons, qui m'a profondément affecté.... Vous „êtes bien sûr de la chaleur et de l'activité „que je mets à accélérer et cette mesure, et „les hostilités où tout semble promettre le „succès...."

Ici se trouve un des tristes épisodes de ma vie, une troisième séparation de ma femme, séparation que tout concourait à rendre mutuellement plus pénible et qui cependant ne pouvait se différer, sans l'exposer, à lui ôter la possibilité de rentrer de longtemps chez elle et peut-être, à la confiscation de ses biens. Néanmoins il nous fallait un grand effort, pour nous résoudre à nous quitter avec tant de chances que ce serait pour toujours....

Je l'accompagnai le 16 Octobre à Lindau et eus besoin de tout mon courage pour prendre

mon parti de ce douloureux départ; cependant des occupations qui admettaient d'autant moins de délai que j'étais privé de mon aide le plus intelligent, le plus assidu et que les circonstances devenaient plus importantes, m'imposaient l'impérieuse nécessité en dépit du mauvais état de ma santé de travailler sans relâche. Je trouvai dans cette application forcée, une puissante diversion au chagrin qui me minait, et cela bien plus pour ma famille que pour moi, condamné me semblait-il, à devenir pour elle, un objet d'anxiétés et un motif de persécutions. — Or si dans cette disposition rien ne m'eût contraint à me distraire de ces sombres pensées, la vie me serait réellement devenue insupportable.... Heureusement que tout en m'excédant, les affaires du temps y pourvûrent....



CHAPITRE II.

Octobre — fin Décembre 1798.

Les Grisons occupés par les Autrichiens. Les fugitifs des petits cantons. Décrets du Directoire helvétique. L'archiduc Charles à Friedberg. Mémoire sur la Suisse. Le banneret Kirchberguer. Conférence de Mindelheim. Séjour à Wangen.

L'archiduc Charles venait de prendre le commandement de l'armée impériale du Lech, que selon le traité de Campo-Formio elle ne devait pas dépasser; et le lieutenant-général comte de Bellegarde, en haute faveur auprès du premier ministre eut, sans relever de l'archiduc, celui des troupes stationnées dans le Tyrol et le Vorarlberg, avec la mission secrète de vérifier l'état des choses dans les Grisons,

ce dont Hotzé prit ombrage, cette surveillance lui ayant été spécialement confiée : cette dernière nomination lui sembla d'ailleurs en contradiction avec la promesse qui lui avait été faite, de le remettre en activité dès que les circonstances le permettraient. — Mais dans une entrevue qu'ils eurent, le comte de Bellegarde le rassura, en lui confirmant l'intention positive du ministère, de lui conférer au moment où la rupture serait décidée, le commandement du corps destiné à agir conjointement avec les Suisses.

Or, les rapports de l'intérieur s'accordant à annoncer, que les troupes françaises s'approchaient du Rhin et se renforçaient sur quelques points de l'extrême frontière des Grisons, on s'attendait chaque jour à une attaque de leur part, vu surtout la déclaration semi-officielle que fit le résident Guyot aux autorités de Coire : „que son gouvernement n'influerait „point sur la réunion désirée des Trois Ligues „à l'Helvétie, mais qu'en cas de guerre, il „faudrait se prononcer entre l'Autriche et la „France:“ déclaration qui occasionna des voies de fait entre les deux partis; or les postes français ayant refusé de s'avancer pour soutenir celui qui réclamait leur appui, il se dispersa, tandis que l'autre beaucoup plus nombreux, se

hâta de se prévaloir de l'autorisation donnée par la cour de Vienne à ses généraux, d'entrer sur le territoire grison dès qu'ils en seraient légalement requis.

Une proclamation du gouvernement expliqua au peuple les motifs de l'appel officiel des troupes autrichiennes, qu'il adressait au comte de Bellegarde et au général Auffenberg, qui de leur côté déclarèrent authentiquement, que c'étaient comme protectrices et amies qu'elles allaient occuper le territoire des Ligues, où 3 bataillons prirent immédiatement poste au pas de Sainte-Lucie, à Reichenau et à Ilantz, ainsi qu'aux défilés du Kunkel et de Tavetsch. Le commandement de la force armée des trois Ligues fut remis au lieutenant-général baron de Salis, qui alors renouvela la proposition qu'il avait précédemment faite puis éludée, de lever un corps de milices à la solde de S. M. britannique, proposition qui fut maintenant rejetée.

Le résident Guyot retiré à Vadutz, informa promptement le Directoire de ce qui venait de se passer, ainsi que de l'évasion des membres du gouvernement, censés partisans de la France, qui s'étaient la plupart réfugiés en Suisse.

Quoique les troupes françaises fussent

restées spectatrices passives de l'occupation opérée par les Autrichiens, on ne doutait pas que cette mesure décisive n'amenât l'ordre du Directoire de prendre l'offensive; le silence qu'il garda, sur un événement qui pouvait avoir des conséquences majeures, prouva que malgré son orgueilleuse jactance, le désastre d'Aboukir et la déclaration de guerre qu'il s'était attirée de la Porte ottomane, entravaient l'exécution de ses plans bien connus d'ultérieurs envahissements; mais on savait également que s'il dissimulait, il chercherait à se venger tôt ou tard, d'avoir été prévenu et déjoué. On resta donc en présence, sous prétexte d'une paix, qui à la bien considérer, n'était qu'un armistice.

Je n'avais pas attendu ce moment pour solliciter du commissaire anglais des secours fixes en faveur des émigrés des petits cantons, dont j'avais fait dresser le tableau et auxquels j'avais pris sur moi de faire délivrer l'absolu nécessaire. — Le conseiller de Müller me mit dans le cas de revenir à la charge; après quelques observations sur des antécédents, il me mandait: „....J'ai deux „remarques confidentielles à vous faire: l'une „que les fugitifs d'Unterwalden et autres trou„veront un asile dans les Grisons, de sorte

„que si Talbot leur procurait quelques moyens „de subsistance, il s'y formerait un noyau. „Nous avons donné ordre à notre ministre à „Coire de protéger leur cause, etc. — La „seconde est, que nos généraux devant se „concerter en tout point avec le gouvernement „du pays, si ce dernier veut se délivrer de „quelques personnages turbulents, il n'aura qu'à „les requérir de mettre la main dessus.

„D'ailleurs la cour pousse au scrupule les „égards dûs aux gouvernements légitimes et à „l'indépendance de notre nation: soyez sûr „que quand nous entrerons en Suisse, on „laissera M. l'avoyer, le petit comité formé „autour de lui et les administrations des cantons „à mesure qu'elles reprendrout forme, abso-„lument maîtres de toutes les affaires de l'in-„térieur, quitte à leur prêter main forte s'il „le faut, pour y rétablir la tranquillité. — „Soyez sûr que rien ne changera la détermi-„nation de la cour, de rendre à notre patrie „sa liberté et le repos: quand tout le reste „serait arrangé, disait l'autre jour le baron de „Thugut à M. de Dalberg, sans que l'ordre „soit rétabli en Suisse, ce serait comme si „l'on n'avait rien fait. — Ainsi comptez, que „dans aucun cas, ce grand objet ne sera „négligé.

„Comme toutes ces constitutions respec-
„tables par leur antiquité, ne peuvent pas
„marcher d'un pas égal à la nécessité des
„affaires majeures, il sera nécessaire de faire
„donner à un petit comité de très-peu de chefs,
„le pouvoir absolu de prendre et laisser prendre
„pendant toute cette crise, toute mesure con-
„venable au salut de l'État, sans avoir à en
„rendre compte selon les formes ordinaires....

„Je voudrais que l'on peignît au vif nos
„infâmes d'Aarau ou de Lucerne, après l'al-
„liance offensive, après leur effrontée justifi-
„cation des meurtres d'Unterwalden, ils ne
„méritent plus aucun ménagement et il faudrait
„montrer à la nation par qui elle est menée."

Les assurances que M. de Thugut nous faisait ainsi donner directement, semblaient assurément bien propres à écarter les idées contraires que ses tergiversations précédentes nous avaient suggérées. — Malheureusement elles n'ont pas toutes été justifiées.

Le Directoire helvétique après avoir lancé le 23 Octobre, un second décret, plus injurieux que le premier, contre les émigrés suisses et prononcé le bannissement ainsi que le séquestre des biens de ceux d'entr'eux qui ne seraient pas rentrés avant dix jours, ordonna la levée des hommes de 18 à 25 ans.

La supposant destinée à compléter les 18,000 auxiliaires promis à la France, les individus qu'elle atteignait résolurent la plupart de s'expatrier, s'ils ne pouvaient s'y soustraire autrement.

Promptement instruit de ces dispositions, j'en informai de suite l'agent britannique à Augsbourg et M. l'avoyer à Vienne, leur demandant des instructions et des secours pour cette émigration si elle s'effectuait et leur représentant les graves inconvénients qu'il y aurait à la repousser, faute de moyens de l'assister. L'agent britannique se restreignit à se conformer aux ordres de sa cour, de ne rien accorder d'ostensible avant la reprise des hostilités : ma dépêche à M. l'avoyer ne l'ayant plus trouvé à Vienne, le conseiller de Müller qui l'ouvrit, la mit sous les yeux du baron de Thugut et du ministre d'Angleterre, lesquels bien que pénétrés de la gravité de la conjoncture, se bornèrent malgré l'urgence d'un prompt appui, à adresser à M. l'avoyer l'invitation de solliciter directement du cabinet britannique, des fonds suffisants pour organiser les Suisses fugitifs en régiments, qui seraient censés au service de l'Empereur jusqu'à la déclaration de guerre, et deviendraient alors le noyau d'une armée nationale.

Ce plan, inexécutable par la défiance qu'il aurait inspirée à la plupart des émigrants, l'était non moins par le délai qn'il exigeait. Mais heureusement que le Directoire de Lucerne, alarmé par la rumeur qu'avait causé, et par la résistance qu'avait rencontré à Soleure un essai partiel d'effectuer cette levée, l'ajourna, probablement avec le consentement du gouvernement français, auquel il ne convenait point encore de rompre avec l'Autriche, comme il l'avait récemment donné à connaître, en passant sous silence l'occupation des Grisons, malgré sa menace officielle de l'envisager comme une infraction au dernier traité.

L'effervescence s'étant ainsi calmée, nos inquiétudes furent momentanément suspendues; mais j'eus à me justifier à Vienne, de l'opinion que j'avais confidentiellement émise dans ma lettre à M. l'avoyer: que si l'on proposait aux émigrants suisses de s'enrôler dans les troupes autrichiennes, ils préféreraient peut-être retourner subir leur sort. — Cette supposition avait blessé, on m'en faisait une imputation personnelle dont on désirait que je me disculpasse, comme dénuée de fondement, tandis au contraire qu'elle se vérifia incessament; de sorte qu'il me fut aisé, de prouver à la fois sa justesse et l'existence d'une

intrigue tendante à procurer des soldats à l'Autriche, dans l'espoir d'obtenir des places d'officier daus son armée. Au demeurant peut-être n'avait-on affecté ce courroux, que pour pallier l'abandon où l'on nous laissait.

Le 6 Novembre M. l'avoyer m'appela à Augsbourg, où je m'empressai de le rejoindre : il était peu satisfait du cabinet de Berlin, persuadé qu'il ne prendrait aucune part à la guerre, malgré les efforts du ministère anglais et ceux du prince Repnin pour l'y décider. — On attribuait à Vienne cette hésitation, à l'ascendant qu'avait pris l'abbé Sieyès sur l'esprit du roi. M. l'avoyer croyait au contraire, que l'obstination de l'Autriche à ne pas répondre catégoriquement à la Prusse sur le but réel de cette nouvelle guerre, l'avait seule motivée.

M. l'avoyer me présenta à S. A. R. l'archiduc Charles à Friedberg : il nous reçut avec une extrême obligeance et nous témoigna beaucoup d'intérêt pour nos compatriotes. — M. l'avoyer répondant vaguement à ses questions sur la Suisse, le prince me les adressa; je lui donnai franchement les explications qu'il demandait; il me fit des objections auxquelles je répliquai, élevant un peu la voix : M. l'avoyer, étonné de ce manque d'égards,

m'interrompit en disant, que j'informerais mieux S. A. R. par écrit: le prince me crut un mémoire en poche, je n'en avais point et pour surcroît d'embarras, M. l'avoyer annonça que j'en présenterais un le lendemain, chose impossible; j'obtins trois jours pour le préparer et nous nous retirâmes.

Au retour de cette course, M. l'avoyer m'exhorta amicalement à être plus en mesure dans la discussion avec gens de haut parage, et appuyant le précepte de l'exemple, il ajouta: .... „Je suis parvenu à 30 ans, à ne „jamais élever la voix et à être presque tou- „jours maître de moi, sauf quand je suis au- „près d'une jolie femme", il avait alors 72 ans.

M'exagérant peut-être l'importance que pouvait avoir pour nous, le rapport que j'avais à rédiger, je conçus l'ardent désir de parvenir sans m'écarter de la vérité, à le rendre susceptible d'augmenter l'intérêt qu'on pouvait prendre à notre cause; j'y travaillai donc avec ardeur, regrettant de n'avoir pas l'éloquence propre à émouvoir plus vivement en notre faveur, un prince, que les circonstances identifiaient en quelque sorte à notre sort.

L'archiduc Charles, âgé de 28 ans, d'une taille moyenne, d'un extérieur simple et noble, parlant correctement plusieurs langues,

entr'autres le français, s'énonçait avec autant d'aisance que d'urbanité. — Son front élevé, son œil vif, son regard assuré, révélaient de prime abord ce caractère altier qui sied à l'homme né pour commander, quand il est tempéré par la douceur des formes. — Couvert de gloire par ses dernières campagnes, il aspirait à de nouveaux lauriers que semblaient lui promettre l'entière confiance des troupes, qui le chérissaient malgré son extrême rigidité, modifiée il est vrai par l'affabilité caractéristique de son auguste famille. Sa fierté supportait impatiemment l'autorité suprême que s'était arrogée au militaire comme au civil le premier ministre, auquel il ne pardonnait surtout pas de lui avoir donné à titre de mentor officieux, lors de son premier commandement aux Pays-Bas, le général comte de Bellegarde, qui épiant ses actions et ses pensées les plus secrètes, en rendait un compte exact; aussi voua-t-il à ce complaisant argus une haine implacable, tandis que le ministre, jaloux de l'ascendant progressif du jeune prince sur l'armée, ne cessait de l'entraver et nuisit essentiellement ainsi aux succès de la coalition qui se formait; tant il est vrai que les événements majeurs dépendent souvent de considérations secondaires.

A la recommandation de son oncle l'électeur de Trèves, l'archiduc avait choisi pour chef de sa chancellerie de campagne M. de Fassbender, digne par son mérite d'une préférence, à laquelle sa vocation de simple légiste à Mayence ne lui permettait guère de prétendre : doué d'une tête froide et forte, d'un cœur chaud, d'une grande capacité de travail, voyant les objets dans leur ensemble et dans toute leur étendue, il avait mesuré de bonne heure l'énorme portée des doctrines révolutionnaires, dont il demeura l'antagoniste, malgré leurs nombreux prosélytes en Allemagne. — Confident intime et bras droit de l'archiduc, partageant constamment sa bonne et sa mauvaise fortune, on le vit bientôt devenir un personnage marquant, sachant faire oublier par sa modestie d'où il était parti et se concilier la considération de toutes les classes. Mais inaccessible à la corruption, il paya, dit-on, cette vertu par une mort prématurée, à l'époque d'une des crises subséquentes de la monarchie autrichienne, où un ennemi expérimenté redoutait ses talents et la prépondérance qu'ils lui avaient acquise.....
Il était donc aisé de prévoir, combien l'archiduc Charles ainsi secondé, à la tête d'une armée nombreuse, dévouée et aguerrie, allait

influer sur les destinées de l'Europe et par conséquent sur celle de notre patrie.

Je reviens à mon sujet : rentré à l'hôtel, je rassemblai mes idées, me mis à l'œuvre et y consacrai la nuit entière : le matin je me flattai que M. l'avoyer daignerait parcourir mes feuilles et les retoucher ; mais sa manie de tout subordonner à un vain cérémoniel, ayant absorbé cette journée et la suivante en d'insignifiants devoirs d'étiquette, je ne pus obtenir qu'il jetât les yeux sur mon ouvrage, que j'allai présenter à l'archiduc ; il le reçut avec bonté, m'assurant qu'il allait s'en occuper.

Effectivement le surlendemain je reçus de sa part, avec un témoignage d'approbation du contenu de ce mémoire, une note d'observations qui prouvaient l'attention qu'on avait apportée à sa lecture.

M'ayant invité à dîner avec M. l'avoyer, il nous dit les choses les plus affectueuses et nous donna des assurances positives d'aider et de soutenir de tout son pouvoir la cause que nous servions, tout en respectant toujours l'indépendance de la Suisse. — Il me permit en particulier de recourir à sa protection en ce qui concernait mon travail, et me mit en relation à cet effet avec M. de Fassbender, auquel je dus en conséquence adresser les

explications additionnelles que l'archiduc souhaitait à la suite de mon mémoire. Au risque de me répéter, j'en donne ici l'extrait, comme un aperçu presque officiel, de ce qu'était alors la position relative de la Suisse *interne* et *externe*; en admettant du moins que je l'eusse sainement jugée, sans quoi j'aurais à déplorer que quelqu'un de mieux avisé, ne se fût pas trouvé à la place difficile que j'occupais sans l'avoir recherchée.

18 Novembre 1798.

„L'importance avec laquelle les cabinets „de Vienne et de Saint-James ont paru con- „sidérer la révolution de la Suisse, ayant donné „lieu à un travail destiné à la préparer à se- „conder les efforts que les grandes puissances „pourraient faire, pour lui rendre son indé- „pendance et la replacer dans son état anté- „rieur, ce travail a démontré, que partout „à-peu-près on y regrette l'ancien ordre de „choses et que là où on n'a pas encore été „vexé par le nouveau, on le redoute, comme „devant amener des charges onéreuses, aisées „à prévoir. Mais ce sentiment général est „varié et modifié, en raison de la position „respective des différentes parties de la Suisse „entr'elles, plus marquante encore sous le

„point de vue politique et moral que sous „celui de la topographie.

„De là naissent une foule de considérations „qui méritent d'être pesées, pour calculer les „chances d'une entreprise tendante à arracher „la Suisse à la révolution, pour tourner „contr'elle ce levier, si évidemment dange-„reux en ses mains. — Mais ce but on ne „peut l'atteindre, qu'en rendant à la Suisse „l'espoir de son ancienne félicité, et l'on s'en „écarterait infailliblement, si en cédant à „des instigations partielles, on se hasardait „à l'ébranler par des secousses qui privées „d'unité, déchireraient son intérieur et l'assu-„jettiraient plus fortement encore au système „révolutionnaire.

„Un coup d'œil sur la carte de ce pays, „placé comme en vedette à l'un des points les „plus élevés du globe entre la France, l'Alle-„magne, la Savoie et l'Italie, nous montre, „outre la singularité de sa topographie, celle „plus extraordinaire de sa distribution en 21 „petits États indépendants les uns des autres, „et diverses contrées sujettes d'une ou de „plusieurs de ces imperceptibles souverainetés, „qui prises en masse comme nation, offrent 4 „classes bien distinctes :

„1° Pays catholiques et pays réformés ;

„2⁰ Peuples des montagnes et peuples des „plaines ou vallées ;

„3⁰ Peuples souverains et peuples sujets ;

„4⁰ Pays allemand et pays français ou „romand.

„Distinctions susceptibles de plusieurs sub- „divisions, qui toutes ont leur influence sur „l'esprit public et par conséquent sur les „moyens de le diriger et de le mettre en „œuvre.

„La différence de religion, loin d'avoir été „effacée par la crise actuelle, a cela de par- „ticulier que la partie catholique s'est distin- „guée par une résistance plus marquée contre „le système novateur.

„Sous la dénomination de peuples souve- „rains, doivent se comprendre les aristocra- „ties qui toutes avaient des constitutions dif- „férentes entr'elles, et dont la souveraineté „conserve le plus de partisans, malgré les „vices de législation qu'on leur reprochait et „la lâcheté de la plupart de leurs administra- „tions, qui a manifestement le plus contribué „au désastre de la Suisse.

„Viennent ensuite les cantons populaires „qui ont opposé, mais trop tard, une vigou- „reuse résistance ; non seulement ils étaient „souverains chez eux, mais tous ils partici-

„paient à une souveraineté extérieure sur quel„ques-uns des peuples sujets, qui sont préci„sément ceux qui se plaignent le moins de „l'ordre actuel.

„Puis les *Alliés:* à leur tête, l'abbé de „St. Gall prince de l'empire, qui outre les „terres de l'abbaye, possède le pays de Toggen„bourg lequel est moins bien disposé. — Après „les Grisons, le plus important sans doute est „le Valais, autant par son étendue et sa popu„lation, que par les deux passages du Simplon „et du grand St. Bernard, qu'il deviendra facile „de fermer. — Plus loin Genève foyer de dis„sensions politiques, mais essentiel comme „place-d'armes.

„Le comté de Neuchâtel offre des positions „pour l'attaque des frontières de France qui „deviendraient utiles, si le roi de Prusse cessait „de le neutraliser.

„La ville de Bienne et l'Erguel, ainsi que „la majeure partie de l'évêché de Bâle, ce „boulevard respectif de la France et de la „Suisse, ont été soigneusement observés sous „tous les rapports....

„Entre les peuples de nos montagnes et „ceux du plat pays, il y a des nuances de „caractère bien marquées; les premiers con„servent une plus vigoureuse touche de l'énergie

„de nos pères et sont par là les plus propres, „ceux des Alpes surtout, à frapper les pre- „miers coups qui doivent abattre le fantôme „décoré du nom de *république helvétique une* „*et indivisible.*

„Il faut avouer que dans la partie basse „entre le Rhin, les Alpes, le Rhône et le „Jura, il y a moins de vigueur de caractère; „plusieurs villes qui ont été les instruments „de la révolution, craignent le ressentiment „des habitants des campagnes; parmi ceux-ci, „la partie vouée à l'industrie commerciale „était parvenue à un degré de prospérité, qui „en altérant la simplicité des mœurs, avait nui „au patriotisme; et peut-être fallait-il une „violente commotion pour le relever.

„Vient enfin la différence du Suisse alle- „mand et du Suisse français: le premier pris „en masse, a plus de solidité, tient à ses „habitudes, est plus patient, plus borné dans „ses vues, plus difficile à mettre en action, „mais alors d'une bravoure stoïque, d'une per- „sévérance soutenue, il n'est docile qu'autant „qu'un frein suffisant le guide; car naturelle- „ment soupçonneux, il devient farouche et sur „un léger doute sacrifie le protecteur ou le „chef, qui l'instant d'auparavant avait sa pleine „confiance: nous en avons vu de sinistres

„exemples à l'armée bernoise, et les braves „des petits cantons ne s'en sont malheureuse-„ment pas montrés exempts. — Aussi est-ce „surtout ici, qu'il faut que des proclamations „authentiques, promettent le recouvrement et „la garantie de l'indépendance.

„Le Suisse français plus vif, plus ardent, „plus spirituel, plus facile à émouvoir, est „capable de tout sous la main d'un conducteur „habile: on aurait pu l'opposer avec succès „aux attaques de la révolution, tout comme „aussi il prêtait mieux à ses sophismes.... „Dès qu'il s'y est livré, il a reconnu ses er-„reurs; on peut être certain qu'il combattra „avec intrépidité et qu'il fournira proportion-„nellement plus de monde aux corps réguliers.

„Il résulte de cette bigarrure politique et „morale, qu'il a fallu et qu'il faut encore être „en garde contre nombre de suggestions, sou-„vent dictées par des intérêts particuliers: „qu'il est plus difficile ici qu'ailleurs, de réunir „toutes les opinions à un même but: qu'il est „important si l'on agit, que chaque district soit „conduit par un homme qui en connaisse l'es-„prit à fond, et que pour mouvoir uniformément „cette masse, il faut un centre de force, dont „l'union soit soumise à un système analogue „aux ressorts intérieurs: qu'en un mot, il n'y

„a peut-être pas un peuple en Europe, plus „difficile à replacer dans l'état où la révolution „l'a saisi et cependant aucun, qu'il soit plus „essentiel pour la tranquillité de ses voisins, „de restituer à l'ancien ordre de choses, en „corrigeant néanmoins ce qu'il avait de dé- „fectueux.

„Quoique le cylindre de la révolution semble „avoir tout écrasé sur un plan uniforme, les „têtes ne sont que courbées, et en les grou- „pant d'après les rapprochements des intérêts „divers, on trouve partout un principe de fer- „mentation qui tend à se relever, mais presque „toujours dans un but partiel, même quelque- „fois dans un sens contraire: par exemple il „a existé deux complots, l'un tendant à se „défaire des 5 directeurs, à cause dé la sus- „pension de l'abolition des droits féodaux, „l'autre de massacrer les citadins, membres „de la soi-disant représentation nationale, afin „de n'y avoir que des gens de la campagne.

„Partout sans exception, on est las des „troupes françaises et en bien des endroits „exaspéré de leurs vexations: sous ce rapport „il n'y a qu'un vœu, celui de s'en délivrer. „La haine et le mépris pour le gouvernement „de Lucerne, sont pareillement communs à tous „les peuples de la Suisse: le traité d'alliance

„avec la France, les cruautés exercées envers „Unterwalden, la conscription militaire et l'an- „nonce de prochains impôts, ont accumulé „l'exécration sur la tête du Directoire et sur „celles de ses créatures réelles ou supposées; „mais si ce désir de vengeance s'effectuait par „un mouvement populaire, qu'en résulterait-il, „qu'un surcroît d'anarchie et de malheurs?

„Connaissant cette disposition générale, on „a mis tous les soins à la concentrer, à en „arrêter toute explosion partielle, pour par- „venir à un développement de moyens, suscep- „tible d'opérer la restauration entière de la „Suisse et de la consolider, en contribuant au „rétablissement de la tranquillité générale. — „On a fait comprendre au peuple, qu'il eût à „supporter ses peines, jusqu'au moment où „S. M. Impériale et Royale rentrant en guerre „contre la France, lui fournirait de puissants „secours, pour l'aider à se délivrer et à re- „couvrer son indépendance.

„On s'est attaché à préparer ce grand „œuvre, en prévenant secrètement les hommes, „qu'en cas de guerre, ils eussent à se réunir „en corps, sous les ordres d'un chef digne à „tous égards de leur confiance: qu'alors ils „auraient à combattre, non-seulement pour la „délivrance de leurs foyers, mais qu'ils seraient

„appelés à ne poser les armes qu'à la paix „générale, seul garant de leur liberté future.

„On a trouvé les habitants des Alpes, depuis „le Haut-Rheinthal au Valais parfaitement dis„posés, et quoiqu'un moment comprimés par „la catastrophe d'Unterwalden, plus impatients „qu'on ne le peut dire, de combattre à outrance „les meurtriers de leurs frères; désirant ar„demment de pouvoir se joindre à cet effet „aux troupes autrichiennes, surtout depuis l'en„trée de celles-ci aux Grisons, opération qui „relativement à la Suisse et aux services qu'elle „peut rendre, était de la première importance, „ne fut-ce que par son influence sur l'opinion, „et le contraste de la conduite modérée et „vraiment protectrice de ces troupes, avec les „exactions des troupes françaises en Suisse...

„On peut compter dans cette courbe que „comprend le Haut-Rheinthal, le pays de St. „Gall, l'Appenzell, le pays de Sargans, les „cantons de Glaris, Schwytz, Uri, Unterwalden „et le Haut-Valais, environ 10,000 hommes „pour un premier choc, la plupart chasseurs „carabiniers. En avant de cette ligne sont au „nord le canton de Zurich, la Thurgovie et le „Toggenbourg, qui se lèveraient après un pre„mier succès, tandis que dans les cantons de „Zug, de Lucerne, cette ville exceptée, dans

„l'Argovie, l'Oberland bernois et le canton de „Fribourg, on s'impatiente qu'un signal per„mette de tomber d'un commun accord sur les „oppresseurs.

„La partie occidentale de Bâle à Genève, „sauf ces deux places, peut, en y ajoutant la „partie méridionale du pays de Vaud, mettre „quand il en sera temps, près de 20,000 „hommes sur pied.

„La Suisse, non compris le pays des Gri„sons, le comté de Neuchâtel, ni les districts „encore douteux mais qui se joindraient en„suite, offre donc 40,000 combattants pour sa „délivrance, plus la facilité d'extraire de la „totalité, une élite de 15 à 20,000 soldats à „former en corps réguliers pour le reste de la „guerre, comme on a précédemment eu l'hon„neur de le représenter.

„Tel est le résumé de ce qu'on peut attendre „des Suisses si la guerre éclate promptement, „car pour peu qu'elle soit différée, on ne doit „pas se dissimuler, que les mesures qui ont „suffi à lui préparer chez nous une heureuse „issue, sont trop faibles pour contenir encore „longtemps la fermentation qui se manifeste „de toutes parts, et que d'un côté de perpé„tuels outrages, de l'autre les signes évidents „de terreur que donne l'administration, ali-

„mentent chaque jour. En voici un exemple: „en dernier lieu des soldats voulant faire vio- „lence à une fille, la menacent si elle résiste, „de mettre le feu à la maison; elle s'échappe, „la maison est allumée et cinq autres deviennent „la proie des flammes. — Le fait constaté, on „défend sévèrement de parler de la cause de „cet incendie. — Quel effet de semblables „atrocités et d'aussi lâches mesures de répres- „sion, doivent-elles produire sur une nation „neuve en opprobres et en adversités?...

„Il y a 8 mois que son anxiété dure, il y „en a 5 qu'on a été autorisé à lui promettre „de prompts et puissants secours, elle s'est „habituée à les espérer: si ces secours lui „manquent, ou s'ils tardent encore, ce qui selon „le vulgaire est synonyme, le peuple paraît „déterminé à tenter un dernier effort pour sa „délivrance. — La levée ordonnée par le Di- „rectoire helvétique des hommes de 18 à 25 „ans, aurait décidé cette crise ou une énorme „émigration, si elle n'eût été soudain convertie „en un ordre aux conscrits, de rester chez „eux prêts à marcher, avec l'assurance que ce „ne serait jamais pour sortir des frontières.

„Le cas de cette émigration a été mis sous „les yeux de S. E. le baron de Thugut et du „ministre britannique à Vienne, mais les causes

„qui la faisaient présumer ayant été suspen-„dues, elle n'a pas eu lieu et c'est un bien, „car on doit préférer de trouver ces gens en „Suisse si on y entre, à leur voir courir hors „de leur patrie, la chance d'événements qui „pourraient les en exclure à jamais: l'exemple „de l'émigration française et de son sort, est „une grande leçon à qui veut profiter de l'ex-„périence d'autrui.

„Tout comme le sentiment de sa propre „faiblesse a imposé en cette occasion au Di-„rectoire helvétique, de même aussi un retour „de jactance du Directoire français pourrait „l'autoriser, ou même l'obliger à une nouvelle „tentative de ce genre. — On doit conséquem-„ment ranger dans l'ordre des possibles, le „retour subit d'une crise qui contraindrait les „jeunes Suisses à s'expatrier, ou provoquerait „la nation entière à se révolter ouvertement „contre ses autorités usurpatrices et les troupes „dont elles s'appuient.

„Si l'émigration avait lieu et que l'Angle-„terre, fixe dans son principe de ne délivrer „de subsides qu'avec la certitude de la guerre, „refusât les secours, qu'on lui demande à titre „d'avances pour préparer les événements, il „est évident que cette émigration serait forcée „de rétrograder en majeure partie faute de

„subsistances, et qu'ainsi la coalition aurait de „moins et peut-être un jour contr'elle, 40,000 „soldats, réduits par une dure nécessité à „renoncer à leur vœu le plus cher.

„Si au contraire le peuple suisse, sourd à „la voix qui l'exhorte à la patience, se sou- „levait en masse; que rompant le fil qui le „retient encore, il s'abandonnât à l'essor de „ses incalculables vengeances, sans doute on „déplorerait, quoique vainement alors, la fata- „lité qui en retardant le commencement des „hostilités qu'il est permis de croire inévitables, „aurait enlevé à la saine partie de l'Europe, „un peuple guerrier, brûlant de se sacrifier „pour la cause à laquelle ses malheurs l'ont „si fortement uni, et avec lui, la libre dispo- „sition d'un pays, qui considéré militairement, „est peut-être le point le plus important à „occuper, pour le succès de la grande lutte „qui de toute part s'annonce.

„Sans doute que ce peuple insurgé le serait „contre ses tyrans, le serait pour briser le „joug de la révolution; mais en plaçant dans „une juste balance ses efforts, ses prodiges „même pour atteindre son but, et le manque „absolu de grandes vues, d'uniformité de „moyens, ainsi que les écarts inévitables d'une „commotion populaire, il n'y a nul doute qu'on

„le verrait finir par s'engouffrer à jamais dans „l'abîme du système révolutionnaire, qui ac- „quérant par là une force nouvelle, se relèverait „peut-être bientôt plus formidable, de l'apathie „où ses forfaits semblent l'avoir plongé.

„Le peuple suisse en insurrection, anéan- „tirait peut-être promptement l'armée française „qui le comprime, il se ferait justice de ses „coupables gouvernants, il se donnerait de „nouveaux chefs: mais ces chefs élus dans la „tempête des passions déchaînées et des ven- „geances qu'elles assouvissent, fussent-ils les „hommes les plus intègres, les plus sages, les „plus éclairés et les plus braves, payeraient „bientôt le même tribut aux caprices et aux „violences de la multitude, dont chaque page „des sanglants régistres de la révolution prouve „la cruelle versatilité: ils y échapperaient „d'autant moins, qu'ils n'auraient aucun de ces „points d'appui, qui chez les autres nations „rallient les partis dans les grandes crises.— „Le Belge en s'insurgeant, proclame son légi- „time souverain, arbore ses étendards. Le „Batave s'il se soulève, fera retentir le nom „d'Orange; le Romain se rangera sous les „murs du Vatican, et le Français enfin, s'il „tentait de briser ses fers, rappellerait son Roi. „Mais le Suisse, quel protecteur réclamera-t-il?

„Quelle constitution sera son égide? Quelle „bannière le mènera au combat? —

„De tous les petits états composant l'an-„cienne Confédération, dont le nombre est „accru de moitié par les pays ci-devant sujets, „maintenant libérés, lequel fera adopter ses „lois, fixera à ses couleurs le respect de la „nation entière et les rendra le gage de sa „honte ou de sa gloire?....

„Si le malheur d'une explosion prématurée „ne pouvait être prévenu, il n'est que deux „hommes, l'un au civil, l'autre au militaire, qui „pussent en modérer l'effervescence et tenter „d'en devenir les régulateurs. — Le premier, „digne par sa naissance, par son rang, par „son âge, surtout par ses vertus et l'héroïsme „dont il fit preuve avec tant d'énergie, de „rallier à lui tous les Suisses, d'étouffer les „vengeances personnelles pour ne songer qu'à „la grande vengeance que commande si impé-„rieusement à nos cœurs, l'honneur national „outragé. — Cet homme vénérable qui se „reconnaît sans le nommer, devenant ainsi le „point central d'une autorité nouvelle, pourrait „alors légalement implorer l'intervention des „puissances amies en faveur de sa patrie et „en y terrassant l'anarchie, lui préparer sous „leurs auspices, une existence plus fortunée.

„Tandis que son collègue, déjà revêtu d'un „grade élevé, connu de l'étranger par de „brillants exploits et de son pays par les sa- „crifices dont il lui fit hommage, imprimant à „nos soldats le respect de la discipline, les „conduirait, sans leur tolérer de se souiller „de meurtres et de brigandages, à briser le „joug humiliant sous lequel ils dûrent un mo- „ment fléchir, bien plus par l'astuce que par „la force des Français; et bientôt le verrait-on „peut-être, réduire cette fougueuse multitude „en de mobiles bataillons et reporter chez „ces mêmes Français, les drapeaux qu'ils y „soutinrent jadis avec honneur.

„La Suisse sous la main de ces deux „chefs (*), secondée comme elle devrait l'être, „pourrait sans doute en coïncidant avec l'in- „térieur de la France, mener à de grandes „choses: mais cette voie hérissée de mille „dangereux hasards, ne doit être considérée „que comme le dernier des partis à prendre.

„Qu'en revanche la guerre éclate, qu'une „proclamation authentique, en l'annonçant aux „Suisses, leur confirme: que c'est non en „conquérant mais en protecteur que l'aigle im- „périal s'avance, et qu'eux aussi sont destinés

(*) L'avoyer de Steiguer et le général Hotzé.

„à célébrer comme libérateur, un prince qui „enchaînant la gloire à ses pas, la vénération „des peuples à sa renommée, adoré des armées, „leur est un gage certain de la victoire. On „les verra alors ces Suisses, pénétrés de „reconnaissance, bénir le Ciel et l'Empereur de „ce bienfait, se lever d'un commun accord et „attendre qu'un premier coup de canon leur „permette de s'immoler s'il le faut, pour con„courir jusqu'au terme aux grands travaux qui „entrepris sous d'aussi favorables augures, „promettraient à l'empire germanique, la res„tauration de son intégrité; à la France, son „roi; aux Suisses, leur patrie; à l'Europe, de „pacifiques et heureuses destinées; et enfin „au jeune prince dont les triomphes auraient „abattu le colosse destructeur, le premier rang „entre les héros qu'immortalisent les fastes de „l'histoire....“

Appelé par l'archiduc à Friedberg, pour conférer avec M. de Fassbender des derniers éclaircissements que je lui avais transmis, cette entrevue me mit avec celui-ci en relation assez familière, pour me dispenser à l'avenir des formules gênantes d'une correspondance officielle, avantage qui me fut souvent précieux. — Le prince m'ayant retenu à dîner, m'entretint avec bonté de nos affaires;

mais en me confirmant ses dispositions en notre faveur, il ne me dissimula pas que ses intentions étaient souvent contrariées.

Je retournai le 27 à mon poste, avec le regret de laisser notre vénérable avoyer seul à Augsbourg, car il sentait son isolement et se plaignait de l'oubli apparent, où le laissaient depuis qu'il s'en était éloigné, des ministres avec lesquels il se croyait en relation officielle. Il me réitéra son désir que M. le banneret Kirchberguer qui s'annonçait depuis longtemps, se décidât à venir le joindre, le désirant me dit-il, „comme une bonne tête et „un esprit très-éclairé.“ Aussi eus-je une véritable joie de le trouver à Wangen, où il attendait mon retour ; et certes je ne me doutais pas, en le pressant de se rendre au désir que m'avait manifesté M. de Steiguer, que leur réunion serait pour moi, le type de tracasseries et de chagrins qui n'ont pas même fini avec la vie de ce dernier.

Voici ce qu'était, selon ma lunette, l'homme qui entrait en scène dans le drame compliqué dont nous espérions alors le prochain dénouement. — Agé de 60 ans, d'un extérieur distingué, M. le banneret Kirchberguer baron de Rolle, avait l'esprit délié, juste, observateur et fin. Il avait recueilli les fruits d'une édu-

cation soignée et d'une longue expérience. Particulier instruit, magistrat éclairé, il avait acquis une connaissance approfondie du cœur humain et était doué d'une grande perspicacité. Un certain air de grandeur, une consistance personnelle peu commune, les habitudes de la haute société, le rang qu'il occupait en Suisse, sa capacité bien reconnue, ses notions correctes de nos anciennes institutions et celles non moins exactes qu'il avait des localités et des convenances relatives des différentes parties de la Confédération, semblaient l'appeler, à être dans l'étranger l'appui de M. l'avoyer et même de le remplacer au besoin.

Il est vrai qu'on pouvait lui reprocher quelque chose d'altier, qui pour être toléré, doit avoir toujours été hardiment soutenu; trop d'inflexibilité dans la discussion, trop de disposition au sarcasme, et enfin des goûts et des habitudes de dépense qui disproportionnés aux ressources, nuisent dans une république au crédit de l'homme public. Néanmoins si la Suisse eût été délivrée, elle se serait honorée de compter M. le banneret Kirchberguer parmi ses premiers fonctionnaires. — En y prolongeant son séjour, il avait à la vérité pris des idées plus nettes des résultats de la révolution, des moyens de l'étouffer et de la

réduire : cependant il eût probablement mieux employé ce temps, en accompagnant M. l'avoyer à Berlin, ou en demeurant à Vienne en son absence, pour y entretenir les bonnes dispositions apparentes et y ménager un peu plus d'influence, que M. l'avoyer ne pouvait en acquérir seul ; son âge et son extrême circonspection, le mettant souvent à cet égard en contradiction avec lui-même, tandis qu'un collègue plus jeune, plus actif, plus pénétrant, surtout moins scrupuleux de heurter par des vérités dites à propos ou de fatiguer par des sollicitations réitérées, eût pu mettre habilement à profit pour l'avantagc commun, l'intérêt réel qu'inspirait personnellement M. l'avoyer, et celui plus profond que pouvait produire sur le corps diplomatique, le tableau des conséquences de l'asservissement de la Suisse.

M. l'avoyer à Berlin et M. le banneret à Vienne, auraient eu chacun un champ assez vaste pour s'occuper sans se croiser, et contribuer ainsi de concert à préparer les choses : tandis que leur réunion à Augsbourg opéra en sens contraire. M. l'avoyer ne donnant à M. Kirchberguer que des notions vagues et incertaines de l'état de nos affaires dans les deux cours où il avait séjourné, et ce dernier, ne pouvant se persuader que la subver-

sion de la Suisse y fût envisagée légèrement, ses observations à ce sujet ne pouvant éclairer M. de Steiguer, l'aigrirent : de là naquit une mésintelligence qui amena de fâcheux incidents, que des intrigants envenimèrent pour les tourner à leur profit, au préjudice de la chose publique : mais j'anticipe et vais reprendre le fil des événements.

J'assistai à Augsbourg à une séance de l'agence royale de France, où deux délégués de son comité de Paris rendirent compte de la situation *du parti* dans cette capitale ; ils étaient chargés de s'enquérir de sa part du but précis de l'Empereur à son égard en cas de guerre ; et de déclarer que si S. M. ou ses généraux reconnaissaient et proclamaient Louis XVIII, les royalistes frapperaient en même temps un coup décisif dans Paris pour son rétablissement : que si au contraire, le cabinet de Vienne ne se prononçait pas à cet égard, personne des leurs ne bougerait. — Cette mission transmise officiellement à Vienne demeura sans réponse.

Ce silence d'une cour tellement intéressée au rétablissement de la monarchie en France, faisant naître des craintes sur la sincérité des promesses réitérées mais verbales, qui nous avaient été faites au sujet de notre restaura-

tion, M. l'avoyer consentit selon l'avis de M. Kirchberguer, à proposer au commissaire anglais une conférence avec les principaux émigrés suisses, pour discuter et régler les mesures à prendre chez nous, dans le cas d'une réaction soutenue par l'Autriche.

Cette réunion ayant été fixée à Mindelheim, petite ville entre Memmingen et Augsbourg, je m'y rendis le 14 Décembre avec le lieutenant-général Hotzé, l'abbé de St. Gall, le comte Eugène de Courten et le baillif de Gugger; nous y trouvâmes M. Talbot, l'avoyer Steiguer et le banneret Kirchberguer. Deux députés d'une association anti-révolutionnaire de Zurich y arrivèrent fortuitement, mais on se borna à recevoir leurs renseignements et à leur tracer la marche à suivre provisoirement dans l'intérieur, puis on les congédia. — Après quelques heures perdues en dissertations oiseuses, le banneret Kirchberguer soumit à l'assemblée une série d'articles qu'il avait préparés, pour être discutés : M. l'avoyer ne pouvant raisonnablement s'y opposer, fut blessé de s'être ainsi laissé ôter l'initiative qui lui semblait réservée. On conféra par ordre de matières sur les divers points proposés, savoir: sur le projet d'organisation d'une levée en masse, en cas de guerre entre

l'Autriche et la république française; sur l'impulsion à donner à cette levée; sur les mesures de police à prendre pour arrêter l'anarchie et organiser un ordre légal, empêcher la rentrée de l'ennemi en Suisse et le poursuivre en France; sur la formation d'un corps régulier de 15 à 18,000 hommes d'infanterie; sur le parti à prendre dans le cas d'une explosion prématurée ou d'une émigration forcée; et enfin sur ce qu'il y aurait à faire, si une paix entre les puissances laissait la Suisse au pouvoir des Français.

Il fut convenu: „1⁰ De ne provoquer „en aucune manière l'émigration des Suisses, „mais de former à Lindau, des magasins „d'armes et de vêtements pour 1500 hommes „et successivement pour un plus grand nombre „si les circonstances l'exigeaient; le commis-„saire de S. M. Britannique s'engageant à „fournir les fonds nécessaires. — 2⁰ Que les „enrôlements pour les corps réguliers seraient „volontaires, leur durée jusqu'à la paix géné-„rale, et qu'on s'occuperait immédiatement de „projets de capitulation. — 3⁰ Qu'au cas où „les mesures du Directoire helvétique force-„raient les jeunes Suisses à émigrer, le com-„missaire britannique consentait à pourvoir à „leur subsistance, et qu'ils seraient formés en

„corps, dans les lieux que le lieutenant-„général Hotzé désignerait à cet effet.“

On ne prit aucune autre détermination précise, laissant au temps et aux circonstances, à décider ce qu'il y avait à faire sur les autres points mis en délibération, entr'autres sur celui d'un comité suprême, sous la présidence et à la nomination de l'avoyer Steiguer, pour l'organisation provisoire des anciens gouvernements à rétablir en entrant en Suisse; ainsi que sur l'idée que nous émîmes le général Hotzé et moi, qu'on feignit d'approuver, de former de nouveaux cantons des pays ci-devant sujets, et de donner au nouveau corps helvétique un centre d'autorité et de force, qui dans les temps calmes resserrerait le lien d'union, et dans les temps de crise deviendrait un point d'appui commun, sans jamais pouvoir léser l'indépendance politique d'aucun des membres de la Confédération.

Le protocole de cette conférence, signé par les personnes qui la composaient, fut envoyé à Vienne et à Londres; l'opinion que j'avais émise d'émanciper les pays sujets, devint par la suite le prétexte d'obscures machinations contre moi, en s'appuyant pour me nuire, sur ma liaison avec le banneret Kirchberguer, qui cependant avait combattu mon

opinion, trouvant dangereux de rien innover aux anciennes constitutions en rentrant en Suisse; système développé dans un mémoire qu'il adressa peu-après à M. l'avoyer Steiguer. — M. Kirchberguer y proposait à la vérité l'érection d'un pouvoir central temporaire, présidé par un étranger d'une haute naissance (*), idée qui heurta et devint un grief à faire valoir pour l'écarter des affaires, malgré la supériorité de vues et de capacités que chacun avait reconnue en lui à Mindelheim. J'appris plus tard qu'on m'avait attribué ce désir de voir un prince étranger à la tête de la Suisse régénérée et qu'on m'en faisait un crime: je m'étais au contraire permis de faire à M. Kirchberguer des objections sur les inconvénients qu'aurait cette mesure.

Le consentement de M. Talbot, de fournir l'argent nécessaire pour un magasin d'équipement, ayant été indiscrètement communiqué par le lieutenant-général Hotzé au commissaire-général Wyss, que M. l'avoyer avait refusé d'admettre à la conférence, il s'en prévalut pour provoquer l'émigration, ce qui attira à M. Talbot la désapprobation et le refus de son gouvernement de ratifier ses promesses

(*) Il pensait au prince Frédéric d'Orange.

sur ce point, et nous prépara ainsi de grands embarras, qui devinrent la source de dissensions et de cabales, essentiellement nuisibles à notre cause; elles retombèrent en majeure partie sur moi, par l'injuste ressentiment de ce compatriote, qui m'attribuait son exclusion de la conférence de Mindelheim, exclusion à laquelle je n'avais eu aucune part. Cet homme doué d'esprit et de talent, mais manquant d'éducation, se croyait tout permis sous le nom ou l'apparence du patriotisme. Le dévouement et l'énergie qu'il avait montrés à son ancien gouvernement, le rendaient sans doute propre à être employé utilement à la restauration, s'il eût été dirigé et contenu par un chef ferme et clairvoyant.

La conférence terminée, chacun s'en retourna ; à mon arrivée à Wangen, j'appris que le Directoire helvétique avait imtimé à ma femme l'ordre de sortir de la Suisse, ce dont j'eus un extrême plaisir, blâmable sans doute par l'égoïsme qu'il décelait.... Une maladie grave de ma fille aînée qui devait accompagner sa mère adoptive, differa son départ et me fit craindre, que les hostilités ne commençassent avant qu'elles eussent franchi la frontière, et qu'alors on n'usât de rigueur envers elles.

Ainsi accablé de soucis et de fatigues, mes

incommodités devinrent plus sérieuses ; une fièvre permanente m'épuisait, tout en me donnant la force factice de vaquer à mes nombreuses occupations, aidé à la vérité par deux amis, MM. de Courten et de Gugger, qui vinrent adoucir ma solitude.

Ce fut ainsi que se termina une de mes plus orageuses années, durant le cours de laquelle, je ressentis néanmoins d'une manière particulière qu'avec une conscience nette, il est peu de peines qu'on ne surmonte, et que la Providence en suggérant à l'homme qu'elle éprouve, les moyens de persévérer au droit chemin, lui fournit de quoi résister à l'adversité. — Contraint d'abandonner mon pays et mes propriétés, je trouvai en ma femme un appui pour mes enfants et une consolation toujours efficace dans le malheur : quelques amis zélés, me dédommagèrent pareillement de l'indifférence de la plupart de mes proches, qui contrastait d'ailleurs avec l'intérêt bienveillant que je rencontrai chez l'étranger.

Toujours fixé à Wangen, constamment astreint par la direction du *Travail*, à beaucoup d'écritures et à de fréquentes courses, tourmenté par la crainte que la guerre fermant les passages ne retînt ma femme prisonnière, ou que le froid excessif de cet hiver remar-

quable, ne rendît ce voyage funeste à sa santé, j'aurais été trop à plaindre, si la société habituelle du général Hotzé, avec lequel j'étais intimément lié, ne m'avait un peu distrait.

Enfin après trois semaines d'anxiétés, je reçus ma femme et ma fille au bord du Rhin alors pris de glace, et passai 3 jours avec elles à Lindau, au milieu de quelques anciennes connaissances.

La crainte d'exposer mon fils en le laissant à Berne et l'instabilité de ma situation, me décidèrent à le vouer au commerce; je le mis à cet effet dans une maison de Lindau, où pour plus de sûreté, il se rendit sous un nom supposé.

Des rapports importants venus de l'intérieur, m'engagèrent à aller avec le comte de Courten en conférer avec M. l'avoyer à Augsbourg: la fermentation augmentait chez nous, à mesure que l'explosion de la guerre approchait. — Nous allâmes également en rendre compte à l'archiduc, qui nous accueillit avec beaucoup de bienveillance, nous assurant de rechef de son désir de concourir à la délivrance de la Suisse.

Revenus à Wangen, à travers des inondations qui nous mirent en péril, j'y trouvai des occupations accumulées et y recommençai

néanmoins une douce vie, entre ma femme, ma fille, le général et les allants et venants qui faisaient journellement diversion à mes habitudes casanières.



CHAPITRE III.

Janvier — Mai 1799.

Probabilité d'une prochaine rupture. Émigration suisse. Avis des premières hostilités. Les Français occupent les Grisons. Victoire de Stockach. Serment de Neu-Ravensbourg. Proclamations. Rappel du commissaire Talbot. Ses conséquences pour nous. Premiers succès des Autrichiens en Italie. Le colonel Crawfurdt. Le colonel Plunkett.

L'archiduc conféra au général Hotzé le commandement du corps d'armée stationné dans le Vorarlberg et les Grisons, ce qui était un indice certain de guerre : le général me prévint en partant, qu'il comptait que j'irais le joindre dès que les hostilités auraient commencé, époque fixée pour son entrée en

fonctions de la charge de général en chef des Suisses subsidiés par l'Angleterre.

Je me hâtai en conséquence de conduire ma femme à Augsbourg, où elle se réunit à MM. de Steiguer et Kirchberguer qui y avaient une maison montée: je m'y arrêtai afin de chercher à obtenir du commissaire britannique, un traitement provisoire pour les officiers et les paysans suisses, que l'on savait s'être mis en route à l'instigation du commissaire Wyss. Mes peines à cet égard étant infructueuses, je m'adressai à l'archiduc, qui n'osa prendre sur lui des démarches ostensibles en notre faveur.

Dans l'excès de notre embarras pour secourir ces braves gens si cruellement trompés, dont les premiers convois déjà en Souabe, étaient dans un entier dénument, M. l'avoyer demanda au commissaire Talbot et obtint sous son cautionnement et le mien, une avance de 1000 louis, pour subvenir à leurs besoins les plus urgents, en attendant que la déclaration de guerre entre l'Autriche et la France, lui permît de délivrer des subsides.

Je quittai Augsbourg le 27 Février, y laissant ma femme et ma fille et courus porter à Wangen les secours dont j'étais chargé. — J'y trouvai 600 paysans des cantons de Berne et de Soleure, amenés par quelques jeunes

officiers la plupart bernois et précédemment au service de Hollande; je les instruisis du vrai de leur situation, de leur destination conditionnelle, et leur distribuai la somme qui m'avait été confiée. — Sans l'espoir fondé d'une guerre très-prochaine, j'aurais été navré du sort auquel leur patriotisme et leur crédulité les réduisaient, le ministère autrichien ne leur offrant d'autre ressource, que de prendre collectivement du service à l'armée, ce que je refusai en leur nom et en fus blâmé à Vienne, où j'avais vivement représenté leur détresse.

Je me rendis de là à Feldkirch quartier-général du lieutenant-général Hotzé, à 14 lieues de Wangen: radieux de l'avis que les Français avaient commencé les hostilités en passant le Rhin à Rheinfelden, il était cependant inquiet du sort des Grisons, où ses dispositions non-seulement n'étaient pas achevées, mais étaient croisées par le départ de ses meilleurs régiments, inopinément appelés à l'armée de réserve du comte de Bellegarde en Tyrol, qui grace à la faveur spéciale dont il jouissait auprès du premier ministre, était resté indépendant du général en chef.

Les troupes qui devaient compléter le corps de Hotzé, ainsi décomposé dans l'instant critique, le rejoignant successivement, ne con-

naissaient point les localités qu'elles devaient défendre, inconvénient majeur dans un pays de montagnes. Il me confia ses craintes avec abandon: je me permis de lui représenter, la difficulté avec de si faibles moyens de conserver les Grisons, l'importance de se maintenir dans la position de Feldkirch dont la perte aurait paralysé les opérations de la grande armée, et la nécessité d'y concentrer par conséquent le peu de forces qu'il avait en ce moment. — Il me proposa en revanche de provoquer une insurrection dans les petits cantons contre les Français, ce qui lui ferait une diversion favorable: je lui en objectai le danger pour ces peuples, il insista et je cédai, conjecturant que c'était le moment de tout risquer, plutôt que d'indisposer contre nous une armée dont notre sort semblait dépendre. — Je remis le soin de cette opération au comte Eugène de Courten, en lui recommandant toutes les précautions possibles pour éviter un mouvement prématuré: il y dépêcha incontinent ses affidés les plus sûrs, avec des instructions analogues à la circonstance.

J'offris au général de rester auprès de lui, il exigea au contraire que je retournasse à Wangen, pour y organiser l'émigration suisse conformément au réglement adopté à Mindelheim,

et m'en déféra le commandement, faveur que je n'ambitionnais nullement, prévoyant les difficultés inséparables de la levée d'un corps ainsi composé, en pays étranger et dans des conjonctures aussi délicates; persuadé depuis longtemps, que les dangers de l'émigration surpassaient infiniment les avantages que pourraient en recueillir ceux qui en feraient partie ainsi que la cause que nous soutenions, je m'efforçai toujours de l'empêcher.

Le général avait partagé cette opinion, mais on avait surpris sa bonne foi, on l'avait compromis et l'on ne pouvait y remédier qu'en tirant parti de ce rassemblement d'hommes, de la manière la plus profitable à la chose publique et la plus honorable au nom suisse. J'acceptai donc cette marque de confiance, comme on se résout à un acte de dévouement, et ce fut d'après ce principe, que je réglai la marche dont je n'ai pas dévié relativement à cette troupe, devenue si estimable et néanmoins si malheureuse.... J'obtins pour le comte de Courten et à son insu, le commandement en second; puis nous allâmes ensemble traiter de cette formation avec le général-major baron de Hiller à Brégenz, sous les ordres duquel nous devions passer.

De retour à Wangen, je vaquai à mes

nouveaux devoirs à travers des obstacles de tout genre, que la bonne volonté et la déférence que me témoignèrent à l'envi officiers et soldats, m'aidèrent à surmonter; aussi formai-je le vœu ardent de m'en rendre digne, en contribuant à adoucir leur sort et à les conduire où le plus grand des motifs nous appelait.

Quoiqu'occupé jour et nuit, je parvins à correspondre régulièrement avec ma femme et c'est dans ces lettres que je retrouve le détail de la vie agitée que je menais alors: les siennes étaient pour moi d'un grand intérêt: comblée d'attentions par M. l'avoyer et M. Kirchberguer, elle contracta à Augsbourg quelques relations agréables, et tout était prévu si les événements exigeaient qu'elle s'éloignât, pour qu'elle se rendît commodément avec sa fille adoptive en Moravie, chez son amie la comtesse Cobenzl qui l'en priait.

Un détachement de uhlans s'étant joint à nous, nous eûmes de concert une première alerte: on crut entendre le canon, ils montèrent à cheval tandis que nos gens plein de zèle déploraient d'être encore sans armes; heureusement ce n'était qu'une fausse alarme.

La ville de Wangen se refusant à nous garder davantage, je fus fort embarrassé où

aller avec la certitude d'être tolérés: j'eus recours à l'abbé de St. Gall, dont la terre de Neu-Ravensbourg à mi-chemin de Lindau, pouvait nous servir de refuge, s'il ne partageait pas la terreur de la magistrature de Wangen, d'encourir la disgrace des républicains français en nous accordant l'hospitalité.

Le 6 Mars les Français commandés par Masséna, pénétrèrent dans le pays des Grisons et prirent après une courte résistance, le général Auffenberg qui y commandait et la majeure partie de ses troupes. — Ils firent en revanche de vigoureux et vains efforts contre la position de Feldkirch, d'où grace à la fermeté de Hotzé, ils furent repoussés avec perte. Une compagnie de nos gens qui y était de service sous le comte Louis de Courten s'y distingua.

D'un autre côté la grande armée française du général Jourdan s'avançant en Souabe, l'archiduc Charles passa le Lech et marcha à sa rencontre. Il était évident, qu'une bataille allait décider du sort de l'Empire et conséquemment de celui de la Suisse; heureusement que le soulèvement projeté dans les petits cantons n'avait pas eu lieu, les émissaires que l'on y avait expédiés, n'ayant pu y pénétrer avant la perte des Grisons.

Notre rassemblement s'augmentait journellement: on lui substitua peu après le nom d'ancienne Légion helvétique, à celui de Bannière Suisse que je lui avais donné, qui me semblait plus modeste, mieux adapté aux circonstances, et qui l'assimilant en quelque sorte aux levées suisses d'autrefois, me paraissait plus propre à ce qu'il devînt un point de ralliement à tous les cantons. Ce fut encore dans ce but que je fis adapter à l'uniforme le brassard écarlate, qui à lui seul, pouvait servir de signe distinctif à tout compatriote qui prendrait les armes pour s'associer à nous; enfin pour ôter à la malveillance tout prétexte de nous nuire dans l'opinion, je demandai et obtins des drapeaux, dont la couleur ne fût ni celle des Impériaux avec lesquels nous servions, ni conforme à celle des Anglais qui nous soldaient, et n'eût appartenu non plus à aucun de nos anciens cantons, ce qui aurait pu exciter quelque défiance ou quelque jalousie. — On les choisit cramoisi, avec la légende en allemand, d'un côté en lettres noires, Mourir: de l'autre en lettres d'or, Pour Dieu et la Patrie: cette dernière a été transmise et conservée au régiment de Watteville, dont les débris du mien faisaient le fond lorsqu'il a capitulé pour le service britannique. Je cherchai à répartir

les emplois entre des officiers de différents cantons et à en exclure les étrangers.

Je n'eus d'abord que des sujets de satisfaction de ce corps; il s'y établit un excellent esprit, une exacte discipline: le zèle y suppléa à ce qu'il nous manquait de temps et de moyens, pour nous former et nous instruire; mais excepté la solde et les rations, qui dès le début, nous furent régulièrement fournies de la caisse des subsides, nous manquions de tout en armement et en vêtements: cependant notre activité ne se ralentit point et redoubla, quand M. l'avoyer nous annonça que le commissaire britannique allait enfin pourvoir à nos besoins.

Je quittai comme de raison tout ce qui tenait au travail que j'avais géré, qui de fait se dissolvait; je me restreignis à la branche militaire qui n'était confiée et à la correspondance qui y était relative. — Entouré de Suisses dévoués à leur patrie opprimée, je suffisais gaîment à des devoirs très-fatigants au physique et au moral, mais j'étais dans ma sphère et dans une situation presque analogue, à celle où je me trouvais l'année précédente à Kalnach avec la Légion fidèle.

Je conduisis nos gens à Brégenz pour y être armés des magasins impériaux; là, mes

craintes que l'Autriche n'éludât ses promesses commencèrent à se vérifier : je n'obtins pour 700 hommes, que 400 fusils la plupart de rebut, et fis de tristes mais inutiles réflexions sur la situation précaire de cette troupe qui s'accroissoit journellement. — Quoiqu'une grande responsabilité pesât sur moi, des raisons majeures me prescrivaient de dissimuler mes inquiétudes qui auraient pu ébranler sa sécurité, et altérer le bon esprit dont elle était animée. — Le comte Eugène de Courten était le seul de mes camarades, auquel j'osasse manifester le danger que j'entrevoyais pour nous, d'être appelés à relever l'ancienne renommée suisse, à la face et dans les rangs d'une armée étrangère réputée libératrice, avec un corps dénué du matériel le plus indispensable, dont l'organisation était à peine ébauchée et qui cependant pouvait être à toute heure dans le cas d'agir... Or comme à Londres et à Vienne, on nous croyait et plus nombreux et mieux pourvus, si nous ne nous montrions pas avantageusement à la première rencontre, c'en était fait de notre réputation, peut-être même de celle des compatriotes qui nous attendaient, qui convertiraient alors en blâme et en mépris, l'estime qu'ils nous portaient.

J'expédiai un officier à M. l'avoyer à Augsbourg, pour lui représenter notre pénurie et

l'urgence d'y remédier; je lui indiquais les moyens de nous procurer des armes en Bavière à prix d'argent, et lui observais que sans avoir bougé, nous nous trouvions par les mouvements de deux grandes armées, aux avant-postes de celle de l'archiduc sans avoir une cartouche à notre disposition.

A ce motif d'anxiété se joignit le chagrin de découvrir que deux de nos compatriotes étrangers au corps, y fomentaient la désunion et parvenaient par de fausses et malignes insinuations, à indisposer le général Hotzé contre moi et le comte de Courten, cherchant en outre à nous enlever la confiance de quelques-uns de nos subordonnés; ils préparèrent ainsi des dissensions que je passerais sous silence, si elles n'avaient eu de fâcheux résultats. Je feignis néanmoins de tout ignorer, me flattant que notre vie active serait l'antidote du venin qu'on s'efforçait de répandre: effectivement, ayant occupé les cantonnements, que l'abbé de St. Gall nous avait désignés dans sa terre de Neu-Ravensbourg, exerçant journellement dès l'aube à la nuit, faisant table commune avec mes officiers, une cordialité mutuelle, exclusive peut-être au métier de soldat, sembla étouffer tout germe de discorde; nos travaux se convertissant en récréations,

on vit la discipline s'affermir, l'émulation s'augmenter, l'esprit de corps se consolider et nos progrès s'en ressentir.

Mais bientôt les intrigants renouvelèrent leurs sourdes menées. Un fils du baron de Bachmann glorieusement mort à la tête des gardes-suisses en 1792, en devint la cause ou le prétexte : ce jeune homme quittait le service de Russie, pour se consacrer, disait-il, à la délivrance de sa patrie : s'étant présenté à son passage à Augsbourg à M. l'avoyer, il le captiva tellement, par un extérieur avantageux et par le souvenir de l'honorable et tragique fin de son père, qu'il en obtint une recommandation formelle pour être nommé major du corps. — Se croyant ainsi sûr de son fait, il se montra dès son arrivée tel qu'il était, ivrogne et hableur; de sorte que le lendemain, les capitaines réunis vinrent me déclarer qu'ils ne le reconnaîtraient point pour leur supérieur : je leur représentai, que le vœu de M. l'avoyer me semblait être une loi pour nous ; ils insistèrent, j'en rendis compte avec impartialité et n'en fus pas moins taxé par les agitateurs de le soutenir secrètement, tandis au contraire, que je conseillai à M. de Bachmann, s'il trouvait qu'on le jugeait mal, de le prouver par sa conduite ; il le promit

et tint parole en se faisant bravement tuer peu-après à Naëfels, sous les fenêtres du général son oncle.

En attendant le lieutenant-général Hotzé qui avait porté son quartier-général à Lindau, y appela les principaux d'entre nous et après une harangue qui décelait de faux rapports à ma charge, nous donna pour adjoints, en les décorant de sa propre autorité de grades supérieurs, l'un en qualité d'inspecteur-général, l'autre de commissaire-général, MM. Burkhardt et Wyss dont j'ai déjà parlé et quoiqu'ils n'eussent ni l'un ni l'autre la moindre notion du militaire, nous nous trouvâmes ainsi leur être subordonnés, en ce qui concernait les fonctions de leurs charges. J'informai M. l'avoyer de cette innovation, en l'invitant de la part du général, à se rendre auprès de lui à Lindau.

J'étais en ce moment, dans la pénible attente d'un engagement général, auquel ma troupe, dans l'état où elle était, ne pourrait prendre part et qui l'aurait laissée sans ressource en cas d'échec. — La grande victoire de l'archiduc Charles le 25 mars à Stockach, longtemps disputée à 6 lieues de nous, tout en justifiant mes angoisses, les changea pour nous en de vives jubilations. Elles furent

promptement troublées par l'avis que le commissaire anglais Talbot, mécontent des promotions que s'était permises le général Hotzé qu'il refusait de ratifier, se rétractait des engagements qu'il nous avait autorisés à souscrire, M. l'avoyer et moi, pour procurer à ma troupe des armes, des munitions et des vêtements. — Je me plaignis directement à lui de ce manque de parole, qui nous jetait dans de grands embarras ; mais loin d'y obvier, je m'attirai ainsi à dos ce commissaire.

Il était notoire qu'on cherchait à me susciter des dégoûts, et non moins certain que je devais les surmonter pour l'amour des intérêts majeurs qui m'étaient confiés.... L'esprit de parti qu'on était parvenu à introduire parmi mes officiers, m'ôta la douceur que je trouvais à vivre familièrement avec eux, et ma position devint d'autant plus difficile, que je ne voulais à aucun prix, nuire à la cause commune par un coup d'éclat ; M. l'avoyer qui appréciait ma position, paraissait décidé à y remédier, mais son extrême circonspection entravait ses bonnes intentions.

L'archiduc Charles, en entrant sur le territoire de Schaffhouse, publia une proclamation qui ne suppléait qu'imparfaitement à celle que le ministère avait promis de promulguer

au nom de l'Empereur, pour assurer l'intégrité et l'indépendance de la confédération helvétique : cette omission, jointe à la conduite récente de M. Talbot à notre égard, me faisant craindre qu'au lieu de nous employer uniquement à la délivrance de notre patrie comme troupe auxiliaire, on eût d'autres vues sur nous, je me décidai à une démarche ostensible qui attestât à nos soldats, à la Suisse, aux armées alliées et à l'Europe, le motif loyal qui nous avait fait prendre les armes.

Je réunis mon corps d'officiers, lui rappelai que notre formation ne devait avoir d'autre but que de concourir à la délivrance de la Suisse, à la restauration de ses gouvernements et à devenir le point de ralliement de nos compatriotes disposés à se dévouer comme nous. — Je leur proposai de nous lier mutuellement, par un engagement solennel dont la durée serait déterminée et qui attesterait nos intentions et nos vues : qu'à cet effet nous prêtassions serment de fidélité à notre patrie, entre les mains de S. E. M. l'avoyer de Steiguer et d'obéissance à S. E. le lieutenant-général baron Hotzé : que nous nous concertassions préalablement à cet égard et demandassions ensuite à ce dernier, la permission de présenter notre vœu à M. l'avoyer.

Cette idée ayant été accueillie avec les marques d'une entière approbation, je proposai de fixer la durée de notre lien réciproque à celle de la guerre, jusqu'à l'issue de laquelle notre sort ne pouvait être assuré. — Le major de G., homme d'un naturel timide, défiant et faible, ouvrit l'avis de restreindre notre engagement à l'époque de l'évacuation de la Suisse, il prévalut et nous causa ensuite de fâcheux incidents.

Je saisis cette occasion de déclarer à mes compagnons d'armes, que je considérais ce corps auquel nous appartenions, comme devant se consacrer par une valeur intrépide à relever l'honneur militaire suisse, à rechercher à cet effet les rencontres périlleuses et à nous résoudre en un mot, à nous sacrifier pour la délivrance de nos foyers avant de les atteindre. Tous parurent pénétrés de ce même sentiment....

Je dépêchai deux d'entr'eux au lieutenant-général à Hohenembs pour lui demander sa sanction qu'il accorda avec empressement. — Je soumis alors à l'assemblée, le projet d'une lettre ostensible à M. l'avoyer, elle l'agréa et chargea le lieutenant-colonel de Courten accompagné de l'ancien des capitaines, de la lui présenter à Augsbourg, elle était ainsi conçue:

„Les officiers nommés par S. E. le lieutenant-„général baron Hotzé, au corps de l'émigration „suisse, ayant reçu de sa part l'ordre de leur „formation militaire, contenant la promesse que „c'est pour la délivrance de leur patrie qu'ils „doivent combattre, ils s'empressent d'en in-„former V. E., en sa qualité de chef suprême „des Suisses expatriés, titre que non seule-„ment le rang qu'elle a occupé, son courage „et ses vertus, lui ont si justement acquis, soit „aux yeux des puissances, soit dans l'opinion „de ses compatriotes, mais que les représen-„tants externes des différents cantons lui ont „tacitement décerné depuis l'époque de nos „malheurs, et qu'ils lui reconnaissent aussi „légalement que cela dépend d'eux.

„Ces officiers qui tous ont sacrifié leurs „intérêts les plus chers, à l'espoir de se dé-„vouer pour relever l'honneur national outragé, „organes de 700 braves soldats, aussi prêts „qu'eux à verser leur sang pour soustraire leur „pays et leurs familles à l'oppression d'une „armée étrangère, fiers aujourd'hui d'être ap-„pelés à combattre dans les rangs de troupes „valeureuses contre leur ennemi commun, sup-„plient V. E. de leur intimer et de recevoir „au nom de leur patrie, le serment de la fidé-

„lité qu'ils lui conservent et qui les conduit à „affronter la mort.

„Ce serment prêté sous leurs nouvaux drapeaux, ils espèrent être admis à prêter celui „d'obéissance à S. E. le lieutenant-général baron Hotzé, sous les ordres duquel ils se flattent „de se montrer bientôt dignes de leurs ancêtres. — Signé: Roverea, colonel; Courten, „lieutenant-colonel; Glutz, major; de Wagner, „capitaine; de Gattschet, capitaine; Chapelles, „capitaine; Diesbach, capitaine; Tschiffely, „capitaine; Watteville, capitaine; Courten, capitaine; Bersy, capitaine; Grangier, lieutenant; „Imthurn, lieutenant; Frey, lieutenant; de Werdt, „lieutenant; Desplanches, lieutenant; Ledergerwer, so us-lieutenant."

M. l'avoyer me répondit: „....On ne saurait être plus reconnaissant que je le suis, des „nouveaux témoignages de bienveillance que „vous Monsieur et MM. les officiers de votre „noble Bannière, me donnez d'une manière „si touchante et dans un moment aussi intéressant.

„M. le comte de Courten et le capitaine „Wagner m'ont remis votre lettre; je la „conserverai le reste de ma vie, comme un

„monument bien précieux pour moi, de votre „attachement inviolable à notre chère et infor- „tunée patrie et de votre confiance en moi.

„Veuillez offrir à vos Messieurs mes plus „vifs remercîments, et les assurer que c'est „avec empressement que je viens joindre votre „Bannière, maintenant l'espérance de la Suisse; „que je me fais gloire, comme d'un devoir „cher à mon cœur, non seulement de recevoir „votre serment de fidélité à la patrie, mais „encore de jurer avec vous et votre brave „Bannière, de vivre et mourir pour elle! — „Je serai dimanche j'espère à Neuravensbourg, „et si la cérémonie du serment peut se faire „lundi, je ferai mon possible pour aller voir „encore notre général, avant de me rendre au „quartier-général où Son Altesse Royale et „M. Talbot me pressent de me rendre. — „Signé: de Steiguer."

Ma correspondance avec Augsbourg, était alors également active et intéressante. L'électeur de Trêves, prince Xaxier de Saxe, qui s'y était retiré, étant régulièrement informé de ce qui se passait d'important, en faisait part à M. l'avoyer et à M. Kirchberguer, qui à leur tour m'en instruisaient: je continuais pareillement à correspondre avec le conseiller de

Müller à Vienne et avec le baron de Castelnau à Londres : mais les terreurs de ma femme sur mon avenir, m'affligeaient pour elle, dont le généreux dévouement était d'ailleurs si digne du motif qui nous séparait.....

J'allai recevoir M. l'avoyer à Wangen : quoique fatigué, il m'entretint longuement, sans me déguiser les entraves dont il voyait notre carrière semée. Il espérait néanmoins nous aider à les franchir, et n'était cependant pas lui-même à l'abri des sourdes menées de la faction qui nous contrariait, qui avait osé essayer, infructueusement il est vrai, de porter atteinte à la suprématie qu'il devait exercer sur nous et que nous lui reconnaissions. — On avait entr'autre eu récemment l'impudence, de lui adresser, au nom et à l'insu du général Hotzé, une injonction de se rendre à Lindau, signée d'un soi-disant *Comité militaire suisse*, dont l'auteur, le commissaire Wyss, fut vertement repris.

Le lendemain M. l'avoyer vint à Neuravensbourg. La troupe l'attendait sous les armes. L'impression que son aspect produisit sur elle, fut étonnant ; elle manœuvra avec une précision qui le surprit et qui était dûe au zèle extrême, que chacun avait de lui plaire : s'en apercevant, son âme fut comme

électrisée, sensation qui se communiquant de proche en proche, exalta et nos têtes et nos cœurs..... Un repas splendide était préparé au château, par les ordres de l'abbé, en l'honneur de M. l'avoyer : la bonne intelligence qui y régnait, faillit être sérieusement troublée par une contestation, que le commissaire Wyss fomenta entre le lieutenant-colonel de Courten et les capitaines bernois : on intervint, le bon esprit prévalut et la cordialité reparut.

Le général Hotzé arriva inopinément pour rendre ses devoirs à M. l'avoyer ; il nous fit au comte de Courten et à moi, l'accueil le plus gracieux, me prévint qu'il me demanderait incessamment deux détachements et repartit. M. l'avoyer m'employa le soir à rédiger avec lui, le serment à intimer.

Le jour suivant, 8 Avril, la troupe prit les armes : son silence martial contrastait singulièrement avec sa chétive tenue, toute en sarraux de toile et en bonnets de tricot blanc, seul moyen d'uniformité que nous eussions, qui faisait ressortir la richesse de nos drapeaux, déroulés pour la première fois, et portés par deux sénateurs d'Uri et d'Unterwalden l'un et l'autre de haute stature. Cet ensemble avait toutefois quelque chose d'imposant et de

grave, qui semblait annoncer une grande solennité....

Le vénérable avoyer, en costume militaire, escorté du commissariat et des officiers de l'abbé, suivi de plusieurs étrangers attirés par la nouveauté de cette cérémonie, paraît dans la plaine au bas du château; il s'approche; on lui rend les honneurs usités; le carré se forme; il s'y place, prononce une harangue digne de lui et de la circonstance, fait lire le serment et m'enjoint d'avertir, avant de l'intimer, que chacun est libre de s'y refuser et de sortir des rangs. — Personne ne bouge et tous, catholiques et réformés, jurent avec enthousiasme à la face du Ciel: „....De se „dévouer, pour délivrer notre patrie de l'op„pression où l'invasion la plus injuste et la „plus atroce l'a plongée; pour la restauration „de notre religion et de son culte; pour le „recouvrement de notre liberté et de notre „indépendance; pour rétablir dans leur inté„grité les constitutions, lois et statuts que nous „ont transmis nos aïeux de glorieuse mé„moire; d'y sacrifier nos biens, notre sang et „notre vie s'il le faut. — De rester fermes „et fidèles jusqu'à la mort, comme il sied à „d'anciens confédérés. — Jurant de plus à „S. E. le lieutenant-général baron Hotzé, de

„le reconnaître pour chef, de lui obéir en tout „ce que prescrit la plus sévère discipline: „d'être pareillement subordonnés au colonel, „aux autres officiers et sous-officiers, et enfin „de conserver et défendre nos drapeaux jus- „qu'à la dernière extrémité."

S. E. s'avançant alors vers moi et élevant sa voix cassée par l'âge, dit avec l'accent d'une profonde émotion: „Et moi aussi, M. le „colonel, je jure entre vos mains, de vivre „et mourir sous votre noble Bannière, mainte- „nant l'espérance de notre chère et infortunée „patrie! ....."

Moment sublime, impression d'exaltation muette, impossible à décrire et dont le souvenir appartient cependant à la postérité, qui juge sévère mais intègre, rendra un jour à l'héroïsme vertueux, l'hommage que la fatalité des événements lui ravit en partie.... Et quant à moi individu presque ignoré, qui m'eût prédit, que je recevrais sur une terre étrangère, le dernier serment à sa patrie du premier de ses magistrats, de l'homme qui de nos jours l'honora le plus et montra le plus d'énergie à la défendre?..... Bien que je dusse cette honorable circonstance au hasard, j'y attachais un tel prix que si j'avais péri sur un champ de bataille, j'aurais aspiré en fermant

les yeux, à ce qu'elle fût indiquée à l'endroit de ma sépulture.

En général il n'y eut rien d'apprêté, rien de bruyant, dans l'effusion de sentiments qui eut lieu dans cette journée: tout était simple, silencieux, mais grand, noble,.... excitant un mâle enthousiasme, digne en un mot, des vertus et des mœurs de nos pères....

Un riche paysan soleurois, nommé von Veltheim, dont j'aurai encore occasion de parler, député par plusieurs communes, pour annoncer que le peuple soulevé contre les Français demandait des munitions et des chefs, fut témoin de cette cérémonie et brava tous les dangers pour aller en faire le récit chez lui. — Mon fils aussi était présent: enflammé, comme on s'enflamme à cet âge à la vue de grandes choses, il demanda à genoux d'oser se consacrer à notre sainte cause..... j'hésitais, M. l'avoyer lui obtint la permission de rester comme simple soldat.

La troupe congédiée, l'état-major accompagna M. l'avoyer au château, où je reçus un ordre du lieutenant-général de faire partir le lendemain deux détachements, chacun de 200 hommes; l'un avec le lieutenant-colonel pour Brégenz, l'autre avec le major pour Hohenembs. Cette dispersion du corps me fit de la peine:

nous en réglions les dispositions mes officiers et moi, quand on nous avertit que l'avoyer partait: nous courons à sa voiture lui présenter nos respects; il s'obstine à en sortir, nous embrasse, nous remercie et nous dit: „J'espère justifier à l'avenir la confiance et „l'attachement que vous me témoignez, et vous „montrer que je suis digne de mourir pour la „patrie....“ Au milieu de cette scène d'attendrissement, à laquelle nos gens s'étaient simultanément réunis, le capitaine Wagner s'écrie comme d'inspiration: „Le passé de V. E. „est tel, qu'elle n'a pas besoin d'avenir.“ — L'avoyer, les yeux humides, passe de main en main, chacun lui présentant la sienne pour appui, il s'adresse à un jeune soldat qui lui répond: „Oui Père, nous voulons comme toi, „mourir pour la patrie....“ — Il veut partir, tout est muet, mais vingt bras s'étendent encore pour réclamer un signe d'adieu: le vénérable les devine, le donne, et soudain ces vingt bras l'enlèvent et le placent dans sa voiture... il part et toute la Bannière pleure... Ce mouvement de sensibilité gagne les spectateurs, un étranger me dit d'une voix entrecoupée: „Je croyais avoir beaucoup vu, mais „je n'avais rien vu de pareil; que Dieu protège „et bénisse les Suisses!“

La soirée de ce beau jour fut pour nous une sainte soirée.... J'employai la nuit suivante, à rédiger au nom de mes compagnons et au mien, une proclamation pour la Suisse allemande et une adresse à mon ancienne Légion; j'insère ici, la traduction de l'une et l'original de l'autre:

„Les officiers et soldats de la Bannière „suisse, attachée à l'armée impériale etroyale „du Vorarlberg, à leurs frères et confédérés:

„Amis, vos anciens compagnons vous ap- „pellent: ceux qui combattirent avec vous sous „les murs de Fribourg et de Soleure, à la „St. Gines, à Nidau, à Aarberg, au Grauholz „et à Fraubrunnen, à Küssnach, à la Wollerau, „au Rüttiberg, en Valais et sous les rochers „d'Unterwalden. — Quoique nos efforts contre „le joug français aient été vains, nous sommes „déterminés à tout risquer pour en affranchir „nos foyers.

„Réunis en armes, aux avant-postes de „l'armée victorieuse qui veut briser vos fers, „nous venons de jurer entre les mains de notre „vénérable chef, l'illustre avoyer de Steiguer, „que c'est pour la délivrance de notre patrie „que nous combattrons, et de reconnaître „au nom de tous les Suisses, le lieutenant- „général Hozté, notre compatriote, pour gé- „néral-commandant.

„Nos drapeaux portent, ce que nos cœurs „brûlent d'accomplir: „Périr ou vaincre, pour „„Dieu et la Patrie.“ — Déterminés ainsi à „nous immoler pour vous sauver, nous comp- „tons que vous nous rejoindrez si nous sommes „vainqueurs, et que vous nous vengerez si „l'ennemi commun nous écrase...“

Adresse à la Légion fidèle.

„Braves camarades. — Treize mois écoulés „depuis le fatal instant où nous crûmes nous „dire un éternel adieu, n'ont point altéré vos „cœurs. — Déchirés alors des maux de la patrie, „fiers cependant d'avoir affronté la mort pour „elle, vous brûlez encore, je le crois, du désir „de la venger... Vous ne tromperez point mon „attente, au moment où vos dignes frères, les „Suisses qui comme vous se sont le plus „signalés, viennent de jurer sous une commune „bannière, de périr ou de sauver leur patrie; „vous la rejoindrez si elle atteint vos contrées, „vous la vengerez si elle succombe....

„Nous marchons en invoquant la protection „de Dieu, sous un général notre compatriote, „connu par de brillants exploits, et sous les „auspices du vénérable chef, dont l'héroïsme

„dans l'adversité, commande partout le respect „et l'admiration... Nous marchons enfin sur la „route que vient de nous frayer un jeune héros, „dont les succès nous permettent d'augurer, „que bientôt la Suisse aussi pourra le célébrer „comme son libérateur.

„Si vous nous joignez, dites à nos vieil- „lards, à vos femmes et à vos enfants, que „c'est pour briser le joug qui les opprime, „rétablir et assurer la paix dans nos foyers „que nous marchons dans les rangs d'une armée „étrangère.... Mais gardez-vous, quoiqu'il „arrive, de vous livrer à de justes ressenti- „ments, contre ceux de nos compatriotes qui „ont aidé à forger les fers que vous portez. „Songez que ce sont des soldats et non des „assassins, que nous appelons à partager nos „périls et notre gloire.“

Réveillé par les cris de joie des compagnies commandées à marcher, j'en rassemble les officiers; tous témoignent du regret de notre séparation, leurs camarades des compagnies restantes s'affligent de ne pas les suivre; nous déjeunons; j'exhorte le soldat à bien faire et les deux détachements se mettent en marche; des chants patriotiques leur tiennent lieu des tambours qu'ils n'ont pas.

Le départ de mon intime ami le comte Eugène de Courten, m'était surtout extrêmement pénible ; j'avais besoin pour m'en distraire de quelques heures de solitude ; ayant d'ailleurs l'âme affaissée par les sensations multipliées de la veille, un peu de recueillement m'était nécessaire. A peine m'y livrais-je, que j'en fus tiré par la visite imprévue d'une dame française qui avait figuré dans la Vendée ; loin d'en ressentir de l'humeur, j'éprouvai ce charme qu'il y a dans une situation difficile, de rencontrer des gens dont la destinée a de l'analogie avec la nôtre. Je devais cependant être circonspect vis-à-vis d'une personne qu'un extérieur un peu aventureux, pouvait faire suspecter d'espionnage... je lui faisais tort, c'était une tête chaude, bravant les préjugés et même les bienséances, pour mieux servir son roi. — Elle fut témoin de l'arrivée de 50 Suisses émigrants, dont l'un âgé de 60 ans amenait ses quatre fils. (*) Leur ayant représenté à quoi ils s'exposaient en ne retournant pas chez eux, on leur lut la formule du serment et volontairement ils le prétèrent. Leur

(*) Ces quatre frères du nom d'Arth, sont rentrés chez eux après le licenciement : en 1823 deux d'entr'eux étaient curés de paroisse au canton de Soleure, leur pays natal.

dévouement avait été provoqué par une mesure de rigueur du Directoire helvétique, obligeant tout homme de 20 à 25 ans à prendre les armes, mesure qui occasionna en divers endroits des rixes sanglantes et des insurrections partielles. Ce même Directoire, afin de terroriser ses adversaires, venait de faire arrêter et transférer à Bâle, plusieurs anciens magistrats, entr'autres le bourgmestre de Weiss et le conseiller de Reinhardt de Zurich.

Trois jours après leur départ, mes deux détachements rentrèrent, l'expédition à laquelle ils avaient été destinés n'ayant pas eu lieu, ce dont ils manifestèrent un vif regret; aussi leur bonne volonté leur valut-elle des éloges du général Hiller, qui néanmoins adressa des reproches au lieutenant-colonel de Courten, sur le mauvais esprit qui selon lui régnait au corps, ce dont il se disait instruit par le lieutenant-général Hotzé. Profondément blessé de cette inculpation, je m'en plaignis à M. l'avoyer qui exigea que je n'en fisse pas mention au lieutenant-général, en me démontrant que cette calomnie partait d'une clique, qui allait être déjouée par le nouveau commissaire britannique, le colonel Robert Crawfurdt, nommé en remplacement de Talbot subitement rappelé, et cela disait-on, pour avoir donné trop de latitude

au lieutenant-général Hotzé dans la distribution des graces et dans l'emploi des subsides, dont le commissaire Wyss se montrait un peu trop prodigue... M. Talbot adressa à cet égard de durs reproches au général, qui d'abord l'irritèrent, puis lui dessillèrent les yeux sur un individu auquel il ne pardonna plus de l'avoir ainsi compromis.

Mais le rappel de M. Talbot nous plaça dans un nouvel embarras, en le décidant à suspendre de nouveau l'expédition des armes et fournitures achetées pour nous, avec son autorisation, à Munich; retard qui eût été plus fâcheux, maintenant que nous étions censés en activité de service, si les opérations militaires n'avaient éprouvé une stagnation, ostensiblement attribuée à une indisposition de l'archiduc, mais qui provenait d'une intrigue de cour, tendante à substituer au plan de campagne qui avait si brillamment débuté, celui qu'avait présenté le lieutenant-général comte de Bellegarde. Le prince fortement irrité de cette proposition, menaça de se démettre de son commandement, ce qui donna lieu à de vives altercations entre ses nombreux partisans et les créatures du ministre. Il se borna à faire occuper Schaffhouse.

Les généraux français surent mettre à profit

les délais qui resultèrent de cette mésintelligence, pour réparer les suites de la défaite de Stockach. Le Directoire helvétique de son côté, continuait à faire enlever arbitrairement des gens de marque à Berne, à Fribourg, à Soleure et à Bâle, que sans autre forme de procès, on incarcérait à Huningue d'où on en transféra à Landau.

On apprit en revanche en Allemagne, les premiers succès remportés par les Autrichiens sous Vérone, avant leur jonction avec les Russes qu'amenait le maréchal Souworow, nouvelle qui ranima d'autant plus nos espérances, qu'elle coïncida avec l'attaque inopinément ordonnée par l'archiduc, des retranchements de Pétershausen qui couvraient le pont de Constance, immédiatement emportés, mais sans pousser plus loin pour le moment.

Du moins les Français se contentèrent-ils en s'en allant de découvrir le pont, au lieu que le général Loison en se retirant de Schaffhouse, avait brûlé celui de cette ville, malgré l'assurance formelle que lui avait fait donner l'archiduc, que si on l'épargnait, les troupes autrichiennes n'en feraient pas usage pour pénétrer en Suisse.

Mon fils entra en activité de service comme chasseur-carabinier, employant ses loisirs à

mon bureau, où il se familiarisa avec la tenue des régistres et la rédaction des rapports, partie dans laquelle il parvint ensuite à une précision, et au besoin à un développement de détails si remarquables.

Ma femme nous fit une courte visite, escortée du banneret Kirchberguer allant voir notre général, qu'il trouva agité des démêlés de l'archiduc avec le ministère, et aigri des désagréments qu'il s'était attiré de la part de M. Talbot, que bien à tort il m'attribuait en partie; mais cet excellent homme une fois prévenu, n'en revenait pas aisément. — Ce commissaire étant parti sans s'être expliqué avec lui, il crut son honneur engagé à abdiquer le commandement général des Suisses, et n'y renonça que sur les instantes représentations de M. l'avoyer qui l'assura d'ailleurs, que le nouveau commissaire britannique devant selon ses instructions se concerter avec lui sur toutes choses, cela obvierait à des mal-entendus ultérieurs.

Ces contrariétés et ces tracasseries aujourd'hui de nul intérêt même à mes yeux, ont néanmoins trop influé sur mon existence, pour les passer entièrement sous silence: les sourdes menées auxquelles j'étais en butte, tendaient évidemment à me dégoûter assez de ma place pour me décider à la quitter, inconséquence

qui eût été impardonnable envers ceux de mes compatriotes dont le sort venait de se lier au mien. — Cependant en m'obstinant à y rester, je doublais en quelque sorte la responsabilité qui déjà pesait sur ma tête. — Il est vrai que si d'obscurs détracteurs travaillaient à me nuire, des hommes d'un mérite reconnu semblaient chercher à m'en dédommager, en m'exagérant l'importance du rôle qui m'était échu en partage. — Je pourrais citer à ce sujet plusieurs lettres du baron de Castelnau, du célèbre publiciste Mallet-Dupan et d'autres, conçues en termes trop flatteurs pour que je puisse les livrer à la publicité sans être taxé de vanité, mais qui toutefois étaient alors un puissant encouragement, à persévérer dans l'œuvre laborieuse à laquelle j'avais voué ma vie.

On acquit enfin la certitude que le nuage existant entre l'archiduc et la conr était dissipé, que non-seulement ce prince garderait le commandement général, mais que le comte de Bellegarde et son corps de réserve lui seraient subordonnés, ce qui allait simplifier la suite des opérations. — On citait à ce sujet une lettre, aussi forte d'arguments que hardie d'expressions, de l'abbé de St. Gall au baron de Thugut, pour lui représenter l'effet funeste qu'aurait sur les armées la démission de ce prince, si elle était acceptée.

Cette bonne nouvelle nous remplit de joie, en nous faisant espérer d'être bientôt mis en activité. — Nous commencions à nous équiper, après avoir levé les nombreux obstacles qui s'y étaient successivement opposés, aussi nos gens prirent-ils tout-à-coup fort bonne mine. — Cela n'empècha pas les fausses dénonciations d'aller leur train. Notre trésorier, M. de Gugger, me communiqua une lettre d'office du lieutenant-général, portant en substance: „Qu'informé des „irrégularités qui se commettaient au corps, où „les chefs se permettaient non-seulement de „s'absenter, mais d'accorder des congés à des „officiers et à des soldats, même d'en envoyer „en mission..." il lui prescrivait „de retenir la „solde d'un mois à quiconque s'éloignerait pen- „dant plus de 24 heures."

Comme rien de pareil n'avait eu lieu, j'écrivis sur le champ au général mon étonnement de cette imputation et lui demandai à en connaître l'auteur. — Pour toute réponse je reçus l'ordre, de tenir la troupe prête à lui être présentée le lendemain 2 Mai. — J'eus en même temps avis, que M. l'avoyer arrivait ce jour-là du grand quartier-général à Lindau, pour y avoir une entrevue avec le général Hotzé, et je sus depuis qu'il en avait profité pour détruire les fausses préventions, dont les

meneurs du soi-disant commissariat suisse, s'obstinaient à nous noircir le comte de Courten et moi.

Le lieutenant-général, son adjudant-général le colonel comte Plunket et leur escorte, parurent à Neu-Ravensbourg avant l'heure qui m'avait été prescrite : j'en conclus qu'on cherchait à nous prendre en défaut; je me trompais. Le général me trouva chez le lieutenant-colonel, il me prit à part, me montra une lettre de l'archiduc qui demandait 200 Suisses à ses avant-postes et m'indiqua comment le choix en devait être fait; je le lui proposai différemment, il l'agréa. — Puis se tournant vers la fenêtre, il parut stupéfait de la belle tenue des grenadiers commandés pour sa garde d'honneur.

Nous allâmes sur la place, il avait l'air préoccupé durant son inspection, affectant de me tenir par la main en passant dans les rangs; il avait les yeux humides, s'excusa de n'avoir pas le temps de nous faire exercer, nous dit des choses obligeantes, désigna les compagnies dont nous étions convenus de former le détachement à envoyer à la grande armée, vit défiler et eut l'air très-satisfait. — On allait congédier la troupe, lorsque M. l'avoyer parut; on se remit en parade, il alla le recevoir et lui dit en l'embrassant et en élevant la voix :

„Votre Excellence avait raison, il fallait voir „cette troupe, car qui se serait figuré qu'elle „fût ce qu'elle est? — Elle surpasse en vérité „tout ce que j'aurais pu en attendre. — Oui, il „faut que le colonel entende parfaitement son „métier et ses officiers aussi...“

L'avoyer me prit à l'écart et me dit avec émotion: „très-cher colonel, tous les orages „sont passés, on vous rend pleine justice, „hâtez-vous de le mander à votre femme....“

Le général tandis qu'il était circonvenu, avait voulu introduire dans notre corps d'officiers, deux garçons de boutique protégés par un de ses entours; je l'avais franchement prévenu qu'ils seraient mal reçus, il n'insista pas, mais refusa de confirmer ceux que je lui présentais. Maintenant il m'observa que nous avions bien peu d'officiers: nous préférons être peu et sûrs les uns des autres, lui repondis-je: d'ailleurs il y a des aspirants dont V. E. n'a pas ratifié la nomination. — „Eh bien! nommez-les dès „ce soir, et si vous avez d'autres sujets encore „prenez-les, prenez-les....“ Je compris qu'il faisait allusion à mon fils, que le colonel Plunket me pressait de mettre en avant et auquel sur mon observation, que ce serait quand il l'aurait mérité, il offrit une enseigne dans son régiment dont celui-ci le remercia.

Le général m'accorda immédiatement et de la meilleure grace, en présence de MM. Wyss et Burkhardt, qui en avaient rejeté la proposition, diverses choses à l'usage de la troupe; mais quand je lui témoignai, que j'avais sur le cœur ses reproches de désordres qui n'avaient point existé, il brisa vivement, en me priant de n'en plus parler, ajoutant que ce n'était point à moi qu'il les avait adressés. — J'en rendis compte à mes camarades, ayant pour témoin l'un de nos détracteurs, dont la consternation et l'embarras l'auraient seuls décelé. Le général partit, l'avoyer me réitéra les plus belles choses de sa part et dîna gaîment avec nous; il nous invita pour le jour suivant à Lindau, où il voulait nous présenter au colonel Crawfurdt qui se trouva trop incommodé pour nous recevoir.

Depuis cette loyale réconciliation avec le général Hotzé, rien n'a troublé jusqu'à sa mort la parfaite harmonie, je dirai même l'intimité qui existait précédemment entre nous; mais vu l'influence qu'a pour un corps et surtout pour un corps étranger dans une armée, le degré de faveur de son chef auprès du général qui la commande, il m'était très-important d'effacer, avant qu'elles eussent pris de la consistance, les préventions qu'on avait injustement suggérées

contre moi, qui eussent essentiellement pu nuire à mes compagnons de tout grade.

J'eus en cette circonstance le bonheur de trouver un juge intègre puis un ami dans le colonel Plunket, qui avec un moins bon esprit, aurait pu malgré sa supériorité, ne voir en moi qu'un rival à écarter, aussi m'est-il précieux de consacrer son souvenir : Irlandais d'origine, d'une figure élégante et noble, d'un caractère doux et ferme, unissant aux graces extérieures, au ton, à la politesse, aux manières du grand monde, une humeur enjouée, une probité sévère, une judiciaire sûre, un aperçu prompt, la connaissance de son métier et cette valeur brillante qui mène aux actions d'éclat; c'était un de ces êtres privilégiés, que la fortune se plaît à élever dès qu'ils sont en évidence : or distingué de bonne heure par le baron de Thugut, il se trouvait à 29 ans, à la tête d'un régiment et adjudant-général de ce corps d'armée; poste de confiance également difficile et délicat à bien remplir, entre un ministre scrutateur et ombrageux et un supérieur irascible, qui ne pouvait guère se dissimuler, que c'était un guide ou un censeur tacite qu'on lui avait ainsi accolé. — Cependant Plunket sut par des formes aimables et modestes, se concilier son affection et prendre un heureux

ascendant sur ses déterminations. — Aussi tout lui annonçait-il une belle carrière, si elle n'eût hélas fini presque à son aurore!....

Tout semblait pareillement nous sourire : notre vénérable avoyer après de longues et déplorables fluctuations, voyait enfin son vœu le plus cher prêt à s'exaucer; nous allions rentrer dans notre patrie, avec la douce espérance qu'elle serait bientôt libérée et paisible, et le 5 Mai, notre joie fut portée à son comble par l'ordre de marcher. — Je le désirais autant pour achever de rallier les esprits, que pour faire preuve de l'ardeur qui nous animait, ne doutant pas que les généraux et l'armée ne nous accordassent bientôt l'estime à laquelle nous aspirions.



CHAPITRE IV.

Mai 1799.

Formation et instruction de mon régiment. Les Grisons repris par Hotzé. Entrée en Suisse. Combat de Wallenstadt. Paul Styguer. Affaire de Næfels. Reconstitution du canton de Glaris.

Ce n'est point la mémorable campagne de l'année 1799 que j'entreprends de décrire, ce sont seulement les détails de la part qu'y prirent mes compagnons et ceux de nos compatriotes qui successivement nous joignirent, que je retrace : puisse ce simple et fidèle exposé des efforts, des succès et des revers, de ces hommes guidés par l'heureux prestige que le sort de leur pays tenait à la fortune de leurs drapeaux,

leur valoir un jour le tribut d'estime qu'ils méritèrent, autant par le vœu qui les avait réunis, que par la loyale persévérance qu'ils mirent à l'accomplir.

A l'entrée de la campagne, notre corps était fort de 800 hommes dont une centaine de réfugiés marquants de Schwytz, d'Unterwalden et du Valais, précédemment disséminés dans le Vorarlberg, avaient été le noyau; le surplus était sorti du canton de Soleure et de l'Argovie, sous la conduite de quelques officiers la plupart bernois; contre l'ordinaire des nouvelles levées, celle-ci eut toujours peu d'officiers comparativement à sa force effective.

Ce corps débuta sous le nom de Bannière suisse, qu'il dût échanger contre celui assez équivoque d'Ancienne Légion helvétique, dont on fit bientôt après le régiment de Roverea.

Son instruction, calquée sur celle qu'avaient précédemment nos régiments en France, avait été difficile par l'impossibilité de se procurer cette ordonnance ; ce ne fut qu'à force d'application et de peine qu'on réussit à y suppléer de routine, néanmoins on parvint en peu de temps à manœuvrer correctement. Nous tenions à ce mode, soit parce qu'il était familier à nos milices, soit pour n'être pas assimilés en entrant en Suisse, aux troupes alliées avec

lesquelles nous devions marcher, considération essentielle sous plus d'un rapport. — Ce fut dans le même but que nous prîmes un uniforme particulier : il consistait en un habit court vert-foncé, parements et collet noir, pantalons hongrois bleu-clair, et comme signe de ralliement pour les confédérés, un brassard écarlate qui nous resta exclusif. — Notre fourniture de chapeaux ayant été saisie à Constance, nos gens pèchaient dans l'ensemble par la coiffure et étaient médiocrement pourvus d'armes.

Les officiers bien montés et équipés, avaient contracté ce maintien grave et ce ton bienveillant envers leurs subordonnés, qui imposent à ceux-ci et les identifient mieux à l'observance de leurs devoirs. — Les catholiques avaient pour chapelain le capucin Lorétan du Haut-Valais, aumônier des gardes-suisses au 10 Août 1792. — Aucun ministre ne se présenta pour les protestants.

Appelé par un concours de circonstances à la tête de cette généreuse cohorte, mon unique but, là comme ailleurs, fut de me consacrer à la chose publique, sans autre ambition que d'illustrer la troupe qui m'était confiée, en recherchant pour cela les occasions de la mettre en évidence. Aussi en m'adressant à mes camarades au moment du départ, je leur dis,

faisant allusion à la témérité souvent citée du régiment vallon de La Tour dragons : *devenons La Tour à pied.*

Le 6 Mai nous quittâmes Neu–Ravensbourg, aux cris d'allégresse du soldat et accompagnés des vœux des habitants, dont aucune plainte ne s'était fait entendre durant un cantonnement de 6 semaines.

Deux de nos 8 compagnies, passèrent avec les capitaines de Diesbach et de Watteville aux avant-postes de l'archiduc près de Schaffhouse et s'y distinguèrent : les autres furent destinées à garder le Rhin dans le Vorarlberg, durant l'expédition que hasarda le général Hotzé pour recouvrer le pays des Grisons, détachant à cet effet 4000 hommes qui devaient y descendre à l'improviste, le long des escarpements réputés impraticables des hautes montagnes qui le séparent du Vorarlberg ; il fallait auparavant atteindre les sommités à travers la région des neiges dont une fonte subite eût anéanti hommes et chevaux.

Arrivés près de Lindau, nous fûmes inspectés par le colonel Crawfurd, son amour propre eût voulu trouver en nous la perfection de tenue du militaire anglais, dont nous étions certes bien éloignés : il nous railla de nos chapeaux biscornus ; je lui observai que nous

comptions bientôt en laisser beaucoup en arrière.... il me comprit et nous fit continuer.

A Brégentz la population accourut sur notre passage, et d'un bout de la ville à l'autre, mon fils quoique marchant fièrement sa carabine au bras, fut l'objet des lamentations des bonnes femmes, de ce qu'on entraînait ainsi un enfant à la guerre.... Notre première étape fut au grand village de Dornbirren, où la troupe et le bourgeois nous firent le meilleur accueil: je le cite en contraste de celui que recevaient partout les malheureux émigrés français, avec lesquels nous n'eûmes d'ailleurs jamais rien de commun à cet égard.

Nous occupâmes aux environs de Lustenau, une chaîne de postes liés entr'eux dans l'espace de 2 lieues par quelques redoutes, le long de la rive basse et humide du Rhin, où nous étions sous le feu, à la vérité peu meurtrier, de l'ennemi établi sur les hauteurs opposées. Le lit du fleuve nous séparant seul de la terre natale, nous en contemplions avec ravissement les coteaux alors dans tout leur éclat, et attendions impatiemment l'ordre ou le signal de franchir à tout prix cette barrière.

Ceci me rappelle une fanfaronnade, propre peut-être à faire apprécier certaines relations soi-disant officielles : on m'avertit qu'à une

lieue de mon quartier, les Français travaillent à jeter un pont; j'y cours accompagné du lieutenant-colonel d'un bataillon autrichien qui m'était adjoint: n'apercevant rien à l'endroit indiqué, après un quart-d'heure d'examen nous tournons bride: mon compagnon s'étonne que je n'aille pas directement faire mon rapport au général de brigade. — Et quel rapport, demandai-je, y a-t-il à lui faire? — Ah! vous ne connaissez pas encore les usages de notre service; croyez-moi, allons chez le général et permettez que je porte la parole. — J'y consens: introduits, mon personnage rend compte: „qu'instruit que l'ennemi établissait un pont sur „tel point, je m'y suis rendu; qu'il m'a suivi „avec une escorte et qu'effectivement les travaux de ce pont étaient tellement avancés, „qu'en peu d'heures il aurait été praticable, „sans notre célérité et les démonstrations de „résistance que nous avions osé faire sous „la mitraille des Français, qui enfin avaient „renoncé à leur entreprise.....“ — Stupéfait de l'effronterie de cet officier et honteux du faux mérite qu'il m'attribuait pour en avoir sa part, j'eus peine à me contenir; mais un démenti en le perdant, pouvait avoir pour nous de graves conséquences... J'écoutai donc en rougissant, les remercîments que m'adressa le

général Herbert et m'enfuis comme si j'eusse été coupable, tandis que le lieutenant-colonel galopant à mes trousses, s'écriait: Eh bien! n'êtes-vous pas content? — Comment, indigné! sur quoi il se prit à rire, en disant: „C'est „pourtant ainsi qu'on fait son chemin.“ — Effectivement l'année suivante, je le rencontrai à Vienne, avancé d'un grade. Il est cependant probable que ce fut pour d'autres prouesses.

La périlleuse entreprise de Hotzé eut un plein succès, mais 8 heures plus tard qu'on ne l'avait calculé, délai qui lui causa de telles inquiétudes que ne doutant déjà plus de la perte de son détachement, il allait de détresse convertir en une attaque désespérée, une démonstration qu'il conduisait en personne et qu'on était convenu de faire comme diversion, contre l'inexpugnable front du pas de Sainte-Lucie, lorsque les tambours autrichiens se firent entendre à dos de ces retranchements, où 3000 Français qui s'y croyaient bien en sûreté, furent pris comme dans une souricière, tandis que leurs autres postes évacuaient le pays en toute hâte.

Cette opération qui ne coûta pas un homme parut d'autant plus extraordinaire, qu'après la fonte des neiges qui formaient un talus contre la paroi de rochers faiblement inclinée du haut de laquelle les troupes se coulèrent, on n'en

concevait pas la possibilité. — Ce succès, indispensable pour lier les opérations de l'armée d'Italie à celles de l'armée d'Allemagne, décida l'archiduc à pénétrer immédiatement en Suisse; nous reçûmes en conséquence l'ordre de nous rendre à Meyenfeld.

J'étais prévenu que l'ennemi achevait la construction d'une batterie masquée vis-à-vis de la chaussée de Hohenembs, le long de laquelle nous devions déboucher. — Nous pouvions l'éviter par un circuit d'une lieue: il s'agissait d'opter entre le risque de perdre vainement du monde si l'avis reçu était fondé, ou d'intimider nos gens s'ils apprenaient le motif d'un détour en apparence inutile. J'en conférai avec le comte de Courten, nous conclûmes qu'il valait mieux courir la chance du droit chemin et le prîmes, marchant par le flanc et en silence.

Déjà je me félicitais de notre détermination, lorsqu'un boulet passa si près de nos têtes au lieutenant-colonel, au major et à moi, que nos chevaux fléchirent presque jusqu'à terre. Nos soldats, loin d'être ébranlés par cette salve imprévue qui en annonçait d'autres, affectèrent de ralentir le pas et entonnèrent leurs chants patriotiques, défilant ainsi en bon ordre, sous 12 volées consécutives dont ils voyaient arriver

les ricochets, qui tous et comme par miracle, passèrent sur eux sans les atteindre : seulement l'avant-train d'un de nos fourgons à la queue de la colonne, fut brisé aux pieds d'une vivandière qui était assise et attendit en place que le dommage fût réparé. — Ce moment qui m'eût été cruel s'il avait été funeste à mes compagnons, fut au contraire un des plus beaux de ma vie, comme augure certain de la bravoure dont ils feraient preuve. Aussi nombre d'officiers autrichiens accourus au bruit du canon, frappés de leur calme et de leur fière contenance, leur accordèrent-ils spontanément cette haute estime, si importante à obtenir d'emblée à la guerre et qui ne s'est jamais démentie.

Un courrier m'apporta à Feldkirch l'ordre de diriger la marche sur Flaësch, village au bord du Rhin, en face de Ragatz, et de me rendre auprès du lieutenant-général à Meyenfeld. — Il me reçut avec une effusion de sentiment bien propre à effacer tout souvenir contraire; il me confia qu'il se proposait de pousser par Werdenberg et St. Gall sur Frauenfeld et Winterthur, pour couvrir la gauche de l'archiduc, qui s'avancerait de Schaffhouse sur la Thur et le Zürcherberg: qu'auparavant il fallait expulser ce qu'il restait de Français dans

les petits cantons, qu'il y destinait une avant-garde de 3000 hommes dont nous ferions partie, sous les ordres du brigadier comte Gavassini, au commandement duquel il m'adjoignait, muni de pouvoirs spéciaux pour diriger et organiser l'insurrection de ces cantons, à mesure que nous les occuperions; m'autorisant éventuellement, à tout ce que je jugerais propre à accélérer et à affermir leur restauration politique. Il me prévint encore que le colonel comte de Saint-Julien devait, en partant du pays des Grisons, se rendre maître du Saint-Gotthard et nous rejoindre par le canton d'Uri.

Aussi content de ces dispositions que de la mission qui m'était confiée, je courus faire traverser le Rhin à mes gens, qui le soir même, 16 Mai, entrèrent à Ragatz et célébrèrent ce retour dans leur patrie par des hymnes religieuses, qui dans ma pensée, les assimilaient aux phalanges vendéennes de glorieuse mémoire.....

L'ennemi en se retirant avait brûlé la moitié du beau village de Ragatz, dont les habitants consternés reprirent de l'espérance en nous voyant. Je saisis cette occasion de rappeler à nos gens l'importance pour eux, non-seulement de ne pas commettre d'excès sur notre territoire, mais de n'en point tolérer sous nos yeux: or nous

étions adjoints à des bataillons de Croates et d'Esclavons, races pillardes qu'il fallait contenir, sous peine d'être taxés de complicité des déprédations qu'ils se permettraient. — Dès la première nuit il y eut du bruit, notre garde s'y porta et arrêta de suite quelques-uns de ces estaffiers qui dérobaient un porc. Cet acte de sévérité de notre part qui aurait pu susciter des animosités, cimenta au contraire la bonne harmonie entre ces hommes qui ne se comprenaient pas, mais qui néanmoins sympathisaient tellement, qu'ils se créèrent simultanément un langage mimique, indice de leur bonne intelligence; on les vit souvent dès-lors s'entr'aider fraternellement dans le péril, concorde précieuse pour la suite de nos opérations. Les autorités locales touchées de ce maintien de police, m'en remercièrent et m'offrirent de se dissoudre pour réhabiliter les anciennes, ce que je refusai jusqu'à nouvel ordre.

Nous marchâmes à l'aube sur Wallenstadt; en passant à Mels, 50 paysans dont 3 sexagénaires, retirés du service de France, se joignirent à nous; partout la population entière nous reçut avec un enthousiasme propre à exalter celui qui nous animait; aussi notre premier campement près de Wallenstadt, dans une prairie bordée de cerisiers en fleurs,

avait-il presque l'aspect d'une fête. A peine les fusils furent-ils en faisceaux, que nos Illyriens enseignèrent à leurs compagnons à se construire des huttes de feuillage, tandis que nos officiers les mieux pourvus s'empressaient, dans cette heureuse disposition qu'une longue attente satisfaite inspire, de régaler à l'envi leurs nouveaux camarades, comme pour célébrer de concert cette joyeuse entrée; et certes notre jubilation n'était pas illusoire..... Nous nous retrouvions en Suisse, nous y revenions dans des vues également nobles et pures, nous y étions accueillis avec allégresse.... Or il faut avoir été contraint comme nous l'avions été, d'abandonner son pays pour l'amour d'une cause sacrée, pour sentir dans sa plénitude l'inexprimable bonheur d'y rentrer honorablement....

Mais cet enchantement bénévole se convertit brusquement en un bonheur plus digne de nous et de notre vocation, celui de nous mesurer enfin avec les meurtriers de nos frères.... Un prêtre en camail et deux femmes jeunes et jolies, paraissent inopinément sur un des coteaux qui nous entourent, leurs pas sont accélérés, on va au devant d'eux.... C'est le curé de Quartz, il raconte hors d'haleine que pendant qu'il officiait les Français ont reparu, qu'il n'a eu que le temps de fuir avec ses deux nièces,

emportant les calices de l'autel.... Quelques coups de fusil dans le lointain confirment l'approche de l'ennemi; soudain nous sommes sous les armes, des détachements se dirigent sur divers points, nos chasseurs gravissent les montagnes qui dominent notre gauche; on se rencontre près du village de Murg à 10 heures du matin; l'affaire s'engagea vivement et dura jusqu'au soir. — Un heureux hasard avait placé nos grenadiers au poste important, sur un mamelon escarpé, où soutenus de quelques compagnies de Croates, ils bravèrent les efforts des assaillants dont cette éminence arrêtait les pas; mais en peu de moments le quart d'entr'eux étaient hors de combat, on voulut les relever, ils s'y refusèrent et aidés d'un faible soutien s'y maintinrent jusqu'à la fin du jour sous un soleil brûlant. — Les capitaines de Chapelles et de Verger qui leur conduisaient du renfort, furent tués en arrivant sur le terrain, leurs propres gens se rallièrent aux grenadiers, tandis que les Croates rebutés furent trois fois remplacés dans la journée.

Nous donnâmes de justes regrets aux deux camarades que nous avions perdus: le capitaine Réal de Chapelles, gentilhomme du pays de Vaud était un de ces êtres tout cœur, qu'on aime à rencontrer: il avait laissé à Neuchâtel

une jeune femme qui ne lui survécut pas ; il me l'avait recommandée en marchant au feu, tout en poussant un cri de joie d'y mener sa troupe. — Le baron de Verger, natif de Delémont, avait quitté pour nous rejoindre le service électoral de Bavière où il était capitaine aux gardes : c'était un généreux compatriote et un brave soldat de moins.

Le capucin Paul Styguer, dont le zèle inconsidéré avait été si fatal à Unterwalden, se signala dans cette journée, en s'exposant au feu le plus vif pour porter aux soldats de l'eau et des cartouches : quelques balles ayant percé sa robe sans effleurer sa peau, ils le crurent invulnérable ; prodige qui eût porté au comble la vénération qu'il leur inspirait, si passant subitement selon sa coutume du sublime à l'absurde, il ne l'eût promptement détruite, en se débarrassant à leurs yeux et sans pudeur de son froc, pour s'emparer et se révêtir de la dépouille du capitaine Chapelles, sans s'arrêter à ce que le contraste de la haute stature de cet officier avec son ignoble et courte taille, ajouterait de ridicule à cet indécent travestissement : aussi ce personnage qui leur semblait un être surnaturel, devint-il pour eux un objet de risée. — Ce ne fut même pas sans peine que je lui fis

déposer ce burlesque accoutrement; sa longue barbe déjà était coupée, et il fallut consentir à ce que sa robe fût taillée et convertie en habit militaire, avec lequel il fit le reste de la campagne, monté sur un petit cheval et ne ressemblant pas mal ainsi équipé à un chef de bande calabrais, tel au reste que le représentait la gravure qui en fut faite et vendue à grand profit à Londres. — Cet homme espèce de caricature historique, dont je connaissais le fort et le faible, et dont je savais qu'on pouvait tirer grand parti dans les cantons populaires, était en quelque sorte à ma disposition, au moyen d'un traitement que j'avais été autorisé à lui allouer depuis la catastrophe d'Unterwalden : mais la licence de ses mœurs m'ayant empêché de le faire agréger au corps comme écclésiastique, je le réservais pour émissaire, office dans lequel il excellait tant qu'il était surveillé.

A la tombée de la nuit, l'ennemi faisant mine de se renforcer au pied du monticule qu'il n'avait pu emporter, le comte Gavassini jugea prudent de songer à se replier et me chargea de couvrir sa marche. Mes chasseurs n'ayant pas reparu, j'obtins en leur faveur que ce mouvement fût différé de quelques heures; ils rentrèrent vers le matin et rap-

portèrent que les feux des bivouacs de l'ennemi s'éteignaient, d'où nous comprîmes qu'il était en retraite, ce qui nous dispensait d'effectuer la nôtre.... J'appris plus tard par un officier prisonnier, que la témérité de nos chasseurs qui menacèrent le flanc de l'ennemi en s'exposant à être eux-mêmes coupés, l'avait décidé à se replier. — Le capitaine Gattschet qui les commandait, s'acquit en cette occasion la réputation d'excellent officier de troupes légères et l'a bien soutenue.

Mon fils était resté incommodé au village de Berschis, où mes blessés au nombre de 54 furent transportés: il y assista à leur pansement et fut témoin de leur courageuse patience, entr'autre de cette belle réponse que fit un grenadier qui avait la jambe fracassée, à un jeune soldat lequel quoique moins grièvement atteint, se pleignait de ce que: „c'était mal „allé ce jour-là...“ „Non“, lui dit l'autre, en se soulevant d'indignation sur ses deux mains: „ça va toujours bien quand on va en avant.“

Nous fîmes des dispositions pour pénétrer au canton de Glaris: selon quelques rapports l'ennemi tenait à Kérenzen, dont les hauteurs sont d'un accès difficile et qu'il fallait franchir pour passer outre. Le comte Gavassini me chargea de les reconnaître. — Je partis le len-

demain avant le jour, et n'y trouvai que les habitants qui nous reçurent avec transport; plusieurs d'entr'eux nous suivirent; nous descendimes immédiatement à Mollis, que l'ennemi avait pareillement évacué et y primes poste ainsi qu'à Næfels, en poussant des éclaireurs jusqu'à Niederurnen sous la conduite du major de Bachmann, servant comme volontaire et recherchant l'occasion de s'acquérir de la réputation. Un bonheur réel m'attendait à Mollis, j'y avais un ami d'enfance, le grand-maître d'artillerie Schindler: notre intimité datait de notre séjour à l'institut de Colmar et s'était entretenue de loin en loin pendant 20 ans; il m'avait souvent sollicité de venir le trouver, je le lui avais promis et il m'était bien doux de lui tenir parole, en arrivant parmi les libérateurs de son pays.... Ignorant que j'y fusse, il ne me reconnut point quand j'allai lui demander l'hospitalité qu'il m'avait souvent offerte; je me nommai, il se jeta dans mes bras et l'attendrissement de la vieille amitié, n'ôta rien à celui bien réciproque du Glaronais et du soldat. Notre réunion fut suivie d'une scène assez piquante: j'avais avec moi le capucin Paul Styguer dont je ne me séparais guère; au moment du dîner, on annonça à notre hôte, l'aumônier d'un régiment de cavalerie autrichien,

également billeté chez lui; il prend place à table; c'était un homme de bon ton et d'âge mûr; nous lions conversation: — Vous avez en Suisse me dit-il, un ecclésiastique qui s'est acquis de la célébrité militaire: — Vous voulez peut-être parler du père Paul Styguer? — Précisément. — Oui, il s'est montré bon Suisse et brave soldat. — Le personnage en question étant à mes côtés, je le saisis de la main pour qu'il se tût; il était rayonnant, mais son triomphe fut de courte durée. — Vous a-t-on parlé Monsieur, de la manière dont il remplit les devoirs de son état? — Ah!... c'est autre chose. — On vous l'a peut-être dépeint libertin, ivrogne à l'excès? — Oui. — Cependant vous seriez curieux de le voir? — Oh! très-curieux. — Le voilà....

L'embarras de l'un, la fureur de l'autre se devinent. — J'y mis vite fin en ajoutant avec un peu de solennité: cet homme que j'aime pour sa bravoure et son dévouement méritait une leçon de bienséance, vous me pardonnerez d'avoir saisi l'occasion de la lui donner, de la bouche d'un confrère aussi respectable que vous me paraissez l'être: je ne doute pas qu'il n'en profite et ne m'en sache gré. Cela ne l'empêcha néanmoins pas de s'enivrer le soir même.

Le comte Gavassini me suivit de près avec

le gros de sa troupe, augmentée de quelques renforts; nous occupâmes Næfels, poussâmes nos avant-postes à Niederurnen, et concertâmes les mesures à prendre pour faire du canton de Glaris la base de nos opérations ultérieures.

Je m'occupai en particulier des démarches propres à effectuer sans secousse, la restauration civile du canton. — J'y mettais d'autant plus d'importance, que le refus de l'archiduc à M. l'avoyer à Schaffhouse, d'y rétablir l'ancienne constitution sous ses auspices, semblait démentir l'assurance que nous avait donnée le baron de Thugut, qu'on ne s'immiscerait point dans nos arrangements internes; or ce fut précisément parceque l'archiduc ne voulait pas que la restauration de ce canton se fît en son nom, comme M. l'avoyer le lui proposa par un mouvement de déférence, que ce prince l'éluda et parut ainsi y avoir mis obstacle.

Il était donc urgent de rassurer la généralité des anciens gouvernements cantonaux sur cette contradiction apparente; aussi mettant de côté la crainte d'encourir une secrète malveillance, aisée à prévoir, si je réussissais dans la tentative qui venait d'échouer ailleurs, je n'hésitai pas. — Assuré que le comte Gavassini ne mettrait aucune opposition à la chose si elle s'opérait sans contrainte, je me hâtai

de sonder les individus influents des deux partis, qui unanimément m'engagèrent à user de mes pouvoirs, pour inviter le peuple glaronais par une proclamation, à substituer aux autorités et aux insignes extérieurs du gouvernement révolutionnaire, les formes et les couleurs de l'ancien. A cet effet les fonctionnaires actuels convoqueraient la Landsgemeinde et lui restitueraient ses droits de souveraineté, afin qu'elle réinstallât immédiatement son ancienne magistrature. J'exigeai pour condition principale que ce changement s'effectuât sans réaction, promettant d'appuyer le maintien de la tranquillité et de sévir contre tout ce qui menacerait de la troubler. — Ma proclamation étant rédigée sur ces bases, j'obtins du comte Gavassini qu'il assisterait à sa publication et à ses résultats à Glaris, où nous nous rendîmes avec une faible escorte, voulant éviter de déployer dans cette circonstance le moindre appareil militaire. — Mais il me semblait essentiel que cet officier supérieur pût, comme simple témoin de la régénération politique qui allait s'opérer, fixer l'opinion de la Suisse entière sur les intentions de sa cour à notre égard.

A peine étions-nous introduits auprès des magistrats de l'ancien et du nouveau régime, qui s'étaient réunis pour règler les arrange-

ments préalables de cette solennité, qu'une estafette nous annonça que l'ennemi avait inopinément reparu en force du côté de Niederurnen, culbuté nos avant-postes et rejeté au delà de la Linth, les Autrichiens qui occupaient Næfels.

Nous volâmes à nos gens, Gavassini à Mollis où les siens défendaient le pont; moi à Nettstall où les miens étaient en réserve, d'où je les menai à la course par la gauche de la rivière sur Næfels, pour y prendre les Français en flanc; mais leurs tirailleurs garnissaient les maisons les plus avancées et les ravins au-dessus du village; ils étaient protégés par de l'infanterie de ligne, placée en arrière en échiquier. Nous les chargeâmes incontinent à la baïonnette, fûmes arrêtés un moment par leur feu auquel nous ripostâmes, mais les chargeant de nouveau, les mîmes en fuite, en même temps que le comte Gavassini les attaquait de son côté à travers le pont de Mollis. — Serrés de près, ils essayèrent vainement de se rallier au pied de la montagne, où bientôt acculés par nos soldats, ceux-ci quoiqu'en bien plus petit nombre, s'élancèrent contr'eux et leur firent près de 500 prisonniers, dont les armes et les gibernes devinrent une importante capture. — Le découragement de ces Français ou leur crainte de tomber entre les mains des paysans étaient

tels, que le capitaine Tschiffely à la tête de 40 hommes, força une compagnie complète de grenadiers à se rendre.

Le major de Bachmann voulant établir sa réputation, se fit tuer à la porte de l'habitation du général son oncle, qui refusa après le combat de recevoir le corps de ce neveu et nous laissa le soin de ses obsèques. — La conduite équivoque de cet officier-général lors de cette affaire, faillit lui être funeste : ses voisins prétendaient qu'il avait envoyé du vin aux Français et voulaient en conséquence mettre le feu à sa maison, hermétiquement fermée quand nous en approchâmes ; j'eus le bonheur d'empêcher cette violence.

Nous pûmes en revanche juger là du zèle et du courage de la totalité des paysans, la plupart se réunirent à nous, quelques-uns y périrent, nous n'eûmes en outre que 5 morts dont un des vétérans de Mels et quelques blessés, et ramenâmes en revanche nos prisonniers à Mollis, entre lesquels 47 officiers, nombre qui donne la mesure de celui des Français que nous avions en tête. — Nul de nos soldats ne toucha à la dépouille d'un prisonnier, sauf aux armes et à la buffléterie, exemple de modération peut-être unique envers un ennemi si déprédateur dans nos foyers.

Le succès de cette journée porta au comble l'enthousiasme du peuple de ce pays pour ses libérateurs, et comme pour rendre notre joie plus complète nous reçûmes à l'issue du combat, les remercîments, je dirais presque les expressions de la reconnaissance de l'archiduc, de la conduite que nous avions tenue à Wallenstadt; témoignages non moins honorables au chef qui nous commandait, plus généreux d'éloges envers nous, qu'on ne l'est vulgairement envers des étrangers en pareil cas. — L'archiduc daignait attribuer à notre heureuse résistance, d'avoir pu s'avancer en sécurité avec la grande armée, dont la gauche eût sans cela été exposée.

Les progrès de ce prince, éloignant pour le moment tout danger d'une nouvelle invasion au canton de Glaris, on reprit l'œuvre commencée de sa restauration; elle eut un plein succès. — La Landsgemeinde convoquée et investie de ses anciennes prérogatives, élut ses magistrats; elle confirma le Landammann Heer alors absent et lui adjoignit dans cette charge, le Landmayor Zwicky qui s'était particulièrement distingué par son invariable attachement à la constitution primitive.

Nul tumulte, nulle insulte n'altéra la décence de cette solennité: la seule personnalité que

le peuple s'y permît, fut d'exiger que le même orateur de ses concitoyens, M. Pierre Zwicky, qui avait prôné l'érection *de l'arbre de liberté* quand elle avait eu lieu, exhortât de même publiquement ses compatriotes, à enlever ce symbôle de l'asservissement temporaire de la volonté nationale à une volonté étrangère et tyrannique. Je fis un rapport circonstancié de cet événement au lieutenant-général Hotzé, en le prévenant que pour gage de sa restauration, le canton de Glaris allait occuper avec 2000 hommes l'Urneralp, où sa frontière limitrophe d'Uri était encore ouverte aux Français : qu'en outre, il allait mettre sur pied sous son ancienne bannière, un contingent de 400 hommes équipés, qui serait à la disposition de l'archiduc. — De pareils efforts étaient sans doute disproportionnés aux ressources de ce canton, mais la reconnaissance dont on y était pénétré les dictait, aussi furent-ils appréciés comme ils devaient l'être par l'armée libératrice et par son auguste chef, qui s'empressant d'en témoigner sa satisfaction, agréa l'hommage du contingent offert, lequel ne tarda pas à se montrer honorablement.

L'avoyer de Steiguer en échange, qu'une députation alla immédiatement informer de cette régénération, y applaudit faiblement et parut

la trouver prématurée, aussi son auteur éprouva-t-il bientôt un changement notable de la part de ce chef qu'il vénérait si sincèrement, mais dont il avait involontairement heurté l'amour propre, par le succès d'une démarche tranchante, hasardée à son insu dans l'intérêt public, lorsque lui-même venait d'échouer dans une tentative à-peu-près pareille....

Le général Hotzé m'écrivait de St. Gall: „Mon avant-garde marche sur Winterthur, d'où „l'ennemi d'après les bruits publics s'est retiré; „quoique je ne le croie pas, il est toujours „nécessaire que vous poussiez en avant du côté „de Zurich autant que possible. — J'attends „impatiemment le rapport des progrès que vous „aurez faits au canton de Glaris, de l'assistance „que vous espérez d'Uri, Schwytz et Unter-„walden: je me dispense de vous parler de „la prudence dont on doit user, en menant „l'insurrection d'un peuple. — L'opinion générale au canton de St. Gall paraît assez bonne, „on s'y réunirait à nous pour combattre; je „ménage cette offre pour le cas où l'ennemi „aurait quelqu'avantage, me croyant assez fort „pour agir seul.

„N'ayant pas une connaissance positive de „la position de l'ennemi, il est difficile de faire „un plan d'opérations, mais dans la supposition

„qu'il accepte la bataille près de Zurich, il faut „à mesure que j'avance par Winterthur, que „le comte Gavassini se porte sur Rapperschwyl „et vous sur Utznach, le long de la rive gauche „de la Linth, où Frischertz (l'un de nos affidés „de Schwytz) pourrait vous amener la masse „de son canton, dont le comte de Courten „prendrait le commandement. — Le comte „Gavassini vous servira de soutien et si l'in-„surrection des petits cantons réussit, vous „marcherez ensemble sur l'Albis, où les cir-„constances décideront des mouvements ulté-„rieurs. — Les insurgés recevront le pain et „12 creutzer par jour; les vivres de votre „troupe lui seront fournis contre des bons que „je ferai incessamment acquitter.“

Je répondis à cette instruction, dont le comte Gavassini jugeait comme moi, l'éxécution impossible: qu'avant d'essayer un soulèvement à Schwytz, il fallait y paraître en force; qu'on ne pouvait à cet effet ni dégarnir l'Urneralp, l'ennemi tenant le Schæchenthal, ni s'avancer vers le haut du lac de Zurich, sans s'exposer à être pris en flanc par les troupes qui occupaient Einsiedlen et y comprimaient toute tentative d'insurrection.

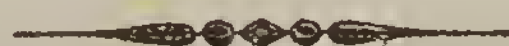
Je proposai comme seul moyen, quoique très-périlleux de la déterminer, de me porter

avec mon détachement par le Bragel et le Muottathal à Schwytz, tandis que le comte Gavassini se dirigerait sur Lachen, après quoi nous agirions de concert selon les circonstances.

Je dois avouer qu'en proposant de m'aventurer ainsi à travers une montagne, que les Français croyaient n'être pas encore praticable, je méditais un plan, dont le succès eût été brillant et le résultat peut-être décisif pour la prompte évacuation de la Suisse. — Je comptais, si l'insurrection réussissait à Schwytz, en expulser l'ennemi, marcher de concert avec le comte Gavassini sur l'Albis, y faire une courte apparition et rétrograder, pour m'enfoncer soudain avec 1800 hommes dans les défilés du Gotthardt et de la Furka, tomber à l'improviste en Valais, à dos des Français qui y observaient les mouvements du général autrichien Haddick déjà maître du dizain de Gombs, ameuter la population contr'eux et les réduire ainsi à se rendre. Delà je voulais descendre la vallée du Rhône jusqu'à Aigle, faire une démonstration sur le pays de Vaud sans y entrer, regagner rapidement par le Gessenay les environs de Thoune, y réunir les habitants des vallées supérieures de la Simmen, de Frutiguen et du Hasli et marcher sur Berne pour

y faire une diversion menaçante sur les derrières de l'armée de Masséna, qui eût probablement accéléré sa retraite au delà du Jura, et laissé libre carrière à l'archiduc, auquel le cabinet de Vienne n'aurait guère pu se dispenser d'accorder dans cette situation, l'entière latitude qu'exigeaient les circonstances et qu'on ne cessait néanmoins de restreindre.

Je sentais que l'exécution de ce plan sans doute trop vaste pour moi, dépendait d'un profond secret, d'une rapide exécution et surtout d'un heureux début: or mes espérances furent promptement déçues....



CHAPITRE V.

26 Mai — 10 Juin 1799.

Mon expédition au Muottathal. Reconnaissance sur l'Urneralp. Départ du comte de Courten. Prise de Zurich. Le Landammann Zwicki.

Le lieutenant-général me répondit sans délai : „...j'approuve votre idée, j'ordonne au „comte Gavassini de vous soutenir de son „mieux ainsi que l'insurrection que vous orga- „niserez. — J'espère que vos talents facilite- „ront la tâche que vous avez à remplir.

„La direction de la grande armée est par „Eglisau, Winterthur et Zurich; je marche sur „la même ligne; si les petits cantons se lèvent,

„vous pourrez par une diversion décider le „sort de celui de Zurich, d'où l'ennemi une „fois chassé, nous aurons les bras plus libres.

„Hâtez le moment de notre jonction, je „vous destine alors à une opération qui vous „sera agréable, en vous rapprochant d'un pays „où vos propres intérêts vous appellent."

Cette instruction, en me donnant carte blanche, m'affermit dans mon dessein; car je savais qu'une tentative hardie aurait toujours la sanction d'un chef très-entreprenant lui-même; en revanche un revers devait me perdre.

Je fis donc sur le champ mes dispositions pour atteindre le lendemain les sommités du Bragel, en partir à la nuit, enlever dans l'obscurité un poste avancé que j'avais soigneusement fait reconnaître, surprendre avant l'aube un corps de 1200 Français campés au-dessus du village de Muotta et pousser directement à Schwytz, où j'étais en mesure de faire sonner le tocsin dans toutes les paroisses du canton. Deux préposés avaient à cet effet la direction du district situé entre le Sattel, Anthal et Einsiedlen; deux autres avaient celle de tous les villages depuis Muotta à Küssnacht. — Les hommes qu'on aurait pu avertir, devaient se rendre à minuit isolément aux lieux de ras-

semblement désignés, y attendre en silence le signal convenu de notre arrivée, et alors les uns se joindre à nous, les autres se concentrer vers l'Etzel, pour contenir les Français stationnés de Lachen à Tuggen. Une exacte discipline était partout strictement recommandée.

En conséquence ma colonne se mit en mouvement le 27 à 3 heures du matin, forte de 600 hommes de la légion, 600 Croates, 20 uhlans, 200 chasseurs glaronais, 30 de Schwytz et 16 artilleurs autrichiens pour le service de deux pièces de montagne, transportées à dos de mulet; en tout 1466 hommes suivis de 100 pionniers et accompagnés de 20 guides. 20 chevaux portaient nos munitions.

Trompé comme il arrive souvent sur l'état des chemins et sur les distances, au lieu de 6 heures, nous en employâmes 14 pour atteindre les hauteurs du Bragel, à travers une alternative de marécages, de neiges et de précipices, où plusieurs de nos chevaux périrent. — C'est une erreur aussi commune qu'impardonnable, que de calculer la marche d'une troupe dans des défilés comme celle d'un voyageur, au lieu de prévoir que le retard occasionné par un obstacle à un chef de file, s'augmente de celui qu'en éprouvent à leur tour les individus qui suivent, auxquels il faut,

en s'arrêtant fréquemment, donner le temps de serrer.

Après un court repos sur ce plateau alors couvert de neige, nous continuâmes, précédés par un détachement de 50 hommes sous la conduite du lieutenant Ledergerwer, officier de tête et de cœur, chargé de cerner dans les ténèbres le chalet qui servait d'abri au poste avancé dont j'ai parlé, de faire coucher pour cela ses gens tout autour à plat ventre jusqu'au signal convenu de notre approche, pour enlever ce piquet de 40 hommes qui dans leur sécurité je le savais, n'avaient pas même une sentinelle. — Ma consigne fut ponctuellement remplie, quand par une de ces fatalités impossibles à prévoir, un berger du pays passe là avec une lanterne ; un des Croates le tue d'un coup de lance ; le malheureux pousse un cri qui donne l'éveil au poste dont la plupart des hommes s'échappent et portent l'alarme à leur camp, que sans cela nous eussions très probablement surpris et entouré sans résistance.

Quelque minime que fût cet incident en lui-même, il fit manquer l'entreprise, tant il est vrai qu'à la guerre plus qu'ailleurs, il faut avant tout être heureux. Ce désappointement au lieu de les ralentir, animant cependant nos gens, l'avant-garde sous les ordres du comte

de Courten sans attendre de soutien, assaillit si vigoureusement l'ennemi déjà sur pied et retranché derrière un mur à hauteur d'appui, qu'il prit la fuite laissant 150 prisonniers. — On le poursuivit autant que le permit l'extrême fatigue après une marche de 18 heures, d'autant plus pénible qu'elle fut en partie nocturne, le long d'un sentier rocailleux et rapide.

Au pont de bois dit Steinbruck, on fut arrêté par le feu d'un corps placé sur les rochers d'Ilgau qui dominent presque perpendiculairement ce pont, la chaussée séparant seule le rocher du lit de la rivière : néanmoins on passa outre en laissant quelques compagnies à la garde du pont. — Le reste de la troupe prit position à une lieue plus loin vers Schwytz.

Les mauvais chemins ayant retardé les munitions qui nous suivaient ainsi que les canons, le pain manquant et n'en pouvant trouver qu'à Schwytz, je me décidai à employer le reste de la journée à reposer la troupe, et au moyen des intelligences que j'avais dans le canton, à y préparer une insurrection générale pour le lendemain, où j'attaquerais l'ennemi, en commençant par tourner le poste d'Ilgau inaccessible de front. — Des guides du pays étaient allés reconnaître un sentier par lequel on pouvait, me disait-on, faire filer le détachement

qui devait aborder cette position par ses derrières; 200 Glaronais laissés en observation à l'endroit de la montagne appelé la Croix, devaient s'y joindre.

J'appris que nous avions prévenu l'ennemi qui se préparait à nous surprendre le jour suivant à Glaris; à cet effet, il avait frappé la commune de Muottathal d'une contribution de 500 louis et mis des pionniers en réquisition, ce dont elle fut ainsi dispensée. — Un officier prisonnier m'assura et les papiers trouvés au quartier du commandant confirmèrent, que le canton de Schwytz était le point de réunion désigné aux débris de l'armée d'Italie, échappés aux défaites successives qu'elle avait essuyées sous les remparts de Vérone. — Quelques heures plus tard j'acquis en outre la certitude, qu'à la suite d'un avantage considérable remporté par le lieutenant-général Hotzé, 4000 Français venaient de traverser le pont de Rapperschwyl, se dirigeant par Einsiedlen sur Schwytz, circonstance qui rendait ma position détestable, ce dont je fis sur le champ rapport au général Hotzé, lui déclarant cependant que je ne reculerais pas sans avoir tenté le sort d'un nouveau combat.

Mes guides au lieu de rentrer avant minuit comme ils s'y étaient engagés, ne revinrent

que le matin, au moment où l'ennemi lui-même nous attaquait, ainsi que je m'y étais attendu depuis que j'avais connu ses forces; aussi avais-je envoyé ordre à mes postes avancés, de se replier pendant la nuit sur celui laissé au pont de Steinbruck, dont on devait détacher les planches pour se mettre à l'abri d'une surprise, jusqu'à ce que le retour de mes guides me permît de reprendre l'offensive. — Cet ordre ayant été ou mal rendu, ou mal exécuté, ces postes furent inopinément investis et eurent peine à se faire jour, l'ennemi étant descendu en force d'Ilgau: cependant les hommes de la légion et les uhlans firent des prodiges et se dégagèrent; mais les cartouches commençant à s'épuiser et sachant par divers avis, que j'avais quelques mille hommes sur les bras, qu'un corps venant d'Altorf cherchait à me tourner, tandis qu'un autre stationné à Iberg pouvait s'emparer du Bragel et me fermer toute issue; réduit d'ailleurs à 1100 combattants, soit par l'escorte envoyée la veille avec les prisonniers, soit par ma perte en tués et blessés et par celle de 140 Croates qui se rendirent dès le commencement de l'action, j'ordonnai la retraite. Voulant sauver nos 2 pièces auxquelles deux officiers, le capitaine de Courten et le lieutenant Gygax, pour donner l'exemple s'attelèrent,

nous y perdîmes vainement du monde et dûmes les enclouer.

Tandis que nous reculions pied à pied, des voltigeurs français débordaient nos flancs, en gagnant les escarpements du défilé étroit et roide par lequel notre retraite s'effectuait, qui devenait d'autant plus scabreuse que voulant à tout prix emmener nos blessés elle était plus lente, quoique nos Croates hâtant la leur nous laissassent à découvert; peut-être aurions-nous tous été pris, sans le hardi dévouement et l'agilité extraordinaire du capucin Styguer qui s'élançant à la poursuite des fuyards, les dévança et les contraignit le sabre à la main à faire volte face et à nous attendre.

Nous sortîmes de cette manière de ce mauvais pas, ne laissant en arrière que 14 de nos compagnons la plupart blessés, dont 2 officiers, les lieutenants Haller et Imthurn. Ils avaient été enveloppés le matin et furent conduits à Schwytz, où au dire d'un de leurs camarades qui parvint plus tard à s'échapper, ils auraient été fusillés si une lettre de précaution que j'adressai à leur égard au commandant français, le menaçant d'user de représailles, n'avait converti leur sort en celui de prisonniers d'État du gouvernement helvétique ; il les fit transférer au château de

Chillon où ils restèrent plusieurs mois, se refusant obstinément à servir avec les Français, condition à laquelle on leur offrait de les élargir.

Parvenus sur le plateau du Bragel, au bord du profond et romantique lac du Klöhnthal, dont les eaux ne laissent qu'un étroit passage au pied des rochers à pic qui le dominent, et que l'on pourrait peut-être comparer aux Thermopyles, car un bataillon suffirait à y arrêter une armée, nous fîmes halte pour nous reconnaître.

Là me retirant à l'écart, je pus méditer en silence sur l'instabilité de la fortune, et j'aurais regretté de survivre à l'échec que nous avions reçu, si je n'avais cru mon existence encore utile. Une caisse de tambour me servant de siège, et un quartier de roc de table, je rédigeai le rapport de la triste issue, d'une expédition commencée sous des auspices en apparence si favorables.... Ce rapport se ressentait de l'agitation de mon âme; je n'y dissimulais point au lieutenant-général les indices de découragement et même de mécontentement, que je remarquais parmi quelques-uns de mes officiers, et j'insistai sur la nécessité de nous accorder quelques jours en seconde ligne pour nous réorganiser.... Je

reçus à ce même bivouac, la réponse du général Hotzé à ma dépêche de la veille: réponse bien propre assurément à faire ressortir à mes yeux, ce que ma position avait de fâcheux... „Je suis très-content, me disait-„il, du succès que vous avez eu hier; j'ai „remporté de mon côté une victoire complète „près de Winterthur, d'où je vous écris; le „combat a été opiniâtre, je suis maître de la „moitié du chemin qui mène à Zurich et espère „être demain plus près des portes de cette „capitale: parmi mes prisonniers se trouvent „36 Vaudois et quelques Zuricois de la *Légion „Helvétique*.....

„Dès que nous pourrons faire une jonction „heureuse, je vous donnerai quelques semaines „pour former des régiments de la masse des „insurgés; le colonel Crawfurdt fournira les „fonds nécessaires. — J'ai donné le comman-„dement de mon aile gauche au général Jel-„lachich, avec lequel vous ne serez pas fâché „de correspondre....“

Cette lettre était accompagnée d'un billet du comte Gavassini, écrit de Glaris le jour même, m'avisant officiellement que l'archiduc avait battu l'ennemi sur la Thur, s'approchait de Zurich et voulait manœuvrer de concert avec le général Hotzé, pour forcer si possible

l'évacuation de cette place, sans l'exposer aux dangers d'une attaque directe.

Le comte Gavassini ignorait encore ma catastrophe, qui fut cependant rapidement ébruitée et exagérée : on débita entr'autre ma mort tellement circonstanciée, que mes amis crurent devoir y préparer ma femme, qui heureusement reçut en même temps à Augsbourg une lettre du général Hotzé, lui faisant un éloge brillant du début de notre expédition et de la conduite de celui qui la dirigeait, ajoutant: „qu'avec un peu moins de vivacité, il aurait „eu l'honneur d'un succès complet.“ — Cet éloge, fort outré sans doute, non-seulement la rassura sur ma vie, mais balançait suffisamment, je crois, le blâme que d'autres s'empressèrent de jeter sur moi en cette circonstance.

Nous n'aurions néanmoins osé nous plaindre, si selon l'habitude familière au peuple de juger les événements d'après leur résultat, on eût converti en malveillance à notre retour à Glaris, l'affection qu'on nous avait témoignée quand nous en partîmes. Au contraire nous y rentrâmes aux acclamations unanimes des habitants, et les Schwytzois qui auraient été fondés à s'exaspérer d'un mauvais succès qui pouvait les compromettre, se lièrent plus

étroitement à notre sort, en venant au nombre de 600 nous rejoindre à Glaris, où ils prêtèrent sous nos drapeaux le serment intimé à Neu-Ravensbourg; mais aucun officier de ces deux cantons ne se présenta pour commander les compagnies, qui conformément au régulatif de la Légion, devaient se former de ce recrutement; réduit ainsi à donner le soin de leur instruction à des sergents, mon fils en eut à ce titre une centaine à commander; or il était aussi extraordinaire que touchant de voir ces hommes, dont la plupart avaient déjà vaillamment combattu, se ranger docilement à la voix d'un enfant, lui obéir sous les armes et hors de là lui témoigner respect et attachement. Ce généreux dévouement méritait certes une autre réception que celle qui les attendait à Zurich....

Le relief qu'ils donnaient au corps, mit en tête à mes camarades d'avoir une musique militaire; mes recherches antérieures à cet égard ayant été vaines, je ne savais comment y suppléer, lorsque le capucin Styguer témoin de leurs sollicitations s'offrit d'y pourvoir, ne demandant pour cela qu'une autorisation de ma part; je la lui fis expédier et n'y songeais déjà plus, lorsqu'un soir on m'annonça le greffier, le pharmacien et le maître d'école de

Rapperschwyl; ils entrèrent en tremblant; l'un d'eux tenait une supplique à la main: c'étaient des vieillards, vêtus à l'antique et affublés de grandes perruques; ils s'inclinèrent profondément, me qualifiant d'Excellence; ils me représentèrent humblement leur incapacité malgré leur zèle patriotique, de bien remplir l'emploi que je daignais leur destiner, de musiciens de ma Légion: pour me convaincre mieux, ils m'apportaient une déclaration de leur magistrature, spécifiant leurs infirmités et attestant que tous étaient au moins sexagénaires, formant à la vérité la chapelle musicale de leur ville, pour les jours de solennité....

Je devinai la malice de mon pourvoyeur, avide d'une occasion de vexer des *hérétiques*, desquels il avait, dit-on, encouru quelques censures par ses déréglements dans leur ville. Mais si ces bonnes gens au lieu d'être venus plaider leur cause, s'étaient adressés à l'archiduc, j'aurais été sévérement repris de cet abus apparent de pouvoir. — Je me hâtai donc d'apostiller leur requête de remercîments de leur zèle, ajoutant que jamais je n'avais pensé à en faire usage. Ils reçurent avec attendrissement cette faveur inespérée, tant le père Paul les avait effrayés, en me dépeignant à eux. Celui-ci se plaignit amèrement à mes

officiers de ma faiblesse, ce qui ne laissa pas que de me faire une mauvaise note; car ce personnage jouissait d'une telle considération dans la contrée, que chacun n'aurait pas usé impunément du privilège que j'exerçais, de lui tenir tête: par exemple la plupart des paysans qui venaient s'enrôler déclaraient: que c'était „pour servir sous le général Paul Styguer", qu'ils ne connaissaient au demeurant que de nom, et qui s'emportait grossièrement contr'eux, lorsqu'en plaisantant je les lui présentais.

Dès que le général Hotzé fut informé de notre mouvement rétrograde, il me donna la surveillance spéciale des frontières du canton de Glaris, vers Schwytz et Uri, ces dernières étant sérieusement menacées depuis que le colonel comte de Saint-Julien, après avoir pris poste au Saint-Gotthard, en avait été débusqué et rejeté au pays des Grisons, avec perte des deux-tiers de son détachement. — Le général avait eu l'attention d'ajouter de sa main, à la lettre d'office qui me fut adressée: „Ne vous „inquiétez pas du petit échec du Muottathal, on „n'est victorieux qu'après avoir été battu; con„tinuez d'entretenir le zèle et la bonne intel„ligence de la Légion pour coopérer à la „délivrance de la patrie, et dès que Zurich „aura ouvert ses portes, j'accéderai à votre

„demande d'un cantonnement où vous puissiez „vous refaire de vos pertes.“

En attendant comme il avait attiré à lui la majeure partie des troupes qui avaient occupé le canton de Glaris, afin de faire une importante diversion en faveur de l'archiduc, l'ennemi nous sachant en petit nombre ne cessait de son côté de nous harceler, de sorte qu'il ne se passait guère de jour ou de nuit où nous n'eussions quelqu'alerte. Mais tous les regards se portaient vers la grande armée, que l'on croyait destinée à franchir les redoutables retranchements qui défendaient le Zürcherberg, si Hotzé n'était pas parvenu à les tourner.

Le 2 Juin je fis une reconnaissance sur l'Urneralp, à 3 lieues au-dessus de Mittlödy et à 6 du bourg de Glaris. — Au sommet de cette montagne est un vallon de 2 lieues sur ½ lieue de large, couvert de riches pâturages, communs aux deux cantons limitrophes qui y envoient en été de nombreux troupeaux, dont les bergers ne vivent pas toujours dans la meilleure intelligence; cependant ils se réunissent une fois l'an dans une chapelle construite au milieu de ce site alpestre, pour y entendre la messe que vient y dire un curé du pays; solennité d'autant plus curieuse, que les vaches comme si elles y étaient sensibles, accourent dit-on, et se

rangent autour de ce temple rustique. — La garde de ce poste important était confiée à 2000 miliciens glaronais, dont la moitié au moins étaient absents et le reste irrégulièrement disséminés, chacun où bon lui semblait; je les fis réunir, les haranguai sur l'urgence de s'acquitter mieux de leur devoir, et exhortai leurs supérieurs qui la plupart avaient été officiers dans les services étrangers, à user de sévérité pour le maintien de l'ordre : ils me répondirent ingénûment qu'ils n'oseraient, dans la crainte d'être assommés en rentrant chez eux. — Cet indice d'insubordination, qui contrastait fortement avec l'exacte discipline qu'observaient nos Schwytzois, me prouva combien peu il fallait compter sur de pareilles gens, dans le cas d'une attaque imprévue, et combien par conséquent la situation de ce canton était alors précaire, n'ayant pour le garantir qu'un bataillon de Croates, les débris de ma Légion et mes 600 recrues sans armes. — Je recueillis du moins dans cette course, d'exactes notions sur le défilé du Schæchenthal qui s'ouvre vers le pied oriental de l'Urneralp, conduit d'Altorf à Muotta et auquel Souworow donna ensuite de la célébrité.

Appelé en conférence à Rapperschwyl par le général Jellachich et m'y rendant sans

escorte, je fus rencontré et couché en joue par une patrouille d'Esclavons, qui grace à notre dénomination d'ancienne Légion helvétique, me crurent du parti des Français; si aucun d'eux n'eût compris l'allemand ou que j'eusse tourné bride, il n'y a nul doute qu'ils m'auraient expédié.

Le général Jellachich me mit au courant de la situation générale des affaires, me donna des instructions, me fit part de celles qu'il avait reçues de se porter par la Wollerau sur Schwytz, dès qu'on serait maître de Zurich; il me demanda à cet effet 12 guides sûrs, que je lui fournis avec le capucin Styguer à leur tête. —

Nos deux compagnies qui avaient été détachées à la grande armée, en revinrent mais affaiblies; elles s'étaient montrées avec distinction aux affaires consécutives de Neftenbach, d'Andelfingen et d'Embrach, où par leur bravoure, elles avaient excité l'enthousiasme de la cavalerie légère hongroise qui en plusieurs occasions les prit en croupe. Elles ramenèrent le lieutenant Desplanches tellement mutilé, qu'il resta hors de service.

Nous nous trouvions ainsi au nombre de 1200 hommes avec seulement 13 officiers sur pied, dont les fonctions étaient surtout pénibles

par la responsabilité qui pesait sur eux; cette pénurie provenait malheureusement de la tiédeur inexplicable de la classe aisée dans les cantons déjà délivrés.

J'eus à cette époque le chagrin d'être séparé de mon plus cher camarade, le comte Eugène de Courten, que le général autrichien de Haddik, déjà maître des sommités du Simplon et de deux dizains du Haut-Valais, désirait ardemment avoir près de lui, pour diriger l'insurrection dont tout annonçait la prochaine explosion dans son pays, et que les troupes alliées semblaient disposées à protéger vigoureusement.

A la suite d'un combat sanglant le 7, auquel le lieutenant-général Hotzé fut blessé en tournant avec sa division le Zürcherberg, dont l'archiduc emportait l'épée à la main les retranchements, Zurich capitula; ou pour parler plus correctement, le général en chef Masséna consentit à l'abandonner, aux termes d'une convention qui lui en garantissait la paisible évacuation.

De ce moment seulement nous nous crûmes solidement établis en Suisse; nos opérations y acquirent naturellement plus de stabilité et de moyens de développement, par la nature et l'étendue de la base que ce succès décisif

leur donnait. — Cette ville fut ainsi préservée de tout excès et demeura exempte de réquisitions, tant que les troupes alliées s'y maintinrent, y observant la meilleure discipline, de même que dans presque toutes les parties de notre territoire qu'elles ont occupées.

Zurich courut cependant un instant de grands risques et pour bien peu de chose. Selon la capitulation, les Autrichiens ne devaient y entrer que lors que les Français en seraient sortis : ceux-ci arrivant par les deux portes de Winterthur et de Baden, pour traverser le pont de la Limmat et déboucher par celui de la Sihl, défilaient en colonnes serrées, lorsqu'un cri de halte, répété de proche en proche, retentit. Le soldat inquiet d'être ainsi engagé dans des rues étroites et sinueuses, soupçonnant la bourgeoisie de trahison menaça sourdement d'en tirer prompte vengeance, tandis que les habitants saisis d'effroi ne savaient d'où provenait cette rumeur soudaine. C'était un officier de dragons qui sorti des rangs à l'improviste, avait couru à la barrière qu'occupaient les Autrichiens, lesquels non moins étonnés, crurent à un manque de foi et se disposaient à en faire justice, lorsque cet officier s'adressant à l'adjudant-général Plunket, lui dit: „.....Je laisse ici une maîtresse

„charmante, voilà son nom et sa demeure, je „vous la recommande. Adieu...“ il pique des deux et disparaît. — Les colonnes de Masséna attendaient impatiemment le signal d'agir et la perplexité du public était au comble, lorsque cette courtoise facétie s'expliqua et fit gaîment continuer la marche: mais un coup de fusil lâché durant cette courte incertitude, aurait pu entraîner le sac de Zurich.

Hotzé ponctuel à remplir sa promesse, nous rappela immédiatement et quoique retenu au lit par sa blessure, me manda les particularités de la victoire dont le principal honneur lui fut décerné par l'archiduc lui-même.

Nous quittâmes Glaris le 10, en emportant des témoignages flatteurs de l'attachement et de l'estime du peuple de cette contrée, dont entr'autre le premier magistrat alors en fonction, le Landammann Zwicky avait trop de droits à notre reconnaissance, pour que je ne m'acquitte pas au moins d'un léger tribut à sa mémoire.

Agé de 38 ans, il était resté sous le joug de la révolution de son pays, sans se laisser employer: quand en revanche l'heure de la délivrance lui sembla venue, il se consacra sans réserve à en accélérer l'accomplissement et devint bientôt après la victime de son dévouement.

Dès que les troupes libératrices parurent à Glaris, il émit avec énergie le vœu que le peuple fût invité à s'armer pour s'unir à elles, et à leur offrir pour faciliter leur subsistance, le peu de ressources que possédait le canton. Ce fut lui qui le premier manifesta la pensée, de rassembler ses concitoyens pour rétablir l'ancienne constitution, démarche que quelques-uns redoutaient comme mobile de vengeances personnelles; aussi fut-ce spécialement grace à lui qu'elle s'opéra sans réaction, au milieu des démonstrations de la joie nationale.

Élu second Landammann, il prouva à ses subordonnés, par la manière ferme et paternelle dont il desservit sa charge que ni l'ambition, ni l'intérêt, ne l'avaient guidé. — Il débuta par faire décréter une députation solennelle à l'avoyer de Steiguer, pour lui annoncer la restauration du canton et qu'on y était prêt à se ranger à ses avis. Il demanda et obtint du général en chef autrichien et du commissariat britannique, des blés pour son pays qui en était épuisé. Il stimula ses collègues à offrir un contingent cantonal à l'archiduc et présida à sa formation; en un mot, il servit sa patrie en magistrat et en soldat; et aux périlleuses journées qui ensuite précédèrent l'évacuation forcée des Autrichiens, des vallées supérieures

de Glaris, réduit à les suivre après avoir vu piller et détruire ses propriétés, on ne l'entendit pas proférer une plainte, tant était pur, tant était noble, le sentiment qui l'avait conduit. — Père d'une nombreuse famille, adonné de longue main et autant par nécessité que par choix, à un genre de vie laborieux et sédentaire, il lui fallait sans doute un puissant aiguillon, pour l'arracher aux douceurs de la vie pastorale et le jeter dans les agitations d'une carrière orageuse et souvent dangereuse, surtout dans les temps de crise et sous l'autorité populaire, particulièrement versatile chez les montagnards qui passent rapidement de l'affection à la malveillance et par conséquent de la reconnaissance à l'ingratitude. Le Landammann Zwicky brava tout, sacrifices onéreux, dangers évidents, il déploya jusqu'au sein de l'adversité qui bientôt devint son partage, la loyauté, la candeur, le courage et le désintéressement de son beau et généreux caractère.



CHAPITRE VI.

10 — 27 Juin 1799.

Entrée et séjour à Zurich. Le général de Bachmann. Intrigues et tracasseries politiques. Stagnation des affaires. Aperçu de l'état des choses en Suisse.

En passant du sol hospitalier de Glaris dans les communes zuricoises riveraines du lac, nous éprouvâmes un grand contraste. A Stæfa entr'-autres, les habitants nous manifestèrent avec la rudesse qui leur est propre, une animosité proportionnée à leur penchant pour la cause révolutionnaire ; il faillit en résulter des voies de fait qui auraient été d'autant plus violentes, que nos Schwytzois ne demandaient pas mieux

que d'en venir aux mains, pour satisfaire la rancune qu'ils gardaient à cette population, de s'être volontairement jointe l'année précédente, aux troupes françaises destinées à soumettre leur canton. — Je parvins néanmoins à les contenir, preuve évidente de la bonne discipline qui régnait au corps; il eût sans doute été aussi impolitique que scandaleux pour des Suisses, s'annonçant en libérateurs, de se permettre de sévères représailles, quelque méritées qu'elles fussent, envers des compatriotes égarés ou coupables, et cela au milieu d'une armée étrangère et amie.

Selon l'ordre de dislocation que je reçus en route, au lieu d'être envoyés sur les derrières comme le général Hotzé me l'avait écrit, 2 compagnies devaient rester à son quartier-général; les chasseurs aller en exécution au village de Hœngg, avec injonction d'en ramener les esprits au devoir par de *bons procédés.* Si c'était un piège, il était difficile à éviter dans la disposition mutuelle de ces gens-là et des nôtres. Les autres compagnies devaient être réparties à Wollishofen et à Kirchberg; mais le dernier de ces villages se trouvant entre les vedettes des deux armées, le détachement qui y marchait aurait indubitablement été enlevé, si je ne l'eusse replié sur Wollis-

hofen : cette méprise que j'attribuai d'abord au hasard, j'eus bientôt lieu de la considérer comme d'un fâcheux augure ; le lieutenant-général tout en me recevant avec une affabilité extrême, me faisant assigner un quartier près du sien, et exigeant que je n'eusse d'autre table que la siénne, m'annonça que le commissaire britannique, au lieu des marques d'approbation que mes compagnons croyaient avoir méritées et qu'ils s'attendaient à recevoir de sa part, était résolu de laisser la légion s'éteindre, qu'en conséquence nos 600 recrues non-seulement ne seraient pas admis, mais seraient incessamment séparés de nous.

Cette détermination contradictoire au régulatif promulgué par le lieutenant-général Hotzé, comme base de la formation militaire de cette réunion d'hommes, tous estimables et doublement recommandables par le dévouement dont ils venaient de faire preuve, diamétralement opposée d'ailleurs à l'intention solennellement proclamée, de réunir le plus de Suisses armés que possible, devait naturellement refroidir le zèle, mécontenter les gens compromis et répandre une défiance funeste à la cause dont nous avions embrassé le soutien.

J'aurais sans doute été en droit de réclamer plus que personne, contre cette atteinte

portée à un engagement réciproque, contracté sous la foi du serment; mais la crainte de compromettre son auteur, de nuire essentiellement par-là au bien commun de la patrie, dont l'entière délivrance paraissait alors si prochaine, me retint: je préférai supporter le tort évident qui résultait pour moi plus que pour tout autre, de cet injuste procédé, sans cependant négliger les intérêts de mes subordonnés.

Plusieurs officiers de nos compatriotes, particulièrement du pays de Vaud, étaient arrivés de l'étranger, dans l'intention de se joindre au seul corps suisse dont l'existence leur fût connue; ils restèrent sans emploi. On attribuait la détermination extraordinaire que venait de prendre le commissaire britannique à notre égard, à l'influence éphémère de ce même général de Bachmann, reclus à Næfels lorsque nous combattions sous ses fenêtres pour le salut de son canton.

Comme il entre ici en scène, une notice impartiale de ce qui le concerne, ne sera pas hors de place. Alors âgé d'environ 60 ans, il avait avec un extérieur avantageux, les formes, le ton et la flexible politesse d'un homme de cour.

Né soldat au service de France, dans un

temps où une belle figure, quelques talents, de la protection et de l'intrigue menaient à la fortune, il parvint de bonne heure au rang de major, et fut cité comme un des meilleurs de la nation; il resta néanmoins longtemps stationnaire à ce grade, puis devint lieutenant-colonel et demeura fidèle au roi jusqu'au licenciement. — Ses anciens services et plus encore peut-être la glorieuse mort de son frère, major des gardes-suisses et victime de leur héroïque dévouement, lui valurent l'agrément de la cour de Turin de lever un régiment, à la tête duquel il fit la guerre avec distinction en Piémont et y fut fait officier-général.

Ce pays arbitrairement révolutionné et les troupes piémontaises sommées de s'incorporer aux troupes françaises, M. de Bachmann eut la faiblesse d'accepter, on dit même de solliciter, le commandement éventuel de celles de sa nation qui s'y résoudraient; et s'il est permis de le rappeler, il ternit sa réputation, en les invitant par une proclamation authentique et au mépris de leurs engagements envers S. M. Sarde, à se ranger sous les drapeaux de la république française.

M. de Bachmann n'eut peut-être en cela que le tort, de préférer ses intérêts personnels à l'austère devoir qui les sacrifie... Ouvertement

désavoué, surtout par son régiment, dont le colonel-commandant le chevalier Barthés, par son refus obstiné de prêter l'oreille aux suggestions officielles de son chef, contraignit les autorités françaises à un éclat qu'elles tenaient à éviter; à désarmer de vive-force le régiment, qui fut cerné à cet effet sur la place d'Alexandrie. Acte de violence de notoriété publique, après lequel tout ce qui put s'échapper de sous-officiers et de soldats de ce corps, regagna ses foyers. — Le général déçu dans son espoir par cette honorable défection, se trouva réduit, quoiqu'il se fût docilement dépouillé de sa croix de St. Louis, à se retirer dans son domicile patrimonial de Næfels et à y vivre bourgeoisement, après avoir vainement cherché à être employé par le Directoire helvétique.

Telle était sa position, lors de l'entrée des Autrichiens au canton de Glaris; évitant soigneusement d'intervenir dans les mesures que prirent alors ses concitoyens pour concourir aux opérations des alliés, aucun ancien militaire de ses parents ne se montra lors du combat de Næfels, sauf celui de ses neveux qui s'était joint à nous, qui fut tué et dont il refusa formellement de faire inhumer le corps. Cette froide réserve fit présumer, qu'il renonçait

à se mettre au rang des libérateurs de sa patrie. Cependant dès qu'il vit que Zurich était à la veille de se rendre, jugeant le sort de la guerre décidé pour la Suisse, il eut assez d'assurance pour aller se présenter en grande tenue à Winterthur, d'abord au lieutenant-général Hotzé qui le reçut mal, puis à l'avoyer de Steiguer qui par civilité le reçut bien, et par *ménagement* laissa le commissaire anglais Crawfurdt qui ne le connaissait pas, lui accorder faveur et confiance; lui donner d'emblée la levée d'un régiment et peu après la charge d'inspecteur-général. — Soudain il plaça sa clientèle; son petit fils âgé de 17 ans fut nommé capitaine; des employés du gouvernement révolutionnaire le furent également par son crédit, et il fut immédiatement autorisé à mettre la main sur mes Schwytzois, en leur donnant l'option de faire le fond de son régiment ou de s'en retourner: 130 seulement consentirent à rester, les 470 autres furent renvoyés chez eux.

Quoiqu'il paraisse évident, que le patriotisme ne fût point le mobile qui fit agir M. de Bachmann, on doit cet hommage à la vérité, qu'il était de tous les Suisses après le lieutenant-général Hotzé, le plus propre par ses talents et par son expérience à commander

les corps de la nation, soit pour présider à leur formation, soit pour les conduire à la guerre, et l'on ne sait ce qu'on doit regretter le plus, ou qu'il se fût autant nui dans l'opinion par sa blâmable condescendance envers les républicains français en Piémont, ou que notre pays n'offrît pas plus de choix.

Dès ma première entrevue avec le lieutenant-général, j'eus une explication avec M. l'avoyer, auquel j'allai respectueusement rendre mes devoirs. Son accueil cérémonieux m'apprit son changement à mon égard; mais trop fort et peut-être trop fier de mon droit et de ma conscience pour chercher à le ramener avec souplesse, je lui manifestai franchement ma surprise, qu'il tolérât l'atteinte criante qu'on voulait porter à des engagements récents et sacrés, qui contractés sous ses auspices, l'avaient par conséquent pour garant tacite de leur pleine exécution: lui retraçant en outre la conduite de ma troupe depuis qu'il avait reçu son serment, et la réputation qu'elle s'était acquise; lui citant en preuve ce que m'écrivait de Vienne, le conseiller aulique de Müller: „je vous fais en particulier mon compliment, „de la manière distinguée dont la légion que „vous commandez, s'est montrée à l'affaire de „Wallenstadt.“ J'osai lui affirmer avec chaleur,

qu'il était de son honneur que cette légion fût maintenue.

Ému de mon discours, il reprit le ton amical je dirais presque l'abandon, qu'il m'avait maintes fois témoigné dans des instants critiques; il me renouvela les protestations de son attachement et m'assura qu'il ne négligerait rien, pour nous faire rendre la justice qui nous était dûe; ajoutant néanmoins par forme d'exhortation, son refrain ordinaire: *qu'il faut jouer avec les cartes qu'on a.* — Il se répandit ensuite en plaintes amères contre le silence obstiné du cabinet de Vienne sur les mesures internes à prendre en Suisse; sur le peu de latitude accordé à ce sujet à l'archiduc Charles; sur les entraves qu'on ne cessait de mettre aux progrès de son armée. — Il se récriait également sur l'insuffisance de la part de l'Angleterre, d'un commissaire, dont l'office se restreignant à la partie militaire ne pouvait influer comme cela serait à souhaiter, sur la restauration de l'ancien ordre de choses là où on était en mesure de l'effectuer: qu'à Zurich par exemple, c'était à des révolutionnaires avoués qu'on venait de confier le gouvernement provisoire, ce dont on accusait le général Hotzé probablement abusé par des considérations particulières. Il ne me dit mot de la réintégration

de l'ancien gouvernement de Glaris, insista avec humeur sur les obstacles qu'avait rencontrés celle de Schaffhouse non encore accomplie, mais surtout, de ce qu'on tardait à se mettre en mesure d'effectuer celle de Berne; me laissant entrevoir à cette occasion, qu'autant il avait été Suisse à Munich, à Augsbourg et à Vienne, autant il redevenait Bernois à Zurich.

Il est vrai que les puissances semblaient avoir oublié l'intention que le baron de Thugut avait manifestée, de le déclarer le régulateur temporaire de la restauration successive de nos anciens gouvernements, et bientôt-même on eut la certitude qu'il ne serait reconnu pour chef qu'à Berne. — On ne pouvait d'ailleurs se dissimuler, qu'il n'existait que peu d'accord entre le cabinet de Londres et celui de Vienne relativement aux Suisses, et moins encore parmi ces derniers entr'eux, quoique les plus marquants fussent prêts à adopter les idées et à se conformer aux plans qu'aurait émis M. l'avoyer de Steiguer; mais on le sollicita vainement de se prononcer: refusant de se mettre ostensiblement en avant pour la Confédération, tant qu'il n'y serait pas officiellement appelé par les ministres d'Autriche et d'Angleterre.

On espérait néanmoins que le banneret Kirchberguer, si on parvenait à les rapprocher l'un de l'autre, vaincrait sa résistance en s'offrant d'encourir le blâme qui pourrait résulter d'une fausse démarche, et lui ferait ainsi surmonter la crainte de se compromettre pour tenter d'accélérer la restauration de la commune patrie. Le commissaire-général Wyss, traversa ce dessein, redoutant probablement l'ascendant que prendrait ainsi dans nos affaires, un homme dont le zèle et les lumières lui faisaient ombrage, il chercha sourdement et malheureusement il réussit, à le rendre suspect auprès de M. l'avoyer d'une ambition dangereuse ; tandis que toute prévention mise dans la balance, aucun de nos anciens magistrats présents n'était plus propre que lui, à nous sortir de l'engourdissement politique où l'on nous retenait et auquel on n'opposait que de secrètes et stériles lamentations.... Pour comble de fatalité, le général Hotzé ajoutait sans s'en douter au mécontentement de M. l'avoyer, par la protection trop marquée qu'il avait accordée à des gens, qui sous de certains rapports auraient dû en être exclus.

Cet état de choses se compliquait journellement par l'impolitique faute de laisser l'armée française en possession de l'Uetliberg, qui do-

minant Zurich à vol d'oiseau et à une courte distance, y intimidait les gens de bien et soutenait l'espoir de leurs antagonistes dans la ville et aux environs. Une prompte agression des Autrichiens eût seule mis fin à l'espèce de perplexité qui plânait ainsi sur les esprits: c'était le vœu de l'archiduc, celui de son armée, celui de Hotzé et le nôtre; tous brûlaient d'impatience de reprendre l'offensive, mais le destin nous maîtrisait, un pouvoir invisible nous retenait et il devenait chaque jour plus évident, que cette fatale inaction se prolongerait longtemps encore. — Les généraux autrichiens se plaisaient à la rejeter sur les soi-disantes menées du gouvernement britannique, au lieu que c'était au cabinet de Vienne qu'il fallait s'en prendre.

L'intime confiance que m'accordait le lieutenant-général Hotzé, me fournit à cet égard d'irrécusables notions: un billet privé de l'Empereur lui enjoignait, de quitter sur l'heure la Suisse avec son corps duquel nous faisions partie pour passer en Italie, où de grands coups devaient être portés sans en laisser la gloire aux Russes: là était le mot de l'énigme. Hotzé osa différer, consulta l'archiduc dont son départ eût paralysé les opérations et resta. — S'il eût survécu à cette campagne, il est

apparent que la perte de son commandement aurait été la récompense de son patriotisme.

Notre relation devenant chaque jour plus étroite, il me donna lieu de lui représenter le tort qu'il faisait à la cause, en maintenant en place de zélés partisans de la révolution. — Il m'avoua son chagrin d'avoir été induit à s'immiscer dans des objets de politique, me réitéra son désir de n'avoir plus à s'en occuper et sa sincère disposition, à approuver tout ce que M. l'avoyer ferait à ce sujet; mais il gémissait de ce que ni lui, ni personne ne fît rien; qu'on lui laissât ainsi cette besogne sur les bras, à laquelle il se sentait d'autant moins propre qu'il était en butte à des conseils souvent perfides; car les membres les plus distingués de l'ancienne magistrature de Zurich, tels que le bourgmestre de Weiss, affichaient tous la même réserve qu'on reprochait à notre avoyer, ce dont l'astuce profitait.

Le général m'instruisit aussi des cabales qui à mon insu existaient et se pratiquaient contre moi de la part de plusieurs de mes officiers, et cela toujours à l'instigation du même individu. — Il me fallait des preuves aussi palpables que m'en donna le général, pour me persuader que j'eusse des ennemis parmi eux, certain comme je l'étais, de n'avoir

causé nul tort, ni fait la moindre peine volontaire à aucun d'eux, mais au contraire d'avoir essentiellement obligé la plupart : serait-ce le cas de rappeler que c'est souvent ce qui se pardonne le moins ?

Le grief qu'on alléguait principalement pour me desservir, n'était du moins pas adroit ; on me reprochait la témérité avec laquelle j'exposais ma troupe et en recherchais les occasions. — Mais trop profondément absorbé par la chose publique pour attacher de l'importance à ces méprisables tracasseries, je feignis de les ignorer, seulement je me trouvais astreint par là à une sévérité qui devenait un nouveau sujet de plaintes, ce dont le général m'avisa par un ordre, portant défense aux officiers de la légion de s'adresser à lui autrement que par mon canal.

Je souhaitais vivement en revanche, de voir se dissiper le petit nuage qui s'était élevé entre l'avoyer et le lieutenant-général, et y trouvai peu de difficulté ; mais là où j'échouai complètement, ce fut dans une dernière tentative de réconciliation entre le premier et le banneret Kirchberguer ; l'entretien auquel je les amenai non sans peine, fut l'occasion d'une rupture ouverte et rien en ce genre ne m'a plus fortement affecté ; car j'avais et j'ai encore

l'intime conviction, que ces deux hommes, avec un grain d'abandon de plus chez l'un et de flexibilité chez l'autre, pouvaient en agissant de concert dans la circonstance épineuse où nous nous trouvions, contribuer puissamment à l'avancement des affaires de la Suisse, par l'influence qu'ils se seraient aisément acquise sur l'esprit des généraux et dans les conférences ministérielles, où notre respectable avoyer assistant seul de son bord, se livrait à de longues dissertations, rarement écoutées et jamais concluantes.

Dès que Zurich eut ouvert ses portes, l'archiduc avait fait camper son armée dans la plaine de Kloten, prolongeant sa ligne le long de la rive droite de la Limmat qui couvrait son front jusqu'à sa jonction à l'Aar, rivière qui le couvrait de même jusqu'à son confluent au Rhin, près de Waldshut.

Hotzé occupait Zurich et le pied du Zürcherberg; ses avant-postes du côté de l'Albis s'étendaient jusqu'à Wollishofen, tandis que les Français poussaient les leurs sur la route de Baden à Zurich jusqu'à Altstætten, distant de 20 minutes de cette dernière ville. — Une chaîne de piquets de cavalerie entretenait notre communication le long de la rive septentrionale du lac, avec le corps stationné au pays des

Grisons, dont l'extrême droite s'appuyait à Wésen; l'avant-garde de celui de Hotzé se porta par Rapperschwyl au canton de Schwytz.

Le capucin Styguer, que j'avais donné pour chef de guides au général-major Jellachich qui la commandait, m'adressa d'Einsiedlen le rapport suivant: „Hier à 6 heures du matin, nous „avons pris position ici et poussé des avant-„postes du côté de Schwytz, jusqu'à Rothen-„thurm: notre entrée à Einsiedlen s'est faite „au son de la grosse cloche, au bruit de la „musique militaire et des acclamations de 2000 „habitants, versant des larmes de joie. Jamais „cette journée ne s'effacera de ma mémoire.... „J'eus la grande satisfaction de célébrer dans „ce saint lieu le premier service divin (*); „les paysans viennent par troupes nous re-„joindre; les Français occupent encore Schwytz „et font mine de se retirer du côté d'Arth, je „monte à cheval pour aller les reconnaître et „espère pouvoir faire avec notre avant-garde „une *agréable visite aux messieurs de Schwytz;* petite capucinade qui montrait le bout d'oreille du fanatique.

Le lieutenant-colonel comte de Courten me

(*) On prétendit qu'il était entré à cheval dans ce sanctuaire de la superstition et y avait ainsi harangué les assistants.

rendit en même temps compte du début de sa mission en Valais : il allait de Bellinzona rejoindre le lieutenant-général Haddik à Airolo au pied du Saint-Gotthard, tandis que 4000 hommes détachés de l'armée du comte de Bellegarde, marchaient en diligence au secours du brigadier de Saint-Julien par la vallée d'Urseren au canton d'Uri, pour conserver le pont du Diable que les Français n'avaient pas eu le temps de détruire.

Une brigade du corps du général Haddik était entrée en Valais par la Furca, une autre devait y pénétrer par le Simplon; le comte de Courten terminait ainsi sa dépêche : „Pauvre „Valais! Car les Russes sont des anges, dit-„on ici, en comparaison des *corps francs* de „l'armée autrichienne qui y sont entrés et s'y „permettent tout, sous le nom de VENGEURS.“

Le baron de Castelnau me mandait de son côté d'Edimbourg: „....Vous aurez appris que „Monsieur a fait un voyage à Londres, dont „il est revenu très-content; quant à moi je „ne le serai, que le jour où je le verrai à „cheval avec son uniforme rouge après vous „avoir introduit auprès de lui.....“ ce qui indiquait le projet, selon moi prématuré, de venir se mettre à notre tête.

Le 15 Juin nos avant-postes furent attaqués

d'Altstætten à Wollishofen; les compagnies de la Légion qui s'y trouvaient, tinrent comme à leur ordinaire et souffrirent peu.

Apprenant que la disgrace apparente de cette brave troupe, provenait de ce que le commissaire britannique trouvait sa solde trop forte et que sa formation lui déplaisait, en ce que les hommes qui la composaient n'étaient liés que par le serment de servir jusqu'à la libération de la Suisse, tandis que les soldats des levées projetées devaient, avec une paye inférieure, recevoir un argent d'engagement et signer une capitulation pour la durée de la guerre, je lui proposai d'offrir cette chance à la Légion, en laissant chaque individu libre de refus. — Cette démarche m'était dictée par la double crainte, que l'extinction de ce corps qui avait captivé l'estime et la confiance de la saine partie des Suisses de tous les cantons, ne produisît un mauvais effet, et que le service d'avant-postes auquel on paraissait nous avoir dévoués, ne nous exposât, par le manque d'officiers dont il ne restait que 12 sur pied, à perdre en un moment une réputation chèrement acquise.

Le colonel Crawfurdt ayant eu égard à ma demande, m'écrivit d'office : „Une grande partie „de la Suisse étant déjà délivrée, il s'agit de

„réaliser le plus promptement possible le projet „de former un corps de troupes nationales, „composé de plusieurs régiments, lequel sera „entretenu aux frais de S. M. Britannique, mais „employé seulement pour le service de leur „patrie. Ces régiments auront un traitement „inférieur à celui qu'a la Légion, et leur organisation sera aussi un peu différente: vous „comprendrez combien il est nécessaire de „commencer par mettre les corps sur un pied „d'égalité parfaite.

„Il est extrêmement pénible pour moi, d'être „dans la nécessité de faire quelque chose qui „puisse être désavantageux pour un corps, qui „a déjà servi si bien et mérité l'estime publique. „Je suis persuadé que la Légion elle-même „sentira la force des raisons qui m'obligent à „cette démarche, et qu'elle ne désirerait pas „que je continuasse en sa faveur, des distinctions qui seraient nuisibles à la cause de sa „patrie. — La Légion a montré, qu'elle n'est „animée que par le désir de la venger et de „la rétablir; je ne doute donc nullement qu'elle „ne se prête volontiers à ce que je vais lui „proposer. — Je vous prie en conséquence „de demander à S. E. le lieutenant-général „Hotzé, la permission de retirer les compagnies „qui sont sur la rive gauche de la Limmat, afin

„de la réunir le plutôt possible sur un point, „où nous puissions en passer la revue et lui „proposer la nouvelle formation. — Chaque „individu sera libre de rester sur le nouveau „pied, ou de prendre sa démission du service. „Les officiers et soldats qui voudront continuer „à servir, formeront le fond du premier bataillon du premier régiment qui conservera les „drapeaux de la Légion.“

La Légion étant rassemblée le 23, on lut à chaque compagnie les nouvelles conditions offertes, en laissant à tout individu son libre choix; au grand étonnement du commissaire anglais, auquel on avait persuadé que cette troupe saisirait cette occasion de se soustraire à son autorité, tous les sous-officiers et soldats hors 5, dirent: „....Nous servons pour notre „patrie et pour l'honneur, non pour la paye, „ainsi nous nous contenterons de celle qu'on „nous offre, au lieu de celle qui nous a été „promise.“ — C'était pour le soldat, 9 creutzer au lieu de 16 par jour. — Je ne pense pas que l'on trouve beaucoup de traits pareils à citer. Aucun de ces braves gens ne voulut à la vérité recevoir d'argent d'engagement, ni signer de capitulation, alléguant que leur serment en tenait lieu. — Chaque individu du corps toucha à cette époque une gratification de 2 mois de

solde, en indemnité de la réduction si généreusement consentie.

Cette troupe retourna aux avant-postes malgré sa pénurie en officiers, et il était difficile d'expliquer comment, après le dévouement désintéressé dont elle venait de faire preuve, on ne lui accordait pas de nominations aux places vacantes; un incident subséquent parut donner la solution de ce problême. — J'eus en attendant une vive altercation avec le colonel Crawfurdt qui n'avança pas nos affaires, et laissait le poids d'une sérieuse responsabilité sur la tête de mes officiers, dont le service était aussi rude qu'assujettissant.

D'ailleurs rien ne marchant en harmonie dans la partie de la Suisse que nous occupions, tout y répandait les germes d'un découragement général, pour qui du moins ne s'obstinait pas à croire à la réalité de l'objet de ses désirs. — L'abbé de St. Gall, protégé par la cour de Vienne, voulut s'en prévaloir pour rentrer dans la plénitude des droits de ses devanciers; loin de lui aider, on le blâma. — La Thurgovie était en fermentation, des clubs révolutionnaires y étaient ouvertement tolérés. Les cantons de Schwytz et Uri, alternativement occupés par les deux armées, étaient épuisés et se dégoûtaient insensiblement de

faire cause commune avec la coalition. Zurich renfermait deux partis ostensiblement opposés l'un à l'autre; les paysans des rives du lac ne dissimulaient pas l'espoir d'un prochain retour des Français, et néanmoins on continuait à les ménager. Glaris et Schaffhouse seuls, jouissaient de leur tranquillité; mais la position de Glaris devenait critique par l'interruption des opérations militaires, indice presque certain que la première agression, si elle était de la part des Français, les ramènerait dans cette portion de notre territoire, gardée par un trop petit nombre de troupes autrichiennes; tandis qu'on attendait impatiemment leur entrée dans les cantons de Soleure et de Berne, où il était à craindre qu'induit par de fausses notions, on ne commît de funestes imprudences.

En Valais tout allait au plus mal; le comte de Courten me mandait d'Ilantz le 17 Juin: „On vous a grandement trompé au sujet des „opérations militaires dans le Valais, qui est „maintenant bien malheureux. — Les Français „ont pénétré le 9 auprès de Lacks jusqu'au „sommet du pays; trois villages seulement ont „été exemptés de leurs dévastations. En „voyant les dégâts qu'ils ont commis dans les „maisons, on croirait que des charpentiers „étaient payés pour en briser les cloisons et

„les meubles; après cette expédition, l'ennemi „s'est retiré. — Le général Haddik entra le „11 en Valais avec 12 bataillons, mais le 14, „il reçut ordre du maréchal Souworow de se „diriger à marches forcées sur Alexandrie; je „l'accompagnai, dans l'espoir d'obtenir quelque „part un prompt secours, indispensable pour „conserver le passage du Simplon qui seul „peut nous amener des vivres, car nous allions „mourir de faim dans toute l'étendue du terme. „A ma prière, le général a cependant laissé „4 bataillons en Valais pour garder la po- „sition, mais ce sont des corps francs qui „jusqu'ici ont fait autant de mal que les Fran- „çais. — D'ailleurs jugez de la détresse d'un „district de 7 lieues, récemment pillé par l'en- „nemi, qui dès-lors a eu pendant 5 jours 12 „bataillons à nourrir et en a maintenant 4, „sans qu'il se soit brûlé une amorce, ni qu'on „prévoie le terme de cette onéreuse défensive."

Il ajoutait le 26, revenant à Munster en Valais: „Depuis mon retour, je m'occupe à ras- „sembler les paysans des autres dizains dis- „persés dans ces montagnes et à en former „des compagnies, selon l'ordre que j'en ai „reçu. Ceux du dizain de Gombs sont sans „cesse en réquisition, pour l'entretien des che- „mins de la Furca et du Grimsel, pour les

„transports de bois etc. — Ce dizain, ainsi „que ceux de Brigues, Raron, Leuck et Sierre, „a perdu la fleur de sa jeunesse dans les „diverses affaires qui ont eu lieu depuis 9 „semaines.

„Nous ne sommes maîtres que d'un dixième „du pays et avons en tête 8 à 9000 hommes, „la plupart Vaudois et Bas-Valaisans, avec un „bataillon bernois venu par le glacier de l'Et-„scherthal. — Nos avant-postes sont près de „Natters, dont l'ennemi occupe le village, ainsi „que la gorge qui conduit de Brigues au Sim-„plon, jusqu'à la Taverne, distance de 3 lieues: „le gros de ses forces est à Leuck, où il „élève des retranchements, forçant les femmes „et les vieillards, qui seuls n'ont pas fui, à y „travailler; commettant en outre toute sorte „de vexations, aussi attendons-nous impatiem-„ment l'ordre d'agir."

De notre côté l'archiduc qui désirait vivement la délivrance entière de la Suisse, gémissait d'être retenu dans l'inaction par sa cour et pressait la formation des corps suisses réguliers.

CHAPITRE VII.

27 Juin — 14 Août 1799.

M. Wickham. Nouvelle formation de mon régiment. Situation des affaires en Valais. Note du banneret Kirchberguer. Charles Louis de Haller. Attaque des Français. Revers essuyés en Valais.

Tel était à-peu-près l'état des choses, quand on apprit inopinément l'arrivée d'un plénipotentiaire anglais, M. Wickham, précédemment connu en Suisse par une résidence de plusieurs années, mais qui dans des conjonctures aussi importantes n'était pas l'homme propre à représenter la puissance, dont l'influence devait avoir le plus de prépondérance parmi nous. —

Ayant eu à m'en plaindre personnellement, je pourrais en le jugeant, être taxé de prévention; aussi est-ce de bonne foi que je me réfère à son égard, à ceux de mes contemporains qui furent pareillement à même, d'observer la marche de cet arbitre passager de nos destinées politiques et militaires. M. Wickham témoigna d'emblée son étonnement à M. l'avoyer, de ce que les cantons de Schaffhouse et de Zurich n'eussent pas repris leurs anciennes formes. Schaffhouse y vint peu après et envoya son contingent à l'armée. A Zurich en échange, les anciens gouvernants persistèrent à éluder de reprendre leurs fonctions, objectant que la moitié seulement de leur territoire était libéré.

Il fut alors aisé de se convaincre, que le cabinet de Saint-James et celui de Vienne différaient essentiellement de vues relativement à la Suisse. A Londres, on voulait simplement le rétablissement intégral de chacune des parties de la Confédération, mais sans lui donner un centre de force; précaution indispensable après la subversion qu'elle avait subie, pour maintenir la tranquillité intérieure et se préserver mieux que du passé d'une agression étrangère: à Vienne en revanche, on se bornait à désirer l'expulsion des troupes françaises de

la Suisse, envisagée comme une bonne position militaire et une pépinière de braves soldats, dont il était important de s'assurer comme clé de l'Italie.

On pouvait conclure de cette divergence, qu'il y en aurait malheureusement non moins dans l'application des moyens d'exécution; aussi vit-on le cabinet autrichien rester inflexible dans l'immobilité prescrite à l'archiduc, jusqu'à l'arrivée des 45,000 Russes que l'empereur Paul avait promis à l'Angleterre, lesquels joints à un corps bavarois et aux levées suisses que solderait également cette puissance, devaient porter les coups sur les bords de la Limmat, tandis que la belle armée de l'archiduc resterait en seconde ligne pour les protéger par sa présence, et marcherait ensuite à une autre destination.

On prévit en conséquence, que les alliés ne reprendraient l'offensive sur notre territoire que vers le milieu d'août, époque présumée de l'arrivée des Russes, qui traversaient l'Allemagne sous les ordres du lieutenant-général Korsakow, et l'on eut à cet égard un mécompte, par le détachement de 10,000 hommes qu'il dût envoyer au maréchal Souworow en Italie, où ce dernier venait de remporter deux victoires signalées entre Parme et Plaisance, et

se disposait, quand il aurait obtenu la reddition des citadelles de Turin et d'Alexandrie, à franchir les Alpes, pour pénétrer en France à travers la Suisse.

Un Te Deum au camp de Kloten et le canon des remparts de Zurich, célébrèrent ces succès, tandis que l'archiduc maudissait les entraves qui le retenaient spectateur impassible d'événements, auxquels il aurait aisément pu prendre une part brillante, et qui au contraire, en différant d'achever de délivrer la Suisse, donnaient des armes contre lui et nous laissaient contracter l'habitude toujours fâcheuse, d'une oisiveté qui n'était interrompue que par d'insignifiantes affaires d'avant-postes, où cependant il se versait inutilement du sang.

D'ailleurs si de Bâle à Zurich et Wésen notre sécurité était complète, il en était autrement au canton de Schwytz, où le général Jellachich avait fait des progrès, mais dont les communications avec le gros de l'armée étaient mal assurées, vu son éloignement et l'impossibilité de le soutenir mieux, tant qu'il serait interdit à celle-ci de franchir la Limmat. — On ne pouvait néanmoins sans de graves inconvénients, retirer ce corps formé de quelques bataillons autrichiens et des contingents de Glaris, d'Appenzell et de Schaffhouse; aussi

le lieutenant-général Hotzé avait-il de sérieuses inquiétudes d'une attaque sur ce point, dont le résultat n'était presque pas douteux. Cependant le vulgaire parmi nous se berçait de l'idée, que l'ennemi laisserait paisiblement s'effectuer notre jonction avec les Russes, et qu'alors la totalité des troupes restées si longtemps stationnaires, donnant la main à celles venant du Nord, signaleraient de concert cette réunion par une entreprise éclatante et décisive; car on savait déjà, combien l'armée de Korsakow était électrisée par le récit des victoires du maréchal, et par l'espoir de le voir à sa tête. Hautes et flatteuses espérances qui hélas devaient être cruellement déçues!...

Le 1er Juillet le commissaire anglais fit prendre à la légion le nom de régiment de Roverea, avec injonction de se porter à 2 bataillons, ce qui offrait une chance d'avancement aux officiers, pour lesquels j'en avais vainement sollicité dans les corps à créer; mais au bout de peu de jours cet ordre fut révoqué.

Le 9 nous fûmes relevés aux avant-postes et réunis à Küssnacht, sous prétexte d'y travailler à notre nouvelle formation, mais dans le fait, pour en surveiller les habitants suspects d'intelligences avec les ennemis; mission

délicate et désagréable. Le général m'ayant verbalement enjoint, de ne tolérer aucune voie de rigueur contr'eux et de fermer les yeux sur des délits de peu de conséquence, je lui répondis en riant: „que si j'en faisais pendre, „il n'en serait informé qu'après."

Malgré que ces gens, pris en masse, désirassent ouvertement le retour des Français, nous n'eûmes aucune altercation avec eux, et même un quidam de leurs amis, probablement agent du parti, étant venu un jour répandre l'alarme dans nos cantonnements, se disant poursuivi par les Français qui avaient passé le lac en force, reçut en présence d'un grand nombre de ses concitoyens, la punition un peu sévère que je lui fis infliger, sans qu'aucun n'en témoignât de l'irritation.

Tandis qu'il fallait surveiller ainsi le peuple de cette contrée, envers lequel néanmoins nulle vexation ne se commettait, le Valais presque abandonné à lui-même, faisait de vigoureux efforts pour seconder le peu de troupes destinées à l'affranchir du joug français. — Le comte de Courten me mandait le 4 Juillet, de Munster: ... „l'ennemi est fortement retranché „dans sa position de Leuck; le double de ce „que nous avons de troupes ici, ne suffirait „pas à le débusquer, s'il profite de ses avan-

„tages. — Ses dévastations continuent; hier „encore nous vîmes brûler un grand village à „l'entrée de la vallée de Wisp, pour con- „traindre à rentrer chez eux, les jeunes gens „qui se sont réfugiés dans les montagnes ou „dans les bois et qui résistent aux sollicitations „des femmes et des vieillards, que l'on mo- „leste pour les obliger à les rappeler dans „leurs familles; mais sachant qu'ils seraient „forcés à porter les armes avec leurs oppres- „seurs, ils s'y refusent; aussi la formation des „compagnies s'avance-t-elle, de sorte que nous „aurons sous peu un bataillon. J'ai dû em- „ployer de préférence les officiers qui com- „mandaient nos milices; mon frère est mon „secrétaire et rien de plus, car dans notre „cher pays, il faut soigneusement éviter toute „prédilection pour les siens.... Selon des ren- „seignements positifs, les Vaudois réunis aux „Français, sont concentrés à Sion et s'y „plaignent hautement d'être obligés de les se- „conder...“

Le comte de Courten qui avait agi en tout point, d'après les ordres précis que j'avais été chargé de lui transmettre de la part du lieutenant-général Hotzé, qui même les avait contresignés, reçut en réponse à ses divers rapports, une instruction du colonel Crawfurdt, adressée

à un être imaginaire, *à un gouvernement provisoire du Haut-Valais*, qui révoquait l'ordre donné le 14 Juin, de former des compagnies à la solde britannique et la promesse des fonds nécessaires à cela. Cette mesure contradictoire, qui empêchait le comte de Courten de remplir ses engagements envers ses compatriotes, le mit naturellement dans un extrême embarras et faillit lui faire perdre la popularité dont il jouissait parmi eux. — Enfin ce commissaire exigeait, que tout Suisse qui voudrait prendre service, contractât un engagement indéfini jusqu'à la pacification générale, clause bien propre assurément à ralentir le zèle de beaucoup d'individus.

Ce fut au milieu des tracasseries, qu'engendraient les loisirs de ce *quartier d'hiver* pris au gros de l'été à Zurich, que le publiciste Mallet du Pan quoique notre panégyriste déclaré, accusa les Suisses aux yeux de l'Europe, d'être la cause de la stagnation des opérations de la guerre dans leur pays; de n'avoir montré aucun dévouement, aucun empressement à concourir à la délivrance de leur patrie, disant entr'autre: „que ma légion n'avait pu se com„pléter à 1000 hommes, tandis que des milliers „de Suisses combattaient avec acharnement „contre l'armée impériale.“ — Je me hâtai de

le désabuser, afin qu'il se retractât dans un prochain numéro de ses annales, d'une imputation tellement fausse et non moins injurieuse pour notre nation.

Après lui avoir succinctement retracé les preuves de zèle, dont j'avais été le témoin depuis notre passage du Rhin jusqu'à Zurich, et affirmé qu'on voyait journellement revenir des bandes, même des compagnies entières de nos compatriotes qui avaient été contraints de se ranger sous les drapeaux français, je hasardai de lui énumérer les contrariétés et les contradictions manifestes, que nous éprouvions successivement de la part du commissaire britannique, nommément le refus positif qu'il venait de faire au comte de Courten, de fournir les fonds nécessaires à la solde de 7 compagnies valaisannes, qu'il était parvenu à former d'après les instructions précises de ce commissaire. — Mais si je justifiai mes concitoyens, je nuisis par ma franchise à mes propres affaires, car quoique ma lettre n'ait pas été publiée, j'eus lieu de croire qu'elle avait été communiquée.

Il en fut de même d'une note rédigée par le banneret Kirchberguer pour le cabinet de St. Pétersbourg, sous le titre: „d'esquisse de „l'état de la Suisse au 10 Juillet 1799“, qui

était conçue en ces termes: „La Thurgovie, „les états du prince abbé de St. Gall, les „cantons de Schaffhouse, Appenzell, Glaris, la „ville de Zurich, la portion de ce canton en „deça de la Limmat et la majeure partie de „celui de Schwytz sont délivrés des Français, „mais se trouvent dans une situation politique „relativement très-différente l'une de l'autre. „Appenzell et Glaris, cantons entièrement dé- „mocratiques, petits, pauvres, sont redevenus „ce qu'ils étaient auparavant; ils ont aboli avec „empressement toute forme révolutionnaire et ont „repris leurs antiques coutumes; ils ont réélus „leurs magistrats dans la classe des citoyens „opposés à la révolution et qui passaient pour „être les plus honnêtes gens. — Ils sont tran- „quilles et contents.

„Le prince abbé de St. Gall, élu peu de „temps avant l'explosion de la révolution, „n'avait pu s'y faire prêter le serment d'usage: „à son retour il a voulu l'exiger; il paraît „que les autorités autrichiennes ne l'ont pas „jugé à propos. Ce pays n'est point réorganisé „et les révolutionnaires qui y sont en assez „grand nombre, travaillent de nouveau le peuple „et l'échauffent.

„En Thurgovie, le préfet national de Gon- „zenbach, homme capable, est devenu le régent

„du pays, avec pouvoir de s'associer quelques „personnes à son choix; mais un club révo-„lutionnaire contrarie tout ce qu'il voudrait „faire pour se rapprocher de l'ancien ordre „de choses.

„A Schaffhouse tout est resté, pour le fond „et pour la forme comme avant la révolution, „mais est prêt à reprendre les anciennes ins-„titutions.

„A Zurich, la chambre administrative a eu „ordre de se compléter et d'augmenter ses „membres; elle exerce sous le nom de *Régence*, „tous les pouvoirs. — Son président et plu-„sieurs de ses membres sont des révolution-„naires affichés. — Toutes ces diversités nour-„rissent l'esprit de division et de cabale, „entretiennent la fermentation et l'inquiétude, „favorisent les projets de l'ambition et de „l'orgueil et nous mènent tout droit à des „querelles et à la guerre civile.

„On fait la guerre à l'armée française et „point du tout à la révolution: on espérait qu'à „mesure que la Suisse serait délivrée, tout y „rentrerait dans l'ancien ordre; mais il est à „craindre que nous n'en soyons fort éloignés. „L'archiduc est un prince adorable, si cela „dépendait de lui, les choses iraient tout autre-„ment; mais il a à peine le pouvoir d'être

„victorieux.... Il n'y a que votre Empereur, „qui fasse vigoureusement la guerre au monstre „qui allait tout dévorer; il n'y a que lui, qui „agisse noblement et généreusement; aussi „attendons-nous ses troupes comme nos véri„tables libérateurs et nous espérons, qu'il s'in„terposera puissamment pour rétablir chacun „dans ses droits légitimes.“

Cette note, on ne saurait en disconvenir, tout en offrant un aperçu exact de notre situation, décelait un esprit frondeur et des prétentions outrées; mais son auteur y avait été provoqué, par l'inefficacité déjà évidente de l'influence du ministre britannique, qui au lieu d'user de ses pouvoirs étendus pour mettre fin à des fluctuations nuisibles à l'intérêt général, en fomenta de nouvelles et en adoptant dans sa marche le système des contradictions, nous montra combien les espérances qu'on avait placées en lui étaient illusoires.

Par exemple au lieu d'alimenter le zèle, il semblait que sous son égide on cherchait à l'attiédir, en laissant sans emploi à Zurich des officiers de tout grade, venus, les uns à grands frais des pays étrangers où ils s'étaient réfugiés, les autres à grands risques de l'intérieur: parmi les premiers, le général de Constant-Rébecque, le major de Gady et

d'autres; entre les derniers, le capitaine Charles May de Brandis devenu ensuite colonel fédéral, brave, entreprenant et dévoué comme on doit l'être, quand il s'agit d'offrir son bras à sa patrie. — Or presque tous purent se convaincre, que les passions que développaient d'astucieuses intrigues, paralysaient les hommes dont les intentions étaient pures.

Le 17 le commissaire anglais de concert avec l'inspecteur-général de Bachmann, passa mon régiment en revue et malgré la précaution qu'eut le premier, de questionner en particulier les officiers, puis les sous-officiers et les soldats snr leurs supérieurs, usage inconnu aux troupes suisses, il me témoigna le plus parfait contentement et me déclara que de ce moment, il recevrait mes nominations aux places d'officiers vacantes. — Les termes dans lesquels il fit nos éloges au lieutenant-général Hotzé, me prouvèrent à quel point on l'avait prévenu contre nous.

Cette revue donna lieu à un incident que je tairais s'il n'appartenait à l'histoire des révolutions. — Le général de Bachmann accompagnant le commissaire anglais dans les rangs, lui fit remarquer comme un échantillon, dit-il, de son régiment en Piémont, un soldat de chétive apparence, en ajoutant: *c'est un dé-*

serteur. — Celui-ci dès que le cortège se fut un peu éloigné, dit à ses camarades: „C'est „lui qui a déserté et non pas moi:“ puis leur raconta à sa manière, le fait constaté par la proclamation imprimée une année auparavant à Turin, sous le nom de ce général.

Le colonel Crawfurdt interrogeant le cercle formé de la totalité des sous-officiers et de quelques soldats par compagnies, sur les plaintes qu'ils avaient à faire contre leurs supérieurs, ils répondirent qu'ils n'en avaient aucune: „que „seulement ils ne voudraient pas être sous les „ordres d'un homme qui avait servi l'ennemi „de leur patrie“, lui donnant sous ce rapport, une qualification que je ne répéterai pas. — Le colonel Crawfurdt comprit l'allusion, leur adressa de bonnes paroles, les renvoya, tourna le dos à l'inspecteur-général, vint gracieusement à moi et me prenant en particulier, me demanda la cause de ce propos dont il paraissait inquiet. — Je lui dis que c'était la réponse à une question toujours dangereuse. — Mais ajouta-t-il, ne croyez vous pas que cela regarde Bachmann? — Je convins franchement, que sa nomination avait été désagréable au corps, qui à Næfels n'avait pas pris bonne opinion de lui; que j'avais cherché à faire valoir l'avantage d'avoir en lui un bon officier-général,

auquel il fallait pardonner un moment de faiblesse. — Vous connaissiez donc sa proclamation? — Oui, depuis près d'une année.

Il me protesta l'avoir ignorée jusqu'à la veille, et qu'il n'aurait pas accepté ses services, s'il en avait eu connaissance. — De ce moment, la faveur du général de Bachmann déchut sans cependant que j'en tirasse avantage, au contraire, j'indisposai la plupart de mes officiers contre moi, en donnant à l'ordre la défense de s'entretenir de l'espèce de dénonciation qui avait eu lieu, prescrivant en même temps le respect dû au grade de celui contre lequel on la croyait dirigée.

Une autre circonstance qui me concernait plus directement, me causa peu après un vif chagrin. — Ainsi que j'en étais convenu avec le général Hotzé, j'insérai mon fils dans la liste des nominations que je devais présenter pour la place de sous-aide-major, qui à la vérité donnait le rang de premier-lieutenant, mais qui l'aurait astreint à un service actif et sous mes yeux, ce à quoi je tenais particulièrement. — Le colonel Crawfurdt me fit quelques objections sur l'âge du sujet; j'en prévins le lieutenant-général en le suppliant de permettre que j'y renonçasse, il s'y opposa absolument, vu surtout que le jeune homme

venait de refuser l'offre qui lui avait été faite d'une enseigne au service d'Autriche, alléguant qu'il était lié chez nous par un serment.

La chose en était là et me semblait de nature à être promptement oubliée, lorsque des raisons de santé m'obligèrent à demander un congé de 15 jours pour aller prendre quelque repos à Arbon, avec la certitude que notre stagnation se prolongerait jusqu'à l'arrivée des Russes, et la promesse du lieutenant-général d'être appelé sur le champ si nous agissions plutôt. Durant mon absence, la nomination de mon fils devint le sujet d'une sérieuse altercation. Le général Hotzé piqué de l'obstination du colonel Crawfurdt de ne pas la sanctionner, prétendit en avoir seul le droit, en sa qualité de général en chef des levées Suisses à la solde britannique; or il se trompait, M. Wickham le lui expliqua, sur quoi il se démit de cette charge honorable et lucrative, dont il nous importait qu'il fût revêtu. — On fit mine de ne pas accepter sa démission et d'expédier un courrier à Londres pour soumettre le cas au gouvernement; mais Hotzé persista, renonçant ainsi à un surcroît de traitement de 100 livres sterling par mois; sacrifice qu'il compta pour rien, quoique peu for-

tuné. Il est vrai qu'il n'aimait guère les Anglais et ne s'en cachait pas, de sorte que sa détermination fut vue sans peine malgré les protestations du contraire.

En échange le lieutenant-général baron de Salis-Marchlins, attiré de sa retraite par l'appât des graces, sollicita et obtint, de lever un régiment sous son nom et même de le former de l'autre côté du Rhin, précaution que les événements subséquents firent mieux comprendre. Mais dans le nombre des anciens militaires de tous grades qui arrivaient journellement à Zurich, il en est un qui mérite d'être cité par la singularité de sa carrière: c'est le ci-devant major Pillichody d'Yverdun, qui avait éludé l'année précédente l'emploi de lieutenant-colonel de la Légion fidèle, pour se rendre furtivement auprès du commandant français d'Yverdun: transporté de là dans la prison du Temple à Paris, il en était sorti je ne sais comment, vint à Zurich, s'y réclama de moi, y fut je ne sais pourquoi suspecté d'espionnage et allait être éconduit par ordre de l'archiduc, lorsque je répondis de lui. — Il se disait colonel bréveté par Louis XVIII, alors réfugié en Courlande sous le nom de comte de Lille; il parut désirer de servir sous mes ordres, mais M. Wickham le réunit à quelques

officiers qu'il envoyait, j'ignore dans quel but, en Italie: peu de jours après M. Pillichody reparut seul, se hâta de prendre des passeports pour Francfort, d'où il se rendit à Neuchâtel, s'y mit d'un comité soi-disant contre-révolutionnaire qui coûta de l'argent, compromit quelques personnes et discrédita ses affiliés par des relations équivoques avec le Directoire helvétique.

Le 28 Juillet le régiment marcha de nouveau aux avant-postes de Wollishofen, où les généraux le redemandaient et où tout fut calme pendant 3 semaines.

M. l'avoyer mit ce loisir à profit pour préparer, aidé de M. Charles de Haller, un manifeste intitulé: „*Déclaration des Suisses réunis* „*pour le rétablissement de leur patrie, à leur* „*rentrée en Suisse*", qui eut un grand succès lors de sa publication. — Je me permettrai à cette occasion d'insérer ici quelques détails sur son rédacteur, ne fut-ce que pour atténuer dans l'opinion de ceux qui me liront, le blâme qu'il s'attira à une époque plus récente, en abjurant sa religion pour embrasser le catholicisme avec des circonstances trop connues pour en faire mention ici.

Ce petit-fils du grand Haller avait alors environ 30 ans, un extérieur peu avantageux

et rien qui prévînt en sa faveur au premier abord. Disciple de la philosophie allemande, ses principes le rendirent zélé sectateur de la révolution de France ; mais promptement convaincu que l'application de cette théorie était destructive de l'ordre social et de toute saine moralité, il abandonna subitement cette doctrine et nul ne mit plus de feu et d'énergie que lui à en arrêter les progrès en Suisse, y bravant ouvertement la faction dominante, dans une feuille hebdomadaire imprimée à Berne sous son nom, où il mettait hardiment au jour la turpitude et les vexations révoltantes des soi-disant libérateurs ; assaisonnant ses récits du sarcasme et de l'ironie propres à irriter le peuple et à l'émouvoir contr'eux.

Averti qu'il allait être saisi, il dût s'éloigner pour conserver son dévouement et sa plume à la cause de sa patrie. D'abord retiré à Rastadt, il se rendit à Augsbourg où M. l'avoyer le désirait. Se croyant appelé à y travailler activement sous ses yeux à préparer le retour de l'ancien ordre de choses, les lenteurs, les incertitudes, peut-être quelques contradictions le rebutèrent; maîtrisé par l'indépendance de son caractère, il quitta le chef auquel il venait de s'adjoindre, sans que l'appât d'un traitement assez considérable pût le retenir. Il s'attacha

à la chancellerie de campagne de l'archiduc, où il s'acquit beaucoup de confiance et puisa d'excellentes notions sur la situation des affaires générales.

Rendu à M. l'avoyer lors de l'occupation de Schaffhouse, il ne le quitta plus. — Une grande facilité de composition, une aptitude particulière à l'étude, la connaissance de l'histoire et de la statistique de notre pays, jointe à un zèle extrême dégagé de vues d'intérêt, le mirent à même, malgré moins de justesse et plus de mobilité dans l'esprit qu'on ne lui en eût désiré et une imagination quelquefois mal réglée, de seconder essentiellement les deux chefs de la Suisse externe, le lieutenant-général Hotzé et l'avoyer de Steiguer : le premier par des conseils que celui-ci regretta de n'avoir qu'imparfaitement suivis à Zurich, quand on lui tendit le piège de laisser à son choix, la forme et la composition du gouvernement provisoire à y établir ; et M. l'avoyer, en rédigeant le manifeste qui revêtu de sa signature dût ses succès à la touche forte, simple et noble, avec laquelle il peignait la vertu, la clémence, le patriotisme et la grandeur d'âme de son auteur ostensible.

Haller, au milieu des dissensions et des intrigues, conserva une rectitude et une impar-

tialité propres à lui concilier l'estime des partis et à les réunir, si leur sincère rapprochement pour le salut de la chose publique eût été possible. — Résumant les divers plans relatifs à la Suisse, à en chasser les Français et à y rétablir nominalement les anciennes constitutions, en concentrant dans chacune les pouvoirs de manière à y effectuer sans délai avec dignité et mesure, les changements devenus aussi urgents qu'indispensables par la différence des temps passés aux temps actuels.

Si le sort des armes nous eût été favorable, M. Charles de Haller aurait eu un droit d'autant plus grand à notre reconnaissance, qu'il semblait n'aspirer à d'autre récompense qu'à voir nos communs efforts couronnés de succès. Les revers loin de le réfroidir l'affermirent dans la route tracée, aussi quoiqu'il soit maintenant sous le poids d'une sentence rigoureuse, sans juger le fait qui l'a motivée, je tenais à lui rendre ce témoignage public des austères devoirs dont je l'ai vu s'acquitter.

Quinze jours de repos à Arbon m'avaient rendu une santé supportable, quand une canonnade éloignée m'annonçant la reprise des hostilités, je partis. — C'étaient les Français qui avaient attaqué à l'improviste toute la ligne, depuis le fond du Valais jusqu'aux portes de

Zurich, où mon régiment se couvrit d'une gloire dont le souvenir ne s'est point effacé dans cette ville, de laquelle il défendit avec intrépidité les approches: assailli à 4 heures du matin à Wollishofen, par 4000 hommes ayant du canon et de la cavalerie, il s'y maintint jusqu'à midi, soutenu seulement de 2 compagnies d'Esclavons et d'un escadron de hussards. — Pressé de toute part il se replia sur Engi, d'où chargeant l'ennemi, il le repoussa et le poursuivit jusqu'à l'entrée de son camp vers l'Albis.

Nous eumes une centaine d'hommes tués et blessés: parmi ces derniers, plusieurs officiers et soldats qui s'obstinèrent à rester au combat; l'un d'eux le lieutenant Olivier déjà avancé en âge, mortellement atteint, voyant ses compagnons affligés de son état, leur dit stoïquement: „Ce n'est rien mes amis que „de souffrir pour Dieu et la Patrie....“ Les capitaines Wagner et Gattschet furent grièvement blessés et un jeune officier M. Sinner de Bonmont, arrivé le jour même au corps y perdit la vie. — Ce point de la longue ligne d'attaque fut le seul où l'ennemi ne put pénétrer: le général Jellachich, après une vigoureuse résistance secondée de la majorité des habitants de Schwytz, fut forcé de céder au

nombre et d'évacuer leur canton, où il perdit de 3 à 4000 hommes; se retirant avec ce qu'il lui restait au canton de Glaris et dans les Marches, où l'on se hâta de lui envoyer des renforts, jusqu'à l'arrivée desquels on fut dans de vives craintes qu'attaqué de nouveau il ne perdît encore du terrain, ce qui aurait mis en l'air le flanc gauche de notre position. Nous eumes à déplorer la récidive des dévastations qu'éprouva en cette occasion le canton de Schwytz, dont les habitants dépouillés se réfugièrent chez leurs voisins.

Mon fils aussi s'était distingué à Wollishofen et reçut en public des éloges du lieutenant-général Hotzé et de quelques autres généraux; il s'était hasardé à traverser la Sihl avec une patrouille de 9 hommes dont quelques Croates, pour tourner les tirailleurs français qui étonnés de cette apparition, supposant sans doute qu'une colonne suivait de près ces éclaireurs, se retirèrent après en avoir tué 3 et atteint leur petit conducteur d'une balle qui s'amortit sur le baudrier de sa giberne. — On insista auprès de moi pour son avancement; je renouvelai en faveur de ces recommandations ma demande au colonel Crawfurdt, que la sous-aide-majorité que le réglement laissait à ma disposition, lui fût maintenant accordée à

titre de récompense; mais j'essuyai un second refus, avec l'offre d'une première lieutenance dont je ne me souciais pas. — Le lieutenant-général instruit de cette contrariété, exigea alors que j'acceptasse pour mon fils l'enseigne que le colonel Plunket lui réservait, me promettant de l'attacher ensuite à sa personne et de le pousser rapidement au grade de capitaine. J'acceptai et dus encore m'en rétracter pour complaire à M. l'avoyer et par condescendance pour M. Wickham, qui parut également *irrité* de l'injustice que faisait le colonel Crawfurdt à mon fils, et attacher de l'importance à ce que celui-ci restât au corps; me donnant sa parole que sous peu, la sous-aide-majorité lui serait conférée.

La journée du 14 nous avait été funeste, non-seulement à Schwytz où j'eus à regretter 10 de mes meilleurs soldats, mais à Uri et en Valais, où l'ennemi avait opéré avec le plus de forces et d'opiniâtreté. — Deux dépêches du comte Eugène de Courten, l'une d'Yvrée du 13, l'autre d'Aoste du 20 Août, me donnèrent une juste idée des vicissitudes que venaient de subir ces malheureuses contrées. „Quand nous nous séparâmes il y a 10 semaines „à Mollis, disait-il, nous croyions fermement „que j'allais dans mon pays, et rien alors

„n'était plus aisé que d'y pénétrer immédiatement jusqu'à St. Maurice par la Furca et le „Simplon, ou de ce côté-ci par le Grand St. „Bernard, qui à cette époque était gardé par „quelques miliciens et l'est maintenant par 400 „hommes qui habitent le couvent.

„Les forces de l'ennemi ont partout considérablement augmenté en Valais, depuis le „16 Juin, que le général Haddik eut ordre de „le quitter pour se porter sur Alexandrie. — „Dès cet instant tout est allé pour nous de „mal en pire, car depuis que je tourne ainsi „autour de mon pauvre pays, j'ai acquis la „triste perspective si rien de plus fâcheux ne „survient, d'un quartier d'hiver dans la vallée „d'Aoste. — Nulle diversion ne s'opérant en „notre faveur, nous n'en pouvons faire qui „vous soient utiles, tandis qu'en menaçant les „derrières de Masséna par le Grimsel, la „Guemmi et les autres passages qui conduisent „à l'Oberland bernois, dans la saison où ils „sont tous praticables, sa position fût devenue „très-critique.

„Ajoutez à cela que le 12 Juin, nous „avions 15,000 hommes tant au Simplon qu'au „dizain de Gombs, n'ayant en tête que de „mauvaises troupes du Bas-Valais et du pays „de Vaud, tandis qu'aujourd'hui nous sommes

„d'un tiers plus faibles et répartis de telle „manière, que notre plus courte communication „avec le corps de Strauch est de 4 jours „de marche, et de 3 jours avec celui du „prince de Rohan; que l'ennemi très-supérieur „en nombre, tient les postes les plus avan-„tageux, munis d'artillerie et couverts de „retranchements, qu'il a détruit les ponts et „brûlé les forêts qui pouvaient en faciliter les „approches. — Toute entreprise de notre part „serait donc sujette au hasard et à la for-„tune, au lieu que 2 mois plutôt on aurait „agi avec la certitude du succès: et le mot „de l'énigme, c'est que le maréchal Souworow „s'est obstiné à ce que la division de Haddik „ne pénétrât pas en Suisse.“

La dépêche du 20 portait:... „Vous con-„naissez sans doute déjà les tristes événe-„ments survenus à M. de Strauch, ainsi qu'au „prince Victor de Rohan et par conséquent à „ce pauvre reste du Valais qui depuis 3 mois „se croyait hors de danger... Il y a 12 jours „que j'eus avis de Sierre, que l'ennemi était „résolu à reprendre le 15 la Furca et le „Simplon à tout prix. — Le général Haddik „en informa sur le champ le maréchal, lui „demandant instamment des renforts pour les „points menacés, mais il n'en vint point.

„Le 13 et le 14, les Français attaquèrent „le Simplon et le 15 ils enveloppèrent, avec „10,000 hommes venus du Valais et 5000 „descendus du Grimsel, le faible corps de „Strauch qui ainsi fut anéanti. — Attaqués „le même jour ici par les troupes station„nées au petit St. Bernard, nous nous sommes „maintenus, mais attendons une tentative com„binée entre les cantonnements du grand et „du petit St. Bernard; nous nous hâterons „alors d'aller prendre la position du fort de „Bard, la seule où nous puissions tenir avec „5000 hommes qui nous restent, pour nous „garantir d'une surprise par l'une des 7 vallées „qui aboutissent à notre front, à nos flancs, „et à 5 lieues sur nos derrières. — Et enfin, „pour ouvrir un débouché à nos malheureux „compatriotes fugitifs qui ne savent que de„venir, je demande au colonel Crawfurdt l'au„torisation de former immédiatement 2 ou 3 „compagnies du bataillon qu'il m'avait chargé „de lever en Valais, et qu'il m'a contraint „de licencier avant que son organisation fût „achevée."

CHAPITRE VIII.

14 — 30 Août 1799.

Démonstration à Dettingen. L'archiduc quitte la Suisse. Notice sur l'armée de Korsakow. Pichegru. De Bachmann. De Watteville. Anecdotes sur les Cosaques.

On se consolait au quartier-général de Zurich de ces revers, en se flattant de les réparer incessamment: les Russes s'avançaient à marches forcées et l'archiduc pour accélérer leurs pas, les prévint qu'il allait avec le gros de son armée les attendre au-dessous du confluent de la Limmat et de l'Aar, près du village de Dettingen, ayant momentanément rallié à

lui à cet effet le lieutenant-général Hotzé et 7 à 8000 hommes qui restaient à celui-ci pour couvrir Zurich, après avoir renforcé le corps de Jellachich à Glaris, lequel comptait ainsi 12,000 combattants.

L'intention de l'archiduc était de protéger le passage de l'Aar que devait effectuer le lieutenant-général Korsakow, ce qui eût tourné par sa gauche la position avantageuse qu'occupaient les Français entre la Limmat et la Reuss. — On doutait d'autant moins du succès de ce passage, auquel à la vérité on croyait que l'armée autrichienne prendrait une part active, que les avant-postes de l'aile droite ennemie disaient gaîment aux nôtres, qu'ils avaient ordre de se tenir prêts à décamper. J'avais l'instruction secrète à un signal donné de les débusquer avec mon régiment et quelques troupes légères, puis de gravir les escarpements de l'Uetliberg dans la direction de Wollishofen à Bremgarten.

Une légère démonstration de l'ennemi contre nos gardes avancées, sembla nous indiquer qu'il méditait sa retraite et il parut surtout le confirmer par son immobilité durant nos préparatifs à Dettingen, où quelques tirailleurs seulement se montrèrent le 18 dès le matin, vis-à-vis de 40,000 hommes en ligne qui

protégés par 60 pièces de canon, n'attendaient que l'achèvement du pont qui se construisait à leurs pieds pour franchir la rivière; lorsque sous le futile prétexte qu'un fond rocailleux empêchait d'assujettir les ancres des pontons, cette importante entreprise fut soudain abandonnée.

Un marin anglais, Lord Cammelford, proposa pour obvier à cet inconvénient, de jeter à l'eau quelques pièces de gros calibre, ce dont on ne tint compte; l'étrange détermination qu'on venait de prendre ayant un autre motif, malheureusement trop péremptoire: un courrier de Vienne venait d'apporter à l'archiduc, l'ordre de marcher immédiatement sur Manheim et de ne point coopérer avec les Russes en Suisse, injonction qu'on se garda de divulguer, mais qui étant connue de quelques initiés qui avaient intérêt à la répandre, transpira et devint le texte de fâcheuses conjectures contre la loyauté autrichienne. — Ce qu'il y a de certain, c'est que de cette inexplicable fatalité, dérivèrent toutes celles qui bientôt nous ravirent le fruit du brillant début de cette mémorable campagne. Toutefois l'archiduc, navré de l'abandon où son éloignement allait nous laisser, prit sur lui de le différer assez pour assurer l'exécution des nouvelles dispositions qu'il nous restait

à prendre. — Présumant que notre étonnante irrésolution déciderait Masséna à quelque brusque attaque, il inféra ensuite de son inaction que sa situation était moins bonne qu'on ne la supposait et consentit à prolonger encore l'appui tacite qu'il nous prêtait, afin de profiter de la conjoncture et de donner le temps aux deux corps combinés qui devaient le remplacer, de reprendre sans délai l'offensive sur un autre point; d'autant mieux que le maréchal Souworow, en annonçant au lieutenant-général Korsakow une victoire récente en Italie, lui enjoignait de faire cause commune avec le lieutenant-général Hotzé, jusqu'à ce qu'il pût venir prendre en personne le commandement des forces alliées en Suisse.

On convint en conséquence chez l'archiduc à Kloten, que Korsakow se rendrait avec 10,000 hommes d'élite à Utznach où Hotzé était retourné : qu'ils forceraient de concert les passages du Bragel et de la Wollerau, pour recouvrer le canton de Schwytz et de là tourner par sa droite la ligne de la Reuss, réputée la seule tenable pour les Français, tandis que ce qu'il restait de Russes sur la Limmat emporteraient de front la position de l'Uetliberg hérissée de batteries et d'abatis, qu'ils devaient assaillir en trois colonnes dont celle

du centre, partant de Zurich et ayant mon régiment en tête me serait confiée.

Les 10,000 Russes se mirent soudain en mouvement, franchirent en une marche la distance de 11 lieues de Kloten à Utznach, et tout se prépara de notre côté à les bien soutenir; le bon esprit du soldat semblait nous garantir le succès, lorsqu'au lieu de l'ordre de marcher si impatiemment attendu parut le général Hotzé, se rendant en hâte auprès de l'archiduc. — „Tout est perdu, me dit-il, Kor-„sakow a refusé d'avancer; l'archiduc va donc „irrévocablement nous quitter, et notre pauvre „patrie n'aura bientôt plus rien à espérer que „de la clémence des Français.... Sinistre „augure qui hélas ne tarda guère à s'accom-„plir!“ et ce malheur, il l'imputait hautement à la lâcheté de son collègue, auquel pour le piquer d'honneur il avait offert le commandement de l'expédition, quoique moins ancien en grade que lui. Il exaltait en revanche l'ardeur qu'avait mise le commandant en second des Russes, le lieutenant-général prince Alexis Gortschakow, à dissuader son chef d'une détermination qu'il lui représentait comme un humiliant contraste des trophées audacieusement acquis par Souworow en Italie: il est vrai que si ce jeune seigneur neveu favori

du maréchal, était avide de gloire, il était exempt de responsabilité; si je partageai d'abord vivement son dépit de la timide circonspection de Korsakow, la réflexion m'en fit juger autrement; car mettant avec impartialité toute chose dans la balance, ce dernier me parut n'avoir pas mérité le blâme qu'il encourut en cette circonstance. Sorti de Russie avec 45,000 hommes, à peine en avait-il en ce moment la moitié de disponibles, soit par le détachement qu'il avait dû faire d'Allemagne en Italie, soit par l'absence de la majeure partie de sa cavalerie restée en Souabe pour s'y refaire, soit par le grand nombre de gens exclusivement affectés à l'énorme charroi que les Moscovites traînaient en ce temps-là après eux; soit enfin parceque parmi les combattants effectifs se trouvaient plusieurs Pulks de Cosaques irréguliers, bons tout au plus à poursuivre des fuyards. D'un autre côté, l'Angleterre qui avait promis de joindre à ce corps auxiliaire dès qu'il serait à sa destination, 12,000 Bavarois et 20,000 Suisses qu'elle présumait avoir alors à sa solde, ne put fournir à cette époque que 2400 des uns et à peine 2000 des autres.

Avec des forces tellement inférieures à celles qu'elles venaient relever, il est certain qu'on ne pouvait sans une folle témérité, tenter

sérieusement de débusquer d'une position avantageuse où on l'avait laissé se reconnaître et s'affermir, un ennemi aguerri et plus nombreux, tant qu'on ne l'aurait pas contraint de s'affaiblir sur ce point, pour aller défendre l'Alsace alors dégarnie que l'archiduc devait sous peu menacer d'une invasion.

La faute essentielle de Korsakow en ceci fut, ce me semble, l'imprévoyance avec laquelle il accéda à Kloten, sans hésiter, au plan d'une expédition dont on lui dépeignait le succès aisé, le résultat également brillant et décisif, en le laissant dans une inconcevable ignorance des difficultés locales qu'il aurait à surmonter, et en lui dissimulant à ce qu'il paraît l'ordre donné à Hotzé, de ne pas pousser au delà du canton de Schwytz. Korsakow fut donc excusable de se rétracter, quoiqu'un peu tard, quand il apprit à la fois, et quels obstacles l'attendaient, et qu'on le laisserait pénétrer avec ses seules forces vers Lucerne pour prendre les Français en flanc sur la Reuss et l'Albis, tandis que le reste de ses troupes hasarderait une attaque périlleuse sur le redoutable front de cette position. Ce général n'ayant d'autre espoir de secours actif que celui du peuple dont il traverserait la contrée, tout en courant le risque que celui-ci, surpris et irrité des vexations

indispensables à ses nouveaux libérateurs pour se procurer leur subsistance, loin de s'amalgamer à eux ne cherchât au contraire à se débarrasser de ces hôtes incommodes. — Il est par conséquent évident que Korsakow se fût rendu coupable d'une haute imprudence, en s'enfonçant ainsi dans un pays montueux et coupé, d'autant plus dangereux qu'il lui était inconnu et que ses adversaires par l'habitude qu'ils en avaient contractée, pouvaient en tirer assez d'avantages pour le réduire presque sans combattre à n'y trouver d'issue que des fourches caudines, catastrophe dont la funeste influence pour notre cause eût été incalculable.

Néanmoins les Autrichiens loin d'admettre ces considérations se prévalurent à l'envi du refus d'agir de Korsakow, pour tourner en dérision la jactance attribuée, on ne sait trop sur quel fondement, à ses compatriotes d'Italie accusés d'avoir dit à leurs alliés en y entrant: „*Nous venons vous apprendre à vaincre.*" Ce propos réel ou supposé, devint le germe d'animosités qui allumèrent entre les guerriers de ces deux nations, des haines qui nuisirent nécessairement à leurs communs succès et dont l'éclat faillit avoir en mainte occasion des suites graves.

Les deux généraux s'étant séparés le 29,

non sans aigreur, Hotzé avec ses 21,000 hommes s'étendit de Glaris à Rapperschwyl le long de la rive droite de la Linth, ayant son quartier à Schænnis et se liant par Wésen, Wallenstadt et Sargans, à un corps stationné aux Grisons sous les ordres du général Link. Korsakow, destiné à remplacer l'armée de l'archiduc de Baden à Zurich, jeta 8000 hommes dans cette ville, dont il fit inconsidérément camper la majeure partie sur le Sihlfeld, où serrés entre la rivière et le pied de l'Uetliberg, ils étaient sous le canon des Français, exposés à de perpétuelles surprises, sans espace pour se déployer, n'ayant de débouché que le pont qui conduit dans la place; ainsi parqués derrière la frêle enceinte d'une multitude de petites charrettes, qui par leurs pitoyables attelages de 4 mauvais chevaux de front entravaient les mouvements et en marche obstruaient la route, ils ne pouvaient par conséquent opposer qu'une stoïque et inoffensive résistance à une attaque quelconque. — Il négligea la garde du Zürcherberg et des aboutissants de cette importante hauteur, et malgré tous les avis, n'observa que faiblement la courbe que décrit la Limmat près de Hœngg, qui par sa nature facilitait à l'ennemi le passage de cette rivière. Il aventura en revanche

une division entière au Petit-Baden, à 4 lieues de lui, sans assurer ses communications avec elle; il n'en établit point non plus entre son aile gauche et Rapperschwyl, intervalle de 7 lieues.

Aussi tout en disculpant cet officier-général de l'imputation que lui attira sa prudence à Utznach, ne peut-on disconvenir que ses dispositions subséquentes décelèrent une incurie, qui jointe à sa présomptueuse imprévoyance, ne pouvait que nous devenir fatale. — Je l'observais d'autant plus attentivement, que le commissaire britannique m'avait notifié que mon régiment ferait dorénavant partie de cette armée dont 2 bataillons le relevèrent aux avant-postes de Wollishofen, d'où il fut cantonné à Hottingen et environs à une demi-lieue en arrière de Zurich, ce qui me mit en rapports journaliers avec le quartier-général, où je formai d'utiles relations.

L'archiduc se conformant alors aux volontés de sa cour leva son camp de Kloten, laissant un corps intermédiaire entre Baden et Waldshut sous le général Kienmeyer, et se dirigea vers Offenbourg et Kehl, où de nouveaux lauriers l'attendaient. — Cet excellent prince véritable ami des Suisses, versa dit-on des larmes sur le sort qu'il prévoyait pour eux,

depuis qu'on l'avait obstinément empêché de consommer l'œuvre de leur délivrance, si heureusement commencée sous ses auspices et qu'il avait si fort à cœur d'accomplir. — Il avait précédemment témoigné le désir, qu'on m'envoyât solliciter à Vienne l'autorisation d'une attaque générale avant son départ, démarche qui sans doute aurait été vaine et qui d'ailleurs n'eut pas la sanction de nos diplomates....

Telle était à-peu-près l'esquisse de notre situation, au commencement de l'entr'acte qui selon nos calculs devait ne pas être troublé jusqu'à l'arrivée dans nos contrées du héros du Nord, idole des soldats qu'il ne menait qu'à la victoire, tandis que nous restions dans un honteux repos en face d'un ennemi alerte et rusé. Celui-ci épiait à son aise et savait par le menu ce qui nous concernait, grace aux zélés partisans qu'il conservait au milieu de nous parmi le peuple, augmentés encore par le mécontentement qu'excitaient les vexations partielles de nos nouveaux alliés, réduits par le besoin à en commettre, sans qu'on songeât à y obvier en subvenant comme on le devait à leur extrême pénurie.

Notre vénérable avoyer, navré du départ de l'archiduc auquel il s'était longtemps refusé de croire, parcequ'il n'en avait pas été offi-

ciellement prévenu; consterné des abus dont il était le témoin et qu'il fallut les tolérer; attristé en outre de son isolement, vivait comme ignoré au milieu du fracas et du bruyant cortège qui avaient remplacé la dignité calme et modeste de l'archiduc, de ses généraux et de leur suite, qui tous lui montraient des égards. Il regrettait je crois, de s'être privé de la société et des conseils du banneret Kirchberguer, dont les prédictions s'étaient malheureusement réalisées; il sentit la nécessité de se rapprocher de Korsakow, de s'en faire connaître, de lui mettre sous les yeux l'état réel des choses en Suisse et la manière de s'y concilier l'affection et l'appui des habitants. Il lui fit demander une audience et me choisit pour l'accompagner.

Le contraste de la noble gravité de ce vieillard et de la frivole légèreté du courtisan investi de pouvoir, faisait tableau: je m'attendais à ce que M. l'avoyer, usant de l'ascendant que donnent l'âge et la vertu, entamerait promptement une discussion cordiale mais précise, telle que l'exigeait l'importance du sujet; aussi mon étonnement fut-il à son comble, de voir ce respectable magistrat se répandre en expressions de reconnaissance envers le commandant en chef, d'abord de la discipline

qu'observaient ses troupes, puis de la protection que l'Empereur son maître nous accordait; sans proférer une parole du motif de cette conférence, qui ainsi eut plutôt l'air d'un acte de soumission du représentant d'un pays conquis, que d'une franche et décente réclamation de l'organe d'un peuple ami, voulant être traité comme tel.

M. l'avoyer déjà faible et cassé ne marchait plus guère sans soutien, s'appuyant donc sur mon bras en retournant à son quartier, je lui avouai le sentiment qui m'oppressait: „hélas, me répondit-il, „je sens cela tout comme vous, „mais il eût été inconvenant de débuter dans „ma relation avec un personnage aussi influent „par lui dire des choses désobligeantes....“ Je me tûs, me promettant quoiqu'il en pût arriver, de saisir la première occasion d'enfreindre cette respectueuse bienséance. — Dès le lendemain, me trouvant à l'ordre avec les autres chefs de corps, tous officiers-généraux, le général en chef m'interpella familièrement, se louant d'un ton goguenard des marques de satisfaction et de déférence que M. de Steiguer lui avait données. — Je lui répliquai poliment qu'il s'était mépris sur le sens de ses paroles: que loin d'être satisfait, je le savais profondément peiné des désordres dont les plaintes

quoique vaines lui survenaient de toute part, et dont il se proposait de lui représenter le danger. — Loin de s'offenser il m'interrogea sur les griefs qu'on pouvait avoir; je les lui énumérai: on m'écouta et l'on parut me comprendre, quand montrant de la main nos montagnes j'ajoutai, en élevant un peu la voix: qu'il fallait opter, entre s'assurer là par une exacte discipline de vaillants appuis, ou y rencontrer des adversaires exaspérés si la licence du soldat y était tolérée. — „Que faut-il donc „que je fasse?“ s'écria-t-il. — „Établir des „magasins et régulariser les distributions de „vivres et de fourrages.“ — „C'est aux Anglais“, reprit-il avec humeur, „à y pourvoir.“ — On s'adressa au commissaire britannique attaché à cette armée qui s'arrangea avec des fournisseurs, mais ceux-ci éprouvèrent de grandes difficultés à organiser un mode de distribution, dont les Russes d'alors n'avaient nulle idée; habitués au contraire, à envisager en temps de guerre le lieu qu'ils occupaient comme leur propriété temporaire, et à en extraire par conséquent sans scrupule tout ce qu'il pouvait fournir pour leur entretien. On parvint néanmoins en peu de jours à remédier à cet abus et à arrêter toute réquisition partielle, sauf de la part des Cosaques, réduits de fondation à se

nourrir à leurs dépens, au moyen d'une rétribution annuelle de 12 roubles que le gouvernement leur allouait pour tous frais de l'homme et du cheval, ce qui rendait nécessairement leur présence très-onéreuse.

L'apparition de cette armée en Suisse fut sans doute le plus singulier épisode de notre révolution. Impatiemment attendue par ceux de nos compatriotes, qui sans cependant s'en dissimuler les inconvénients comptaient pour beaucoup son assistance, je ne pus me défendre de sérieuses craintes en la voyant. — Si au premier aspect, elle justifiait l'idée avantageuse presque gigantesque qu'on s'en était formé, l'illusion faisait bientôt place à cette vérité, que la force des moyens est toujours relative à la nature des choses. — L'air martial de ces robustes fantassins, agiles sous un lourd équipement minutieusement imité des vieux Prussiens de Frédéric; l'extérieur baroque et farouche de ces cavaliers nomades, nous apportant la vivante image des mœurs et des costumes de ces tribus répandues sur les rives du Don et dans les gorges du Caucase: la dureté des commandements et le pas accéléré de ces épais bataillons, marchant alternativement au lugubre roulement de grosses caisses de tambours détendues, et à la vive cadence de

chants argentins et sonores, dont les strophes retentissaient par pelotons de la tête à la queue des colonnes; tout cet ensemble imprime d'abord l'étonnement et une sorte de respect. Mais examinées plus attentivement, on juge aisément que ces troupes endurcies dans les frimats du Nord ou sous le soleil d'Asie, que n'ont pu arrêter ni les remparts d'Ismaïl, ni les efforts désespérés des Polonais, sont peu propres à une guerre savante dans un pays de montagnes, où l'individu de tout grade doit pour bien faire, être doué d'art et d'intelligence. Le Russe négligeait et méprisait même les précautions de sûreté généralement usitées; la communauté de service avec lui était ainsi également pénible et difficile; se confiant durant la nuit, à l'intervention de Saint-Nicolas et à une chaîne de sentinelles immobiles, on l'eût aisément surpris et mis en désordre. Astreint dans les rangs à une rigoureuse discipline, il osait tout hors delà pour se procurer sa subsistance; l'arrachant brutalement là où elle lui était contestée, et quand il ne trouvait pas à apaiser sa faim, s'en vengeant par des cruautés: ainsi vit-on à Utznach, une maison impunément réduite en cendres par des soldats, parcequ'ils manquaient de pain. — D'autres disparates frappaient non moins l'observateur: les

généraux et leurs entours, presque tous gens de qualité, conservaient le vernis de la brillante cour de Catherine sous le grotesque costume que leur bizarre despote leur avait imposé; tandis que leurs subalternes, plus servilement dévoués à ses caprices, semblaient être d'un siècle de civilisation en arrière, par la grossièreté souvent choquante de leur ton et de leurs manières et par leur profonde ineptie. Soumis à des punitions contraires à nos préjugés, ils n'en étaient pas moins d'une arrogance extrême, tout en se prévalant de l'ukase de leur Empereur contre le duel pour se refuser effrontément à toute réparation d'offense. Nous ne pouvions guère frayer avec eux; considération qui augmenta notre regret d'être séparés de l'armée autrichienne dont nous possédions l'estime, dont nous connaissions les usages et où nous avions formé d'étroites relations; cependant nous n'eûmes, sauf quelques altercations individuelles, qu'à nous louer des Russes, dont à tout prendre l'infanterie en masse était sans contredit la plus propre par sa solidité, par sa fermeté à toute épreuve soit à découvert soit derrière un retranchement et par sa vélocité et son audace dans l'attaque, à débusquer de vive force les Français des positions qu'ils tenaient encore chez

nous. — Il suffisait pour cela de savoir tirer parti de cette valeureuse intrépidité que nul obstacle, nulle résistance n'intimide; grace peut-être au double avantage de la vigueur physique, jointe à la conviction morale de ne succomber qu'à l'heure venue, argument tranchant pour la victoire... Mais avec ces troupes il fallait s'en tenir à marcher et à des charges à l'arme blanche; s'interdire également le feu de mousquéterie auquel elles étaient mal exercées, et toute évolution devant l'ennemi vu l'inhabileté des officiers, dont en revanche la bravoure donnait en toute occasion l'exemple et ne connaissait aucune borne.

La cavalerie quoique proportionnellement trop nombreuse et aussi brave, méritait moins de confiance; haut montée, pesamment harnachée, habituée à se mouvoir en rase campagne, nos localités montueuses ou resserrées, nos chemins étroits, nos murs et nos haies de clôture la génaient d'autant plus qu'elle manquait d'instruction et de souplesse, ne connaissant d'ailleurs rien au service d'avant-postes ou d'éclaireurs, dont le soin était abandonné aux Cosaques qui en échange s'en acquittaient avec un zèle et une dextérité surprenante. — S'éloignant isolément dans une direction donnée et à plusieurs lieues du gros de l'armée,

franchissant ainsi en pays inconnu rivières et ravins; s'enfonçant dans les bois sans jamais s'égarer; répandant l'épouvante par leur apparition soudaine jusque sur les derrières de l'ennemi, où ils faisaient par fois d'importantes captures; observant et rendant compte de tout avec précision, tant qu'on ne leur avait opposé aucune résistance; car à la moindre démonstration, le Cosaque saisi d'effroi, fuyait avec rapidité et semait alors de fausses alarmes, tant sa timidité naturelle contrastait avec son farouche extérieur.

Vêtu d'un large pantalon, d'une sale et courte tunique brune, rouge, ou bleue, un bonnet de pelisse sur la tête, une longue et frêle lance et un petit fouet à la main; un sabre, quelquefois un ou deux pistolets à la ceinture, un fusil à fourchette en bandoulière; accroupi sur un cheval de chétive apparence, mais d'une force et d'une vitesse incroyable, en ayant souvent un ou deux en liberté à sa suite, et pour bride un licou, voilà le Cosaque.

Ils se ressemblent tous de physionomie, et explorent une contrée en peu de jours avec une sagacité parfaite, soit pour retrouver chacun son chemin, soit pour reconnaître sur le terrain un peu mol, la trace du nombre et de la direction de gens ou bêtes qui y ont récemment

passé, s'orientant à merveille de jour par le cours du soleil et de nuit par celui des étoiles. Ils ne négligent à la vérité aucune occasion de butiner, dévalisant même sans scrupule leurs amis quand ils le peuvent sans coup férir; mais il ne faut pas confondre les Pulks avec les escadrons de Cosaques réguliers, qui de même origine en diffèrent essentiellement, étant assujettis dès leur enfance à la règle du métier; au lieu que les premiers, miliciens de leurs tribus et la plupart pères de famille, ne servent que temporairement. Tous diffèrent également de ces lanciers tartares, aussi remarquables par leur formation que par leur belle tenue, dont un régiment figurait à cette armée. A sa tête marchaient aux côtés du colonel, sa femme jeune et belle et leur fils encore enfant; le premier rang composé de nobles, supérieurement montés, était vêtu de l'habit national écarlate orné de tresses d'argent, tandis qu'au second rang étaient leurs écuyers portant de larges casaques bleues à brandebourgs, armés seulement du cimeterre et de pistolets. — Ce régiment était me dit-on, l'hommage militaire d'une colonie, à laquelle l'impératrice Catherine avait accordé un refuge et des terres.

Mais ce que l'armée russe en Suisse avait

de vraiment défectueux, c'était son charroi. Une multitude de petites charrettes à deux roues, attelées de 4 misérables chevaux de front, conduites par des demi-sauvages qui n'observant aucun ordre dans les routes, les encombraient d'une manière inextricable et contrastaient à l'œil avec le train destiné aux hôpitaux, qui adroitement calculé sur l'effet de l'imagination, offrait à la vue du soldat un nombre de berlines pour le transport des malades, mais qui dans la réalité n'étaient que des coffres grossièrement façonnés comme des caisses de carrosses, sans doublure et mal suspendus, où les patients étaient plus à plaindre que sur nos chars rustiques garnis de paille. D'ailleurs on ne pouvait comparer au dénuement où était cette armée de tout ce qui tient au traitement des blessés, que le stoïcisme que ceux-ci montraient dans les plus cruelles souffrances.

Dans cet état de choses et tout en rendant justice à la supériorité de l'infanterie russe, ainsi qu'au dévouement de l'armée entière, qu'un saint zèle animait contre des ennemis qu'elle qualifiait d'impies, je comptais peu sur l'issue d'une lutte dont le premier choc ne pouvait tarder et devait être décisif. — Si les Français après leurs défaites en Italie le

redoutaient, on ne pouvait se dissimuler que leurs nouveaux adversaires s'inquiétaient de la nature du terrain où ils devaient agir : accoutumés à se mouvoir largement en pays ouverts, les aspérités du nôtre et la gêne que leur imposaient nos possessions clôturées les intimidaient, impression qui naturellement ralentirait leurs efforts et nuirait à leur énergie. — D'un autre côté, il était aisé de se convaincre que ce qu'il nous restait d'Autrichiens, se concentrerait insensiblement de manière à se replier brusquement au besoin sur le Rhin ; et enfin le départ de 6 des meilleurs bataillons du corps de Hotzé pour rejoindre l'archiduc, achevait de confirmer le funeste présage de ce prince à notre égard.

Imbu de cette triste prévention, je conjurai M. l'avoyer de se mettre en lieu de sûreté, mais il s'obstina à attendre à Zurich le dénouement, quel qu'il fût. — Je sollicitai aussi infructueusement la translation de nos hôpitaux à Lindau, et compris qu'il fallait se résigner à la chance d'événements qu'on ne pouvait empêcher ; déplorant néanmoins le trompeur espoir de nos compatriotes de l'intérieur d'une prompte délivrance, qui en les induisant à quelque démarche inconsidérée, pouvait empirer leur sort.

Il devenait chaque jour plus notoire, que si l'exécution du vaste plan formé pour écraser la révolution, demeurait subordonné à des fluctuations ministérielles, au lieu de l'être principalement à des généraux capables et investis de pouvoirs suffisants, il resterait sans effet; et que bientôt peut-être cette noble entreprise serait abandonnée malgré sa haute importance pour la saine partie de l'humanité.... Mais les personnages alors influents parmi nous, se distraisaient de ces grands intérêts en s'occupant de minuties, plus propres à s'aliéner les esprits qu'à les rallier vers le seul objet digne de les captiver. — Il fut par exemple question de conférer à Pichegru ex-général républicain français, le commandement des levées Suisses dont le lieutenant-général Hotzé avait été revêtu. — Le commissaire anglais Crawfurdt notifia au général de Bachmann de se disculper au gré du roi de Sardaigne, des imputations dont on l'avait noirci, et l'arrivée successive de nouveaux aspirants aux faveurs britanniques vint encore alimenter ce foyer d'intrigues. — Un capitaine de Rieding de la Thurgovie, quoique peu connu et sans crédit dans son pays, obtint l'agrément d'y lever un bataillon de ligne, mais dût ensuite y renoncer. — Le colonel de Watteville que son mariage avait engagé à quitter Berne,

essaya aussi de tenter fortune à Zurich où je l'accueillis cordialement: précédemment major d'un régiment de notre nation en Hollande, il retrouva dans le mien plusieurs officiers qui avaient servi sous lui et qui désiraient secrètement de l'avoir pour chef, témoignage flatteur sans doute et qui l'honorait. — D'ailleurs se lamentant du passé, frondant le présent et n'espérant guère de l'avenir, donnant ingénûment à entendre que son dévouement actuel était de circonstance, recherchant néanmoins les occasions de payer de sa personne, il se montra avec bravoure devant l'ennemi sans y avoir de vocation directe. Il refusa le commandement des levées Schwytzoises que M. Wickham lui offrit, et se contenta de la demi-paye de colonel sans emploi, en attendant qu'il pût lever un corps dans son canton. — Le baron de Roll de Soleure, colonel du régiment de son nom au service anglais et confident du comte d'Artois, ne tarda pas non plus à paraître, chargé d'une mission secrète dont j'étais averti et sur laquelle je reviendrai.

Zurich était ainsi fort animé: c'était au dire d'un mauvais plaisant, par allusion au repos et aux divertissements des quartiers d'hiver, *un brillant quartier d'été;* fourmillant de troupes dont la bigarrure faisait tableau et dont l'ori-

ginalité fournissait journellement maintes particularités. — Pour faciliter les transactions individuelles et prévenir les mal-entendus, source ordinaire de disputes, on avait imprimé et distribué dans la bourgeoisie un petit vocabulaire russe et allemand, précaution qui causa souvent de plaisantes méprises par l'embarras mutuel de la prononciation, et fut inutile aux Cosaques généralement peu familiarisés avec la langue de leurs maîtres. Ceux-ci étant sans argent, n'achetaient pas, s'en dédommageant par de petites licences tellement comiques ou naïves, que le public semblait y prendre plaisir. J'en vis un amenant à une forge 3 chevaux sans fers et qui probablement n'en avaient jamais eu; résistant violemment de la dent et du pied aux apprêts de leur ferrure, les badauds se groupèrent autour d'eux, j'étais du nombre: le maréchal expert dans son art, se mit hardiment à l'œuvre et aidé de ses gens, garrotta de ruse ou de force ces animaux effarouchés, les coucha sur le pavé et parvint non sans peine à les ferrer. — Le Cosaque rayonnant de joie offre au forgeron *un batz* en payement, celui-ci fait signe que cela ne suffit pas; l'autre croit, ou feint de croire qu'il ne veut rien accepter, et pour lui en témoigner sa vive reconnaissance il se jette

à son cou et l'embrasse à l'étouffer; plus il se débat, plus il le serre, lui appliquant sur la figure sa longue et sale barbe et d'amples baisers; puis le lâchant d'un bras pour s'en appuyer sur sa lance, saute lestement en selle et disparaît, accompagné des risées des témoins qui pour consoler le dupé, lui conseillèrent d'aller se laver.

Une autre fois un de leurs détachements montait, un à un, au petit pas une des rues étroites de la ville, où un boulanger achevait de mettre sa fournée en montre: pour les considérer mieux il s'avance, tournant le dos à sa boutique, les regarde arrivant ainsi à la file, sans s'apercevoir que chacun d'eux en s'en allant, jette adroitement sa lance en arrière par dessus l'épaule, pique un pain et l'enlève; ce ne fut qu'après avoir vu passer le dernier de la bande que se retournant ébahi, il voit son étalage vide et ses miches fuyant dans les airs d'un train à ne pas les atteindre... il régala ainsi gratuitement ces pauvres drôles d'un pain qu'ils convoitaient comme une rare friandise, et fut moins courroucé peut-être de leur escroquerie que des railleries de ses voisins, dont aucun n'avait daigné l'avertir de veiller mieux à son débit.

Je terminerai ce puéril épisode par un trait

plus caractéristique: me promenant un jour dans les faubourgs avec un officier de l'état-major, nous rencontrons un Cosaque à cheval conduisant un dragon français à pied, la corde au cou. J'exprime à mon compagnon mon indignation de ce dur traitement: — „Cet homme „est sa capture, me dit-il, selon nos lois il „lui appartient.“ — J'insiste pour qu'on le retire de ses mains et qu'on l'envoie au dépôt, et tandis que l'officier russe entre en pourparler avec le Cosaque, j'interroge le Français sur sa mésaventure: c'était un jeune conscrit; il me répondit d'une voix rauque et avec l'accent du découragement: „Il m'a surpris derrière „une haie... et au lieu de me faire tuer, je „me suis laissé prendre comme une bête et „me voilà...“ Vous maltraite-t-il? — „Non: „j'aimerais bien mieux qu'il me maltrai*tât*; mais „le b.... partage au contraire avec moi ce „qu'il a de meilleur et je sais bien pourquoi: „il veut *m'engraisser* et quand je serai gras, „il me mangera...“ Et sur ce que je me pris à rire de sa simplicité, il ajouta énergiquement: „Çà n'est pas gai pourtant.“ — Mais je le tirai promptement de peine, un écu au Cosaque en fit la façon et me valut de si grands remercîments de celui-ci, qu'il oublia d'abord de reprendre sa corde, puis pour la ravoir courut

après, effrayant ainsi son prisonnier qui crut devenir une seconde fois sa proie.

Cette rencontre me prouva jusqu'à quel point ces gens quoique poltrons s'aventurent à la découverte, le plus souvent dans l'espoir du butin; et combien cependant malgré leurs habitudes pillardes, ils sont généralement bons et humains, ce dont j'ai recueilli divers traits.

Quant à la terreur du jeune dragon d'être mangé, elle s'explique par une lettre trouvée sur un de ses camarades conscrits, tué dans une affaire d'avant-poste: elle était adressée à sa mère en France, lui racontait que les Russes étaient en présence, et comme un fait certain, qu'ils se nourrissaient de préférence de chair humaine....

CHAPITRE IX.

30 Août — 28 Septembre 1799.

Fautes de Korsakow. Hotzé blessé. Le baron de Roll. Départ du commissaire Crawfurdt. Préparatifs pour la jonction avec Souworow. Attaque des Français. Bataille de Zurich. Mort de Hotzé. Position de mon régiment. Retraite au delà du Rhin. Retraite de Korsakow et de Titow.

Ce fut en ce temps à-peu-près que le comte de Stackelberg arriva à Zurich, en qualité de ministre-plénipotentiaire de Russie. — Ses instructions coïncidaient avec les intentions du cabinet de St. James, de rétablir l'ancienne Suisse en tout point. — Mais il parut étonné de ne pas trouver réunis à l'armée de Korsakow,

les renforts de Suisses et de Bavarois, tels que les Anglais s'étaient engagés à les fournir, et sans lesquels le général ne pouvait garder que précairement la ligne que l'archiduc lui avait laissée, qui exigeait avant tout la permanence d'un corps aux environs de Kloten pour couvrir au besoin les approches du Zürcherberg, dont les Français, s'ils prenaient l'offensive, chercheraient indubitablement à s'emparer; le sort de la place dépendant de l'occupation de ces hauteurs qui la dominent de si près.

Il était non moins évident, que les postes placés dans la direction d'Altstætten à Engi et Wollishofen au pied de l'Uetliberg, ne pouvaient résister à une agression, étant exposés par la nature du terrain à être assaillis à l'improviste par des forces majeures, et privés d'espace pour se déployer. — Au demeurant la ville étant bien fortifiée sur ce front, il ne fallait y aventurer au dehors que de faibles détachements. Korsakow continua néanmoins à y porter ses plus grandes forces, au lieu de les réserver à se prémunir du danger d'être coupé de Hotzé, dont l'aile droite n'avait d'intermédiaire avec lui d'Utznach à Zurich, que quelques piquets de cavalerie. — Or les Français avaient d'autant plus de facilité à jeter

un corps dans cet intervalle en traversant de nuit le lac, que les habitants des deux rives leur étaient ostensiblement dévoués. On obtint enfin et non sans peine, qu'il envoyât 2 bataillons à Rapperschwyl, sous les ordres du général-major Titow dont la sagacité et la bravoure étaient reconnues.

Le 3 Septembre je dus pareillement y marcher avec ma troupe: au moment du départ, on m'informa que mes chasseurs la plupart Soleurois, refusaient de se rapprocher ainsi des petits cantons, s'offrant impudemment en échange à donner à l'instant l'assaut à l'Uetliberg, et qu'ils avaient dépêché des émissaires aux autres compagnies pour les entraîner dans leur désobéissance. — Les officiers présents n'ayant pu la réprimer, me prièrent d'y interposer mon autorité. Je soupçonnai avec raison que cette mutinerie avait été fomentée par un compatriote de ces gens, le major de G.; j'exigèai sévèrement qu'on obéît; quelques chasseurs restant en arrière, je les fis saisir et conduire garrottés à Rapperschwyl, où ils furent châtiés, reconnurent publiquement leur faute et en implorèrent l'oubli.

Telles étaient les entraves que je rencontrais sans cesse, qui me rendaient le maintien de la police parmi mes gens d'autant plus

difficile, que nous n'avions ni réglement, ni articles de guerre précis, et qu'au lieu de l'assistance que j'avais droit d'attendre de mes officiers, j'éprouvais de plusieurs d'entr'eux des contrariétés secrètes, que j'évitais d'ébruiter pour ne pas altérer la bonne réputation du corps; préférant faire un pénible cours de patience, qui certes ne me montra pas sous de favorables couleurs ceux de mes compagnons de fortune, capables de sacrifier l'avantage public à d'injustes et chétifs ressentiments contre un chef qui les traita toujours avec une cordiale impartialité.

Pour éclairer les mouvements de l'ennemi et assurer mieux nos communications, on arma une flotille de 12 barques et bâteaux, répartis en diverses stations depuis Zurich à Schmérikon, qui croisaient jour et nuit d'un bout du lac à l'autre. Cette flotille était sous la direction d'un Anglais, lieutenant-colonel de l'état-major autrichien, et la plupart de ses embarcations commandées par d'anciens officiers de la marine royale de France, passés au service de l'Empereur. — Mon régiment y fut distribué par détachements, de sorte que libre de ma personne, je pus partager mon temps entre le lieutenant-général Hotzé qui m'appelait journellement à Kaltbrunnen, et les généraux russes qui me demandaient à Zurich.

Le 7, Hotzé après 2 jours de combats meurtriers où il fut atteint d'une balle à la gorge qui faillit être mortelle, fut contraint d'évacuer la partie supérieure du canton de Glaris, depuis Schwanden à Næfels. — Se concentrant alors entre Mollis, Wésen et Utznach, son front couvert en entier par le cours et les marais de la Linth était réputé inexpugnable, tandis que sa gauche se liait moins solidement qu'auparavant avec le corps stationné au pays des Grisons, duquel par conséquent on était inquiet, pouvant être attaqué avec avantage par le col du Crispalt; afin d'y remédier on renforça le général Jellachich à Sarganz. — Quoique Hotzé eût défendu la vallée de Glaris avec autant d'opiniâtreté que de valeur, l'archiduc lui adressa des reproches d'avoir perdu du terrain; il y fut si sensible, qu'il songea à quitter son commandement. Il m'en prévint le jour où il attendait la réponse du prince à la demande d'un congé, sous prétexte de sa blessure. Mes instances pour le dissuader de sa résolution l'ébranlaient, lorsque son courrier arriva: l'archiduc le laissait sèchement libre de faire ce que le soin de sa santé lui prescrirait. — Offensé de cette froideur apparente, il sembla irrévocablement décidé à se retirer à St. Gall et ne se rendit qu'avec peine aux

pressantes sollicitations du colonel Plunket, appuyées de l'énumération des suites funestes qu'aurait son absence pour la cause que nous servions.

Peu de jours après il se félicita de sa généreuse détermination, en acquérant la certitude que le maréchal Souworow nous réjoindrait avec les Russes d'Italie, dès que la citadelle de Tortone qu'il serrait de près, se serait rendue. — Cette nouvelle fut apportée par un aide-de-camp, chargé d'enseigner aux troupes de Korsakow et à celles de Hotzé, la tactique à employer contre les Français: on devait traverser à la course le terrain exposé à leur mitraille, s'arrêter un instant pour se rallier et reprendre haleine sous le feu de leur mousquéterie, puis les aborder impétueusement à la baïonnette, et enfoncer ainsi leurs deux lignes ou même une troisième, fût-elle de cavalerie. Il inspirait une telle confiance à ses compatriotes, que n'admettant aucun doute sur le plein succès de cette nouvelle et audacieuse méthode de combattre, officiers et soldats mirent un empressement inexprimable à se conformer par de puérils simulacres, à ce qu'on leur disait être l'intention du maréchal; d'ailleurs l'espoir de le revoir bientôt portait leur joie jusqu'au délire, tous en parlant de lui l'appelaient le

Père, tous le tenaient pour un être inspiré et invincible...

Les Autrichiens en revanche montraient moins de ferveur; ils ne jugeaient pas de leur dignité de se mettre à l'école, promettant d'exécuter devant l'ennemi ce qui leur serait prescrit; tiédeur qui provenait malheureusement du peu d'union entre les deux armées, où la jalousie tenait lieu de cette noble émulation qui produit de grandes choses.

Hotzé me témoïgna le désir que j'entrasse en relation directe avec le lieutenant-général Alexis Gortschakow, qui selon lui, devait bientôt avoir plus de prépondérance que Korsakow: je me rendis en conséquence à Zurich, où il me fit le meilleur accueil, m'initia dans les projets du maréchal son oncle, qui se proposait entr'autre d'entrer en Suisse par le St. Gotthard et de se diriger par les cantons d'Uri et d'Unterwalden sur Lucerne. Je me permis de lui démontrer l'impossibilité physique du passage par terre d'Altorf à Unterwalden, et celle presqu'aussi absolue du trajet par eau de Flüelen à Stanz-Staad, sans un grand nombre d'embarcations. — Un courrier immédiatement expédié à Tortone instruisit le maréchal de la nature de ces obstacles, en lui indiquant le défilé du Schæchenthal comme à la rigueur

propre, à faire défiler son armée depuis le canton d'Uri au canton de Schwytz, d'où l'on pouvait également se diriger sur Lucerne.

Retenu à Zurich pour attendre l'ultimatum du maréchal je voyais journellement Korsakow, déployant un luxe oriental à sa table, dont il faisait les honneurs en homme du grand monde, s'occupant plus de ce genre de représentation que des choses essentielles.

Je fis alors la connaissance du colonel baron de Roll: je le savais confidentiellement dépêché par le comte d'Artois, qui désirait passionnément faire sa rentrée en France dans son ancienne charge de colonel-général des Suisses et Grisons, et s'entourer à cet effet de ce que nous aurions de corps réguliers, mesure qui me semblait aussi impolitique pour lui qu'inconvenante pour nous, ce dont je ne me cachais pas. Le baron de Roll ayant été choisi pour sonder le terrain, j'attribuai les prévenances qu'il me fit à l'intention de me convertir; mais loin d'y réussir, il s'offensa de ma franche déclaration, que ce serait nuire à notre cause que de l'associer à celle des princes, auxquels la Vendée et la Bretagne offraient des cœurs et des bras pour recouvrer le trône; tandis qu'exclusivement dévoués à la délivrance de notre patrie, si nous y parvenions, nous pour-

rions mieux servir ensuite à l'affermissement de la monarchie. Il me répliqua par cet argument selon moi si déplacé, qu'on retrouve dans les pamphlets du temps: „Monsieur est-il donc „fait pour aller *chouanner?*"

On sut bientôt, que ce voyage sur le continent avait été indéfiniment ajourné: le baron de Roll changea alors soudain de batterie et s'attacha sérieusement à notre quartier-général, pour s'y occuper de ses propres intérêts. Issu d'une ancienne famille de Soleure, âgé d'environ 60 ans, il avait l'air d'en avoir à peine 40. Suisse autant que peut l'être un habitué de Paris où il vivait dès son enfance; sans autre connaissance locale de son pays que les maisons de ses amis, il conservait néanmoins avec une séduisante facilité d'élocution, ces formes rondes et simples que l'opinion nous attribue, qui lui valaient d'ordinaire, d'être jugé d'emblée franc et bon homme dans toute l'étendue du terme; toutefois il était fin, souple, rusé et délié comme il fallait l'être, pour obtenir et conserver une préférence de la part d'un prince jeune et volage, entouré de courtisans. Le baron de Roll ne considérant guère auparavant la Suisse que comme un régiment des gardes, et son avancement comme son patrimoine, sut se faire une réputation de droiture

qui le soutint au delà du naufrage que subirent les fortunes de ce genre.

Choisi par le comte d'Artois pour l'accompagner dans son émigration, il parcourut avec lui diverses cours et sut en profiter d'abord pour obtenir à Londres, la levée très-lucrative d'un régiment censé composé des débris du malheureux régiment des gardes, ressource urgente à l'indépendance de sa situation et dont il sut éluder les ennuyeux soins de formation, en faisant solliciter par son prince de n'être point éloigné de sa personne; ainsi placé, il acquit une plus grande habitude des hommes alors au timon des affaires, habitude qui avec un peu d'art, permet de jouer au besoin les premiers rôles au moins en doublure. La révolution suisse s'était dès-lors préparée et effectuée sans qu'il eût pris la moindre part ostensible contr'elle, chose assez simple, car de fait il était aussi étranger à son pays qu'à son régiment qui se battait en Corse et se fondait en naufrages, tandis qu'il en mangeait tranquillement les revenus à Londres.

Mais la guerre continentale ayant recommencé et les Anglais se disposant à nous fournir des subsides, le patriotisme du baron de Roll prit son essor: familiarisé avec la marche des cours, surtout avec celle des ministres et de

leurs bureaux, il attendit aussi la reddition de Zurich pour se montrer. Accueilli par plusieurs de ses compatriotes comme un ancien ami ou comme un homme aimable, par tous comme un nouveau compagnon de fortune, il le fut de quelques-uns comme un homme instruit, loyal, désintéressé, incapable de se mêler d'intrigues dans la défense d'une cause aussi belle. — Il avait pour lui le prestige de la nouveauté et auprès des principaux chefs, celui de ce vernis du grand monde, heureusement encore rare parmi nous. — On le citait déjà comme le plus propre à figurer à la tête de nos levées, quoiqu'il ne fût militaire que d'habit et de cour. Sa qualité de plus ancien chef-de-corps de notre nation au service de S. M. britannique, lui donnait une sorte de prééminence sur les autres, depuis surtout qu'il paraissait notoire, que l'Angleterre nous regardait moins comme un peuple à rétablir immédiatement dans ses précédentes institutions, que comme une pépinière de soldats à utiliser pour la durée de la guerre, plan sans doute contraire à l'esprit de nos conventions de Vienne, mais auquel il convenait de se prêter de bonne grace, selon l'adage de M. l'avoyer: „de jouer avec les „cartes qu'on a“, et parce qu'en fin de compte, le résultat devait être à-peu-près le même.

M. de Roll consulté et écouté par le ministre britannique Wickham, ouvrit l'avis de réformer mon régiment pour en créer successivement 6 autres, l'un desquels lui serait réservé quoique déjà propriétaire de Royal-étranger.

Le 12 Septembre, les Français tâtèrent les Russes à Wollishofen et en furent vivement repoussés : j'en allai rendre compte au lieutenant-général Hotzé qui impatient de rentrer en action, calculait que le 17 l'attaque générale concertée avec le maréchal aurait lieu, et voulait en conséquence que je fisse soulever le pays de Vaud pour le 20. — Je lui observai le danger pour ses habitants de cette mesure, dans l'opinion où j'étais, qu'avant notre jonction avec l'armée d'Italie, les Français tenteraient une agression que nous étions faiblement en passe de repousser, vu les dislocations préliminaires que nous avions à effectuer et les retards que pouvait éprouver le maréchal.

Hotzé persistant selon sa coutume, j'obtins qu'il s'en rapporterait à la décision de M. l'avoyer que j'allai consulter à Zurich. — Non-seulement il ne vit aucun inconvénient à se conformer au désir du général, mais il se chargea d'écrire à cet effet aux personnes qui devaient diriger les mouvements de l'intérieur.

Le prince Gortschakow non moins impatient d'agir que Hotzé, n'admettait point non plus ma circonspection ; convaincu néanmoins qu'ainsi que je le lui expliquai, la marche du maréchal serait infailliblement ralentie par la nécessité de défiler en maints passages homme à homme, il allait lui expédier un second courrier pour le prévenir de cet inconvénient, lorsqu'on en reçut un de sa part, annonçant un retard de quelques jours, afin d'assurer la reddition de la citadelle de Tortone dont la résistance se prolongeait au delà de ses premiers calculs.

En revanche les avis de l'intérieur s'accordaient à annoncer de grands préparatifs des Français pour une attaque générale, dont nos émissaires donnaient les détails circonstanciés. Le prince Gortschakow me les ayant communiqués, j'en conclus que les efforts de l'ennemi tendraient principalement à couper le corps d'armée de Hotzé de celui de Korsakow, puis à culbuter l'aile droite de ce dernier pour gagner les hauteurs du Zürcherberg et à lui fermer ainsi ses deux retraites sur Églisau et Winterthur; qu'il fallait donc être particulièrement sur ses gardes entre Hœngg et Wettingen, où l'on savait qu'il était arrivé par terre un transport de bâteaux. — Le prince qui faisait les fonctions de major-général, m'assura que tout était

prévu: mais n'ayant été attaqués ni le jour indiqué, ni le lendemain, on qualifia cet avis de fausse alarme et l'on n'y songea plus.

Le commissaire anglais Crawfurdt dont les opérations paraissaient ne pas être agréables à M. Wickham passa à l'armée de Hollande, et celui-ci quoique nullement militaire, prit momentanément à lui la direction des détails de cette partie, annonçant que Lord Mulgrawe en serait chargé de la part de S. M. britannique, avec le rang d'inspecteur-général des troupes suisses. En attendant M. Wickham aidé des conseils du lieutenant-général baron de Salis, du colonel baron de Roll et du colonel F. de Watteville, préparait une nouvelle ordonnance pour les régiments à créer, annullant celle que le colonel Crawfurdt avait promulguée; ce dernier avait pareillement annullé le réglement donné par le lieutenant-général Hotzé, sous l'autorisation de M. Talbot prédécesseur de M. Crawfurdt.

M. Wickham me prévint alors que le moment était venu de remplir sa promesse, de donner à mon fils la sous-aide-majorité que M. Crawfurdt lui avait illégalement refusée; il m'enjoignit de le nommer à cet emploi et m'engagea sa parole qu'il serait agréé, me priant seulement de différer encore un peu

afin de ne pas heurter M. Crawfurdt. — Il me dit aussi que mon régiment serait le seul corps suisse qui participerait à la grande attaque, afin que j'eusse l'honneur d'entrer à sa tête à Berne, après quoi il serait licencié et que j'en léverais un au pays de Vaud, en conservant ce que je voudrais des officiers et soldats que j'avais actuellement. Arrangement qui m'aurait d'autant mieux convenu, que je connaissais l'impossibilité d'amalgamer le mauvais esprit qu'avaient introduit parmi nous quelques-uns de nos camarades, avec ce bon esprit de corps sans lequel jamais une troupe ne va parfaitement bien.

Le délai survenu dans la marche du maréchal, s'employait à perfectionner les dispositions qui devaient s'exécuter de concert le 24, 25 et 26, entre les troupes qu'il amenait et la totalité des forces alliées en Suisse. — Le premier jour les corps autrichiens stationnés au pays des Grisons et à Sargans, devaient s'emparer du canton de Glaris et du Bragel pour couvrir la gauche de Hotzé qui le lendemain renforcé de 5000 Russes, aurait emporté Einsiedlen, la Schindeleggi et l'Albis; tandis que la flotille réunie à Rapperschwyl, menacerait la rive opposée et débarquerait dans la nuit suivante près de Zurich les déta-

chements qu'elle avait à bord. Ceux-ci se joindraient à la colonne de gauche des Russes qui le troisième jour devait tourner la position de l'Uetliberg, pendant qu'une seconde colonne enléverait de vive force les abatis et les redoutes de la route de Zurich à Bremgarten, et qu'une troisième plus forte que les deux autres, longerait la rive gauche de la Limmat jusqu'auprès de Wettingen, où la division postée au Petit-Baden devait se réunir pour marcher ensemble sur Mellingen, point de concentration des trois colonnes de Korsakow.

Tous ces mouvements devaient être exécutés lorsque le maréchal déboucherait du canton d'Uri au Muottathal, afin que rien ne l'arrêtât jusqu'à Lucerne, point d'appui désigné de la gauche de l'armée réunie qui ensuite devait se porter en entier en avant sur Berne, Soleure et Bâle.

Connaissant la répugnance de la plupart de mes gens à rentrer dans les montagnes des petits cantons, et fidèle à ma maxime d'user en leur faveur autant que le bien du service le permettait, de la condescendance que me témoignaient les généraux, j'obtins que mon régiment ne fût pas compris dans les 5000 hommes dont Korsakow devait renforcer Hotzé.

Celui-ci se rendit incognito à Zurich pour y

conclure les derniers arrangements à prendre: il fit le trajet par eau, arriva de nuit et traversa la garde avancée du port en enjambant les hommes qui la composaient, tous profondément endormis. Je cite ce fait, comme un exemple de la négligence avec laquelle les Russes se gardaient.

Nous engageâmes de concert M. l'avoyer à demander que le corps d'émigrés du prince de Condé qui faisait alors partie des armées russes, arrivant de ses cantonnements de Volhynie n'entrât pas en Suisse, et l'on y eut égard.— Ce corps, si digne de respect par les malheurs et le dévouement auxquels il dut son origine, s'était nui dans l'opinion par son indiscipline: comptant d'ailleurs proportionnellement beaucoup moins de soldats que d'officiers, ceux-ci par conséquent fort nombreux, affectant la plupart une arrogance toujours répréhensible mais qui se tolère encore moins dans l'infortune, s'étaient aliénés à un haut degré les habitants des pays amis ou ennemis qu'ils avaient parcourus. — Il fut stationné aux environs de Constance, où le baron de Roll se vit astreint par ses instructions secrètes à aller le rejoindre, et démentit forcément ainsi le caractère public d'officier suisse qu'il affichait.

Le 23, le général Korsakow m'appela à

Zurich et me signifia qu'il voulait avoir mon régiment auprès de lui; que celui de Bachmann resterait dans ses quartiers de Winterthur durant l'attaque qui devait avoir lieu le 26, différée de 24 heures à cause d'un nouveau retard survenu dans la marche du maréchal, me chargeant d'aller en expliquer le motif au général Hotzé.

Je me hâtai de me rendre chez ce brave général que je vis hélas pour la dernière fois! Il regardait comme chose certaine notre entrée à Berne le 29 ou le 30; néanmoins il avait de l'inquiétude de ce que M. l'avoyer, au lieu de suivre le corps diplomatique qui dans ce moment de crise s'était éloigné de Zurich, y fût resté; il me recommanda de le conjurer de sa part de se mettre pareillement en sûreté en cas d'échec et me congédia, ne songeant ni l'un ni l'autre que nous nous disions un éternel adieu!....

Je trouvai M. l'avoyer inflexible dans la résolution de risquer le sort des événements. Il est vrai que tout nous en présageait une heureuse issue: d'un côté, les mesures prises pour la totale délivrance de la Suisse avaient été sagement combinées, de l'autre nous savions que les troupes libératrices seraient reçues à bras ouverts dans les contrées où elles devaient pénétrer, car quoi qu'on s'y exagérât les excès

familiers aux Russes, on s'y résignait comme à un mal nécessaire pour recouvrer le premier des biens. — On comptait pour accélérer chez nous le retour du bon ordre, sur l'effet que devait y produire le manifeste préparé par M. l'avoyer au nom de ses compatriotes émigrés, énonçant avec modestie et clarté, la pureté des vues avec lesquelles nous rentrions dans nos foyers et les intentions bienveillantes des puissances coalisées, que leurs ministres respectifs se disposaient également à proclamer. La modération avec laquelle ce manifeste était conçu, la sagacité des principes qu'il établissait, l'union qu'il recommandait contre l'ennemi commun, en interdisant l'essor des rancunes personnelles, furent appréciées même après la catastrophe, dans tous les cantons où il avait été répandu.

Ce qui surtout enflait nos espérances, c'était la profession de foi bien connue de Souworow, qui considérait la délivrance de la Suisse comme un accessoire indispensable du grand œuvre auquel il se croyait appelé, savoir: de rendre la paix au monde, en relevant les autels et le trône sur le sol même où ils avaient été les premiers renversés. Or ce que ne purent, n'osèrent ou ne voulurent peut-être pas tenter le duc de Brunswick, Clairfait et Cobourg, et

ce qui était incompatible avec les fougueux ressentiments des intrépides Vendéens, Souworow *pouvait* l'effectuer. Venu de 1000 lieues avec une armée peu nombreuse, on ne pouvait le suspecter de projets de conquêtes: on le voyait au contraire s'avancer comme un élu du ciel, ne répandant la terreur que pour réparer les maux de la guerre et en cicatriser les plaies. — Il venait de rendre au roi de Sardaigne sa couronne, après avoir affranchi les Piémontais du joug tyrannique des républicains français; et si cet acte d'une loyale équité fut impolitiquement révoqué par la cour de Vienne, il montrait d'autant mieux à une grande nation, juste appréciatrice des hauts faits, ce qu'elle avait à espérer ou à craindre d'un héros restaurateur des cultes, protecteur et ami des peuples et des rois.

Cette grande nation idolâtre de gloire, était alors courbée sous la turbulente puissance des factions, qui successivement s'arrachaient un sceptre de fer pour le retremper dans le sang de leurs partielles et calamiteuses réactions... Cette belle France, fière naguère de ses trophées militaires, voyait de toute part s'écrouler ce mobile édifice, seule compensation offerte à ses longs et cruels déchirements: elle voyait ses conquêtes perdues, ses soi-disant invin-

cibles armées battues sur le Tésin, sur le Pô, sur le Danube et sur le Rhin, et leur élite confinée sans espoir d'en sortir dans les sables de l'Égypte, ainsi que Bonaparte leur égide. Enfin la seule frontière ouverte de l'état, tout à l'heure à la merci d'étrangers qui vainqueurs à leur tour, allaient s'y présenter renforcés du peuple belliqueux mais grièvement offensé, jusqu'alors gardien fidèle de cette large entrée. Quelle ressource, quel espoir lui restait-il dans ces sinistres conjonctures? — Ne semblait-il pas qu'au bord de l'abîme où ses crimes et ses fautes l'avaient refoulée, elle dût saisir avidement la palme que lui présentait ce vieux guerrier, en lui offrant généreusement de remettre au fourreau l'épée vengeresse dont il avait fait un si bel usage.

Or à en croire d'authentiques documents, il tardait à un grand nombre de Français fatigués de licence, qn'un bras fort et magnanime, en leur rendant le libre exercice du culte de leurs pères, leur aidât à replacer leur légitime souverain sur les débris de son trône, sans cependant froisser cet orgueil national qui s'il consent à être secouru, sait dans la détresse résister à outrance quand on l'irrite. — Je ne crains pas d'affirmer que le vœu fervent de Souworow se conciliait avec cette vanité

nationale, se bornant à devenir l'instrument pacifique d'une régénération salutaire, en étouffant dans son propre cratère, le germe d'une révolution considérée à juste titre alors comme anti-sociale. Jamais, je le répète, les circonstances ne parurent plus favorables au succès de cette noble et vaste entreprise. — L'immobilité apparente de nos adversaires nous confirmant dans nos trompeuses illusions, la sécurité dans laquelle ils eurent l'art de nous induire nous devint fatale.

Retenu à Zurich jusqu'à 8 heures du soir par les généraux, je cédai aux instances d'un Anglais de mes amis de coucher chez lui à Erlibach, à 2 lieues de la ville, sur la route de Rapperschwyl. Vers minuit on aperçut un beaucoup plus grand nombre de feux de bivouacs que de coutume, le long du rideau qui domine la côte opposée de Lachen à Kirchberg; quoique cet indice annonçât une concentration considérable de l'ennemi, on fit partir pendant la nuit pour joindre le corps de Hotzé, les 5000 Russes campés à Kloten, qui non-seulement dégarnirent ainsi le point de notre ligne le plus important à conserver, mais encore devinrent inutiles pour toute la journée, ayant une marche de 11 lieues à faire.

Le 25 Septembre à 4 heures du matin, les

feux des bivouacs s'éteignirent et le canon se fit entendre du côté de Baden, d'où je conclus, que l'ennemi s'était porté aux deux extrémités du lac et attaquait en même temps nos deux ailes. Je courus à Rapperschwyl, mais tombai dans la colonne russe partie de Kloten: elle était déjà à 4 lieues de Zurich et faisait halte pour attendre de nouveaux ordres. Il me fut impossible de la traverser, j'étais en calèche et son bagage barricadait complétement le chemin: réduit à prendre un bateau dont la lenteur triplait mon impatience, j'en descendis au village de Meilen où je trouvais mes grenadiers arrivés de la veille, pour y être embarqués d'après un ordre donné à mon insu et contraire aux instructions que j'avais laissées à Rapperschwyl, où je parvins à 7 heures. On entendait alors le feu dans toute sa force le long des positions de Hotzé et de Korsakow. — J'appris que mes gens étaient encore en partie sur le lac, que les postes de Wurmsbach et de Schmérikon ayant été retirés, les Français y avaient tenté un débarquement; que les 2 bataillons de Titow avaient eu ordre de marcher vers Utznach, de sorte que je me trouvais avec 200 hommes sans soutien à 3 lieues à la ronde, pour défendre Rapperschwyl, où les fours destinés à la boulangerie des Russes d'Italie avaient

été récemment construits, du moins avait-on dirigé les équipages sur la route de Wyl.

Ne voyant nul danger d'être attaqué par le lac, j'allai de ma personne vers Utznach où le feu était extraordinairement vif; bientôt je distinguai de la mousquéterie derrière Schmérikon, d'où je conjecturai que nos affaires allaient mal et que notre ligne avait été rompue. Je trouvai près de Busskirch un demi-bataillon russe qui venait de repousser 4 barques ennemies et avait perdu 150 hommes dans cet engagement; il se repliait sur Utznach, je voulais le suivre, mais le feu se soutenant sur les derrières, je craignis qu'un parti français ne tombât sur Rapperschwyl par les bois et y retournai. — Je dépêchai des officiers aux informations sur divers points; l'un d'eux me rapporta que les Français ayant passé la Linth près du château de Grynau, au moyen d'un pont qu'ils y avaient établi, le général Titow les avait chargé à la tête de ses Russes avec une extrême bravoure et les avait culbutés au delà de ce pont que les batteries françaises se hâtèrent de détruire, mais que n'ayant pas été soutenus par les Autrichiens qui étaient à leur portée, ils avaient considérablement souffert: cette relation était juste et nous rassura. Des avis contradictoires se succédèrent de

partout jusqu'au soir, et ce ne fut que plusieurs jours après, que je parvins à recueillir les faits certains de cette déplorable journée qui offrit d'abord ce problème à résoudre : pourquoi Masséna avant de prendre l'offensive, nous avait-il laissé le temps de nous réunir à Souworow? — Car sans le dernier retard de celui-ci que personne ne pouvait avoir prévu, la jonction aurait été faite et notre attaque commencée.

Il paraît que cette importante détermination, contraire d'ailleurs au système défensif auquel le Directoire de Paris semblait s'être réduit, provint de ce que le général français sut avant nous, que le 22 l'archiduc Charles avait pris d'assaut Manheim et se disposait à marcher sur Kehl pour envahir l'Alsace. — Or il était naturel que Masséna, avant d'évacuer la Suisse pour secourir cette province, tentât un effort, dont l'heureux succès pouvait paralyser le plan d'opération de l'archiduc.

Quoiqu'il en soit, il est incontestable que dans cette conjoncture la fortune lui devint aussi favorable qu'elle nous fut contraire et qu'il déploya autant d'énergie et d'habileté, qu'il rencontra de timidité et d'incurie dans ceux de nos chefs qui y survécurent. — Supposant les forces réciproques de 50 à 60,000 hommes, il

est notoire qu'il tira un bien meilleur parti des siennes, en les portant alternativement et avec célérité sur divers points, distants de plusieurs lieues les uns des autres.

Il attaqua nos deux positions à la fois et réussit d'emblée à couper la ligne de Hotzé entre Schænnis et Kaltbrunnen, au moyen d'un bateau que d'audacieux volontaires vinrent enlever à la nage dans l'obscurité sur la rive droite de la Linth; il leur servit à jeter furtivement quelques troupes dans les intervalles de nos avant-postes et à y prendre pied. — Cette agression ayant répandu l'alarme sur ce point, le général Hotzé y courut sans escorte, donna dans un peloton embusqué près du grand chemin et tomba percé de balles, à l'endroit où se voit maintenant un modeste monument à sa mémoire....

L'adjudant-général Plunket qui le suivait de près eut le même sort, ainsi qu'un colonel de hussards que son zèle faisait accourir sur leurs pas.... La mort des deux premiers décida sans contredit les fatales suites qu'eut pour nous cette bataille.

Le lieutenant-général Pétrasch, auquel son ancienneté adjugeait le commandement en était incapable, il n'avait même été que partiellement instruit du plan assez vaste et compliqué

qui avait commencé à s'exécuter la veille par le corps de Jellachich venu de Sargans, déjà maître des hauteurs du canton de Glaris, et par la division d'Auffenberg se dirigeant des Grisons vers le Crispalt, pour faciliter au maréchal la prise et le passage du St. Gotthard, ce à quoi elle réussit au lieu que Jellachich ne recevant point de nouveaux ordres, rebroussa et se maintint dans sa précédente position. — Les Français de leur côté, se hâtèrent d'occuper en force Schænnis et d'isoler ainsi les troupes postées à Wésen dont la cavalerie n'ayant aucune issue, dût se rendre; les rochers d'Ammon ne laissant de possibilité de s'échapper qu'aux gens de pied assez agiles pour les gravir.

Pétrasch se défendit faiblement à Utznach et à Kaltbrunnen, et négligea de se replier à propos sur le plateau de Bildhaus à l'entrée du Toggenbourg, où il aurait aisément rallié les débris de son armée pour attaquer à son tour dès le lendemain, d'autant mieux qu'on put bientôt s'apercevoir que l'ennemi poursuivait mollement ses premiers avantages: or il s'agissait de chercher à tout prix à rejoindre ou du moins à dégager le maréchal. A notre extrême droite, il avait suffi d'une simple démonstration pour imposer tellement à la division

postée au Petit-Baden, que grace à l'irrésolution de son chef, elle ne prit de tout le jour aucune part à l'action.

Une autre fausse attaque avait en même temps eu lieu sur Wollishofen; Korsakow en dépit des avertissements qu'il avait reçus, la crut assez sérieuse pour y marcher en personne avec une forte colonne qui n'ayant à faire qu'à 2 bataillons, les eut bientôt mis en fuite; il commit alors l'énorme faute de les poursuivre jusqu'au pied de l'Albis, ce qui fit répandre le bruit à Rapperschwyl, que vers Zurich l'ennemi avait été repoussé; les équipages de deux de nos embarcations ayant été assez près du rivage pour prendre part à cet engagement, nous confirmèrent à leur retour dans cette fausse espérance. — Tandis qu'il donnait ainsi follement dans le piège et exposait aux batteries dont la côte était hérissée, un gros corps de cavalerie laissé en avant des portes de la ville pour protéger son retour qui perdit ainsi vainement beaucoup d'hommes et de chevaux, les Français traversaient sans obstacle la Limmat entre Zurich et Hœngg, les troupes qui y étaient auparavant en observation ayant successivement filé sur Utznach ou sur Wollishofen.

Korsakow avisé à plusieurs reprises de ce

grave incident, revint enfin sur ses pas et par une seconde bévue, retira dans la place où elles étaient superflues, la totalité des forces qu'il avait sous la main, malgré l'urgence d'en détacher la majeure partie au Zürcherberg, alors complétement découvert. — Au lieu de cela il s'obstina à aventurer ses meilleurs bataillons, les grenadiers de Saken, vétérans presque tous décorés, dans le faubourg du Graben dont les Français garnissaient déjà les vignes adjacentes et par un feu roulant, portant à coup sûr dans cette épaisse colonne resserrée entre deux murs qui entravaient ses mouvements sans la protéger, en firent un grand carnage. — Ces vieux guerriers, ne pouvant y opposer que leur stoïque valeur, finirent par se rebuter et rentrèrent en désordre dans la ville, abandonnant l'accès du Zürcherberg aux Français qui de ce moment, maîtres des deux routes de Winterthur et d'Églisau, interceptèrent toute communication entre Korsakow et la division qu'il avait au Petit-Baden.

La confusion augmenta peu-après dans Zurich par l'arrivée des 5000 hommes rappelés durant leur marche à Utznach, qui auraient dû être directement menés au Zürcherberg pour en débusquer les Français encore en petit nombre. Ce ne fut que vers le soir que Korsakow,

consterné de sa sottise et la reconnaissant, essaya pour la réparer de reprendre cette montagne d'assaut; il se mit à cet effet à pied à la tête de ses troupes les harangua, mais chose inouie parmi elles, il ne put ni les engager à le suivre, ni même les contenir, tant leur discipline était déjà en défaut.

Ce qui paraîtra plus étonnant encore, c'est que Masséna, connaissant l'importance de cette position qu'il n'avait cédée quelques mois auparavant qu'à la dernière extrémité, l'évacua la nuit suivante, sans que Korsakow se doutât de cette heureuse chance de prendre une prompte revanche, en soutenant comme il le devait le maréchal Souworow, dont cette circonstance fortuite indiquait suffisamment la présence non loin du théâtre de l'action.

Effectivement le général français informé de son approche, fit soudain un détachement considérable pour appuyer le peu de troupes qu'il avait laissées en observation du côté de Schwytz, et craignant que s'il en laissait d'isolées sur la rive droite de la Limmat, elles y fussent enlevées par les Russes, il les retira. Mais Korsakow au lieu d'en profiter, très-probablement parce qu'il l'ignora, entama des négociations pour la reddition de la place, tout en déclarant avec sa présomptueuse inconsé-

quence, qu'il n'y souscrirait qu'après avoir tenté un nouvel effort.

Tel était l'état des choses le 25 au soir, lorsque Pétrasch apprenant que les Russes étaient cernés dans Zurich et craignant, malgré le ralentissement qu'on remarquait de la part de l'ennemi, une nouvelle agression dont ses pertes lui exagéraient le danger, ou même d'être coupé s'il différait sa retraite, l'accéléra tellement que le 26 au matin ses avant-postes étaient à St. Gall. — Korsakow de son côté instruit de cette précipitation, crut n'avoir de ressource pour sauver son armée, que de se faire jour l'épée à la main et de gagner le Rhin à Églisau. — Il aurait cependant aisément obtenu de Masséna en lui remettant Zurich par capitulation, la libre sortie de ses blessés de même que de ses nombreux équipages; tandis que l'ayant irrité par une fierté déplacée durant leur courte négociation, il se vit contraint en la rompant, de lui abandonner Zurich et ses hôpitaux presqu'à discrétion, ainsi que ses gros bagages, perte irréparable pour des troupes si éloignées de leur pays et dans une saison, où ainsi dépourvues, elles ne pourraient bientôt plus tenir la campagne. — Réduit donc à se frayer un chemin à travers un ennemi victorieux et entreprenant, il s'y hasarda cou-

rageusement et en vint à bout non sans perte; il est vrai qu'il en fut essentiellement redevable à ce que le maréchal taillait ailleurs de la besogne à son adversaire.

La brigade de Titow qui avait si vaillamment combattu à Utznach, informée après coup de la retraite de Pétrasch, cherchant à rejoindre Korsakow, prit au hasard une route de traverse qui l'en éloigna et me laissa en arrière. A 10 heures du soir, je reçus de Zurich un convoi de 18 fourgons de nos malades et blessés, auxquels maintenant les grands chemins étaient fermés.

Pendant la nuit le chef de notre navigation voulut encore envoyer de mes gens en patrouille sur le lac, je m'y opposai; j'étais cependant loin de présumer à quel point en étaient nos affaires: ne voyant nul préparatif pour mettre en sûreté les magasins de vivres de Rapperschwyl, destinés à l'armée de Souworow, j'imaginais qu'on pouvait y être tranquille, n'admettant surtout pas qu'un revers quelconque pût nous faire renoncer à attendre le maréchal, lors-même que nous serions empêchés d'aller à sa rencontre. Il est vrai que j'ignorais la situation désespérée de Korsakow, la retraite de Pétrasch, et même la mort de Hotzé dont j'aurais pu me douter par l'igno-

rance où l'on m'avait laissé de ce côté-là des événements de la journée....

A 4 heures du matin mon illusion se dissipa: le général autrichien de Hiller arrivant de Zurich entra chez moi, suivi du nouveau commissaire anglais Ramsay et de plusieurs officiers; il était escorté d'un escadron de dragons impériaux, auquel il me conseilla de me joindre à l'instant avec ce que je pourrais réunir de monde, me représentant que vu le départ de Pétrasch et la reddition du corps de Korsakow qu'il croyait certaine, je n'avais nulle autre chance d'éviter le sort de ce dernier.

Ces détails me surprirent mais heureusement ne m'intimidèrent pas: je déclarai au général que ne pouvant quitter Rapperschwyl sur l'heure, sans abandonner la majeure partie de mes gens encore dispersés en détachements sur le lac, je n'en ferais rien. Je me bornai à expédier mes blessés à Rutti, village à une lieue sur la traverse qui mène à Winterthur où étaient nos équipages, avec ordre à ces deux convois, de cheminer immédiatement et de conserve en se dirigeant sur cette ville. Je rappelai par des signaux mes détachements et persistai à les attendre, en dépit de la persécutante inquiétude du major qui me reprochait aigrement de leur sacrifier le reste du corps;

et bien m'en prit quoique notre perte parût inévitable, car l'escadron qui accompagnait le général Hiller et qu'il laissa à ma disposition pour nous protéger, prit brusquement les devants.

Enfin à 7 heures, le corps étant à-peu-près réuni, on se mit en marche; peu de minutes après les hussards français parurent devant Rapperschwyl, ville entourée d'un vieux mur et n'ayant qu'une porte du côté de terre. — Quoique sans soutien et absolument en l'air, nous nous formâmes sur les hauteurs de Rutti et y fîmes bonne contenance, pour donner de la marge au convoi qui nous précédait. Nous rencontrâmes les équipages de la brigade Titow qui s'étaient fourvoyés et grace à la stupidité de leurs conducteurs il fallut pour les sauver, les contraindre de vive force à nous suivre, puis nous fermâmes en bon ordre le convoi de retraite sans nous laisser entamer, quoique serrés de près par les tirailleurs ennemis.

A Gruningen un faux avis que les Français étaient à Winterthur changea notre direction, nous coupâmes sur Wyl par le Turbenthal, chemin détestable où la patience et le dévouement de nos gens furent mis à l'épreuve, pour aider à force de bras à l'artillerie et surtout à nos voitures de blessés à franchir les mauvais pas. — Je citerai à cette occasion deux

traits, l'un de ce que peut suggérer même à l'austère vertu, un violent désespoir; l'autre des moyens que l'extrême terreur prête parfois à la faiblesse: ma calèche conduisait le lieutenant Olivier de mon régiment dont j'ai rapporté la belle réponse lorsqu'il fut si grièvement blessé à Wollishofen qu'il n'en était pas rétabli 3 mois après, et un ecclésiastique français de mes amis, l'abbé Camus grand-vicaire de Nancy, lequel s'était enfui de Zurich dans un de nos fourgons: une forte canonnade se faisait entendre sur notre gauche et semblait se rapprocher, c'était Korsakow aux prises avec les Français pour s'ouvrir passage. On en inférait que nous allions être assaillis, ce qui certes nous eût fort embarrassé. — Le lieutenant Olivier, quoique très-religieux, dégaîne un grand couteau de poche pour se tuer dit-il, plutôt que d'être pris. Cette sinistre résolution et le calme avec lequel elle fut articulée, effrayèrent tellement le grand-vicaire, homme sage, âgé et valétudinaire, qu'il saute à terre, court à travers champs et quoique ne connaissant ni le pays, ni la langue, parvint à pied le jour suivant à Constance dont nous étions à 15 lieues.

Le soir nous atteignîmes le village de Turbenthal au delà de la Tœss, torrent souvent

inguéable. — La troupe étant fatiguée, je voulais qu'elle y couchât: plusieurs voitures y arrivèrent pareillement de Zurich par des chemins détournés, entr'autres celle de M. l'avoyer que Korsakow avait forcé d'en partir avec quelques dragons d'escorte, accompagné de M. Charles de Haller qui était persuadé que notre vénérable chef aurait préféré y trouver le terme de ses vicissitudes. Des fuyards russes venant à la file et assurant que l'ennemi était à leurs trousses, je consentis à ce qu'on se remît immédiatement en marche; nous entourâmes le carosse de M. l'avoyer, bien décidés à préserver sa personne. — Nous entrâmes à Wyl aprés minuit, tout y était en émoi: je veillais à ce que mes gens y prissent quelque repos lorsqu'un bruit sourd fixa mon attention; c'était un des fourgons de mon régiment, prenant au trot la route de Constance à l'opposite de celle que nous faisions; on le poursuivit et le ramena; il emportait nos drapeaux... l'officier supérieur qui avait osé se permettre cette précaution inconsidérée, disparut et fut ensuite remplacé. — Il avait également eu l'imprudence dans l'inquiétude qui le tourmentait, de contrevenir à mes ordres en accélérant le départ du régiment qui ainsi partit à mon insu: je le rejoignis avant d'être au village de Gossau,

situé à l'embranchement de la chaussée de Lichtensteig par laquelle Pétrasch avait effectué sa retraite; je comptais y trouver son arrière-garde; il n'y restait qu'un piquet de hussards qui m'apprit que l'armée était de quelques lieues en avant, que l'ennemi s'approchait en forces et qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour l'éviter. — Néanmoins le soldat étant harrassé, n'ayant presque pu fermer l'œil à Wyl, je préférais risquer une halte d'où l'on pourrait repousser un premier parti, à exposer nos gens à tomber de lassitude; mais un ordre précis du général-major autrichien comte Orelli d'aller prendre poste au pont de Krætzer sur la Sitter à une lieue de St. Gall, nous fit continuer. Cet officier-général que je connaissais particulièrement nous y attendait pour me signifier officiellement d'y tenir ferme jusqu'à la nuit, ajoutant confidentiellement: „Vous com-„prenez que votre corps étant étranger doit être „sacrifié de préférence au salut de l'armée...“ il s'éloigna en laissant un escadron à ma disposition; je me hâtai de garnir les hauteurs de ce profond ravin, très-susceptible de défense, mais qui aurait exigé trois fois plus de monde que je n'en avais. — Durant la journée les avis alarmants se succédèrent: à 4 heures de l'après-midi une estafette m'annonça que

1500 Français venaient de déposer à quelque distance de l'autre bord de la rivière, le corps du lieutenant-général Hotzé que Pétrasch avait précédemment eu l'indignité de refuser. Quoique je craignisse que ce ne fût maintenant un stratagème pour nous attirer hors de notre position, je me préparais à aller recueiller ce précieux dépôt, lorsque cette même troupe se dispersant sur nos flancs fit mine de nous envelopper; je n'osai alors enfreindre mon instruction et dus renoncer à aller remplir un devoir qui me tenait cependant fortement à cœur... Des patrouilles ayant été envoyées à la découverte on entendit tirailler, on se crut menacé et l'on se mit froidement en défense mais ce n'étaient que des maraudeurs.

A nuit close et tous les bagages sans exception ayant filé, laissant le chemin couvert de pains de munition symétriquement empilés, on se remit en marche et comme à son ordinaire la cavalerie qui devait la fermer prit les devants. — Des coups de fusil tirés sur divers points semblaient indiquer que notre mince colonne était cernée, cependant la troupe loin de s'inquiéter, persévera dans sa tenue calme et disciplinée, toujours prête à opposer au besoin une vigoureuse résistance; elle traversa dans le meilleur ordre la ville de St. Gall,

où l'on redoutait de sa part les excès presqu'inévitables des retraites nocturnes.

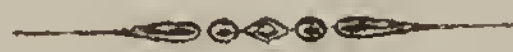
Le 28 Septembre à 6 heures du matin, nous arrivâmes au Rhin et le passâmes sur le pont volant que les Autrichiens avaient près de Hœchst et qu'ils enlevèrent aussitôt après: nos soldats proféraient hautement le vœu de rester sur les bords du fleuve où cependant le service était rude, mais où ils conservaient l'espoir de rentrer plus promptement en Suisse si l'on reprenait l'offensive; nous cantonnâmes dans ce village.

Korsakow après avoir été vivement harcelé touchait de son côté à Églisau, avec les débris d'une armée désorganisée, sans vivres, sans effets de campement, dans un état de détresse tel qu'on aurait pu l'attendre d'une longue et désastreuse campagne et non d'une journée où selon les Français eux-mêmes, ils n'avaient cru remporter qu'un simple avantage. — Aussi cette armée que ses ennemis redoutaient, devint-elle pour eux un objet de dérision et un fléau pour les contrées dans lesquelles elle dût chercher son refuge et sa subsistance. — Elle s'arrêta peu à Églisau et alla occuper la tête de pont construite avec soin en avant de Schaffhouse.

Quant à Titow, il erra dans le Toggenbourg

et la Thurgovie souvent aux prises avec des partis français, et sans avoir été entamé atteignit Constance où il se rallia à une partie du corps de Condé. — Il croyait les équipages de sa brigade perdns, j'avais eu le bonheur de les sauver et les lui envoyai.

Je ne perdis dans cette retraite que 11 hommes la plupart tombés de fatigue. — Le régiment de Bachmann en revanche qui avait été aussi favorisé dans sa formation que le mien avait eté contrarié dans la sienne et qui n'avait point encore été au feu, laissa depuis Winterthur au Rhin près de 500 hommes en arrière, s'étant débandé, dit-on, à l'aspect d'un gros de Cosaques fuyant bruyamment sur ses pas. — Pour l'en dédommager on l'envoya se compléter à Memmingen. Le régiment de Salis qui n'avait pas quitté son dépôt de recrutement, fut transféré de Feldkirch à Kempten où il put perfectionner à loisir son organisation.



CHAPITRE X.

28 Septembre — 12 Octobre 1799.

Marche de Souworow. Sa retraite. Prise de Constance par les Français. Mon régiment à Lindau. Notice sur Hotzé.

Pendant que ces malheureux événements se passaient, le maréchal Souworow à la tête de 13,000 Russes échappés à leurs sanglantes victoires d'Italie, renforcé seulement de 3000 Autrichiens sous les ordres d'Auffenberg, emportait le St. Gotthard, en rétablissait le pont et forçait les postes de Gessenen, de Wasen et du Steeg au canton d'Uri. S'engageant ensuite dans les profondes et étroites gorges à

franchir pour gagner le canton de Schwytz où devait s'opérer sa jonction avec Hotzé, et où enfin il aurait trouvé des vivres; pendant 4 jours, grace à la négligence des commissaires autrichiens chargés d'y pourvoir, ses troupes n'avaient reçu que le plus absolu nécessaire et eussent péri de misère, si le maréchal accélérant incroyablement leurs pas, n'eût abrégé le temps destiné à ce difficile et scabreux trajet. Cette circonstance imprévue aurait pu nous être singulièrement utile, puisqu'elle obligea Masséna à rappeler subitement les forces qu'il avait poussées sur la rive droite de la Limmat, incident que Hotzé aurait certainement deviné et dont il aurait tiré avantage, au lieu que son timide et inepte successeur ou ne s'en douta pas, ou entraîné par la crainte de sa responsabilité ne songea qu'à se mettre à couvert.

Le général Pétrasch sachant que Hotzé m'accordait de la confiance, me fit appeler et me témoigna l'anxiété où sa situation le mettait; car s'il cherchait à s'excuser à ses propres yeux d'avoir abandonné la Suisse, sur ce que sa position y était devenue intenable depuis que Korsakow avait perdu la sienne, il était non moins pénétré de l'urgence d'y soutenir le maréchal qui réduit à ses seules forces,

était exposé à un péril imminent dont les conséquences pouvaient être des plus graves. — Sommé de lui dire franchement mon avis, je n'hésitai pas: insistant sur l'importance de cette dernière considération, je l'appuyai de la certitude apparente que le maréchal était aux prises avec les Français durant notre retraite, puisqu'au lieu de la troubler comme ils n'y auraient pas manqué s'ils n'avaient été sérieusement occupés ailleurs, ils s'étaient bornés à l'éclairer pour ainsi dire, et cela jusqu'à St. Gall seulement. Il n'y avait donc pas un moment à perdre pour reprendre l'offensive dont toutes les chances semblaient être en notre faveur: son corps d'armée quelque affaibli qu'il fût, percerait sans difficulté jusqu'au lac de Zurich; les troupes stationnées à Constance s'y rendraient également, et Korsakow ainsi épaulé reviendrait promptement chercher à laver la honte de sa défaite par la reprise de Zurich; l'ascendant de Souworow sur l'esprit des soldats de sa nation, ne pouvant manquer de ramener simultanément à leur devoir ceux que la déroute du 25 en avait écartés.

Il est permis d'augurer que si on eût pris ce parti tout se fût d'autant mieux réparé, que l'avantage remporté par l'archiduc obligeait Masséna à secourir l'Alsace; qu'une divi-

sion autrichienne sous le général comte Haddik se disposait à pénétrer par le grand St. Bernard dans la Suisse méridionale; enfin c'était l'instant du succès éphémère de la descente Anglo-russe en Hollande. Mais il semblait que rien de ce qui devait comprimer la révolution française ne réussirait.

Pétrasch m'ayant attentivement écouté partit résolu à se porter immédiatement en avant, m'annonçant le commandement d'une avant-garde de 1500 hommes avec laquelle je passerais le Rhin le soir même; 2 heures après il changea d'avis à l'instigation de quelques officiers de sa suite qui fatigués de cette laborieuse campagne préféraient des quartiers d'hiver en Souabe, imaginant qu'on en pourrait prendre là de tranquilles et commodes; mais l'archiduc pensait autrement et adressa à Pétrasch de durs reproches de n'être pas rentré à tout prix en Suisse, pour coopérer aux plans du feld-maréchal Souworow ce dont il n'était alors plus temps.

Celui-ci avait tellement accéléré sa marche que ses éclaireurs, tous Cosaques irréguliers, sortirent le 25 du défilé du Schæchenthal, au grand étonnement des chasseurs français laissés en observation sur la Muotta qui n'ayant jamais vu de ces cavaliers hétéroclites, les prirent

d'abord pour des voyageurs, et selon leur joviale expression prétendirent: „que c'étaient „leurs capucins qui partis à pied revenaient „à cheval.“ — Toutefois ces prétendus capucins s'étant formés, fondirent sur ces mauvais plaisants et les ramenèrent jusqu'au village de Muottathal, d'où Masséna rapidement informé de cette apparition, comprit quel adversaire il avait sur les bras et dépêcha ses meilleurs généraux pour arrêter ses progrès.

En attendant le maréchal débouchait et se formait dans le vallon de Muottathal, où surpris de trouver encore des Français il reçut les premières notions indirectes de la défaite et de la mort de Hotzé. Refusant d'abord d'y ajouter foi et se reposant sur l'appui que devait en tout cas lui fournir Korsakow, il poussa en avant, culbutant ce qu'il rencontrait jusqu'à Ibach, où se livra près du pont le sanglant combat dont les Frauçais, malgré leur perte considérable et leur retraite devant ce formidable antagoniste s'attribuèrent l'honneur, parceque le héros du Nord recevant là des renseignements plus précis de l'état des choses, renonça à s'aventurer plus loin avant d'avoir recueilli des données certaines. — Ne pouvant néanmoins se résoudre à abandonner légèrement une entreprise dont le succès pouvait

seul selon lui consolider pour le bien de l'humanité les résultats déjà obtenus de sa glorieuse campagne, il essaya de se maintenir dans la vallée de la Muotta, mais assailli par des forces toujours croissantes et sans autre issue que le Bragel déjà de rechef occupé par les Français, il ne dut qu'à son courage, à l'intrépidité de ses troupes, peut-être à sa bonne étoile de sortir de ce mauvais pas, en enlevant dans ces périlleux défilés les corps habilement échelonnés pour l'y enfermer, notamment entre le lac et le rocher de Klœnthal, où Auffenberg guidé par des bergers intelligents et dévoués, réussit à tourner une demi-brigade dont le chef avait osé sommer l'armée de mettre bas les armes.

Ainsi miraculeusement parvenu à Glaris le 28 Septembre, ne sachant encore qu'imparfaitement ce qui s'était passé le 25, ne pouvant se figurer une défaite aussi complète qu'elle l'avait été et conservant cette espérance qui dans les grands cœurs est la compagne de l'adversité, il répugnait à reculer davantage. — Auffenberg en échange qui était au fait des localités savait l'impossibilité de vivre là et celle aussi réelle de s'y défendre, n'ayant à soi aucune des montagnes environnantes. Ne jugeant que trop vrais les avis

réitérés quoiqu'indirects qu'avait reçu le maréchal, ne prévoyant plus de chance de réaction de la part des Autrichiens si Hotzé était mort et ne pouvant engager le maréchal à le suivre, Auffenberg regagna les Grisons, abandonnant Souworow dans un pays inconnu à lui et à ses entours. Malheureusement on laissa ignorer à celui-ci qu'il avait un débouché court et sûr vers le Rhin par Mollis, Kérenzen et Wallenstadt, où Jellachich s'était maintenu. Bientôt officiellement informé des désastres essuyés sur la Linth et à Zurich qui le privaient de tout appui; craignant par conséquent le sort d'un nouveau combat, ses soldats ayant épuisé leurs munitions, il se décida quoiqu'ils fussent excédés de fatigue à se retirer dans les Grisons par la montagne du Panix, passage en tout temps difficile pour l'infanterie et que des pluies récentes avaient rendu à-peu-près impraticable aux chevaux dont un grand nombre y périrent. Pour comble de disgrace une neige tombée dans la nuit pendant que l'armée se reposait sur les sommités qu'elle venait d'atteindre, effaça la trace du chemin qu'elle devait suivre, de sorte que descendant au hasard ces rampes glissantes et escarpées nombre de gens et de bêtes s'y précipitèrent. Les hommes qui échappèrent à ce nouveau danger eurent en

échange prodigieusement à pâtir du froid et de la faim: quant aux Cosaques escorte habituelle de Souworow, ils entretinrent le chétif feu de son bivouac à défaut d'autre bois avec celui de leurs lances....

Les Français étonnés des pertes que leur avait fait éprouver cette petite armée, considérée par eux comme une capture assurée et qui au contraire leur prit ou leur tua près de 10,000 hommes, ne l'inquiétèrent nullement dans sa retraite, laissant à l'âpre nature de nos contrées le soin de mettre à la plus forte épreuve la vigueur et l'énergie de ces valeureux étrangers. — Se voyant à l'abri de leurs coups, ils se dirigèrent de rechef contre les points encore occupés par les alliés sur la rive gauche du Rhin.

Jellachich se vit contraint d'évacuer le 2 Octobre Sargans et Ragatz. Constance vivement attaquée se soutint. Korsakow repoussa une agression faite à la tête de pont de Schaffhouse, et poursuivit les Français jusqu'à ce que ses gens s'arrêtant à piller furent ramenés en désordre à leur poste qu'ils évacuèrent le lendemain, après avoir précipitamment détruit le pont sur le faux avis que Constance et le sien étant tombés au pouvoir des Français ceux-ci leur marchaient à dos.

Un bruit analogue avait été répandu la veille et sans doute à dessein dans Constance: on y racontait comme chose certaine que les Russes ayant laissé prendre possession à l'ennemi du pont de Schaffhouse, il s'avançait le long de la rive droite; cependant Titow et les Condéens se maintinrent à Constance et Korsakow dans Schaffhouse. Mais l'ennemi n'ayant plus sur la rive gauche que la première de ces deux villes à emporter, y revint avec des forces si supérieures qu'il s'en rendit maître le 6 après un combat meurtrier; le corps de Condé souffrit considérablement et se retira en Souabe de concert avec la brigade Titow, ayant auparavant coupé le pont du Rhin. — Un parti français se hasarda à passer le fleuve près de Gottlieben; cette nouvelle jeta un tel effroi parmi les diplomates réunis à Mersbourg qu'ils se sauvèrent en toute hâte, sans réfléchir que le lac où l'on n'apercevait aucune embarcation les mettait à couvert d'une surprise.

Tout espoir de rentrer de sitôt en Suisse étant évanoui, je sollicitai des généraux autrichiens que mes compagnons qui souffraient infiniment aux avant-postes en fussent relevés; on me répondit: qu'appartenant à l'armée russe, c'était à son quartier-général que je devais m'adresser; or j'en étais à 28 lieues. J'obtins

enfin et non sans peine par l'intervention du commissaire anglais Ramsay, des cantonnements dans les villages de la juridiction de la ville impériale de Lindau. Cette dislocation achevée, je m'occupai sans relâche à procurer à ma troupe les vêtements et les fournitures dont elle était dénuée, et dont notre commissariat revenu dans cette ville etait amplement pourvu. — J'eus ainsi l'occasion de me convaincre combien la malveillance que me portait cette administration, se prévalait de mon isolement pour me susciter des embarras, éludant d'accéder à mes demandes en insinuant à mes gens tout en feignant de compâtir à leurs besoins, que les objets qui leur manquaient leur auraient été accordés si je les avais requis dans la forme prescrite, à laquelle cependant je me conformais scrupuleusement.

La nomination à la majorité de mon régiment me valut en même temps d'autres tracasseries; j'avais à cœur que cet emploi fût bien rempli: les deux plus anciens capitaines du corps m'ayant témoigné à l'époque de la formation le désir qu'un de leurs jeunes camarades y fût promu avant eux, cet officier étant depuis plusieurs mois absent en mission politique, je pensai au capitaine de Watteville qui le suivait en rang, auquel je reconnaissais

les qualités nécessaires ; je lui dis mon intention, le priant de me laisser le soin de sonder à cet égard les dispositions de ses aînés. — Son indiscrétion envers eux fut la récompense de ma trop confiante prédilection ; ils adressèrent d'amères plaintes de ma soi-disante injustice à gens empressés de les accueillir et m'attirèrent quelques reproches du ministre Wickham. Il fallut se référer à l'ancienneté et faire d'un bon capitaine de grenadiers, un officier supérieur des plus médiocres que l'on ne tarda pas à mettre de côté assez arbitrairement, tandis que celui que j'aurais préféré, devenu peu d'années après chef de corps et officier-général au service britannique, justifia par son mérite ma prétendue partialité.

Ces épines dans l'exercice journalier de mes fonctions m'auraient été plus sensibles sans l'intime conviction où j'étais, d'avoir toujours pris pour règle de conduite l'intérêt de notre patrie et celui de mon régiment; d'ailleurs la gravité des circonstances actuelles m'absorbait et m'affectait trop fortement pour me permettre de m'y arrêter. Profondément affligé qu'un plan combiné de longue main et à travers mille obstacles pour la délivrance de notre patrie, eût été si subitement, si déplorablement déconcerté et l'espoir de son

exécution ou indéfiniment ajourné, ou totalement anéanti, j'étais en outre dans l'anxiété que ceux de nos compatriotes de l'intérieur dont l'espérance était ainsi frustrée, n'eussent par quelque élan prématuré appesanti le joug qui les opprimait, et que ceux que nous avions déjà associés à nos destins, fussent maintenant en proie à des dévastations et des calamités de tout genre, suites trop ordinaires des revers d'une guerre acharnée: que Zurich surtout eût cruellement pâti du choc dans ses murs, des Russes les abandonnant en désordre et des Français y accourant sur leurs pas.

Ces sinistres pensées me tourmentèrent jusqu'à ce qu'on eût au bout de quelques jours, la consolante certitude que tout était resté calme à Berne et au pays de Vaud, où les instructions un peu légèrement dépêchées pour y provoquer un soulèvement n'étaient heureusement pas arrivées.

A Zurich où dans le premier moment les combattants des deux armées étaient pêle-mêle dans les rues, le vertueux et célèbre Lavater avait péri en voulant charitablement apaiser une querelle particulière; quelques maisons isolées furent pillées; toutefois la ville avait été ménagée et ses habitants préservés dans leurs personnes et leurs biens, de même que

dans le reste de la contrée que nous avions occupée; en général l'ennemi loin d'abuser de son triomphe montrait partout de la modération. Cette assurance était d'autant plus précieuse que les communications directes restant de part et d'autre interrompues, nous ne fûmes durant plusieurs semaines que tardivement et imparfaitement instruits de ce qui se passait chez nous.

Mais ce qui dans ces tristes conjonctures me navrait le plus, c'était la mort de Hotzé, perte irréparable pour la cause qu'il avait si sincèrement, si valeureusement embrassée! — Que ne puis-je me flatter moi qui le pleurais comme Suisse, comme soldat et comme ami, d'acquitter dignement au nom de mes contemporains le tribut d'hommages dû à sa mémoire, en retraçant à la postérité l'esquisse de sa vie publique et privée durant la trop courte période de son existence qu'il nous consacra....

Il avait fallu de pressantes sollicitations auprès de l'Empereur et de son ministre pour obtenir la promesse qu'au cas de rupture avec la France, le général Hotzé aurait le commandement d'un corps autrichien sur nos frontières, et l'autorisation d'accepter la charge de général en chef des levées Suisses que l'Angleterre solderait. — Ces deux points réglés, il quitta

Vienne en juillet 1798 et se rendit à Wangen en Souabe pour y contribuer à préparer les choses, avec l'injonction de ne compromettre en aucune manière la neutralité de l'Empereur.

Dans cette situation difficile et délicate, il déploya le patriotisme qui l'animait en soutenant avec chaleur la cause des petits cantons auprès de sa cour, et montra également son zèle à servir celle-ci, en maintenant les dispositions du peuple grison en sa faveur jusqu'à le décider à en solliciter un secours à main armée pour le préserver de l'invasion dont les Français le menaçaient. Aussi est-ce à Hotzé que l'Empereur, la saine partie de la Suisse et la coalition, furent redevables d'avoir l'important territoire Grison au pouvoir des Autrichiens au moment de la rupture; avantage qu'on perdit il est vrai promptement, par l'effet des pouvoirs qu'avait déférés le conseil aulique au lieutenant-général comte Bellegarde en Tyrol, qui au lieu de seconder Hotzé dans la défense du pays des Grisons et du Vorarlberg, en retira les meilleures troupes pour leur en substituer de moins aguerries au moment où les hostilités allaient commencer, et où les plus grands efforts de l'ennemi se dirigeaient sur ce point. Mais les Grisons emportés, on aurait perdu l'importante position de Feldkirch le

6 Mars sans l'extrême fermeté que mit Hotzé à la conserver, ranimant par son exemple le courage de ses troupes affaiblies et rebutées. On peut consulter à cet égard les rapports officiels des Français eux-mêmes.

Ce fut à lui aussi qu'on eut l'obligation de la reprise réputée impossible de ces mêmes Grisons, par une manœuvre téméraire qu'un plein succès couronna le 16 Mai et qui en ouvrant la communication entre les armées alliées d'Allemagne et d'Italie, assurant les derrières de l'une et les flancs de l'autre, mit l'archiduc à même de poursuivre ses opérations en entrant en Suisse. — Ce fut Hotzé qui le 26 et le 27 Mai attaqua et culbuta avec 7000 hommes 12,000 Français à Frauenfeld et Winterthur, et poussa ensuite si vigoureusement l'ennemi du côté de Pfæffikon jusqu'aux portes de Zurich, que Masséna abandonna sa forte position du Zürcherberg ainsi tournée, sans attendre la seconde attaque dont le menaçait l'archiduc Charles à la tête de la grande armée et dont le succès cependant eût été douteux sans cette circonstance.

Le général Hotzé blessé dans cette dernière affaire, employa le repos qu'exigeait sa santé à préparer les voies de notre entière délivrance qui déjà éprouvait de pénibles contrariétés: il

fit ce que nul autre à sa place n'eût osé, il éluda d'obéir à un ordre de la main de l'Empereur de marcher immédiatement avec son corps d'armée en Italie, ce qui eût incontestablement obligé l'archiduc à se retirer et arraché aux Suisses leurs plus chères espérances. Il s'exposait sans doute à une disgrace éclatante, mais il comptait le salut de sa patrie pour tout et son ambition personnelle pour rien.

On lui reprochait sourdement alors de s'être ingéré dans la partie politique et administrative du canton de Zurich, tandis qu'il se plaignait chaque jour dans le sein de l'amitié, de ce qu'il y était réduit par l'inactivité ou l'indifférence qu'affectaient à cet égard les hommes qui avaient vocation à donner l'impulsion de la restauration désirée.

Ah! bien sûrement si l'enthousiasme de ce brave général eût été secondé, si quelqu'un en passe d'opérer au civil comme il opérait au militaire, avait comme lui surmonté la crainte de se compromettre et osé entreprendre au risque d'échouer, il est permis d'augurer que nos affaires auraient mieux tourné....

Au lieu d'être secondé, il avait été induit en quelques erreurs sur les mesures à prendre relativement aux Suisses à solder par l'Angle-

terre, et ceux-là même qui l'avaient trompé travaillèrent à le discréditer, lui suscitèrent des jalousies et des contrariétés qui l'amenèrent promptement à se désister de la charge de général en chef des Suisses; renonçant ainsi de plein gré quoique peu riche, à un traitement annuel de 1800 livres sterling, ne regrettant en cela que de laisser ses amis et ses compatriotes déjà réunis sous les armes sans appui direct, à la merci des caprices d'un commissaire britannique et des volontés des généraux autrichiens ou russes.

Néanmoins et quoique navré des entraves qu'éprouvait notre cause, des Anglais d'une part et du cabinet de Vienne de l'autre, il persista à user de son crédit auprès de l'archiduc pour l'engager à continuer l'offensive, et il est apparent qu'il avait essentiellement contribué à le décider à l'expédition projetée pour le 24 Août, que la fatale arrivée d'un courrier de Vienne dût convertir en une simple démonstration.

Réuni aux Russes à Utznach il mit tout amour propre de côté, en offrant à Korsakow de recevoir ses ordres s'il voulait attaquer. Or quel autre général autrichien se serait soumis sans y être contraint au commandement d'un général russe son égal, et eût mis pour

prix à cette condescendance la condition d'assaillir de concert un ennemi supérieur pour le débusquer et le poursuivre dans ces montagnes déjà si redoutées comme théâtre de la guerre, mais d'une guerre qui pourrait délivrer notre patrie? Aussi fallait-il aux Autrichiens dans cette circonstance un général qui eût l'amour de cette patrie à cœur. — Cependant quoiqu'il tînt pour certain comme il me le manifesta dans le courroux qu'il en ressentait, que d'après le refus formel de Korsakow de prendre l'offensive, la Suisse n'avait plus rien à espérer que de la pitié des Français, il n'en persista pas moins dans ses courageux efforts: placé à Glaris, il en défendit le territoire pied à pied le 2 Septembre, ramena au feu les troupes qui en revenaient et ne céda la vallée de Glaris à Mollis qu'à la dernière extrémité et après y avoir été grièvement blessé. — Toutefois il en reçut un reproche et faillit se livrer au juste ressentiment qu'il en conçut. Il allait quitter l'armée, les ordres étaient donnés, l'heure de son départ était fixée et ce qu'on a peine à comprendre, il en avait reçu l'autorisation tacite de l'archiduc; les instances de deux de ses amis, le nom de la patrie l'arrêtèrent,... il resta. — L'un d'eux, le colonel Plunket, a péri à ses côtés et celui qui leur

survit s'est souvent reproché la mort de ce brave et infortuné général!...

Tué le 25 Septembre à 4 heures du matin près du couvent de Schænnis, entre Utznach et Wésen, son corps n'a pas même reçu la sépulture dans sa terre natale, et a été en quelque manière traîné par l'ennemi jusqu'au Rhin et plutôt enfoui qu'inhumé à Brégenz!

Je ne répéterai point ce que j'ai dit de son caractère en définissant le *Travail* suisse auquel il prit part, me bornant à rappeler qu'à la veille de contracter un mariage qui lui promettait les douces jouissances d'un repos bien acquis, il n'eut d'ailleurs dans le dernier épisode de son existence qu'un but: affranchir sa patrie,... qu'un plan: tout sacrifier s'il le fallait pour y réussir, sa fortune, sa carrière militaire et sa vie... Il ne l'a hélas que trop bien prouvé!...

Puissent ceux qui me liront visiter le chétif monument, la pierre tumulaire qui atteste où ce valeureux chef expira, et rendre ainsi un tacite hommage au patriotisme noble et pur qui l'illustra!

Tout dans son corps d'armée se ressentit de sa perte, le zèle et l'émulation qu'inspire ou qu'excite un chef dont on s'honore y dégénérèrent: supérieurs et subalternes, officiers

et soldats, comparant simultanément des succès encore récents à la triste issue qui en ternissait la gloire, se sentirent humiliés et prêts à se livrer au découragement, si un prompt stimulant ne venait réveiller en eux l'espérance et l'énergie....



CHAPITRE XI.

12 Octobre — 8 Novembre 1799.

Souworow à Lindau. Notice et détails sur sa personne et ses habitudes. Parallèle entre les armées russes et autrichiennes. Position critique des corps suisses. Considérations générales.

Dans la nuit du 11 au 12 Octobre, le quartier-général du prince-maréchal Souworow entra à l'improviste à Lindau, suivi de la majeure partie de ses troupes dont le délabrement et l'épuisement ne sauraient se décrire. La plupart des soldats étaient sans souliers, leurs habits en lambeaux; hâves de faim et de fatigue après une marche sans exemple de 17 jours employés à franchir cinq fois les

Alpes, ne trouvant nulle part des subsistances et ayant souvent un ennemi supérieur à combattre. Ils ne manifestaient néanmoins aucun mécontentement: manquant de tout même de pain, campant sur un terrain marécageux, dans une saison humide privés de leurs tentes et de leurs couvertures, il était impossible qu'il ne se commît pas quelques excès et que des hommes réduits à un état aussi déplorable pour être venus de si loin au secours de l'humanité opprimée, ne pouvant se faire entendre d'aucun habitant, n'usassent pas du droit du plus fort pour subvenir à la plus urgente nécessité. Aussi prirent-ils outre quelques comestibles, de la paille, des fourages et du bois, observant d'ailleurs une exacte discipline.

Cependant le pays peu fertile et déjà épuisé par les réquisitions exigées pour les magasins autrichiens se trouvant foulé, le paysan se plaignit. Heureusement que de grands dépôts de réserve en Souabe, purent alimenter cette armée et lui laisser le temps de se refaire sans s'éloigner davantage du Rhin; or dans la situation de nos affaires il importait extrêmement qu'elle restât en mesure de reprendre l'offensive avant la clôture de la campagne, selon le plan de Souworow et le vœu bien prononcé de l'archiduc.

Je devais naturellement chercher à être présenté au maréchal, comme chef d'un régiment suisse accidentellement séparé du corps d'armée de Korsakow; la curiosité de voir cet homme célèbre si diversement dépeint, me le faisait non moins désirer, aussi cette première entrevue fera-t-elle toujours époque pour moi, et n'omettrai-je aucun des détails qui la concernent, quelque puérils qu'ils puissent paraître maintenant.

Voyant le matin la rue jonchée de soldats russes endormis, étonné qu'ils eussent assez respecté le sommeil des habitants pour ne pas réclamer d'eux un abri, je parcourus la ville pour m'enquérir d'où ils venaient. — Le premier officier que j'accostai m'apprit que c'étaient des gens de l'armée du maréchal, arrivant des Grisons. — Les Russes n'ayant alors aucune marque distinctive de grade depuis l'enseigne au colonel, j'ignorais le rang de celui auquel je parlais et le priai de m'indiquer où je devais m'adresser pour être introduit auprès du maréchal. — „C'est toujours difficile à obtenir „et impossible en ce moment", me dit-il. — J'insistai en lui expliquant ma position. — „Quoi, vous êtes Suisse?" — „Connaîtriez-„vous la famille de Ribeaupierre?" — „Sans „doute." — „Et le mari de Mad^lle^ Louise?"

„C'est moi.“— „Ah! cela étant, venez, je suis „le colonel Lawroff, parent et ami intime des „Ribeaupierre et aide-de-camp du maréchal.“ Cette rencontre fortuite était sans doute aussi extraordinaire que de bon augure pour moi; elle nous lia subitement d'amitié comme on se lie à la guerre. — Il m'emmena, me raconta chemin faisant les bizarreries du maréchal, m'exhorta à n'en pas paraître surpris et surtout à ne point m'intimider de ses questions. Il m'invita à me faire accompagner d'un de mes subalternes: nous entrâmes dans le corridor du rez-de-chaussée d'une maison, au fond duquel un escalier conduisait à l'étage où étaient les bureaux de l'état-major. Vis-à-vis du pied de l'escalier il y avait une porte devant laquelle deux Cosaques étaient en faction et immobiles. — „Voilà“ me dit Lawroff, „où „le maréchal repose, nul de nous n'oserait y „entrer; placez votre jeune officier au bas de „l'escalier: qu'il y attende que le maréchal „sorte de son appartement pour passer aux „bureaux; il le remarquera, nous demandera „qui c'est, nous le lui expliquerons, il voudra „vous voir et je vous ferai appeler.“ — Je transmis cette consigne au lieutenant Finguerlin jeune homme intelligent, mon conducteur monta l'escalier et je me retirai.

A peine avais-je arpenté deux fois mon salon que M. Finguerlin y parut. — „Les deux „Cosaques, me dit-il, m'ont marmotté quelques „mots inintelligibles, se sont avancés vers moi, „m'ont saisi par les épaules et m'ont mis de- „hors... Ne voulant pas me colleter avec eux, „j'ai cédé.“ — Indigné de ce contre-temps, je cours prendre son poste: les Cosaques ne bougent pas. — Là enveloppé d'un surtout d'uniforme qui n'avait ni galons ni épaulettes, appuyé sur mon sabre je me disposais à la patience, lorsque soudain la porte en face s'ouvre: un vieillard d'une taille médiocre et d'une structure grêle en sort, habillé d'une veste de basin blanc et d'une culotte courte mal boutonnée, chaussé d'une vieille botte et d'une pantoufle, coiffé d'un mauvais petit chapeau rabattu et attaché sous le menton; ayant l'air transis et faisant des grimaces qui ridaient plus encore sa figure décharnée: se parlant à lui-même il s'arrêta et me considéra: je m'effaçai comme l'aurait fait un simple officier d'ordonnance, attendant pour me nommer qu'il m'interrogeât; mais il passa sans m'adresser la parole et je restai. — A peine fut-il entré dans sa chancellerie qu'une conversation fort animée s'y fit entendre, et peu d'instants après le colonel Lawroff en descendit avec impé-

tuosité: „Quoi, me dit-il, c'est vous qui êtes „ici?“ — Je lui expliquai rapidement pourquoi. — „Vous venez, ajouta-t-il, de nous „attirer une verte remontrance: le maréchal „vous a-t-il parlé?“ — Non.... „Ah! voilà „encore un de ses incompréhensibles traits! — „Il a débuté par nous adresser de sévères „reproches, poursuivit Lawroff, d'avoir laissé „un colonel suisse au bas de l'escalier au lieu „de le recevoir. — Nous lui avons représenté „que c'était un subalterne placé par son colonel „pour attendre le moment où celui-ci pourrait „avoir audience. — Il nous a soutenu que „c'était le colonel lui-même et ce qui pis est, „il avait raison...“ „Et comment, repris-je, „pouvait-il me deviner, costumé comme je le „suis et étant journellement pris pour quel„qu'un de mes subordonnés, vu la conformité „de mon âge avec celui de plusieurs d'en„tr'eux?“ — „Il l'a deviné, me répondit „Lawroff, comme il devine souvent; mais „suivez moi, il veut vous voir; rappelez-vous „de lui répondre positivement quelque singu„lières que ses questions vous paraissent.“

Il me fit l'accueil le plus gracieux et le plus pathétique: posant ses mains sur mes épaules et renversant sa tête, les yeux fermés il me dit en français: „Vous êtes un ancien

„Suisse qui combattez pour la délivrance de „votre patrie, vous êtes mon frère, vous êtes „mon ami, comptez que je suis le vôtre; dites „à vos braves camarades que je les honore... „Soyez mon ami.“ — Il me donna un baiser sur le front et se retira en me priant à dîner, repas qu'il prenait à 8 ou 9 heures du matin.

Prévenu que sa table était malproprement servie, je fus surpris du contraire et admirai le soin avec lequel il se lavait à chaque instant les mains et changeait de couvert. — Il mangea copieusement, parla beaucoup mais inintelligiblement pour moi, excepté quand il m'interrogea sur la Suisse ou sur ma troupe. — Il tablait environ 2 heures, puis d'ordinaire se mettait au lit pour se relever un peu après et travailler jusqu'au soir ou même fort avant dans la nuit.

Les relations de l'assaut du faubourg de Praga à Varsovie dépeignaient Souworow comme dur, farouche et intraitable, mais après les fréquentes occasions que j'eus de l'observer et les notions certaines que j'acquis de sa vie publique et privée, combien je me suis reproché d'avoir ajouté foi à cette imposture; surtout ayant ouï de la bouche d'un témoin oculaire et irrécusable, le général Titow, que dans cette terrible lutte de la liberté expirant

sous le fer du despotisme, le maréchal, à l'instant où il se vit maître des derniers retranchements des Polonais, ordonna que ses soldats suspendissent le carnage; mais un chef ayant osé s'écrier: „qu'il n'en avait pas le droit, „que l'Impératrice lui avait prescrit l'extermi-„nation des rebelles", il se plaignit douloureusement de n'avoir pas été le seul dépositaire de cette cruelle volonté de sa Souveraine, et toléra en soupirant le mal qu'il lui était interdit d'empêcher dont l'odieux retomba néanmoins sur lui....

Cependant nul homme je le crois ne fut plus sensible, plus aimant, plus vertueux et bienfaisant que lui. Il était doué d'un tact exquis et d'un pressentiment inexplicable de ce qui se passait ou allait se passer près de lui. Son extérieur était alternativement bizarre ou imposant selon son costume, tantôt d'une somptuosité extrême par le nombre et la richesse des décorations dont il était surchargé, tantôt d'une mesquinerie burlesque; sa démarche était chancelante, le son de sa voix rauque, sa prononciation souvent diffuse. Il avait des gestes de bras et de tête particuliers et un mouvement de physionomie si continu qu'il était impossible d'en saisir l'ensemble. Sa conversation en public était un composé de

non-sens, de propos rompus, de bouffoneries, de questions extravagantes et de sentences sublimes : souvent un parler bas, confus, puis tout-à-coup l'organe le plus noble, la diction la plus pure ; enfin un mélange subit et presque mystique de plusieurs langues qui déroutant l'observateur le plus délié amusait le maréchal. Il visait certainement à se rendre indéfinissable, et à soutenir une réputation de singularité qui en favorisant sa disposition au persiflage envers des individus qualifiés dont les moyens secondaient mal selon lui les prétentions, ajoutait à la vénération que lui portaient des soldats superstitieux et par conséquent enclins à prêter du surnaturel à ce qui ne leur était pas familier.

Mais bientôt cette écorce factice laissant échapper des traits de clarté, on découvrait successivement en lui : le héros qui ne veut le paraître qu'au champ de bataille ; le vainqueur qui préfère la palme au laurier ; le philosophe éclairé qui abhorre et méprise les pernicieuses erreurs des philosophes modernes ; le philantrope qui pour mieux servir les peuples et les rois, scruta de bonne heure les cœurs dans les classes si diversement nuancées du trône aux tribus errantes. — On trouvait également en lui l'homme essentiellement religieux,

chez lequel l'application des dogmes de son culte convertissait en un besoin pressant l'exercice de ses devoirs envers Dieu, envers son prince, envers son prochain, lui montrant tous les humains comme ses frères, lui dictant le sacrifice du repos de sa vieillesse, bien plus comme un acte de piété que comme un surcroît de vaine gloire; justifiant ainsi par le dévouement dont il fit preuve, la belle maxime qu'il professait: „*Mon premier vœu à l'humanité, mon second à ma patrie!*"

Il désira voir mon régiment et l'attacher à son quartier-général; nous entrâmes dès le lendemain à cet effet à Lindau, mais la pluie l'ayant empêché de sortir, il nous fit inspecter par le général du jour et daigna me témoigner sa satisfaction du rapport qu'il lui en avait fait, me réitérant d'une manière particulière son désir de nous obliger. — J'en pris occasion de demander de lui présenter mon corps d'officiers, usage qui n'était point reçu chez les Russes vu la grande distance que mettait leur discipline entre l'officier-général et le subalterne.

Charmé d'avoir procuré à mes camarades l'occasion très-rare de s'approcher de cet homme célèbre, on nous introduisit au milieu de sa nombreuse suite en même temps que

les généraux du corps d'armée de Korsakow: tout le monde attendait impatiemment quelle réception leur serait faite.

Le maréchal parut en négligé, parla d'abord à chacun de nous en particulier avec cette affabilité touchante qui lui était propre, nous répéta en allemand que nous étions ses frères et ses amis, puis sans me donner le temps de le lui présenter, s'adressant au major qui ne l'était que de ce jour-là et ne portait aucune marque distinctive, il dit: „Voici sans doute le major.“ Comment le devinait-il, n'étant pas même placé selon son nouveau rang dans la ligne que nous formions?

La dignité que mit le maréchal, et les fines nuances avec lesquelles il témoigna en les recevant le degré d'estime qu'il accordait à chacun des généraux de l'armée de Korsakow, étaient frappantes. — Il embrassa Korsakow sans lui rien dire, ce qui équivalait à un délai du jugement de sa conduite. Il traita de même son neveu favori le prince Alexis Gortschakow: dit des choses très-flatteuses au prince Bagration, à un autre général qui s'était également distingué devant Zurich et au général Titow. — Puis s'adressant à celui qui commandait la division stationnée au Petit-Baden, restée immobile durant l'action du 25: „Quant

„à vous, Monsieur, nous ne nous parlerons „plus.“ — Il parut compatir au malheur des autres: toujours disposé à l'indulgence, rien ne lui coûtait plus que de sévir ou de marquer du mécontentement. On assurait même que lorsqu'il avait dû punir ou réprimander, il n'était tranquille qu'après avoir pu donner quelques louanges au même individu, excepté certains cas graves qui jamais ne s'effaçaient de sa mémoire: par exemple quand il avait mis à l'ordre, qu'il était défendu à un officier de parler de tel combat ou de telle circonstance c'était une tache pour la vie, car on savait que c'était le plus fort châtiment qu'il infligeât.

Nous fûmes présentés le même jour au grand-duc Constantin qui avait fait la campagne d'Italie sous le maréchal. Ce jeune prince ne nous déguisa pas son caractère impétueux, par les termes peu mesurés dont il se servit pour exprimer son aversion contre les Autrichiens, qu'il n'accusait de rien moins que d'avoir concerté la perte de Souworow et de son armée dans le canton de Glaris. — Je lui répondis comme je le devais, pour chercher à le dissuader d'une supposition aussi éloignée de la vraisemblance. — Ne nous trouvant pas de son avis sur ce point, non plus que sur

un autre qui nous touchait plus directement et sur lequel je me permis de lui répliquer plus positivement, au sujet de son ancien instituteur de la Harpe, il nous quitta brusquement.

Le lendemain il ordonna à un régiment de cuirassiers qu'il protégeait particulièrement, et qui par sa belle tenue contrastait avec le délabrement de l'infanterie et le piteux accoutrement des Cosaques, de s'établir dans les quartiers que nous occupions. — Averti qu'on déplaçait ainsi mes gens sans leur assigner d'autres cantonnements, je leur défendis de bouger et fus me plaindre au quartier-maître-général russe Médem, vieux Livonien qui m'avoua que le grand-duc avait agi à son insu et de son chef, m'engageant à fermer les yeux sur cette irrégularité commise par le fils du Souverain. — Je pensais différemment et lui demandai quel rang celui-ci avait à l'armée: „Simple colonel.“ — „Colonel aussi“, lui dis-je, „je ne céderai au prince sous ce rapport que „par l'ordre du maréchal“, qui informé du fait non-seulement m'approuva, mais enjoignit qu'on ne nous prescrivît rien sans son aveu, déclarant qu'il nous prenait sous sa protection spéciale.

Ma conduite toujours ainsi dirigée vers l'intérêt de la Suisse et l'avantage de ma troupe,

aurait dû ce me semble, me concilier si ce n'est l'affection au moins la reconnaissance de mes compatriotes émigrés: au contraire, la malveillance de quelques-uns saisissait chaque occasion de me nuire et me procura de rechef une contrariété pénible. La vacance de la majorité de mon régiment ayant donné lieu à plusieurs promotions, je crus la circonstance propre à mettre de nouveau mon fils en avant pour la sous-aide-majorité, comme M. Wickham avait si positivement insisté à Zurich que je le fisse, au bout d'un court délai. — Je l'insérai donc en cette qualité sur le tableau des nominations que je devais présenter à la ratification du colonel Ramsay, auprès duquel je me rendis à Memmingen; celui-ci me remercia presque d'avoir enfin songé à avancer ce jeune homme comme il le méritait, se félicitant, ajouta-t-il, d'être appelé à y contribuer. — Je ne fus donc pas peu surpris le lendemain, du chagrin qu'il me témoigna de ne pouvoir ratifier cette nomination, venant d'apprendre qu'elle avait causé la brouillerie de son prédécesseur le colonel Crawfurdt avec le lieutenant-général Hotzé. — Je lui expliquai que j'agissais d'après l'injonction formelle de M. Wickham pour réparer le tort fait à mon fils. Il m'assura de son empressement à y acquiescer,

dès qu'un mot du ministre l'y autoriserait. — M. Wickham depuis la défaite de Zurich se tenait à l'écart; je le trouvai dans la petite ville de Wangen et lui exprimai mon étonnement du rôle qu'il me faisait jouer; il s'excusa en me protestant avec obligeance qu'il allait sur le champ écrire au colonel Ramsay pour lever ses scrupules: cependant il n'en fit rien. Me trouvant ainsi essentiellement compromis, je revins à la charge et oubliai peut-être dans la correspondance qui s'en suivit, d'observer assez les égards dûs à son caractère diplomatique. — Quoiqu'il en soit, il était notoire qu'une malveillance qui ne pouvait guère provenir que de mes compatriotes, me poursuivait jusque dans les bureaux d'un commissaire duquel je n'eus personnellement qu'à me louer.

Notre position à nous troupes suisses, celle en particulier de mon régiment, le seul en activité, était devenue des plus critiques par la discorde qui régnait ouvertement entre l'armée russe à laquelle nous appartenions, et l'armée autrichienne à laquelle nous avions appartenu. Sans doute que nous devions rester neutres entr'elles, mais sans cesse exposés par nos relations mutuelles à être entraînés individuellement ou en masse dans de fâcheux démêlés, pour y obvier j'empêchai autant que je le

pouvais mes camarades de fréquenter les lieux de réunion des officiers de l'une et de l'autre armée, et leur en donnai l'exemple en déplorant avec eux une mésintelligence qui se reproduisait dans les relations de société comme dans les affaires du service, et qui achevait de ruiner notre cause. Pénétré de cette triste certitude et de l'urgence de chercher à rapprocher les esprits, je hasardai de me prononcer chez les chefs russes l'ami des Autrichiens, et chez ceux-ci l'ami des Russes: j'eus incessamment à m'en applaudir, regrettant que des personnes plus marquantes de crainte de se compromettre, ne suivissent pas la même voie.

Les Autrichiens reprochaient non sans fondement à leurs alliés, leur désordre dans l'administration des subsistances; mais comme je le représentai au général Hiller, il fallait de nécessité supporter ce mal et tâcher d'y remédier, en leur aidant à se créer au moins temporairement un système d'économie modelé sur les institutions autrichiennes, les plus parfaites peut-être qui existassent alors en ce genre. On en convint et on leur aida. — D'un autre côté, je cherchai à apaiser les clameurs parfois injurieuses des généraux russes de ce que les magasins autrichiens leur refusaient le

nécessaire, sous prétexte de formalités dont eux n'avaient pas l'habitude: je les amenai à convenir que sans ces approvisionnements, ils courraient risque de mourir de faim; que pour conserver cette ressource il fallait s'astreindre aux règlements qui seuls la maintenaient, et pour cela adopter un mode analogue ainsi qu'on l'avait essayé à Zurich, et ils s'y plièrent.

Puis les Autrichiens non-seulement contestaient aux Russes la gloire exclusive que leur attribuait injustement l'opinion, d'avoir été les libérateurs de l'Italie durant une campagne commencée en leur absence, mais encore ils niaient que Souworow eût eu une influence majeure dans les opérations de la guerre, malgré la prépondérance qu'il s'était si évidemment acquise par son activité à en rendre les avantages décisifs. — Les Allemands ne pouvaient surtout pardonner à leurs alliés ce propos offensant dont ils les accusaient, qui tenait plus de la jactance française que de la gravité moscowite: *„Nous venons vous apprendre à vaincre.“*

Les Russes en revanche prétendaient que les Autrichiens dont ils se croyaient avec raison le plus ferme appui, ne les traitaient pas en amis et les avaient sacrifiés en ne les soutenant pas dans plus d'une occasion périlleuse.

Quant au maréchal, je ne l'entendis jamais que louer la bravoure et la tenue des Impériaux, parlant avec une haute estime de leurs généraux et ne les blâmant que de trop de circonspection dans leurs mesures; rejetant sur le ministère, ce dont il croyait avoir amèrement à se plaindre. On conçoit combien il nous fallait de prudence au milieu de tant d'éléments de discorde, pour n'encourir la malveillance d'aucune des deux armées à la merci desquelles nous nous trouvions. — En voici un exemple: l'état-major russe donna à Lindau un bal auquel nous fûmes priés; des officiers supérieurs autrichiens s'y étant présentés, le grand-duc leur fit signifier de se retirer; incivilité si offensante que l'état-major autrichien crut son honneur engagé à en exiger une réparation éclatante. — Le Czarowitz effrayé des suites de son inconséquence et la rejetant sur un mal-entendu, se soumit à en faire des excuses qu'on ne voulut pas d'abord accepter; or si les Autrichiens eussent persisté dans ce refus, nous aurions nécessairement été appelés à faire cause commune avec les Russes, et aurions été ainsi impliqués dans une querelle difficile à bien vider.

Le parallèle du moral de ces deux armées telles qu'elles étaient alors, n'est peut-être pas

sans intérêt pour l'histoire : pris en corps, les généraux et officiers autrichiens offraient plus de gens instruits de leur métier et mieux stylés au genre de guerre actuel que les Russes dont les chefs, ou vieux militaires de divers pays, ou jeunes Seigneurs de la cour, étaient particulièrement attentifs à obtenir par l'adulation ou par l'intrigue, un signe de la bienveillance de leur Maître ; peu occupés d'ailleurs et dégoûtés d'un état qui les exposait à de perpétuelles destitutions sous le plus léger prétexte ; instabilité dont le service souffrait autant que de la défectueuse composition des subalternes. Ceux-ci à quelques exceptions près semblaient appartenir aux basses classes de la société, joignant à beaucoup d'ignorance, des mœurs dépravées et des sentiments peu délicats : aggravant en outre par leur rudesse envers l'habitant paisible, les vexations qu'une trop modique paye rendait en quelque sorte aussi excusables de leur part que de celle du simple soldat, qui en revanche manifestait quand il pouvait se faire comprendre, une candeur qu'on ne lui aurait certes pas supposée et surtout pas aux Cosaques. En voici un trait dont j'ai été témoin : Une dame en logeait 12 à Lindau ; elle leur fit fournir ce qu'on lui dit être nécessaire pour leur cuisine : s'apercevant que l'un d'eux était

à jambes nues, elle lui fit cadeau d'une paire de bas de laine qu'il refusa. Craignant de l'avoir offensé par ce don que sans doute il trouvait trop mesquin, elle dit son inquiétude à un officier: celui-ci interrogea le Cosaque: „j'aurais péché, répondit-il, de prendre à cette „dame ses bas après tout le bien qu'elle nous „fait." — Ma femme rencontra un jour quelques soldats dans un magasin à Augsbourg où ils répandaient l'effroi par leur ton brusque et leurs gestes animés; leur ayant demandé dans leur langue ce qu'ils voulaient: s'adoucissant soudain: „du fil pour recoudre nos vêtements." Elle leur en fit distribuer sans permettre qu'ils le payassent et ils la comblèrent de bénédictions... Voilà cependant quels hommes nous, gens civilisés, traitons si légèrement de barbares!....

Vue en masse l'armée russe étonnait par sa mâle vigueur et son agilité; en marche elle imprimait au spectateur, par l'amalgame imposant de l'air martial de ses corps et de la mélodie des chants dont ils s'accompagnaient, ce respect qu'inspirent les grands contrastes; lui retraçant sous cette vivante image plutôt d'anciens Spartiates courant défendre leurs foyers, que de dociles Serfs allant affronter à 1000 lieues des leurs, les dangers de la plus

meurtrière des guerres dont le fanatisme ait jamais embrasé le monde, et dont leur maître pour l'étouffer dans son berceau hasardait ainsi ses plus valeureux soldats.... Cependant ils y marchaient comme à leur propre cause, prodige dû sans doute à cette simplicité de mœurs qui en incrustant dès leur enfance de saints préceptes dans leurs cœurs, les portait à s'immoler sans se plaindre pour délivrer la terre d'une secte impie, leur disait-on, qui par ses forfaits attirait le courroux du ciel sur la race humaine.

L'armée autrichienne en échange non-moins majestueuse en corps, soutenait mieux l'examen dans les détails : une tenue exacte, une uniformité parfaite, une grande précision de mouvements n'étaient pas ses seuls avantages : nulle troupe en Europe n'était formée, instruite, entretenue et recrutée d'après un système aussi régulier et permanent. — Conciliant jusque dans les moindres détails la discipline avec la moralité, une exacte subordination avec une douceur habituelle qui seule familiarise l'homme avec de pénibles devoirs. — Nulle armée ne coûtait moins et n'était mieux pourvue du stricte nécessaire : d'ailleurs la stabilité de ses règlements y assurant autant que les chances de la guerre le comportent, l'existence temporelle

de chaque individu, l'identifiait au corps dont il faisait partie. — Une minutieuse exactitude en toute chose et une singulière brièveté de commandement, fixait l'attention et y entretenait ce calme de l'esprit qui chez l'homme machine, contribue plus qu'on ne pense à l'attacher à son état, ce qui se remarquait plus particulièrement dans la classe des sous-officiers, gens sages et instruits qui par leur exemple accoutumaient le soldat à s'acquitter de ses devoirs sans s'exposer à des punitions corporelles, plus rares et moins soumises à l'arbitraire là qu'ailleurs. — Un grand respect pour l'autorité, un point d'honneur alimenté par des prérogatives graduelles, basaient un solide esprit de corps qui imprimait la honte sur certains excès dont en d'autres pays le militaire se fait un jeu, et rendait ainsi cette armée plus propre que toute autre à protéger une contrée sans la grever, si ce n'est des charges inséparables du fléau de la guerre.

Cet éloge, dont il fallait excepter la plupart des troupes légères, pourra paraître exagéré ou partial à gens imbus de préventions contraires; il est cependant le résultat de l'attention avec laquelle j'ai été à même d'observer cette armée deux années de suite. — Mais par la nature même des avantages qu'elle

possédait, elle devait éprouver plus d'obstacles à lutter à la longue, contre les phalanges de la révolution française qui sans autre mobile apparent que l'impulsion du fanatisme et la soif du butin, n'offraient aucune forme régulière à saisir et au contraire en en prenant sans-cesse de nouvelles, devaient naturellement tromper la vigilance de ces bataillons ou escadrons, guidés par des chefs interdits eux-mêmes d'une vélocité d'action jusque-là sans exemple, d'une agression souvent désordonnée, mais toujours réitérée au moyen de troupes fraîches et qui sous les couleurs de la licence, recélait le secret d'une tactique profonde et savante. Cette armée dut ainsi essuyer de grands revers, avant que l'expérience dont les leçons sont plus lentes à adopter en raison de la maturité des principes qu'elles doivent remplacer, eût démontré la nécessité de refondre un système, longuement éprouvé et dont on répugnait d'autant plus à s'écarter, que les moyens indispensables à lui substituer étaient peu compatibles avec le flegme germanique. Cependant on sut en conservant l'ancien type acquérir quelques qualités nouvelles.

Si d'après cet aperçu on médite les résultats que pouvait avoir l'action combinée de ces deux armées, dans la lice où devait se décider

une des plus grandes luttes consignées dans les annales du monde, on trouvera je pense, que si l'une l'emportait par l'impétuosité dans l'attaque et la rapidité des marches, sûrs garants du succès, la préférence était dûe à l'autre, pour la solidité qui les affermit et répare les échecs qui suivent quelquefois de si près la victoire. Que s'il fallait à l'une un Souworow et à l'autre son chef adoré l'archiduc Charles, seul capable de l'électriser sans trop froisser ses antiques formes, il aurait surtout fallu qu'un bienfaisant génie se plaçant entre ces deux guerriers, leur eût montré d'une main la gloire d'accomplir ce grand œuvre et de l'autre eût étouffé le germe des dissensions qui en les entravant dans leur carrière, pouvaient replonger l'humanité dans les fers et dans les maux dont un instant elle s'était crue délivrée.

Dès la réunion des deux corps russes, il y eut des conférences entre leurs généraux et quelques généraux autrichiens sur le parti à prendre : ceux venus d'Italie effrayés de ce qu'ils avaient vu de la Suisse, supposant que partout elle offrait les mêmes obstacles, redoutaient d'y rentrer. — Ceux au contraire qui venaient de Zurich, auraient désiré qu'on réparât promptement les désastres qu'ils y avaient subi. — Un général autrichien, le prince de

Rosenberg, exagéra tellement les difficultés qu'on rencontrerait de Rorschach à Zurich par St. Gall, Wyl et Winterthur, route qui néanmoins n'avait qu'une position intermédiaire à emporter, qu'il fit prévaloir l'opinion de renoncer à cette entreprise, tandis que l'archiduc obligé par l'évacuation de Schaffhouse de se concentrer en Brisgau et en Souabe, et qui avait en conséquence transféré son quartier-général à Donaueschingen, souhaitait vivement qu'on reprît l'offensive et désirait à cet effet une entrevue avec le maréchal, lui proposant d'aller le joindre en tel lieu intermédiaire qu'il lui désignerait, ce que celui-ci éluda présumant cette réunion superflue.

L'archiduc chercha à y suppléer par de fréquents messages, espérant prouver à son digne émule la nécessité de recouvrer au moins la position de la Limmat: le colonel comte Bubna aide-de-camp de S. A. R., chargé de cette mission s'en ouvrit à moi, sans doute comme étant le seul individu de sa connaissance censé attaché au quartier-général russe et m'engagea à le seconder. Je lui observai que si sa cour interdisait encore à l'archiduc de dépasser la ligne qui lui avait été précédemment tracée en Suisse, j'étais de trop bonne foi pour insister auprès de nos alliés sur la

convenance d'y rentrer; convaincu que nos derniers malheurs étaient essentiellement dûs aux vices de la position qu'il s'agissait de reprendre, dont le seul avantage réel était de raccourcir et de faciliter les communications de l'armée impériale d'Allemagne avec celle d'Italie, et n'en présentait d'ailleurs aucun soit pour la délivrance de la Suisse, soit pour la restauration de la monarchie en France.

Bubna persistant dans l'objet de sa mission, y mit tant de chaleur auprès du maréchal qu'il l'ébranla: appelé alors et interrogé sur les difficultés à surmonter pour parvenir à la Limmat et sur l'utilité de la position en question, je dépeignis les difficultés comme nulles comparativement à celles qui avaient été récemment surmontées en traversant les Alpes, et convins franchement que non-seulement il était peu important pour la cause commune d'occuper Zurich et la rive droite de la Limmat, mais qu'on s'exposerait à de nouveaux revers en s'y arrêtant, ce dont je déduisis les raisons.

Souworow se résuma à renouveler ses instances auprès de l'archiduc, de s'engager à le seconder activement et indéfiniment sans déterminer jusqu'où; lui promettant en ce cas de se mettre immédiatement en mouvement,

malgré le dénuement de la majeure partie des troupes que Korsakow avait ramenées.

La réponse de l'archiduc arriva telle qu'on devait l'attendre de l'obstination de sa cour et de sa probité personnelle, qui ne lui permettait pas plus d'enfreindre les ordres qu'il avait reçus que de les déguiser. Il se bornait en conséquence à l'engagement formel de coopérer de toutes ses forces entre le Rhin et l'Aar depuis l'embouchure de la Limmat, et de là se bornait à des promesses vagues de donner de l'inquiétude et de la jalousie à l'ennemi : or ainsi tout espoir d'une réaction prochaine s'évanouit parmi nous ! ...

Durant ces négociations l'animosité entre les deux armées faisait des progrès alarmants ; on en était à redouter journellement que des partis n'en vinssent aux mains, comme cela eut lieu à Stockach entre les hussards russes de Bauer et les dragons de l'archiduc Ferdinand : néanmoins jamais il n'échappa ni à l'archiduc ni au maréchal, un mot réciproquement offensant : tous deux mûs par un intérêt et par des motifs communs, mais comprimés par des instructions divergentes, dévorés du chagrin de se voir arracher par d'insurmontables entraves la palme glorieuse qu'ils avaient été si près de recueillir ; l'un ne songea plus qu'à mettre

à couvert l'Autriche supérieure, la haute Souabe et les Grisons, et l'autre qu'à s'éloigner au moins momentanément d'un théâtre, où toute chance à de grands succès lui était ravie par le peu de latitude accordée au prince son collègue pour y concourir.

La retraite de Souworow vers l'Iller et le Lech fut ainsi promptement résolue; à peine donna-t-il le temps aux renforts autrichiens venant de la grande armée de relever les postes qu'il abandonnait de Lindau à Feldkirch. Mon régiment destiné à l'avant-garde, obtint par une faveur spéciale de cantonner en route, tandis que malgré le froid des nuits les Russes et les Bavarois étaient tenus à bivouaquer; pour ne pas exciter de jalousie par cette exception, on nous donna un jour d'avance sur le gros de l'armée.

Le maréchal et la première colonne se mirent en marche le 30 Octobre, route qui me suggéra en la faisant, d'amères réflexions sur les graves inconvénients qu'allaient avoir pour nous les motifs qui l'avaient déterminée; il me semblait aussi voir les fertiles plaines que nous traversions ravagées de nouveau par ces mêmes Français, qu'on en croyait naguère à jamais expulsés....

Nous touchions à notre seconde étape

lorsque j'aperçus au loin le front d'un corps nombreux s'avançant sur nos pas: c'était la première colonne qui sans nécessité avait fait double traite, c'est-à-dire 10 lieues; circonstance qui m'expliqua comment le maréchal avait débouché au canton de Schwytz plutôt qu'on en était convenu; irrégularité qui provenait de cette célérité habituelle, qui ne mesurant les stations que sur la longueur du jour, faisait franchir à ces guerriers une distance quelconque dans le moins de temps possible; particularité qui justifiait encore le propos que me tint plus tard le maréchal, en parlant de Bonaparte: „celui-là m'a volé mon secret, la „rapidité des marches.“

Ainsi poussés en avant nous fûmes à 2 lieues plus loin où l'ordre subit de rester le lendemain, nous donna une lueur d'espoir que l'ennemi instruit du départ du maréchal eût hasardé une attaque et qu'on allât marcher à lui; mais le retard d'une colonne autrichienne relevant les postes du Rhin était la seule cause de ce repos qui dura 3 jours. — Le conflit de troupes qui en résulta, occasionna une méprise que j'omettrais si elle n'attestait l'utilité d'une prompte et heureuse repartie: mon régiment étant en avant, on annonça l'approche du maréchal qui selon sa coutume

voyageait rapidement dans une calèche d'emprunt attelée de chevaux de réquisition car il n'en possédait point, et accompagné seulement de quelques Cosaques, dont l'un à titre de faveur portait au cou un siège à pliant, sa tête passée à travers le vide circulaire de ce meuble usuel. Soudain le cortège s'arrête et suspend ses manteaux en guise de rideau autour de l'équipage: on pouvait en deviner la cause qui certes n'exigeait ni témoins, ni honneurs militaires. Cependant le major Wagner étant à la queue de la colonne avec son ancienne compagnie, lui fait faire halte et présenter les armes... Un bruit sourd lui apprend ce qu'il aurait dû comprendre et lui attire force railleries, propres à nous couvrir de ridicule et à nous procurer mainte mauvaise affaire, s'il ne se fût subitement écrié avec un énergique jurement et assez haut pour être bien entendu: „*Eh bien, mes grenadiers ont vu ce* „*que jamais les Français n'ont pu voir, le* „*d.....e du maréchal.*" Le mot fut cité et la bévue oubliée.

CHAPITRE XII.

8 — 26 Novembre 1799.

Souworow à Augsbourg. L'électeur de Trèves. Nouveaux détails sur le maréchal. Mémoire sur une campagne d'hiver en Suisse. Départ probable des Russes. Détails sur mon régiment. Nouvelle capitulation.

J'avais imaginé et le prince Gortschakow me le confirma, que le maréchal en se retirant si brusquement s'était flatté que les Français se hâteraient de le poursuivre, et que les plaines de la Souabe lui seraient plus propices que l'étroite et fangeuse vallée du Vorarlberg pour prendre sa revanche des revers essuyés en

Suisse. — Mais loin de donner dans ce panneau et satisfaits de voir l'adversaire qu'ils redoutaient le plus s'éloigner sans les forcer à le combattre, ils ne bougèrent pas; s'estimant d'autant plus heureux de conserver tranquillement leurs nouvelles positions sur le Rhin, qu'une grande crise se préparait alors en France, où le retour inopiné de Bonaparte d'Égypte allait bientôt changer la face des affaires.

Les Russes ayant atteint leur destination éventuelle, la plupart des Cosaques irréguliers prirent le chemin de leur pays, ce dont on se félicita à cause de leurs petites déprédations, tandis qu'on aurait dû s'affliger au contraire de ce pronostic de la retraite absolue de nos plus fidèles alliés. — Mon régiment fut réparti aux environs d'Augsbourg, où le maréchal prit son quartier-général et m'appela auprès de lui.

Cette grande et morne cité acquit ainsi tout-à-coup une animation extraordinaire. — Billeté avec ma femme, mon fils, ma fille et mes gens au couvent de St. Georges, nous y fûmes d'abord froidement accueillis, mais le prélat devint bientôt notre ami, nous combla de prévenances et aurait abondamment pourvu à notre table si nous l'eussions permis; il nous rendit dans la suite d'importants services.

L'électeur de Trèves, le prince Clément frère du roi de Saxe, que sa dignité épiscopale fixait alors à Augsbourg, y avait une cour où la noblesse du Cercle et les étrangers présentés trouvaient les ressources de la haute société, tandis que la maison du maréchal où j'étais astreint à me rendre journellement, avait le charme d'un tableau mouvant par la quantité et la variété des individus de différentes nations et de diverses conditions qui cherchaient à y être admis, et dont il retenait d'ordinaire les plus considérables à son dîner matinal qui par conséquent était toujours nombreux, surtout le dimanche où le service divin du rite grec dans sa chapelle particulière, attirait d'autant plus d'affluence que le maréchal par une de ses singularités y officiait en personne, secondé par les popes qui proprement devaient la desservir. — Revêtu alors de son grand uniforme, couvert de droite et de gauche depuis la poitrine à la ceinture de plaques des ordres dont maint Souverain l'avait décoré, il avait en outre au cou le portrait de l'Impératrice Catherine garni de diamants qu'il portait fréquemment à ses lèvres: manifestant d'ailleurs un zèle religieux qui ne laissait nul doute sur la sincérité de sa dévote ferveur; se prosternant itérativement jusqu'à terre et

se mettant dans un état violent; tour-à-tour absorbé par les saints mystères qu'il célébrait et occupé à règler le chant des jeunes fifres de régiment tenant lieu d'enfants de chœur, on le voyait accourir avec vivacité au milieu d'eux mêlant sa voix aux leurs, et muni d'un rouleau de papier frapper la mesure sur leurs épaules ou par distraction sur leurs têtes. — Un jour arriva durant le service le prince de Condé, dont le corps venait de passer sous les ordres du maréchal: ces deux contemporains ne s'étaient jamais vu; le prince de crainte de troubler la cérémonie du culte, défendit qu'on l'annonçât et resta dans la foule; mais dès que le maréchal eut achevé, se retournant comme d'inspiration, il se jeta dans les bras du prince et lui adressa un compliment d'autant plus touchant que certainement il était improvisé.

Souvent après la messe, il distribuait avec apparat les récompenses dont chaque courrier pour ainsi dire lui apportait un paquet à répartir à son gré: appelant alors de ses noms et prénoms chacun de ceux auxquels il en destinait, il la lui remettait de la part de l'Empereur, ajoutant à cette marque de faveur, l'énumération des faits d'armes qui l'avaient méritée et une exhortation toujours prononcée

avec une gravité remarquable. De sa chapelle il passait à la salle à manger, en traversant un vestibule plein de curieux des classes inférieures auxquels il donnait sa bénédiction comme l'aurait pu faire un dignitaire mitré; puis par un autre contraste, parcourant rapidement de l'œil ses commensaux, il adressait avec grace et toujours avec justesse, un mot bienveillant à l'un ou malin à un autre. Je le vis ainsi s'approcher un jour humblement d'un chevalier de St. Louis très-âgé, qui semblait être dans l'indigence: „Mon père, lui dit-il, „votre bénédiction me serait d'un grand prix, „ne me la refusez pas." — Le prince de Condé lui ayant aussitôt après présenté un autre émigré, le comte d'Herculès, homme borné et faisant l'important: „Voilà un hercule comme „il en faudrait beaucoup", dit-il en souriant au prince, mot qui ne laissa pas néanmoins d'enfler la vanité de celui qui en était l'objet. — En revanche son neveu favori Alexis Gortschakow, l'ayant prévenu qu'un chasseur noble avait fait 10 lieues à pied dans la nuit pour le voir de près et n'osait entrer, n'étant que sous-officier: „qu'il entre", s'écrie-t-il, et s'avançant à sa rencontre, il lui tend la main. „Vous êtes Français, gentilhomme, servant la „cause de votre infortuné monarque, je vous

„honore, vous êtes mon frère, vous dînerez „avec moi.“ — Le nom de Vaillant que portait ce militaire fournit au maréchal de jolies et obligeantes allusions. — Parfois à la vérité il prêtait au ridicule et presqu'au scandale par de puériles facéties, telles que d'imiter le chant du poulet en se huchant sur une chaise dans une audience qu'il accordait à un diplomate, ou par des questions insensées comme de demander à un officier étranger, combien la mer Caspienne renfermait de poissons, et si celui-ci averti de ne jamais faire de réponse évasive, n'eût prestement répliqué par un nombre précis quoique sûrement plus que hasardé, il aurait pu, dit-on, décheoir dans son opinion. — Mais combien Souworow rachetait ces faiblesses apparentes, par de hautes et profondes pensées dans les circonstances saillantes! On discutait à sa table sur la réaction monarchique qui s'opérait à Naples, où sous l'influence de la reine et de ses agents, le sang des révolutionnaires coulait sur les échafauds; un Alsacien, Rosenheim, officier-général napolitain attaché à son état-major, louait cette sévérité comme étant d'un salutaire exemple. Soudain le maréchal qui jusque-là avait gardé le silence, prend la parole et dit en élevant la voix plus que de coutume: „Votre roi a

„tort, il a grand tort; c'est nous qui sommes „condamnés à punir; les rois sont faits pour „pardonner." Maxime sublime, neuve dans la bouche d'un grand capitaine.

Souvent des femmes étaient de ces dîners; j'en pris occasion d'observer son ton respectueux et galant, gai, empressé, sans se permettre la moindre familiarité à leur égard; cependant d'ignorants folliculaires ont osé l'accuser d'une cynique licence envers elles. — Mais je n'en finirais pas, si je citais tous les traits singuliers ou piquants, toutes les marques de bonté, d'urbanité, de moralité et de douceur, recueillies sur cet homme extraordinaire et célèbre, trop imparfaitement connu parmi nous qui lui devions incontestablement de l'affection et de la reconnaissance pour l'intérêt loyal qu'il prenait à notre sort.

Il me fit demander par le prince Alexis Gortschakow alors rentré en pleine faveur, un mémoire détaillé sur les moyens nécessaires pour se reporter en Suisse, et sur le degré de possibilité d'y faire une campagne d'hiver. Le secret me fut intimé, cependant selon la règle que je m'étais prescrite de consulter M. l'avoyer sur les objets importants à la chose publique qui me seraient confiés, règle que j'observai jusqu'à sa dernière heure, malgré

l'affaiblissement progressif et visible que produisaient sur son esprit les douloureuses infirmités qui le conduisirent au tombeau, j'allai lui présenter la minute de mon travail. Il était au lit et souffrant, mais dès qu'il entendit de quoi il s'agissait oubliant ses maux il se leva précipitamment, saisit sa carte, la déroula, discuta froidement le plan que je lui soumettais et l'approuva d'un bout à l'autre. Seulement il estimait possible qu'une armée libératrice se maintînt en Suisse, sans être maîtresse de la chaîne du Jura, et par conséquent sans avoir pris une position au delà; condition que je persistai néanmoins à représenter comme indispensable au succès de l'entreprise, me permettant tacitement de supposer que l'impatience de ce digne chef de revoir ses pénates, lui dissimulait le danger d'en aggraver le malheur par le séjour prolongé d'une nouvelle armée même amie.... J'ai encore présent à la pensée l'expression de la joie qu'inspira à cet illustre vieillard, l'idée de cette réaction inopinée qui ranimant ses facultés presqu'éteintes, fit jaillir de son regard la dernière étincelle du noble feu dont son grand cœur fut consumé... Considération qui seule peut mériter à ce mémoire d'être conservé quelque insignifiant qu'il soit devenu, malgré l'entière approbation que lui

accordèrent le maréchal et les généraux alliés auxquels il le communiqua: peut-être aussi est-il propre sous ce rapport, à donner un aperçu correct de la situation respective des armées belligérantes relativement à la Suisse, dans une époque tellement intéressante pour elle: c'est sous ce double point de vue que je le consigne ici..... „S'il était question „d'attaquer les Français en Suisse dans les „positions où ils se trouvent, les supposant „forts de 60 à 80,000 hommes, dont 30,000 „entre Rheineck et Ragaz: 20,000 entre Bâle „et Schaffhouse: 10,000 à Frauenfeld et le „reste réparti dans l'intérieur: supposant qu'ils „n'auraient ni pénétré dans les Grisons ni „augmenté leurs forces en Italie, ni fait des „progrès marquants en Allemagne, on estime „qu'une armée de 45,000 hommes suffirait à „les débusquer; mais comme il s'agirait sans „doute de les poursuivre jusqu'à la frontière „de France et de s'y établir, on compte que „pour pouvoir s'y soutenir, il faudrait une force „de 80 à 100,000 combattants, distribuée comme „suit: 1° Une colonne de 25,000 hommes dont „très-peu de cavalerie qui passerait le Rhin „près de Rheineck et marcherait par St. Gall, „Wyl et Winterthur; elle rencontrerait pro-„bablement l'ennemi venant d'Altstætten par

„Gais et St. Gall entre cette dernière ville et „celle de Wyl, ou bien le couperait du reste „de l'armée française. 2⁰ Une colonne de „15,000 hommes dont un peu plus de cavalerie „en proportion que la première, qui passerait „le Rhin à Constance, attaquerait l'ennemi à „Frauenfeld et opérerait sa jonction avec la „première à Winterthur pour forcer de concert „la position de Tœss, où vraisemblablement „l'ennemi se rallierait. 3⁰ Une colonne de „10 à 12,000 hommes dont la moitié de cava- „lerie, passerait de Stein à Diessenhofen, mar- „cherait par Andelfingen et Embrach sur Kloten „pour attaquer le Zürcherberg de concert avec „les deux premières. 4⁰ Un corps de 40 à „45,000 hommes posté entre Waldshut et Lau- „fenbourg tiendrait les Français en échec entre „Bâle et Laufenbourg, et effectuerait son pas- „sage dès que les 3 autres colonnes se seraient „réunies sur les hauteurs de Zurich. — Celles-ci „emportées par ces 3 colonnes ensemble de „50,000 hommes, il est apparent que les Fran- „çais qu'elles auraient en tête se retireraient „en partie vers Bremgarten et en partie vers „l'Albis et Lucerne, où on les poursuivrait en „deux corps de 20 à 25,000 hommes chacun, „se dirigeant l'un vers l'Albis, Zug, Lucerne „et Berne; l'autre vers Bremgarten, Mellingen,

„Lenzbourg et Aarbourg, remontant la rive droite „de l'Aar jusqu'à Soleure qui pas plus que Berne „ne peut soutenir un siège, surtout en ne don- „nant pas le temps à l'ennemi de s'y préparer.

„La marche de ces deux colonnes sur Berne „et Soleure, serait facilitée par le corps d'ar- „mée qui ayant passé le Rhin entre Waldshut „et Laufenbourg aurait traversé le Frickthal, „en aurait chassé les Français, se serait em- „paré du Bœtzberg et du petit Hauenstein, oc- „cuperait Brugg et le pont d'Olten et menaçant „ainsi de couper toute retraite aux Français „stationnés entre la Limmat, la Reuss et l'Aar, „les obligerait de l'accélérer.

„Maître de Berne, de Soleure et du cours „de l'Aar, il serait essentiel de forcer les pas- „sages du Jura avant que l'ennemi s'y retran- „chât. — Pour cela le corps de 40,000 hommes „qui aurait remonté la rive gauche de l'Aar „jusqu'à Olten, prendrait la route de Liestal „par le grand Hauenstein, ou bien si cette „montagne était impraticable redescendrait sur „Brugg, passerait le petit Hauenstein et mar- „cherait par Rheinfelden sur Bâle, où il y „aurait probablement un combat à livrer et „quelques redoutes à emporter, avant de se „rendre maître de la ville qui par elle-même „ne saurait se défendre. — Puis ce corps

„d'armée tournant la pointe septentrionale du „Jura, prendrait la belle position de Landskron.

„Durant les opérations de ce corps, les „20 à 25,000 hommes qui auraient occupé So- „leure, marcheraient sur Bienne et delà atta- „queraient successivement les positions qu'offrent „les gorges le long desquelles passe la chaussée „qui conduit de Bienne à Tavannes, positions „aisées à tourner dans la belle saison, plus „difficiles quand il y a des neiges, mais où „l'ennemi n'oserait trop tenir s'il se sentait „tourné par sa gauche du côté de Landskron. „A Tavannes la colonne se diviserait en deux: „l'une marcherait par Belleley et Bécourt à „Porrentruy; l'autre par Malleray et Bévilard „sur Delémont, position intermédiaire entre „Landskron et Porrentruy. La colonne qui aurait „marché sur Berne, se porterait par Morat et „Payerne à Yverdun pour y prendre la chaussée „qui mène par Orbe, Ballaigue et Jougne à „Pontarlier, à moins qu'il fût permis de passer „sur le territoire prussien de Neuchâtel par „Valangin se dirigeant sur St. Hippolite, route „plus courte et qui n'exposerait pas cette co- „lonne comme la route de Pontarlier, à ce „que ses communications avec les autres corps „fussent interceptées. — Si cependant on devait „respecter le territoire neuchâtelois, il faudrait

„depuis Pontarlier se rapprocher de St. Hip-„polite par Morteau.

„Il est à présumer que si l'on parvient à „pousser l'ennemi jusqu'au delà du Jura, il „rassemblera tout ce qu'il aura ramené de „troupes de la Suisse et ce que l'Alsace peut „lui fournir de secours, pour défendre les ap-„proches de Béfort et de Besançon, seules „clés de la France le long de cette frontière. „Il faut en conséquence que les différents corps „de l'armée soient assez rapprochés les uns „des autres pour se soutenir ou pour livrer „une grande bataille, dont le gain accélérerait „la reddition de ces deux places tandis que sa „perte obligerait à rentrer dans le Jura, dont „les défilés offrent plusieurs bonnes positions „pour la défensive.

„Il serait essentiel mais la saison le rendrait „difficile que tandis qu'on agirait dans la Suisse „septentrionale et occidentale, le corps autri-„chien du lieutenant-général comte Haddik „passât le grand St. Bernard, d'où descendant „par Martigny et Aigle sur Vevey et Lausanne, „il marcherait selon la position de l'ennemi ou „sur Versoix pour menacer Genève, ou sur „Jougne pour couvrir le flanc gauche de l'armée.

„Dès l'évacuation de la Suisse par les Fran-„çais, on y travaillerait avec activité à organiser

„une force armée régulière qu'on peut évaluer „d'avance de 10 à 12,000 hommes dans les cantons de Berne, Fribourg, Soleure et l'évêché „de Bâle, car il ne faut pas se dissimuler que „les événements du mois de septembre dernier „ont infiniment diminué les facilités qu'on aurait „eues alors de former des corps suisses. Les „malheurs qu'ont éprouvé les petits cantons, „soit toute la partie orientale dès l'Appenzell „au Valais en combattant pour leur délivrance, „ne permettent plus d'espérer qu'il s'y forme „des rassemblements; la population y est trop „épuisée. — L'expérience a démontré que la „Thurgovie, les états du prince abbé de St. Gall „et une partie du canton de Zurich n'offrent „aucune ressource à cet égard. Mais les cantons de Berne, Soleure et Fribourg sont encore susceptibles de grands efforts et peuvent „seuls au bout de quelques semaines, assurer „les derrières de l'armée et en cas d'échec „protéger sa retraite.

„L'aperçu qu'on vient de tracer exigerait „beaucoup de développements qu'on supprime „jusqu'à ce qu'ils soient demandés; on se permet seulement d'observer que les deux points „les plus importants à considérer sont: 1° les „moyens de pourvoir aux approvisionnements „sans trop fouler le pays; 2° s'il vaut mieux

„affronter les fatigues et les périls d'une cam-
„pagne d'hiver, ou attendre à l'ouvrir au prin-
„temps.

„Nourrir 100,000 hommes et 40,000 chevaux
„dans un pays peu fertile, actuellement ruiné,
„et cela sur une étendue soit traversée moyenne
„de 40 à 50 lieues pendant au moins 20 ou 25
„jours, demande une grande prévoyance ou de
„très-grands moyens. — Cependant on peut y
„parvenir en faisant suivre l'armée de grands
„convois de grains et de farine, et en substi-
„tuant le biscuit au pain dont chaque soldat
„porterait aisément pour 4 jours à l'avance.

„Les autres comestibles ainsi que les four-
„rages se trouveraient dans le pays, en pré-
„venant sévèrement toute vexation; car on doit
„avertir que s'il s'en commettait, si par exemple
„le soldat faute de nourriture était réduit à
„s'en procurer de force, les excès qui ne man-
„queraient pas d'en résulter, auraient la plus
„funeste influence et aigriraient les gens les
„mieux disposés au point de ne plus oser
„compter sur eux, tandis que les demandes
„régulières obtiendront promptement le sacri-
„fice volontaire de ce qu'on possède en sub-
„sistances.

„Quant aux dangers d'une campagne d'hiver
„dans un pays montueux, boisé et dont le

„climat est rude, ils sont nombreux et ne „peuvent être affrontés avec apparence de „succès que par une armée aguerrie, pleine „de courage et de persévérance. — Outre ce „qu'elle aurait naturellement à souffrir du froid „et des fatigues, il faut s'attendre qu'elle sera „exposée, la cavalerie plus particulièrement, à „des disettes momentanées, vu que les rayons „de communications de l'intérieur deviennent „peu praticables et par fois instantanément im-„possibles en cette saison aux charrois. De „plus la cavalerie non-seulement pourrait rare-„ment agir, mais encore peut-être se trouver „arrêtée par les neiges; néanmoins on ne „saurait la laisser en arrière à cause de sa „grande utilité dans les plaines où cette ex-„pédition devrait se terminer. Si en échange „on passait sur ces diverses entraves et qu'on „attaquât les Français sans différer, on les „trouverait moins nombreux qu'ils ne le seront „au printemps, leurs positions moins retran-„chées et peut-être pas du tout. — On serait „dispensé d'opérer dans la partie orientale de „la Suisse, où faute de vivres l'ennemi ne „peut tenir en hiver qu'en très-petit nombre, „et où dans la belle saison chaque pas offre „pour ainsi dire à côté d'une position à em-„porter la chance d'être enfermé.

„De plus l'expérience de dix campagnes, „surtout l'exemple de celle-ci prouve qu'une „armée française vigoureusement attaquée est „d'ordinaire battue: or battue et poursuivie „dans un temps rigoureux son courage s'éteint, „ses chefs ne parviennent plus à la rallier „promptement, et par la nature même du „caractère de l'homme, les obstacles que le „vainqueur trouve à surmonter sont bien plus „pénibles au vaincu. D'ailleurs on doit ajouter „que les grandes neiges qui seules contraignent „à s'arrêter, ne tombent guère dans cette partie „de la Suisse avant le 1er Janvier, et que les „embarras qu'elles occasionnent sur le Jura „durent encore au mois de mars. Or si l'on „attendait ce moment là pour agir, on laisse-„rait le peuple suisse se familiariser avec le „joug qui l'asservit, peut-être devenir de dé-„sespoir l'adhèrent des Français qui poursuivant „d'ici là leurs succès, pourraient se trouver „maîtres des Grisons, en force en Italie, avan-„cés en Allemagne, retranchés vers leurs pro-„pres frontières, et faire échouer par ces avan-„tages réunis l'exécution d'un plan qui au „contraire en l'effectuant avec énergie et sans „délai, peut décider en un mois la cause de „l'humanité.“

Le maréchal me fit témoigner par le prince Alexis Gortschakow sa satisfaction du contenu de ce mémoire, m'assurant qu'il l'aurait mis à exécution de concert avec l'archiduc, si le courrier expédié de Lindau à Pétersbourg avec la relation de la retraite de Suisse, ne lui avait rapporté l'ordre précis de ramener incontinent l'armée en Russie. — Le prince Alexis me confia en outre que cette fâcheuse résolution de leur Souverain, était motivée sur le périlleux et inconcevable isolement où ses troupes venant d'Italie s'étaient trouvées en débouchant au canton de Schwytz, et plus encore sur ce que le cabinet autrichien s'était opposé à ce que le roi de Sardaigne reprît immédiatement le sceptre de ses états en Piémont, ainsi que Souworow l'y avait invité: que néanmoins celui-ci n'écoutant que son dévouement à la cause, hasardait ce que nul autre n'oserait à sa place, un délai de 3 semaines pour essayer de calmer par ses représentations le juste ressentiment de l'Empereur Paul, et d'obtenir son autorisation de tenter un dernier effort avant de se résoudre à abandonner le fruit de tant de sacrifices et de triomphes. — Que cependant le maréchal connaissant l'impétueuse inflexibilité de son maître, comptait peu sur le succès de sa démarche et regardait

la Suisse comme à jamais perdue, si la cour de Vienne restait seule chargée de la délivrer. Effectivement le refus auquel on devait ainsi s'attendre allait trancher le fil de nos espérances, car les secrets mobiles des deux autres membres de la coalition, avaient percé le voile qui les enveloppait et qu'on répugnait à soulever durant nos premiers succès. Il n'était que trop évident que l'Autriche avait des vues sur l'Alsace et la Lorraine et que l'Angleterre par un bien faux calcul, pour affaiblir mieux sa dangereuse rivale, cherchait par des lenteurs à prolonger la guerre: qu'au milieu de cette fatale divergence le Czar seul aspirait à relever gratuitement les autels et le trône en France, et à rendre leur indépendance aux Souverains et aux nations que la révolution avait faits ses tributaires; que par conséquent toute chance de restauration nous serait pour longtemps ravie, si cette généreuse puissance se séparait d'une ligue dont l'intégrité seule était notre égide.

Le maréchal qui pensait ainsi daigna s'occuper en particulier de moi; son neveu m'écrivit de sa part: ... „Le prince maréchal voit avec „peine que vous courez le risque de tout „sacrifier vainement pour votre patrie; plein „d'estime et d'amitié pour vous, il me charge

„de vous proposer, même de vous presser, de „chercher à entrer à notre service; il vous „demande seulement comment et sur quel pied „vous désirez y être, et s'intéressera de la „manière la plus instante auprès de S. M. l'Em- „pereur de toutes les Russies pour qu'en fai- „sant votre acquisition, vous trouviez chez nous „un état avantageux et solide qui compense ce „que vous avez perdu et ce que vous pouvez „perdre encore par votre attachement à la „bonne cause." — Il me réitéra de vive voix que j'aurais immédiatement le rang d'officier-général, dont je jouissais de fait comme chef de corps. — Mais lié autant par sentiment que par devoir à coopérer jusqu'à la fin à la délivrance de la Suisse, je remerciai le maréchal sans hésiter et résistai également aux obligeantes sollicitations de ses principaux entours de m'unir à leur sort.

Ce renoncement trop naturel sans doute pour être méritoire, présente cependant à mon souvenir un singulier rapprochement; c'est qu'il coïncida avec une des phases de ma vie où j'ai été le plus en butte à la malignité, j'ose dire à l'injustice de plusieurs de mes compatriotes expatriés comme moi. — Quoique j'aie depuis longtemps pardonné à ceux dont j'eus à me plaindre, et que cet épisode soit de nul

intérêt aujourd'hui, je ne saurais le passer sous silence sans laisser planer un doute sur ma réputation, considération qui seule m'empêche de vouer à l'oubli les intrigues qui furent ourdies alors pour me nuire.

Dès mon arrivée à Augsbourg l'électeur de Trèves avait daigné m'accueillir avec une extrême bonté, m'invitant souvent à sa table; j'eus de fréquents entretiens avec lui et avec diverses personnes de marque que j'y rencontrai. Plus familièrement admis encore chez le maréchal Souworow, mes envieux en conçurent plus d'animosité; mais se gardant de me la témoigner, ils cherchèrent obscurément à me nuire en s'adressant au ministre anglais Wickham, alors l'oracle ou plutôt le dictateur de la Suisse externe, me dépeignant à lui comme occupé de projets opposés au rétablissement de nos anciennes institutions; entr'autre de travailler avec activité à ériger en Suisse un pouvoir absolu sous le nom de Stathoudérat: on s'appuyait en cela du protocole de la conférence de Mindelheim, on citait un mémoire que son auteur M. le banneret Kirchberguer, avait soumis à la sanction de M. l'avoyer, à la rédaction duquel je n'avais eu aucune part et qui examiné avec impartialité, méritait plus de louange que de blâme. — On

m'accusait d'être à la tête d'un parti contre M. l'avoyer, moi qui dès l'époque de nos malheurs, me dévouai à son sort et recueillis pour les rendre publics, les traits les plus saillants de sa belle conduite; moi le seul Suisse, qu'il eût admis à l'accompagner et qu'il initiât dans son intime confiance; moi, qui répondis à son insu quand on me pressa de diriger le travail, que je ne l'entreprendrais qu'avec son approbation et sous ses ordres; qui ne m'écartai jamais de cette règle; qui exigeai et obtins des représentants des cantons démocratiques, le serment d'une obéissance implicite envers ce chef vénérable; qui n'écrivis rien d'important sans l'avoir auparavant consulté; qui déclarai à Vienne et en Suisse que ses opinions seraient mon unique guide, et décidai le lieutenant-général Hotzé à énoncer la même profession de foi; ce qui seul peut-être le préserva d'être entraîné par les cabales des mêmes individus, qui me noircissaient et qui s'étaient précédemment permis d'attenter au crédit de l'avoyer de Steiguer. — Moi enfin qui avais osé, sans craindre de heurter ni le commissaire britannique et le cabinet de Vienne qui éludaient de se prononcer à notre égard, ni les généraux sous lesquels nous devions servir, suggérer l'idée du serment prêté à

Neuravensbourg, seule démarche qui ait ostensiblement revêtu M. l'avoyer du caractère de chef suprême des Suisses armés pour la délivrance de leur patrie.

On m'accusait encore de vouloir soustraire le pays de Vaud à la domination bernoise; je n'avais cependant cessé qu'après la chute de cet état d'être le zélé défenseur de sa souveraineté, tout en manifestant comme je l'ai fait dès-lors, mais franchement et non avec la sombre réserve des conspirateurs ou des novateurs, mon opinion: „sur l'urgence d'apporter des modifications considérables dans „les relations mutuelles des gouvernants et des „gouvernés, et que si la restauration était indispensable au premier instant de la délivrance, „il l'était non moins d'apporter de grands changements dans la plupart des institutions cantonales, incompatibles par leur nature avec „l'esprit du siècle.“ — D'ailleurs en émettant cette opinion depuis notre catastrophe, j'affirmai toujours que mon vœu formel était de ne paraître dans mon pays que comme soldat; et j'aurais tenu parole.

Puis on me reprochait de m'être dévoué aux Russes jusqu'à leur sacrifier ma troupe si j'en étais requis, tandis que nul de mes compatriotes ne leur représenta avec autant de

fermeté, la nécessité d'une discipline plus sévère; n'obtint de leur part autant de faveurs pour les siens et ne refusa personnellement plus d'offres avantageuses.

A entendre mes détracteurs, je négligeais mon régiment et ne m'occupais que de choses qui lui étaient étrangères. Cependant dès l'instant de sa formation, je renonçai au travail dont j'étais chargé pour être tout entier à l'œuvre qui m'était confiée, et qui exigeait autant d'application de cabinet que nulle autre. Enfin la calomnie allait jusqu'à me dépeindre à mes soldats comme partisan secret des Français, imputation que je ne m'abaisserai pas à réfuter.

Averti de ces menées et que la trame qui devait m'envelopper s'ourdissait sous mes pas, je n'en conçus aucune crainte; d'un côté ma conscience était si pure; de l'autre j'étais tellement affecté du mauvais succès de la campagne qui se terminait, et dégoûté de trouver tant de passions haineuses là où j'avais eu lieu d'espérer un invariable appui, qu'en dépit des avis réitérés de mes amis de déjouer ces intrigues, j'attendis avec le calme d'une philosophie affermie par les revers, un dénouement qui ne devait éclater qu'après la mort de M. l'avoyer dont on n'avait pas pu me ravir l'estime

et l'affection. — Mais sa fin semblait prochaine... il avait bu jusqu'à la lie dans le calice des grandes infortunes, de ces infortunes qui en pesant sur une patrie adorée, écrasent bientôt l'homme droit que ses propres adversités n'ont pu abattre.

Mon attention se concentrait d'ailleurs sur la situation de mon régiment que la malveillance qui me poursuivait, était parvenue à rendre très-critique. — Près de 3 mois s'étaient écoulés depuis la nouvelle organisation prescrite à nos corps, sans que malgré mes fréquentes sollicitations j'eusse pu en obtenir le règlement; il en était de même des fournitures de première nécessité que je réclamais, dont on affectait presque de laisser manquer mes gens, quoique les magasins fussent bien pourvus. — Je déclarai mainte fois au ministre et à l'inspecteur, que faute d'une instruction pareille à celle donnée aux deux autres régiments, je ne pouvais y conformer le mien; qu'il conviendrait en outre de le réunir comme eux l'étaient, parcequ'étant dispersé en plusieurs cantonnements, il serait fort difficile de l'instruire uniformément; on ne me répondait pas. — Cependant les engagements contractés par nous, rédigés et ordonnés par le colonel Crawfurdt, auxquels notre recrutement était

soumis depuis le 1er Juillet, avaient été abolis par M. Wickham et remplacés par des capitulations plus avantageuses, immédiatement appliquées aux régiments de Bachmann et de Salis, tandis qu'on se bornait à les faire espérer au mien, différence qui excitait et alimentait parmi mes gens une fermentation dangereuse; c'était où la cabale m'attendait tout en s'agitant dans l'ombre.

Quoique dans le principe j'eusse été contraire à toute réunion d'émigrés Suisses en corps militaires, on m'avait vu inviter la légion à souscrire à la capitulation proposée par le colonel Crawfurdt et l'on s'en prévalait, pour suggérer à nos soldats que j'avais ainsi cherché à les lier afin de les vendre ensuite à une puissance quelconque; quelque grossière et invraisemblable que dût leur paraître cette supposition, il est certain qu'en les privant de la capitulation plus récente et plus favorable, on pouvait si ce n'est accréditer cette imposture, au moins indisposer contre moi ceux qui ayant signé le premier engagement, ne participaient pas aux nouveaux avantages dont jouissaient leurs camarades des autres régiments qu'on avait soin de leur exagérer. — Or à moins de chercher à me perdre, il n'était pas naturel de me susciter des embarras plus grands que

l'étaient ceux que je prévoyais et dont je fis part à mes capitaines rassemblés.

Je leur mis sous les yeux l'inconvénient déjà grave d'avoir deux espèces de soldats: nos anciens purement assermentés et ceux qui avaient souscrit un engagement. Je leur retraçai l'influence fâcheuse qu'allait avoir pour nous la retraite des Russes qui selon moi présageait de grands revers, et combien il était par conséquent de notre intérêt de rester étroitement unis, d'affermir la confiance de nos gens qui d'ailleurs semblait nous être solidement acquise; que par là nous adoucirions les nombreuses traverses que nous aurions à supporter, si la guerre au lieu de nous ramener dans nos foyers, nous en éloignait davantage. — Je leur représentai également la convenance pour les uns et les autres, de nous compléter le plus promptement possible pour éviter une réforme, ou ce qui était synonyme une refonte en d'autres corps qui en nous séparant, nous frustrerait de l'avantage qu'on nous enviait d'être par la nature de notre création un corps privilégié, si ce n'est de fait du moins dans l'opinion. — J'en conclus l'importance pour la masse et pour les individus, d'amener nos gens à souscrire à la nouvelle capitulation qui enfin allait nous être envoyée, estimant aisé de leur démontrer

qu'elle ne les lierait à presque rien de plus que leur premier serment; car limitant à 3 ans le terme de l'engagement, à dater pour les anciens, du jour de leur entrée au corps, et S. M. britannique se réservant de pouvoir nous licencier à la paix, il était apparent que tous seraient libérés à cette époque comme ils devaient l'être selon le serment de Neuravensbourg. Qu'en outre cette dernière capitulation donnait une augmentation de solde dont seraient exclus ceux qui ne la signeraient pas; et qu'enfin éloignés comme nous l'étions de nos frontières, proscrits par notre gouvernement révolutionnaire, nous devions éviter soigneusement à nos subordonnés, tout ce qui pourrait les priver d'une subsistance assurée durant ces temps malheureux, et leur faire sentir qu'en s'obstinant à ne s'astreindre qu'à leur premier serment, ils s'exposeraient à heurter le ministre et le commissaire britanniques et à se faire renvoyer, sans autre ressource que de prendre du service ailleurs, ou de courir la chance s'ils retournaient chez eux d'y être saisis, peut-être exécutés, ou sûrement forcés de marcher avec les troupes du Directoire. J'indiquai à chaque capitaine la manière de s'y prendre: quelques-uns me comprirent et réussirent, car je ne voulais ni supercherie, ni

surprise ; d'autres agirent gauchement et quelques-uns avec une maladresse propre à faire suspecter leurs vues et diamétralement contre leurs intérêts, pour complaire à la faction qui s'efforçait de nuire au corps.

Ayant laissé deux jours à mes officiers pour préparer les esprits, je fis assembler les compagnies dans leurs cantonnements respectifs, où on leur lut une proclamation par laquelle je leur annonçais qu'on leur communiquait de la part de S. M. britannique la capitulation, selon laquelle les Suisses armés pour la délivrance de leur patrie devaient être engagés; les prévenant qu'ils étaient individuellement libres de l'accepter ou de rester sur le pied actuel: qu'en ma qualité de chef, et d'après mes sentiments paternels pour eux, je conseillais de se conformer tous à cette règle qui ne les astreignait à guère plus que leur serment: qu'on leur donnerait 24 heures pour se décider, leur interdisant toute autre réponse que: *accepté* ou *refusé*. — Chaque chef de chambrée devait faire rapport du résultat à l'appel du lendemain matin.

En quelques cantonnements cela se passa au mieux, tandis qu'à Gersthoffen où il y avait 3 compagnies commandées par le major, les chasseurs dont le capitaine blessé et absent,

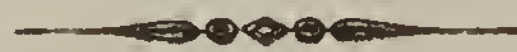
Gattschet, les aurait certainement contenus, coururent en tumulte chez son remplaçant, lui déclarèrent que non-seulement ils ne signeraient pas la capitulation, mais qu'ils exigeaient la paye qu'ils avaient à la formation, s'emportant en menaces si elle ne leur était pas accordée; or ils y avaient volontairement renoncé à Zurich. Les officiers présents n'ayant pu les calmer, le major me fit un rapport alarmant de cette émeute, de laquelle M. Wickham avait été témoin comme par hasard... J'ordonnai d'abord que les sous-officiers de cette compagnie me fussent amenés: ils reconnurent promptement leur tort de n'avoir pas empêché la sédition dont ils me désignèrent les moteurs, tous de simples soldats; après quoi, pour rendre la faute de ces sous-officiers utile au corps, je leur donnai l'option en faveur de la bravoure dont ils avaient fait preuve devant l'ennemi, de signer la capitulation ou d'être remis à un conseil de guerre: tous la signèrent, puis quoique sérieusement malade je montai à cheval et me rendis à Gersthoffen, où l'on ne m'attendait pas me sachant très-souffrant: j'y fis prendre les armes aux 3 compagnies, adressai une verte reprimande à celle de chasseurs sur la honte qu'elle imprimait au corps; appelai hors des rangs les hommes dénoncés et les

envoyai au prévôt, défendant sous peine de désobéissance qu'on parlât de ce qui venait de se passer; avertissant de plus que chacun sauf les détenus, était encore libre de signer la capitulation.

J'allai de là à Gablingen, d'où une vingtaine de soldats d'une autre compagnie m'avaient fait parvenir, à l'insu de leur capitaine, une requête tendante à obtenir ou l'ancienne paye, ou leur congé; l'auteur de cet écrit fut mis aux fers et soumis avec ceux qui y avaient le plus contribué et les chasseurs arrêtés, aux enquêtes d'une commission et au jugement d'un conseil de guerre après l'exécution duquel, tout rentra dans l'ordre.

Je fus en rendre compte au ministre et singulièrement surpris de l'entendre me reprocher la manière dont j'avais apaisé cette rumeur, se fondant sur les conséquences qu'il y aurait, disait-il, à laisser subsister les engagements, auxquels j'avais selon lui contraint les sous-officiers des chasseurs. Je conclus de ce faux raisonnement qu'il lui avait été suggéré par mes détracteurs, qui dans leur dépit que la rebellion qu'ils avaient fomentée et dont ils l'avaient rendu témoin, eût été étouffée par un acte de fermeté, cherchaient à l'interprêter insidieusement.

Me réglant envers S. E. d'après le même principe qui venait de me guider, je lui déclarai en lui expliquant les choses sous leur vrai jour: qu'étant seul responsable de la police intérieure de mon régiment, je ne saurais consentir que qui que ce fût d'étranger au corps s'en mêlât; que si je m'en acquittais mal, ma conduite devait être soumise à un conseil de guerre: que toutefois dans la circonstance actuelle j'estimais non-seulement n'avoir mérité aucun blâme, mais l'approbation des militaires instruits, pour m'être tiré en sauvant l'honneur du corps que je commandais, d'un pas d'autant plus scabreux que nul de mes entours ne m'avait secondé, et qu'enfin je tenais à ce que les engagements en question fussent maintenus. — M. Wickham daigna ne pas me contrarier; cependant il est probable que j'eusse retiré plus de fruit d'une condescendance à ses volontés en cette occasion, dont d'autres me donnaient l'exemple, et à laquelle plusieurs de mes amis me conseillaient de me conformer.



CHAPITRE XIII.

26 Novembre — 6 Décembre 1799.

Situation de nos affaires. Départ des Russes. MM. Moutach et Kirchberguer. Comité suisse projeté. Le bourgmestre de Weiss. Mort de l'avoyer de Steiguer. Détails personnels. Obsèques de l'Avoyer. Son éloge par Jean de Müller.

L'agitation que les derniers événements avaient causée dans les cabinets coalisés, à en juger par celle de leurs représentants aux armées, dénotait les défectuosités d'un plan d'union qui en laissant la fortune des armes fixer de nombreuses incertitudes, avait successivement mis à découvert des intérêts privés, contraires au seul but avoué de cette

alliance contre la révolution proprement dite, dont le torrent avait perdu de son impétuosité en élargissant la surface de ses dévastations. Les armées françaises proféraient presque partout le vœu d'être affranchies en faveur d'un pouvoir légitime, de la domination usurpatrice et tyrannique qui les molestait par ses oscillations. — On avait donc pu raisonnablement se flatter alors de l'heureuse et prochaine issue de cette vaste entreprise, en admettant qu'elle serait sincèrement dirigée vers le bien commun de l'humanité. Mais non: après tant de sang précieux répandu, de batailles gagnées, de places emportées et de pays reconquis, un premier revers interrompant cette chaîne de prospérités et de succès, semble jeter un funeste trait de lumière sur la politique réciproque des cours et diviser irrévocablement celles, dont l'unité d'action pouvait seule en réparant une disgrace passagère, conduire à de grands résultats.

En vain les ministres de Russie et d'Angleterre cherchaient à obtenir à Vienne, que le roi de Sardaigne remontât immédiatement sur son trône, que l'archiduc Charles fut enfin autorisé ainsi qu'il le souhaitait ardemment, à agir sans réserve de concert avec le maréchal Souworow. — En vain celui-ci avait-il osé différer

d'exécuter un ordre impératif de son maître pour essayer tous les moyens en son pouvoir, d'amener le ministère autrichien à restituer sans délai le Piémont à son légitime Souverain, dont la réintégration lui tenait fortement à cœur ainsi qu'il le témoigna publiquement.

L'Empereur, c'est-à-dire son ministre le baron de Thugut, dans l'espoir sans doute d'adoucir le maréchal par une marque de faveur sans exemple dans cette cour, lui envoya la grande croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, en y joignant deux croix de commandeurs et six de chevaliers, à distribuer à son choix. — Pour mettre un plus haut prix à cette grace extraordinaire, le prince Esterhazzi lieutenant-général, capitaine de la garde-noble hongroise, l'un des premiers Seigneurs de la monarchie fut chargé d'aller la présenter: il arriva à Augsbourg un dimanche matin. Immédiatement introduit et prié à dîner, le couvert était nombreux: le maréchal après avoir raillé le prince de ce qu'il ne mangeait pas, le qualifiant de disciple d'Épicure, prit la plaque qu'il lui avait apportée, posée devant lui; la considérant attentivement, il dit: „Sa légende est „belle, mais ce n'est pas la mienne.... je „n'aime la gloire que pour le bien de l'humanité. — *Respect sacré pour ma parole et*

„horreur de la perfidie, voilà ma devise. — „Je voudrais que Thugut en pût dire autant.“ — Ce fut ainsi qu'il exprima le cas qu'il faisait de cette marque distinguée de considération dont il comprenait le vrai motif; mais je dois ajouter, que pour mieux donner à entendre que c'était du serviteur et non du maître qu'il croyait avoir à se plaindre, il avait commencé selon l'usage russe par porter respectueusement à ses lèvres en faisant le signe de la croix, sa nouvelle décoration, en proférant à demi-voix des remercîments à l'Empereur de la lui avoir décernée. Il termina cet épisode par demander à un jeune officier de mon régiment qui était là d'ordonnance, quelle inscription portait son brassard. *Für Gott und Vaterland.* Pour Dieu et la Patrie: „Voilà qui „est bien“, dit-il, continuant à s'adresser au prince Esterhazzi un peu abasourdi de son dernier compliment, „cela caractérise ces braves „Suisses qui m'entourent.“ Il ne pouvait non plus prendre son parti de ce qu'on s'était obstiné à laisser Gênes et son territoire au pouvoir des Français, tandis qu'il eût été si aisé selon lui de les en chasser après la journée de Novi, estimant qu'il n'y aurait aucune sécurité pour les Alliés dans cette contrée, tant qu'ils n'en seraient pas expulsés. — Aussi

dit–il au lieutenant-général Mélas en se séparant de lui pour marcher en Suisse: „je vous „laisse maître de l'Italie, mais le moment n'est „pas éloigné où votre armée sera repoussée „jusqu'aux gorges du Tyrol, et où l'on solli- „citera à mains jointes de l'Empereur mon „maître les secours qu'on dédaigne aujourd'hui, „en m'obligeant de m'éloigner avant la reddition „de Gênes.“ Preuve évidente et que l'événement a justifiée, de l'importance qu'il y attachait.

Ce grand homme qui allait bientôt quitter ce monde, n'ayant abouti à aucun des rapprochements qu'il se proposait, se mit en marche avec la seconde colonne de son armée. — Ses partisans se flattaient et les Russes eux-mêmes le croyaient, qu'ils prendraient leurs quartiers d'hiver en Bavière et en Bohème, d'où de nouveaux ordres les ramèneraient au printemps sur le Rhin. Mais c'en était fait: l'étoile qui avait lui sur les premiers pas de la coalition, s'éclipsait devant un météore réputé anéanti qui en reparaissant sur l'horizon politique, préparait à la révolution un caractère différent, et sous ses auspices une plus grande prépondérance à la France que nos doctes diplomates ne se le figuraient, n'en admettant peut–être pas même la possibilité, tout en y coopérant tacitement par les dissensions dont ils étaient

les artisans ou les impassibles témoins. — Le jeu des passions, les vues individuelles, les convenances du second ordre ajoutaient à l'illusion. — L'armée autrichienne triomphait en quelque sorte de l'éloignement de sa rivale, se flattant de recueillir plus de lauriers à elle seule, rejetant ses derniers échecs sur ces fidèles alliés, dont les amis devaient prudemment se condamner au silence, et laisser au temps à décider le degré de fondement de cette haine et de cette jactance.

Quant à moi qui avais considéré l'entrée des Russes en Suisse malgré ses inconvénients, comme le seul moyen efficace d'en libérer le sol et d'en extirper la gangrène révolutionnaire, je ne pouvais me figurer que l'armée autrichienne isolée, quelque bonne que je la reconnusse, pût tenir sur une ligne aussi longue; et moins encore qu'uniquement subordonnée désormais aux volontés du cabinet de Vienne, elle abjurât le système qui nous avait perdus pour embrasser celui qui seul pouvait nous sauver. — J'étais loin aussi d'admettre ce que d'autres en échange ne révoquaient pas en doute, que l'Angleterre pût remplir le vide des Russes en soldant un nombre égal ou plus considérable de contingents des cercles de l'Empire, n'y eût-il eu à objecter que la dif-

férence de solidité de ces nouvelles levées à celle des anciens corps. — Puis je regardais la retraite personnelle de l'archiduc comme certaine et devant mettre le comble à nos malheurs. — Et enfin quant à la Suisse, je fondais peu d'espoir sur l'intérêt extrême que M. Wickham affectait pour elle, car fût-il même sincère il reposait sur des opinions selon moi si erronées, si peu applicables aux localités et s'appuyait de moyens si incohérents, que j'en augurais un surcroît de troubles et la prolongation des désordres, surtout privés comme nous étions journellement menacés de l'être, de notre respectable avoyer.

Selon les rapports de l'intérieur, la Suisse était prête à changer de gouvernement. D'après les uns, elle voulait reprendre ses anciennes formes; selon d'autres, elle aspirait à une constitution modelée sur celle des États-Unis d'Amérique, qui trouvait d'autant plus de partisans, nous disait-on, qu'on avait répandu que l'avoyer de Steiguer le désirait, ce qui n'était pas; enfin un troisième parti tendait à adopter pour la nouvelle république helvétique, les changements qui venaient d'avoir lieu en France, en concentrant les pouvoirs sur une seule tête; mais on y manquait d'un Bonaparte, et heureusement que celui qui visait à s'y approprier

son rôle, le directeur de la Harpe, étant trop au-dessous de ce caractère, fût promptement déjoué et culbuté....

Cette divergence dans les indications prouvait qu'elles étaient partielles, que l'ensemble du vœu public avait été mal saisi, ou ce qui est plus apparent qu'il n'en existait pas. — La Suisse comprimée et opprimée par une nombreuse armée française, le seul sentiment qui dût être commun aux habitants de toutes ses parties, était le poids des maux présents et la conviction de l'impossibilité de s'en délivrer par soi-même.

On eut des notions plus étendues et plus sûres sur la généralité des opinions qui y régnaient, sur la marche de l'administration actuelle, sur la force et la position des Français et sur les ressources que pourrait encore fournir le pays à une armée libératrice, par MM. Moutach et Kirchberguer de Mont, surtout par le premier qui âgé alors d'environ 30 ans, était le neveu préféré de M. l'avoyer et justifiait cette prédilection par une vivacité d'esprit, un nerf de caractère, un ensemble de moyens et une aptitude aux affaires, à la politique en particulier, qui semblaient lui assurer un rôle brillant pour peu que les circonstances le favorisassent. Il joignait à de l'instruction

beaucoup de facilité de travail et d'élocution; il avait l'originalité qui plaît soit par les formes, soit par l'heureux don de mêler avec esprit une saillie piquante aux discussions les plus graves. Courageux, entreprenant et réfléchi, son patriotisme sur un plus grand théâtre l'aurait promptement illustré, surtout avec plus de justesse dans les idées qui basaient ses calculs. Ayant refusé toute faveur personnelle du ministre britannique, il usa du droit que lui donnait ce désintéressement pour lui parler avec une franchise souvent acerbe qui lui imposait, et plus tard pour lui résister ouvertement, lorsque sous de spécieux prétextes il exigea que les papiers de M. l'avoyer lui fussent délivrés, ce qui aurait pu compromettre quelques personnes. Il croyait la délivrance de sa patrie aisée, et l'aurait cependant volontiers payée de sa tête; mais il attachait une importance absurde à la souveraineté de Berne, lui croyant un droit à être traitée comme puissance, et ne pouvant se plier à l'envisager simplement comme le membre prépondérant d'une confédération, dont l'importance aux yeux des grands États qui l'avoisinaient était au contraire la nullité, que tous, sauf la France voulaient lui rendre. — Or à l'entendre, Berne restaurée aurait eu des ambassadeurs dans les

cours et des plénipotentiaires aux congrès.... Moins droit, moins loyal qu'il ne l'était, on aurait pu le suspecter d'une ambition dangereuse, car il aspirait non-seulement à primer, mais à écarter ceux de ses égaux qui dans la même carrière résistaient à son ascendant: tournant en ridicule les plans qu'il feignait de leur supposer, il trahissait les siens; en un mot on voyait moins en lui un émule qui cherche un rival, qu'un rival qui ne veut point d'égaux; faible commun, dit-on, aux âmes élevées. — Néanmoins ceux d'entre nous qui le connaissaient, regrettaient qu'il n'eût pas été auprès de son oncle dès l'époque de son émigration, ce qui aurait infailliblement facilité à ce dernier la pénible tâche de travailler efficacement à notre délivrance....

En transcrivant cette notice de mes manuscrits je l'aurais abrégée, si elle ne concernait un ami qui n'est plus et auquel j'aime à rendre ce véridique hommage. (*)

(*) La mort de M. Moutach a eu un caractère de singularité que je ne saurais passer sous silence. — Rentré à Berne, employé dans la magistrature de ce canton, il tomba en 1807 dans une léthargie dont il se réveillait régulièrement un instant chaque soir à 10 heures; comptant alors distinctement les coups de l'horloge, il demandait un verre de vin de Bourgogne et se rendormait. — Cet état ayant duré quelques

Son collègue M. Kirchberguer de Mont, fils unique du banneret Kirchberguer, débuta par une conduite ferme contre le système novateur et la soutint jusqu'à la catastrophe de Berne: dès-lors, soit espoir de se maintenir mieux soit crainte de se compromettre, il parut hésiter; cherchant à se placer en équilibre entre les victimes désignées et les ennemis avoués de la révolution. — Alternativement en Suisse et au-dehors, cette fluctuation le fit baisser dans l'opinion et quoiqu'on rendît justice à ses talents, à ses connaissances, à l'expérience qu'il s'était acquise, aux vues sages et

---

semaines, la faculté jugea le malade sans ressources. — Me trouvant alors à Berne, on me dissuada de me présenter chez lui, ne reconnaissant me dit-on plus personne. — Étant un matin chez moi avec un autre de mes amis, je crus le voir de ma fenêtre dans la rue; mon compagnon sourit de cette méprise: cependant on heurte à la porte de la maison; c'était M. Moutach, il monte l'escalier, entre sans s'annoncer, me prend par la main, traverse gravement l'appartement, s'assied sur un sopha, et me fait placer à côté de lui.... Habitués à être ensemble sur un ton de plaisanterie, je voulus l'y remettre:... «Non, non, me dit-il, il n'est plus temps, »mon cher Roverea, il ne me reste que peu de moments à »vivre, j'ai su que vous étiez ici, j'ai fait un effort pour »vous revoir; mon désir est accompli... maintenant adieu... »ne m'accompagnez pas.» — Il se retira seul, se remit au lit et expira deux jours après. — Le colonel Louis Kirchberguer témoin de cette entrevue crut presque l'être d'une vision.

au dévouement dont il avait fait preuve, on n'osait guère en espérer les développements et les efforts dont un grand caractère est susceptible.

Dès l'arrivée à Augsbourg de ces deux envoyés du parti aristocratique, ils entrèrent en relation avec moi; je les mis au courant de ce qui s'était passé et de l'état des choses du moment, insistant sur l'urgence de suppléer sans délai par une représentation avouée ou tacite, au vide que nous allions éprouver en perdant M. l'avoyer qui s'affaiblissait visiblement. — Entrant en plein dans mes vues, ils m'invitèrent à en écrire à M. Charles de Haller, alors attaché à la chancellerie de campagne de l'archiduc, où il jouissait de la confiance de M. de Fassbender chef de cette chancellerie et aussi aimé qu'écouté du prince. — Je lui proposai de représenter à l'archiduc la convenance de suppléer avant qu'il s'éteignît, à l'ascendant et au crédit de M. l'avoyer en Suisse, en formant sous la présidence de ce dernier, un comité composé de ceux de nos compatriotes émigrés les plus considérés dans leurs cantons respectifs, qui devenant le centre de la correspondance du dehors avec l'intérieur, facilitât la coopération de celui-ci avec les troupes libératrices, offrît un point de

réunion à tous les Suisses expatriés, et fût investi d'une sorte d'autorité de confiance de leur part, suffisante à régler et à terminer les différents qui pourraient s'élever entr'eux. Je considérais l'approbation de l'archiduc à ce projet comme indispensable, devant être d'un grand poids aux yeux des ministres de Russie et d'Angleterre, sans la participation desquels ce comité ne pouvait se former, ayant besoin de fonds anglais, les seuls qu'il fût possible de se procurer pour l'exercice de ses fonctions.

Ce projet fut discuté dans une conférence chez le colonel baron de Roll, où l'on convint des bases à établir et du choix des individus qui tomba sur l'ancien bourgmestre de Weiss de Zurich, le banneret Kirchberguer de Berne, le baillif de Gugger de Soleure, le landammann Zwicki de Glaris, le bourgmestre Mérian de Bâle et M. Charles de Haller pour secrétaire. On trouva qu'un des premiers soins de ce comité devait être d'accréditer secrètement un agent auprès de chacune des cours de Londres, Vienne, Berlin et Pétersbourg. M. Moutach fut chargé de présenter ce plan à son oncle qui non content de l'agréer, sentant approcher sa fin et désirant ardemment transmettre à quelques-uns de ses compatriotes, l'influence et la considération qu'il s'était acquises dans

sa patrie et dans les cours, envoya son neveu à M. Wickham le solliciter de sa part d'accéder au vœu des Suisses bien pensants, en protégeant la formation de ce comité, ce dont il donna aussitôt l'assurance positive, promettant en outre de fournir l'argent nécessaire. Il expédia des courriers à Messieurs de Weiss et Zwicki, à Lindau et à Ysni pour les appeler à Augsbourg; mais il déclara ne vouloir dans ce comité personne qui appartînt à l'armée, ce en quoi je pensais comme lui, ayant prévenu mes amis que je n'y accepterais aucune place. J'avais cependant indiqué M. de Gugger quoique desservant l'emploi de trésorier-général, mais il était ancien magistrat et le seul à mettre en avant pour le canton de Soleure. J'ai précédemment dépeint le personnel de chacun des membres désignés pour ce comité, sauf du bourgmestre Mérian que je n'ai pas connu et du bourgmestre de Weiss, qui inébranlable à son poste et ferme dans les principes de l'honneur et du devoir jusqu'au jour où le gouvernement qu'il présidait fut renversé, méritait sous ce rapport les suffrages de tout ancien Suisse. — Forcé de s'expatrier au premier moment de la révolution, il s'excusa de prêter l'oreille aux propositions que lui fit son digne émule l'avoyer Steiguer, le 25 Mai 1798 à

Lindau. — Rentré bientôt après à Zurich, il y fut enlevé dans la suite comme otage et n'y reparut qu'en juillet 1799. — Consulté par M. Wickham sur les mesures à adopter pour la réorganisation de l'ancien gouvernement zuricois, il se montra en homme de courage et blâma ceux de ses collègues qui en son absence, n'avaient pas osé appuyer le rétablissement spontané de l'ancien ordre de choses; néanmoins il opina pour qu'on attendît le succès de l'attaque si longtemps projetée qui devait affranchir le reste du canton.

Il tenait à l'ancienne constitution de la confédération helvétique, surtout à la prééminence de Zurich, et à ce que l'on consolidât son aristocratie par des concessions de la bourgeoisie de la ville aux habitants des campagnes. On ose présumer qu'il voyait sans peine l'abaissement de Berne et l'humiliation des petits cantons, anciens rivaux à redouter. Il émigra de nouveau à la retraite des alliés, se refusa encore à prendre part aux affaires de l'extérieur et rentra chez lui au bout de quelques mois. — Magistrat intègre et éclairé, homme d'esprit et de talent, cependant trop circonspect comme homme public, il serait possible que ce qui lui a été compté comme vertu par ses contemporains, ne fût pas jugé de même par la postérité....

Toutefois il concourut à faire luire sur nous un dernier rayon d'espérance qui hélas, fut de courte durée: notre vénérable chef ayant fermé les yeux le 3 Décembre, tout ce qui nous concernait sembla prendre une nouvelle face.... Laissa-t-on tomber le masque, ou bien notre optique subit-elle une brusque transition, je ne sais, mais il est certain qu'à chaque instant et à chaque nouvelle circonstance, se déroulaient des plans conçus et adoptés nous disait-on pour notre avantage, là où nous n'apercevions en échange que lacunes et contre-sens.

La mort de l'avoyer de Steiguer étant le plus grand de nos malheurs depuis l'asservissement de notre patrie, qui selon l'expression d'un auteur célèbre, Jean de Müller, périssait une seconde fois en lui, les premiers moments qui la suivirent auraient dû être uniquement consacrés aux regrets qu'il emportait dans sa tombe. Ce jour même cependant, M. Wickham me pria de passer chez lui et m'annonça: „que „l'intention de son gouvernement était depuis „plusieurs mois de licencier mon corps, vu les „vices de sa composition et le peu d'ordre et de „discipline qui y régnaient, ce dont on m'attri- „buait la faute; que dans l'espoir de pouvoir „effectuer cette réforme au cœur de la Suisse „sans que j'en souffrisse, son attachement pour

„moi l'avait engagé à obtenir un délai, mais „que les événements qui avaient eu lieu depuis „et les circonstances actuelles ayant augmenté „les causes du mécontentement, il était décidé „à exécuter le licenciement, à moins que je ne „le misse à même d'y obvier, en consentant „à ce qu'un colonel en second prît le soin des „détails de discipline, d'instruction et de comp„tabilité. — Que quant à moi et à ma famille „je n'avais qu'à demander, que toute indemnité „me serait accordée en vertu des services „distingués“, disait-il, „que j'avais rendus à la „Suisse et à la cause commune“; me laissant entrevoir: „que des plaintes réitérées de „mes officiers de ma sévérité envers eux, „étaient un des motifs principaux qui lui fai„sait souhaiter qu'un chef plus à leur gré les „conduisît.“.

Autant cette déclaration me surprit, autant j'étais indécis sur la manière d'y répondre; me sentant parfaitement innocent de tout reproche fondé, je restai convaincu que c'était là le dénouement des cabales qu'on m'avait dès longtemps signalées, et que je servirais trop bien mes ennemis en cédant à l'impulsion de mon caractère, qu'on savait peu capable d'endurer froidement une offense. — Je me contins donc et exigeai du ministre, qu'il pré-

cisât les griefs allégués contre ma troupe et contre moi. — Il éluda, en se rabattant sur des propos vagues et contradictoires; prétextant par exemple le peu de discipline et ma trop grande sévérité; puis que je n'étais jamais au corps, tandis qu'il était notoire que j'avais été sédentaire au centre des cantonnements qu'il avait occupés, excepté quand les généraux m'avaient appelé ailleurs et durant un congé, que lui-même m'avait sollicité de demander en Juillet pour raison de santé. — Il trouvait que ma résidence actuelle à Augsbourg n'était pas en règle; je lui répliquai que c'était par l'ordre exprès du maréchal Souworow que j'y étais venu d'Oberhausen, distant d'un quart de lieue.

Il était aisé d'induire de ces faux raisonnements qu'au lieu d'un appui impartial, j'avais en la personne de ce ministre un antagoniste prononcé; aussi insistai-je sérieusement qu'il articulât, s'il y avait oui ou non, des imputations moins frivoles et qui pussent porter atteinte à ma réputation ou à celle de ma troupe, lui signifiant qu'en ce cas un conseil de guerre devait être mon juge. — Il me protesta: „que de plaintes formelles il n'y en „avait aucune; qu'on rendait toute justice à la „bravoure de la troupe mais qu'on aurait dé- „siré moins de témérité à son chef qu'il n'en

„avait montré, en s'engageant dans la périlleuse „expédition du Muottathal.“ — Pour me faire mieux comprendre ce qu'on voulait de moi, c'est-à-dire mon éloignement, dût-on me faire un pont d'or, il alla chercher un papier dont la lecture, dit-il, m'éclairerait. — Seul un instant, je me retraçai rapidement la conduite que j'avais tenue et l'entier désintéressement qui l'avait guidée; les éloges fréquents que m'avaient valu la fermeté et le bon ordre de mon régiment, récemment encore de M. Wickham lui-même, qui dans une visite de corps nous dit: „J'espère pouvoir bientôt vous donner des „marques non équivoques de la gracieuse bien-„veillance du roi mon maître.“ Comparant ces faits et d'autres non moins saillants, au procédé inoui dont mon esprit contestait presque la réalité à mes sens, une violente indignation s'empara de moi en découvrant une intention manifeste de me perdre, ou de me frustrer ostensiblement du fruit bien acquis de mes sacrifices et de mes travaux, et elle fut près d'étouffer dans mon cœur la modération que je venais de me prescrire.... Donner un démenti formel au ministre des inculpations qu'il avait proférées; rassembler mon régiment, lui annoncer les reproches dont on ternissait sa réputation; réclamer par l'organe de l'archiduc

la formation d'un conseil de guerre, en obtenir une éclatante justification, puis abandonner le service d'une aussi ingrate cause en publiant authentiquement les faits et leurs résultats;... tel fut le plan que conçut comme d'un trait de feu, mon amour propre outragé; mais une réflexion subite l'apaisa, me démontra que mettre de telles iniquités au grand jour, ce serait ou sacrifier la cause à mon intérêt en prouvant leur évidence, ou me perdre si elle admettait le moindre doute. M. Wickham me présenta en rentrant le règlement sanctionné, me dit-il, par S. M. britannique, pour déterminer les pouvoirs respectifs d'un premier colonel synonyme de colonel-propriétaire et d'un second colonel ou colonel-commandant; me prévenant que tout ce qu'il me demandait c'était d'accepter la première de ces charges, assurément honorable par les termes du règlement et agréable par l'honorifique et l'indépendance qui y étaient attachés. Il me réitéra que je pouvais demander en outre ce que je voudrais pour moi, pour mon fils, ou pour ma famille; souhaitant seulement que je témoignasse le désir d'avoir le colonel Frédéric de Watteville pour colonel-commandant.

Je sentis que je pouvais en quelque sorte faire la loi, et profiter de la circonstance pour

l'avancement de ma fortune militaire et pécuniaire. — Peut-être un autre dans ma position l'eût-il fait, peut-être même aurais-je dû le faire; mais je répugnais à accepter des graces à titre de compensation d'une injustice offensante. — D'ailleurs fatigué et sérieusement malade, dégoûté par le concours de choses pénibles d'une activité de service assujettissante, j'étais intérieurement satisfait, me semblait-il, d'un repos temporaire tel qu'on me l'offrait.

Je répondis donc au ministre qu'autant j'estimais n'avoir mérité aucun blâme, autant je me croyais peu fondé à solliciter une récompense, démarche peu compatible avec mon caractère, et que d'indemnité je n'en voulais point: qu'ayant réglé mes services sur l'utilité que pouvait en retirer ma patrie et voyant qu'ils cessaient d'être agréés, j'étais prêt à me retirer d'une carrière où j'avais éprouvé tant de contrariétés; que d'ailleurs j'avais déjà exprimé à Zurich le désir d'être remplacé par le colonel de Watteville; qu'enfin je réfléchirais pendant 24 heures au parti définitif à prendre dans une conjoncture, pour moi aussi délicate qu'imprévue. — Il me remit le règlement afin de l'examiner en me répétant ses offres et ses promesses soit pour moi, soit pour mon fils,

qui malgré la parole précédemment donnée n'était toujours point placé.

Rentré chez moi, je crus sortir d'un rêve: jamais je ne fus plus calme, jamais je ne réfléchis avec moins de fiel et peut-être avec plus de justesse sur la fragilité des entreprises les mieux combinées, sur la présomption de quiconque se croit des droits à la reconnaissance de ses contemporains pour leur avoir consacré son existence. Après quelques moments d'hésitation et ayant attentivement pesé les conséquences que pourraient avoir pour la cause de notre pays, pour mon régiment, pour ma famille, pour mon fils et pour moi, les différents partis que me suggérait tour-à-tour cette circonstance, l'une sans contredit des plus épineuses de ma vie, je ne pus résister à un mouvement je dirais de générosité, si ce n'était de fierté. Plutôt que de rien accepter, je demandai au ministre ma démission par une lettre transcrite au protocole du régiment: j'alléguais pour motifs de cette détermination, d'une part l'isolement où me laissait la mort de mes deux principaux collaborateurs, le lieutenant-général Hotzé et l'avoyer de Steiguer, à la formation de ce corps, et de l'autre ma mauvaise santé.

J'eus de M. Wickham une réponse flatteuse:

il refusait ma démission, *tenant expressément à ce que je conservasse mon régiment.* J'aurais voulu pouvoir m'expliquer si j'en étais redevable à un sentiment d'équité, ou bien si des considérations indirectes firent mettre quelque prix à conserver de l'activité à *mon nom,* en l'ôtant à *mon individu.* — J'avoue, dût-on m'accuser de manquer de modestie, que je penchai vers la seconde de ces hypothèses. Quoiqu'il en soit, j'adressai sur le champ au ministre une seconde lettre pour lui présenter deux objections contre le règlement qu'il m'avait remis à examiner. Il me répliqua à l'instant, en faisant droit à ma réclamation sur les points en question.

Il me restait à annoncer à mes officiers, la promotion de M. F. de Watteville à la charge de colonel-commandant du régiment: je pris l'occasion d'une assemblée de corps à Gersthoffen, relative aux préparatifs des funérailles de M. l'avoyer. — N'apercevant aucun indice qu'ils fussent instruits de ce qui avait eu lieu, je leur adressai d'improvisation ce discours: „Le triste événement qui nous réunit aujourd'hui „ayant eu pour moi une influence particulière, „je dois vous en rendre compte. — Les con„trariétés que j'ai si souvent éprouvées en „sollicitant soit pour les besoins de la troupe,

„soit pour d'autres objets non moins importants „à son avantage et au bien du service, ces „contrariétés dont vous avez été plusieurs fois „les témoins, jointes aux entraves que mettait „une santé détruite à l'exercice de ma charge, „au point d'être quelquefois réduit malgré les „plus grands efforts à ne pouvoir partager vos „travaux, j'ai désiré quitter une place acceptée „dans le seul but de me rendre utile à notre „patrie. — Cependant mes relations particulières „avec les deux chefs qui ont reçu nos ser- „ments m'engagèrent à différer. — Ayant tra- „vaillé sans relâche avec eux à la restauration „de la Suisse depuis le moment de ses dé- „sastres, je me faisais une loi de rester à „mon poste tant que nous les aurions à notre „tête. — Le lieutenant-général Hotzé n'étant „plus, la mort de notre illustre avoyer et la „crainte, que les événements qui nous ont „éloigné de nos frontières nous privent long- „temps de la consolation de retourner com- „battre pour la délivrance de nos foyers, m'ont „décidé. — Croyant avoir pleinement satisfait „au plus austère devoir envers notre patrie, „soit par des sacrifices personnels, soit en „consacrant les moyens en mon pouvoir pour „organiser le corps confié à mes soins, soit „en le conduisant dans le chemin du patrio-

„tisme et de l'honneur, à travers les situations „difficiles et périlleuses où nous avons passé, „j'ai demandé ma démission, en énonçant au „ministre de S. M. britannique mon vœu d'être „remplacé par M. le colonel de Watteville, „bien sûr qu'il vous serait agréable. — Contre „mon attente elle m'a été refusée; seulement „j'ai obtenu pour lui l'emploi de colonel-com-„mandant dans lequel vous le reconnaîtrez, „conformément au règlement qu'il a plu à „S. M. britannique de donner, pour déterminer „les attributions d'un colonel-propriétaire et „d'un colonel-commandant.

„Si ma démission m'avait été accordée, je „me serais borné en vous quittant à vous „remercier des preuves d'estime et de con-„fiance que vous m'avez données. Mais de-„meurant votre chef, je dois à la dignité de „ce rang de vous avertir que dès le mois de „Juillet, j'ai su qu'on cherchait à répandre qu'il „n'existait aucune harmonie entre vous et moi, „Messieurs, que nous étions au contraire en „discorde ouverte et que j'y donnais lieu par „une sévérité outrée. — N'ayant jamais porté „de plainte contre aucun de vous, ignorant „que vous en eussiez porté de directes contre „moi, ayant vécu avec vous dès notre for-„mation moins en supérieur qu'en camarade,

„m'étant toujours prescrit de vous adoucir les „rigueurs du métier autant que les circonstances „le permettaient, j'aurais cru m'abaisser et „donner à ces propos méprisables une impor- „tance qu'ils ne méritaient pas, en recherchant „leur origine et leur cause. — Mais apprenant „qu'ils se répètent et qu'ils prennent de la con- „sistance dans le public, il est de la loyauté „que je professe et de la franchise que vous „me connaissez, de vous déclarer que je les „regarde comme des impostures et leurs auteurs „comme des calomniateurs, sans doute étran- „gers au corps et qu'il nous importe de dé- „couvrir, pour exiger d'eux une réparation „éclatante d'avoir cherché à ternir ainsi la „réputation d'une troupe qui se distingua au „contraire dès sa création, par cet esprit d'union „et d'estime mutuelle qui en constitue la soli- „dité, en est le plus bel attribut et qui sera „je l'espère, toujours notre apanage.

„Appelé par des circonstances particulières „à m'éloigner, je vous réitère que toujours je „m'honorerai de vous avoir pour camarades, „et que je m'estimerai heureux quand ma qua- „lité de chef me fournira l'occasion de vous „être utile.“

Je terminai en priant le major de faire la lecture de la lettre que m'avait écrite

M. Wickham et me retirai, sans que personne ne m'eût répliqué ; observant néanmoins l'étonnement qu'avait causé mon discours et l'embarras du major, sur lequel j'avais jeté un regard significatif et qui avait été remarqué ; aussi reçut-il après mon départ de vifs reproches d'avoir gardé le silence et convint bonnement de son abasourdissement.... Je sus pareillement que la plupart de ces Messieurs avaient été émus de mes paroles ; plusieurs d'entr'eux vinrent me témoigner de l'affection et des regrets de notre prochaine séparation : j'en ressentais de trop véritables de les quitter pour me refuser le bien, de croire à la sincérité des leurs. — J'acquis d'ailleurs la certitude que les malveillants que j'avais parmi mes officiers se réduisaient à un très-petit nombre, qui la plupart reconnurent bientôt leurs torts.

On rendit le 6 Décembre, les devoirs funèbres à la dépouille mortelle de l'illustre avoyer. — La cérémonie avait été différée pour donner le temps à 3 régiments russes d'arriver, ensuite de l'ordre que leur envoya le maréchal Souworow de s'y rendre, étant déjà à deux marches d'Augsbourg quand la nouvelle de cette mort lui parvint.

Les ministres de Russie et d'Angleterre

avaient réglé, qu'on rendrait au défunt les honneurs que prescrivaient les ordonnances autrichiennes pour un lieutenant-général. En conséquence tous les militaires présents de l'armée alliée y furent priés: toute la noblesse de la ville et des environs s'y rendit; la magistrature d'Augsbourg s'en exempta pour une contestation d'étiquette. — A 2 heures après-midi le convoi se mit en marche, ayant en tête mon régiment dont les drapeaux, les tambours et la musique, étaient garnis de crêpe; chaque officier en ayant pareillement une écharpe. — Des 3 régiments russes, un de dragons fermait le convoi et 2 d'infanterie étaient placés sur le cimetière, ayant leurs pièces de campagne en batterie hors de l'enceinte. — Le cercueil porté par 8 lieutenants, précédé d'un cheval de bataille drapé, était surmonté d'une épée qui me fut décernée; les coins du drap soutenus par 4 officiers supérieurs suisses: le colonel baron de Roll, le colonel-commandant de Watteville, le lieutenant-colonel de Gugger et le major de Graffenried. — MM. de Steiguer de Thorberg et Moutach, neveux de M. l'avoyer conduisaient le deuil; ils étaient suivis des ministres de Russie et d'Angleterre à pied, d'un nombreux cortège de Seigneurs allemands, de militaires

autrichiens, et de tous les Suisses séjournant à 20 lieues à la ronde.

Arrivés au cimetière, un ecclésiastique luthérien prononça selon l'usage de cette église une harangue, et trois salves de l'artillerie et de l'infanterie signalèrent l'instant où le cercueil fut mis en terre.... Si du moins c'eût été dans la terre natale!... Mais tel fut notre irrévocable destin qu'un sol étranger reçut ce précieux dépôt!.... Cependant quel Suisse mérita mieux de descendre dans la fosse de ses pères?.....

Cité avec éloge par les ouvrages qui ont traité de notre révolution, il semble qu'il n'est plus rien à ajouter à son apologie: que tous, nommément les annales de Mallet du Pan ont rendu justice à l'héroïsme qu'il déploya à l'armée bernoise aux derniers jours de la république; au dévouement invariable dont il fit preuve envers sa patrie menacée et sa patrie asservie; à la générosité qui toujours le guida; à la sagacité de ses vues; à la justesse de son aperçu relativement au système des cours. — Si toutes ces qualités réunies, jointes à l'énergie et à la correction de ses écrits, à la noblesse et à la pureté de sa conduite privée, lui valurent la vénération des hommes qui pensent, sa connaissance du monde

et des usages, l'affabilité de ses manières et la dignité de ses formes, lui acquirent partout où ses malheurs le conduisirent, le respect du public et les égards des Grands. Il est néanmoins un dernier trait digne de contribuer à perpétuer sa mémoire: c'est le panégyrique confidentiel que m'en adressa d'abondance l'historien Müller, au moment où il apprit à Vienne sa mort... „Je suis, on ne peut plus affecté, „dit-il, de la mort de notre vénérable avoyer. „Je le suis comme homme et comme citoyen „de la malheureuse Suisse. — En ce moment „toute sa carrière, telle que je l'ai suivie „depuis plus de 20 ans avec une attention „particulière, s'est présentée à mon esprit. — „C'était un véritable homme d'état, digne d'une „sphère d'activité plus grande et plus libre, „et des meilleurs temps de notre patrie. Il „avait une vue des objets aussi étendue que „juste, aussi précise que claire; un talent „particulier de porter la conviction partout où „des passions et des préjugés n'en barraient „pas l'entrée, et d'entraîner même ceux qui „ne pouvaient suivre sa savante analyse; il „avait des idées nouvelles, mais fondées sur „l'expérience des anciens temps qu'il avait „parfaitement présents à l'esprit; car les An„ciens et l'histoire de la patrie lui étaient

„particulièrement familiers. — D'après cela il „voyait bien au delà des étroites limites de „ces raisonneurs vulgaires qui le combattaient „sans le saisir. — La Suisse, j'ose dire „l'Europe, eût été sauvée, si on l'avait cru à „temps et si l'on y avait mis son énergie...

„Il n'y a pas dans les beaux siècles de „Rome, de grand Consul, dont l'amour de la „patrie et l'élévation d'âme n'ait été égalées „par notre vertueux Avoyer. Il en avait aussi „le désintéressement, n'ayant tout au plus que „le désir d'être mis dans la place qu'il fallait „pour opérer tout le bien possible. Cet homme „plein d'honneur, toujours prêt aux plus grands „sacrifices pour la chose publique, n'était pas „un de ceux qui ne voient pas au delà de ce „moment des vanités mondaines. — Il était „sincèrement attaché à la religion; elle, le „goût des lettres et l'amitié, l'auraient consolé „de l'inaction, si par sa naissance et par la „forme du gouvernement, il n'eût pas été appelé „à l'exercice de la plus noble activité....

„Je ne sais, mais l'annonce de sa mort me „semble en renfermer une autre bien triste, „c'est que pour la seconde fois la Suisse a „péri. — Il est certain que la perte d'un chef, „aussi imposant par la gloire de ses actions „que par la pureté de sa vertu et son âge

„même, est terrible pour nous dans un mo-„ment où tout paraît conspirer pour accabler „les véritables Suisses. — Il nous représentait „dans les cours, il était notre centre commun; „un mot de sa part portant l'empreinte de son „âme, valait nos dissertations! — Hélas il „croyait qu'il ne faut jamais désespérer de la „cause de l'ordre public et des lois, sans quoi „sa prévoyance, son expérience, auraient de-„puis longtemps éteint son courage...“

Tout en applaudissant à cet éloge bien mérité, ce serait je crois faire injure à la mémoire de M. l'avoyer que de dissimuler en lui quelques faibles, qui s'ils jettent une ombre au tableau en font mieux ressortir la vérité: on conviendra donc qu'il connaissait mieux le monde que les hommes; que s'il jugea sainement dès son origine le but de la révolution française, il partagea les perfides illusions des émigrés d'une prompte et facile réaction; que trop accessible à l'adulation, elle surprit souvent non pas sa confiance qu'il n'accordait guère, mais sa protection peu méritée: que circonspect à l'excès, la crainte de nuire à la chose publique en heurtant un homme en place, lui fit négliger plus d'une occasion d'user efficacement de la déférence qui lui était due, et qu'une réserve outrée ou une onction de propos

trop banale pour inspirer de l'abandon, l'isolant parfois des gens qui l'eussent le mieux secondé, diminua pareillement le bien qu'il aurait pu faire: qu'on déplorait également le temps précieux qu'il perdait en digressions superflues, par exemple auprès de l'archiduc qui s'en plaignait et que, malgré la difficulté d'écrire que lui causait un tremblement permanent et une vue trés-basse, il ne consentît que rarement à employer une autre main que la sienne, ce qui entrava tellement sa correspondance qu'on trouva chez lui beaucoup de lettres commencées d'anciennes dates, nombre d'autres à son adresse encore cachetées, ainsi que les fragments minutés de plusieurs écrits importants.

On avouera de même qu'exclusivement Suisse à Vienne, à Berlin, en Allemagne, il le fut moins à Zurich, ne s'y occupant guère que de la régénération de *son* canton, tout en reconnaissant qu'il ne pourrait se rétablir sans de grands changements et l'appui d'un centre de force, commun à tous les autres; disant ouvertement qu'il s'expatrierait avec sa famille dès que la Suisse aurait été libérée, convaincu que l'ancienne Berne était à jamais dissoute. Mais il est hors de doute qu'aucun Suisse ne voulut plus ardemment l'affranchissement de sa

patrie, n'y travailla avec autant de magnanimité et de ferveur, et ne mérita à si juste titre la vénération de ses contemporains et celle de la postérité.

Ayant si noblement rempli le premier rôle du drame où nul ne le remplaça dignement dans les développements qui suivirent, tout ce qui se rattache aux souvenirs de sa personne ainsi devenue historique pour nous, est d'un tel intérêt que je hasarderai encore son esquisse dans les dernières scènes où je l'ai vu figurer, où alternativement homme de cabinet, voyageur, courtisan et militaire, il me fut permis de le suivre, et où je pus l'observer pour ainsi dire dans le négligé du cœur et de l'esprit.

Dans son intérieur toujours matinal, enveloppé d'une longue robe-de-chambre, sa tête à demi-chauve couverte d'une calotte de velours noir, il passait de son lit à son bureau, où minutant au crayon ses lettres et ses mémoires sur des feuillets volants, sujets à s'égarer où à se confondre, il les recherchait, les retouchait à diverses reprises et semblait reculer à dessein de les mettre au net, mécanisme qui lui était d'autant plus pénible qu'à la moindre omission il le recommençait. — Aussi se laissait-il volontiers distraire de ce fatigant travail : très-accessible il recevait des visites à

toute heure, les faisait placer sur un sopha, s'assayait vis-à-vis, restait découvert, sa calotte renversée dans la paume de ses mains, écoutait et causait avec une expression de candeur et de bienveillance qui jointe à la finesse de son regard et au timbre cassé de sa voix, subjuguait tous les cœurs.....

En voyage un frac bleu uni, la plaque de l'Aigle noir, une veste chamois à boutons dorés, des bottes à l'écuyère et un chapeau à trois cornes laissant apercevoir ses cheveux gris clair-semés, lui donnaient quelque chose du feu roi de Prusse Frédéric II dont il paraissait avoir étudié et saisi la tournure; une assez longue épée qu'il portait avec aisance rappelait non moins en lui l'adolescent, jadis agile et audacieux. — En route s'accommodant de tout, n'exigeant rien, frugal mais attentif à la propreté; toujours généreux et affable, il fixait l'attention et s'attirait partout des égards. Sa conversation dans le tête-à-tête était alors tour-à-tour sérieuse ou animée, et abondait en anecdotes curieuses assaisonnées des plus sages maximes.

Dans le grand monde, un habit de velours noir, le cordon de son grand ordre en sautoir, une veste de brocard, une perruque à bourse poudrée à blanc et une chaussure très-soignée

lui donnaient l'air tout à fait grand Seigneur. Entrant avec assurance et gravité dans un cercle de cour, répondant avec respect et dignité au Souverain, s'adressant avec mesure aux principaux personnages, observant jusqu'au scrupule les bienséances, disant avec grace des choses aimables aux dames, il est certain que la pureté de son langage et la noblesse de son maintien devaient donner une idée avantageuse de la courtoisie de son pays, et rectifier entr'autre l'opinion qu'avaient des Allemands titrés, qu'il n'était habité que par des pâtres et des laboureurs.

Comme militaire, M. l'avoyer daignait porter l'uniforme de mon régiment, enrichi des galons qui au service d'Autriche désignent le grade de lieutenant-général. — Ses manières cérémonielles contrastant avec ce costume, il lui était le moins favorable ; cependant la troupe aimait à le lui voir et le lui témoignait avec enthousiasme.

Il est à regretter que nulle peinture, nul crayon même ne le retrace sous l'un de ces caractères, si différents à l'extérieur de l'idée qu'en donnent ses portraits en robe sénatoriale. Il est plus fâcheux encore qu'un artiste habile et susceptible de s'émouvoir n'ait pas assisté à ses obsèques, où son pinceau électrisé de

ce que cette solennité offrait d'extraordinaire, de touchant et d'auguste, en eût rendu l'ensemble par un chef-d'œuvre digne du motif et transmis ainsi à nos descendants, le recueillement de ce nombreux cortège si diversement nuancé, fixant le cercueil qui disparaissait à ses yeux, et que les guerriers du Nord saluaient de concert avec nous d'un feu roulant leur dernier adieu.... Glorieux quoique stérile hommage!....

Ces honneurs funèbres rendus les Russes se remirent en route, et la foule des assistants pressée par la neige qui commençait à tomber se dispersa. — Nous demeurâmes jusqu'à ce que la fosse eût été entièrement recouverte et comme pour rendre ce moment plus sinistre, mon cheval dans les mouvements de son impatience, s'enfonça et brisa de ses fers le couvercle d'une bière dont le lugubre craquement fit tressaillir le soldat....

Mais en considérant ainsi l'humble sépulture de cet homme héroïque, je m'irritais que rien en ce lieu ne la distinguât de celles de tant d'êtres qui en cessant de vivre, ont cessé de compter: que nul monument n'attestât où reposait cette dépouille mortelle, bien sûr qu'un jour nos compatriotes la revendiqueraient pour la réunir à la cendre de leurs plus illustres

devanciers(*), et que peut-être alors on nous reprocherait à nous qui l'avions vue animée, de ne l'avoir pas dignement consacrée. — Cependant pour ce qui me concernait, entouré de parents de M. l'avoyer, subordonné aux diplomates qui s'attribuaient le droit de régler les devoirs à lui rendre, je dus me restreindre à prescrire à mon régiment un deuil de 3 semaines, ajoutant pour cela au brassard d'uniforme un crêpe et une inscription analogue que chacun pût conserver en mémoire de cette circonstance.

Nous nous retirâmes enfin en défilant dans un morne silence, sous les portiques déjà obscurs de l'ancien cloître attenant à ce cimetière. — Durant la marche du convoi un acte de sévérité fit casser la lame de mon sabre, accident que dans la disposition où j'étais je regardai comme un fâcheux présage: me rappelant la chevaleresque superstition de ces deux grenadiers français, qui à Strasbourg ayant touché de la pointe des leurs le mausolée du maréchal de Saxe, s'écrièrent: „Nous

(*) Effectivement en avril 1805, les autorités bernoises accédant au vœu de leurs concitoyens, envoyèrent à Augsbourg une députation réclamer l'exhumation du cercueil encore intact et l'amener à Berne, où il fut transféré avec pompe dans la nef de la cathédrale.

„sommes maintenant sûrs de combattre pour „la victoire...“ une voix intérieure semblait au contraire me dire: „Toi, tu ne combattras plus.“ — Arrivé près des portes de la ville, je pris congé de mes compagnons par une courte harangue et les renvoyai à leurs cantonnements.

Ainsi se termina pour eux cette campagne qui si elle se fût achevée aussi glorieusement qu'on pouvait l'augurer de son brillant début, aurait fait considérer à juste titre cette troupe comme l'élite de la nation suisse et l'eût immortalisée; mais les succès inopinés des républicains français, les incalculables revers qui en résultèrent pour les Alliés, arrachant ou suspendant au moins la palme que ces généreux soutiens de la plus belle comme de la plus sainte des causes, furent si près de recueillir, leur laissait cependant la grande consolation d'avoir risqué, d'avoir osé, tout ce que le patriotisme le plus pur et l'honneur le plus sévère commandent; nul ne pouvant leur reprocher d'être restés au-dessous de l'engagement sacré qu'ils contractèrent. Aussi me dis-je, en m'en éloignant: puisse leur exemple, puisse l'amour vrai de la patrie, le désir sincère de la voir affranchie, heureuse et paisible, lui donner beaucoup de défenseurs

comme eux, et laisser cette périlleuse carrière libre à qui en affronte les dangers et marche droit au but sans peur et sans reproche !...



CHAPITRE XIV.

6 Décembre 1799 — 25 Janvier 1800.

Obstacles à la formation d'un comité suisse. Le comte de Courten. Détails personnels. MM. May et de Freudenreich. Le gouvernement helvétique. Mon fils. Préparatifs de départ.

Les personnes désignées pour le comité suisse et auxquelles il avait été expédié des courriers arrivèrent à Augsbourg; d'abord M. le bourgmestre de Weiss destiné à le présider, distinction due à son âge, à ses moyens et à sa qualité d'ancien chef du premier de nos cantons. Son mérite individuel devait lui assurer des égards de la part du ministre Wickham

qui l'avait appelé et témoignait une impatience extrême de le voir. — Cependant s'étant présenté chez ce diplomate, celui-ci après l'avoir fait longtemps attendre ne l'entretint que de choses indifférentes, puis alléguant le besoin de son délassement journalier d'aller entendre de la musique, il remit au lendemain à lui parler du motif de son voyage et le congédia.

Ce début incivil déplut au vieillard pénétrant qui informé d'ailleurs de ce qu'on lui destinait, jugea préférable de ne pas se mettre sous la dépendance d'un homme dont les projets et les procédés étaient si contradictoires; car telle était l'inconséquence ministérielle de M. Wickham, qu'autant il avait embrassé avec chaleur l'idée de créer un comité suisse, autant tout-à-coup il s'en souciait peu; or comme il lui fallait un prétexte pour se rétracter décemment de sa promesse d'y concourir, il imagina sans doute que l'amour propre blessé l'aiderait à sortir de cet embarras.

Effectivement à sa seconde audience, M. le bourgmestre montra peu d'empressement à accepter la dignité qui lui était offerte, mais craignant de renverser par trop de précipitation un plan auquel il savait que ses compatriotes attachaient de l'importance, il demanda le temps d'y réfléchir et d'en conférer avec

eux. — Leurs instances, celles entr'autre du landammann Zwicki pareillement appelé, le faisaient pencher à se rendre à leur vœu, lorsque M. Wickham déclara sèchement à M. Moutach, qu'il ne fallait plus songer à ce comité, l'archiduc y voyant des inconvénients. M. Moutach révoquant avec raison cet argument en doute, se permit de représenter vivement au ministre son inconséquence, sans cependant parvenir à le ramener à l'exécution de ses promesses.

Le refus qu'il reçut en même temps de M. Charles de Haller, de la place de secrétaire du comité avec 100 louis de traitement, l'ayant confirmé dans sa résolution, MM. de Weiss et Zwicki s'en retournèrent l'un à Lindau d'où il rentra peu après à Zurich, l'autre à Ysni. — M. de Haller n'en persistait pas moins à désirer ardemment la formation d'un comité, dont il développait dans une lettre qu'il m'adressa, la nécessité et les nombreux avantages; mais connaissant les intrigues existantes et leur influence sur l'esprit du ministre, il jugea l'emploi que celui-ci lui offrait incompatible avec son inflexibilité naturelle, et se crut plus utile à la cause dans les bureaux de l'archiduc où il jouissait de beaucoup de confiance. — On sut par lui que ce prince loin

de répugner à l'institution projetée, l'aurait souhaitée comme propre à devenir le centre de la correspondance avec l'intérieur de la Suisse, et à faciliter la coopération de celle-ci avec l'armée qu'il commandait.

Il nous fut d'autant plus douloureux d'être ainsi frustrés du seul point de ralliement qui pût remplir le vide que nous laissait la mort de M. l'avoyer, que les obstacles éprouvés à ce sujet semblaient clairement indiquer le peu de sollicitude dont les puissances protectrices étaient animées en notre faveur, ou ce qui était synonyme qu'elles n'avaient encore rien arrêté sur notre sort. — A cette crainte s'en joignaient d'autres: on parlait vaguement d'une pacification à laquelle l'intégrité et l'indépendance que nous réclamions seraient sacrifiées; puis l'affectation du ministre britannique d'écarter des affaires tout Suisse, ou selon son expression „*d'éviter qu'ils surprissent sa confiance*", donnait du poids à certains bruits de dispositions secrètes qui se préparaient sous sa direction, pour opérer une descente sur les côtes méridionales de la France où nos régiments seraient employés; destination absolument contraire au but de leur formation. — De plus le mécontentement des principaux agents du parti royaliste qui nécessairement

avaient dû être consultés, indiquait suffisamment qu'il s'agissait moins de rétablir la monarchie, que de fomenter dans leur pays des troubles qui y fissent une diversion en faveur des alliés. — Or, dix années d'expérience avaient appris combien peu l'on devait faire fond sur de nouvelles entreprises de ce genre, où les moyens en hommes et surtout en argent que l'Angleterre avait coutume d'y prodiguer, pèchaient toujours par l'ensemble et l'à-propos de leur application, vice radical qui sans cesse les avait fait échouer.

Si M. Wickham semblait prendre à tâche de priver de toute activité politique, ceux de nos compatriotes qui par leur vocation ou par leur naissance se croyaient faits pour s'en occuper, il afficha subitement en revanche un zèle extraordinaire pour tout ce qui tenait à la partie militaire, ne discourant plus que de choses du métier, de plans, de projets ou de corrections qui à la vérité étaient aussi vite oubliés que conçus; s'ingérant dans les fonctions de tous les grades, on ne savait s'il cherchait à briller par des talents militaires ou seulement à donner le change sur ses travaux ministériels. Les graces et disgraces résultantes de ce désir de perfection mis à l'ordre du jour, ne détruisaient point les cabales

qui à l'entendre l'avaient obligé de se livrer à tant de menus détails, si peu compatibles avec les hautes combinaisons qui selon lui devaient sans notre concours, fixer la nature et l'époque de notre restauration dont il établissait la certitude avec une telle assurance, qu'oser en douter eût été se rendre suspect.

Cependant s'il n'étouffait pas les intrigues, il étendait à ses favoris le cercle des mécontents: le plus promptement déçu fut le colonel de Watteville qui appelé à tout instant à aller opiner, oublia *qu'opiner* c'était *applaudir* et perdit patience par l'obstination avec laquelle on s'immisçait dans son administration, usant même d'autorité pour des passe-droits d'officiers auxquels je m'étais opposé; l'un concernait mon fils. — M. Wickham pour l'exclure de la sous-aide-majorité promise, l'avait supprimée. Afin de l'en dédommager et d'empêcher qu'il n'eût devant lui de jeunes officiers arrivant de Suisse et qui par conséquent n'avaient pas fait la dernière campagne, je le proposai à une lieutenance vacante. — L'inspecteur-général duquel la nomination dépendait l'agréa, mais M. Wickham intervint et s'y opposa. — Je lui écrivis que sa parole était engagée et que je l'estimais incapable d'y manquer; ma lettre l'indisposa, il se plaignit

à ses entours du peu de ménagement de mes expressions, et persista dans son refus m'objectant la jeunesse de mon fils, comme s'il eût été plus âgé lorsque la sous-aide-majorité lui avait été offerte et réservée. — Le colonel de Watteville pénétré de l'injustice de ce procédé le témoigna avec chaleur, et obtint qu'il serait placé à la tête de la colonne des sous-lieutenants. — Je voulais qu'il passât au service d'Autriche, ses instances pour rester au corps l'emportèrent.

Le colonel de Watteville obtint en revanche l'avantage que j'avais vainement sollicité, de réunir le régiment dans une seule garnison: Augsbourg lui fut assigné pour la fin de Janvier.

Dans ces entrefaites le lieutenant-colonel comte de Courten y arriva inopinément: les avis de rejoindre que je lui avais adressés lui etaient parvenus très-tard; il s'était mis incontinent en route contre le gré du lieutenant-général comte de Haddik, à la personne duquel il était attaché et qui par une lettre des plus flatteuses pour M. de Courten, me priait d'intercéder pour qu'il lui fût rendu. — En me remettant cette lettre, il m'assura: „qu'en le „rappelant j'avais prévenu son vœu; que quel-„que dévoué qu'il fût à M. de Haddik, il pré-„férait rester au corps.“ — Aussi l'indignation

succéda-t-elle à sa surprise, à mesure que je l'instruisis de ce qui s'était passé: la nomination d'un colonel-commandant devait l'offenser, je lui en expliquai les raisons indépendantes de ma volonté et de ma sincère amitié pour lui. — Il aurait quitté le régiment et serait retourné à l'instant en Italie si je ne l'en avais dissuadé, en lui représentant que ce serait servir à souhait cette même clique qui avait essayé de le dégoûter à Neuravensbourg; il me crut et se contint. — Je fis demander au ministre son heure pour le lui présenter; nous fûmes ponctuels et rencontrâmes sur l'escalier l'envoyé du duc de Wurtemberg, qui tirant sa montre nous dit avoir été assigné pour le même moment. Je compris que M. Wickham n'avait nulle envie de notre explication, aussi se rejetant sur *l'arrivée inattendue* de ce ministre, il nous quitta brusquement en remettant l'entrevue à une autre fois, ne s'arrêtant que pour dire des choses honnêtes à M. de Courten, qui le soir même fut introduit par ma femme chez Mme Wickham où il y avait cercle. Monsieur en s'informant de moi, affecta de dire „qu'il espé-„rait que je n'aurais pas été blessé de sa „réception du matin, qu'il serait inconsolable „qu'une personne qu'il aimait et estimait autant „crût avoir à se plaindre de lui.“ Cette

franchise diplomatique, si elle tendait à me mettre mal dans l'esprit de mon ancien camarade, renfermait du moins l'aveu d'un tort réel à mon égard.

M. de Courten témoigna en particulier au ministre sa surprise de la nomination d'un colonel-commandant, ajoutant qu'autant il se trouvait fait pour servir sous moi par l'analogie de notre conduite en Suisse, aussi peu il servirait sous un chef qui en était sorti avec un passeport du gouvernement révolutionnaire; qu'il ne lui restait donc qu'à demander sa démission de lieutenant-colonel. M. Wickham chercha à l'en détourner, attribuant sa résolution à ce que sans doute on lui avait suggéré de fausses préventions; mais le voyant décidé, il lui proposa de lever un corps composé de ses compatriotes, et de se rendre à cet effet en Piémont d'où le comte de Courten croyait aisé d'attirer à lui des Valaisans. — M. Wickham finit par lui dire: „vous en serez quitte pour changer „la couleur de vos parements et y ajouter un „troisième galon“, marque distinctive du grade de colonel, ce qui en langage ministériel équivalait à une nomination effective: le comte de Courten le crut ainsi; mais il ignorait que le fréquent oubli de sa parole ne permettait pas de compter sur celle de M. Wickham.

M'ayant raconté cet entretien, je lui méconseillai d'accepter la soi-disante compensation qu'on lui offrait, persuadé qu'il éprouverait d'insurmontables difficultés pour le recrutement de son corps dans un pays étranger, occupé par une armée qui y faisait la loi. Je lui rappelai les désagréments qu'il avait essuyés quand après avoir formé des compagnies de Valaisans, selon les instructions du commissaire britannique Crawfurdt, celui-ci avait refusé de pourvoir à leur subsistance. — Néanmoins, séduit par l'espoir d'être de ressource à des compatriotes aux abois, il persista à tenter la levée d'un régiment, se promettant toutefois de ne la commencer qu'avec les sûretés requises. — Au premier instant il n'eut qu'à demander, tout lui fut gracieusement accordé mais verbalement, en attendant l'arrivée de l'inspecteur-général Ramsay, qui pouvait seul stipuler les conditions et assurer les fonds; or comme celui-ci relevait de M. Wickham, le comte de Courten ne doutait pas d'en être promptement expédié à son entière satisfaction; au lieu de cela après une assez longue attente, le colonel Ramsay trouva des obstacles à souscrire à ce qu'on lui proposait. M. Wickham de son côté qui avait communiqué à diverses personnes la promotion de M. de Courten au rang de colonel,

ne craignit pas de se compromettre en éludant de le lui décerner, se réduisant au bout de plusieurs jours d'incertitude à le charger de la levée de 3 compagnies valaisannes, en conservant sa place de lieutenant-colonel de mon régiment; le renvoyant à l'inspecteur-général pour les arrangements relatifs aux fonds à lui fournir pour ces compagnies, qui devaient ainsi se former à 200 lieues du centre des autres corps suisses.

Après avoir été ainsi balloté, le comte de Courten partit pour Turin; et ce ne fut que sur sa menace de tout abandonner que M. Wickham y consentit, voulant le retenir à Augsbourg jusqu'au retour d'une course qu'il projetait de faire à Vienne.

Je reviens à ce qui me concerne: dès que la nomination du colonel-commandant de mon régiment fut connue, on répandit dans le public que j'avais été promû au grade d'officier-général et j'en reçus des félicitations, même de l'électeur qui me railla de ce que je les déclinais. Il est vrai que j'avais en quelque sorte éludé cet avancement, parcequ'il m'aurait ôté la prérogative à laquelle je tenais, de me remettre à la tête de mon régiment à la reprise des hostilités. Je fus en revanche plus surpris de la confidence que me fit le lieutenant-général

autrichien baron de Hiller, avec lequel j'étais en relation et qui en avait de suivies avec le ministre britannique: lui ayant communiqué ce qui m'était survenu, il m'avoua qu'on l'avait consulté quelque temps auparavant à mon sujet; qu'il avait fort blâmé qu'on pensât à m'accorder mon congé, et surtout qu'on me fît un grief de l'expédition du Muottathal: il s'étonnait qu'on n'eût pas ajouté le rang de général-major à celui de colonel-propriétaire, chose arrêtée selon lui dans les conférences dont j'avais été l'objet. J'acquis ainsi une preuve positive des menées qu'on s'était permises pour me nuire, tout en cherchant à se mettre à couvert du reproche d'injustice, par des dépositions qui pussent m'inculper et qui au contraire quoiqu'à mon insu, tournèrent à mon avantage.

Déchargé du détail de mon régiment, je devais me hâter de prendre un parti analogue à ma nouvelle situation; le choix en était embarrassant: je ne pouvais convenablement résider au corps avant l'ouverture de la campagne; me rapprocher de la Suisse eût été folie; m'éloigner considérablement, était contradictoire à l'intention que j'avais manifestée de rejoindre au printemps: je pensais à m'établir à Munich; ceux de mes amis qui tenaient à me raccommoder avec M. Wickham m'objec-

tèrent que le banneret Kirchberguer y étant fixé, ce ministre m'y verrait de mauvais œil; sa malveillance et son impatience de m'éloigner se fondant sur la supposition que je partageais les opinions qu'il prêtait à ce magistrat. — Ma mauvaise santé me décida alors pour Francfort où se trouvait le célèbre médecin Hotzé, frère du général: on lui en écrivit, il répondit que le magistrat craindrait de se compromettre en m'y recevant, et me conseilla comme seul remède à mes maux de passer l'hiver en Italie. — Répugnant à un aussi long voyage, j'hésitai: il m'en coûtait d'ailleurs d'abandonner mon fils à lui-même à une aussi grande distance de moi, quoique j'eusse de solides données de sa bonne conduite à venir, particulièrement sous le rapport de son état qu'il aimait de passion, et où il préférait modestement être l'égal de ses camarades, à avoir sur eux le pas que lui aurait valu l'emploi que je lui avais destiné.

Je fus distrait de mes pénibles incertitudes par l'arrivée à Augsbourg de deux de nos anciens gouvernants, le sénateur May et M. de Freudenreich de Thorberg, envoyés par le parti aristocratique pour s'enquérir de l'état précis des choses depuis le décès de M. l'avoyer. S'étant adressés à moi, je leur confiai sans

restriction ma correspondance et la minute de divers mémoires, où ils purent puiser des indications certaines de la manière dont nos affaires avaient été traitées sous les auspices de M. l'avoyer, ainsi que du dédale où nous nous étions trouvés en le perdant. — Si ces notions les étonnèrent, je le fus non moins de l'illusion où l'on était à Berne sur l'ascendant qu'avait exercé ce dernier, et de ce qu'on s'y berçait de l'espoir chimérique: „que les „puissances mettaient de l'importance non-„seulement au rétablissement des aristocraties „de la Suisse, mais encore à celui de leurs „gouvernants: qu'il devait par conséquent être „aisé d'obtenir des cours une protection spé-„ciale en leur faveur, ainsi que d'influencer „leurs ministres et leurs généraux pour faire „restituer à chacun d'eux ce qu'il avait perdu.“

Des idées si contraires à la réalité et sur un objet qui nous touchait de si près devaient surprendre, surtout de la part d'un homme aussi éclairé et d'un esprit aussi cultivé que M. de Freudenreich, qui néanmoins tenait plus encore que son digne collègue, à des droits de souveraineté et aux prérogatives d'un patriciat qui semblaient l'un et l'autre, être à jamais tombés en désuétude.

Il était cependant à propos de chercher à

convaincre ces deux députés de la nécessité, malgré la tiédeur apparente des cabinets alliés sur notre sort, de ne point lâcher prise et de s'amarrer au contraire plus fortement à cette galère qui en dépit de ses défectuosités, pouvait seule nous ramener au port. — Or on pouvait sans lui faire tort, souhaiter à M. de Freudenreich plus de cette énergique persévérance que les contrariétés redoublent, au lieu de l'enthousiasme passager que les obstacles rebutent et atténuent parfois trop promptement.

Ces deux compatriotes également estimables par leurs vertus privées et par leur amour pour la patrie, faisaient grand fond sur les présomptueuses assurances de M. Wickham de notre prochaine restauration; mais bientôt détrompés ils ne tardèrent pas à retourner chez eux avec un plus juste aperçu du passé, du présent et des chances que présentait l'avenir; non moins convaincus aussi de l'inertie civile à laquelle les Suisses externes étaient condamnés; du défaut absolu de liaison dans les plans des cours à notre égard; et des suites qu'allaient infailliblement avoir, l'éloignement total des Russes et la retraite malheureusement trop certaine de l'archiduc Charles du commandement en chef dont il était investi;

considérations dont l'ensemble enveloppait d'un sombre nuage la balance des probabilités....

Le gouvernement helvétique siègeant à Berne, subit le 7 Janvier une révolution partielle: 3 des 5 directeurs, La Harpe, Secretan et Oberlin furent destitués, et le Directoire remplacé par un conseil exécutif composé des anciens directeurs Gleyre, Dolder et Savary, de l'ancien trésorier de Frisching de Berne, Schwendt de St. Gall et Finsler ex-ministre des finances. — Le directeur de La Harpe, convaincu d'avoir aspiré à un pouvoir absolu et accusé d'avoir voulu introduire le régime de la terreur, fut décrété de prise de corps et s'évada.

Cet événement causa peu de sensation au dehors, toutefois il annonçait une tendance de l'esprit public à se relever qu'on aurait pu mettre à profit en la soutenant; mais on la négligea et ses résultats furent à-peu-près nuls.

Tout me confirmant l'inutilité de la prolongation de mon séjour en Allemagne, et craignant que ma présence y servît de prétexte à de nouvelles intrigues, je m'occupai de mon départ pour l'Italie; je consultai auparavant l'inspecteur-général Ramsay duquel je n'avais eu qu'à me louer: je ne lui dissimulai

pas que j'envisageais la faveur d'être nommé colonel-propriétaire, à titre de récompense de mes services, comme un moyen de me retenir dans l'inaction. Il m'assura qu'on me réservait à être employé comme officier-général quand on rentrerait en Suisse, et que ce serait être dupe que de ne pas user de la liberté que j'avais acquise de résider où bon me semblerait, surtout de n'en pas profiter pour le rétablissement de ma santé. Je surmontai donc le regret de me séparer de mes compagnons, avant l'entier accomplissement de nos engagements mutuels, regrets qu'augmentèrent ceux qu'une députation des sous-officiers et soldats de mon régiment vint me témoigner de ce que je les quittais.

Ce n'était pas non plus sans de tristes réflexions, que je cédais à la convenance de m'éloigner indéfiniment d'un théâtre où j'avais débuté presque seul, où j'avais subi tous les genres d'épreuves, de sollicitude et de soucis; où j'avais attiré par mon exemple de braves gens, qui en cela m'accuseraient peut-être d'inconséquence....

Cependant ma conscience me montrait d'un côté, le sacrifice que j'avais fait à ma patrie sans aucun motif d'ambition, en renonçant pour la servir à un bonheur domestique que j'ap-

préciais vivement; de l'autre les preuves multipliées de l'ingratitude, de la jalousie, presque de la perfidie qui avaient dénaturé mes démarches et mes vues; et maintenant privé des appuis qui eussent efficacement balancé les fausses interprétations et les injustes préventions auxquelles le ministre britannique s'était laissé entraîner, je considérai mon départ comme le comble de mon dévouement à la cause commune. Je l'aurais peut-être desservie, si en me livrant à un ressentiment sans doute excusable j'eusse provoqué l'éclat d'une justification publique, dont l'issue ne pouvait que m'être favorable mais qui en dévoilant de sourdes intrigues, aurait sérieusement compromis des hommes d'ailleurs estimables qui séduits par la passion les ourdirent, et ainsi terni cette cause que nous avions tous juré de défendre: au lieu qu'en laissant le temps aux passions de se calmer, les faits constateraient d'eux-mêmes la pureté de mes intentions, en révélant jusqu'à l'évidence les calomnies inventées pour les rendre suspectes. L'archiduc néanmoins désapprouva mon départ et fit d'abord difficulté de m'accorder un passeport, trouvant préférable que je restasse à un poste où selon lui j'étais utile; toutefois quelques explications le fléchirent....

Ma résolution prise, je hâtai les préparatifs de mon voyage; j'envoyai mon fils au cantonnement de la compagnie de chasseurs dans laquelle il venait d'être breveté; ce ne fut pas sans anxiété que je l'isolai de ma surveillance pour le laisser en quelque sorte à la merci d'une faction, reversant déjà sur lui l'animosité qu'elle me portait. — Après lui avoir exposé sa situation et l'avoir exhorté à en éviter les nombreux écueils, je lui donnai ma bénédiction, reçus ses adieux et l'accompagnai de mes vœux.... Son existence se liant ici plus étroitement à la mienne, je vais le retracer tel qu'il était alors. — Agé de 17 ans, de petite taille mais bien pris dans sa personne; l'expression de sa physionomie alternativement sombre et ouverte, sa tête oblongue, ses yeux saillants, sa bouche habituellement à demi-fermée, un regard hautain, souvent dédaigneux, un parler sec, parfois présomptueux et de mauvaises contenances ne prévenaient nullement en sa faveur. — Cet extérieur disgracieux recélait néanmoins une âme noble, élevée; un cœur droit, candide, franc, véridique au scrupule, généreux et compatissant, intrépide dans le danger, mais altier et conséquemment peu flexible; un esprit vif, prompt à saisir et à s'enflammer, studieux

dans les objets de son choix, avide d'instruction et n'en étant pas dépourvu. Véhément, facile à émouvoir, subjugué par un amour propre outré qu'aiguillonnait une imagination ardente, embellie ou excitée par les trompeuses fictions de la jeunesse, tout présageait en lui l'explosion prochaine de passions fougueuses dont les éléments le travaillaient fortement et qui eût été plus menaçante, si l'on n'avait prévu et cherché de longue main à en calmer l'essor par les principes bien assis d'une saine morale, qui en l'armant du désir de bien faire et de la crainte de donner prise à une malveillance attentive à ses moindres écarts, devint pour lui un frein salutaire. Elle lui aida à se dompter assez pour conserver une austérité de mœurs rare à son âge, dans la vocation qu'il avait embrassée; qui imprimant plus de vigueur à son physique et de nerf à son caractère, lui acquit insensiblement cet esprit de conduite, ce tact, cette connaissance des hommes qui constituent l'aplomb indispensable pour sortir de l'ornière de la médiocrité, sans dévier des préceptes de la vertu et de l'honneur que trop souvent les prestiges de l'ambition enfreignent. — Sobre, modeste, économe, honorable, ponctuel dans ses devoirs, il surmonta la prévention de ses

chefs, obtint l'affection de ses camarades, la confiance du soldat et bientôt la réputation d'excellent officier de détail et d'exécution, sans cesser d'être le fils le plus soumis, le plus respectueux et le plus tendre. Or cette sagacité prématurée qui le distingua, a été sans contredit le fruit des contrariétés qui l'entravèrent au début de sa carrière : car si la fortune lui eût souri, qu'elle eût secondé mes vues pour son avancement, nul doute que ses faveurs ne l'eussent perverti en exaltant sa vanité, et ne lui eussent fait perdre le fil qui lui servait de guide ; qu'entraîné par sa violence naturelle hors de la ligne qui lui avait été tracée, abandonné sans boussole dans le vague des illusions, il ne fût tombé comme tant d'autres dans le gouffre où le vice travesti attire les cœurs souvent les plus honnêtes, décolore promptement pour eux les vrais charmes de la vie, et ternit à jamais leur existence....

Ayant expédié à Munich 5 chevaux de prix que je tenais à retrouver au printemps, et confié le gros de mes équipages à l'officieux prélat du couvent de Saint-Georges où j'étais logé, j'allai prendre congé de l'Électeur, recommandai mon fils à quelques amis et me disposai à partir le lendemain pour Pise avec

ma femme, ma fille aînée et un domestique de confiance. — J'étais muni de diverses lettres de recommandation et de crédit pour Venise, Florence et Livourne; M. Wickham m'en envoya une d'introduction auprès du ministre de S. M. britannique en Toscane.



CHAPITRE XV.

25 Janvier — Mai 1800.

Fragments de voyage d'Augsbourg à Pise. Innsbruck. Vérone. Mantoue. Florence. Pise. Lucques. Livourne.

Notre voiture chargée, nos derniers arrangements pris, le cor du postillon abrégea les adieux des gens qui nous entouraient, ceux entr'autres du prélat notre hôte qui nous combla de dons et de souhaits. — Ému de cette séparation de personnes de tout rang qui nous étaient affectionnées, à peine eûmes-nous franchi le seuil du couvent que me rappelant mon départ furtif de Neuchâtel, il me sembla

que je quittais une seconde fois ma patrie.... Cependant quelle différence de ma position à ces deux époques! — Alors seul et proscrit, fuyant dans les ténèbres un pouvoir injuste, tyrannique et irrésistible qui cherchait à me saisir pour satisfaire une inique vengeance; j'abandonnais ma femme, mes enfants, mes propriétés, incertain où aboutiraient mes pas et plus encore du sort qui m'attendait; j'avais néanmoins la tête libre, l'esprit dispos et j'affrontais presque gaîment les périls qui m'environnaient.

Aujourd'hui en revanche, allant commodément avec ma femme et ma fille jouir sous le beau ciel d'Italie, d'un intervalle de repos dont ma santé avait un urgent besoin; voyageant avec un grade et avec des ressources qui m'assuraient des facilités et des égards; laissant mon fils convenablement placé et surveillé, je devais être satisfait et j'étais au contraire triste et soucieux; contraste bizarre, cependant aisé à expliquer: quand je sortis *forcément* de Suisse au mois de mars 1798 j'étais le jouet des événements, et en quittant *librement* aujourd'hui l'Allemagne, j'étais le jouet des hommes.... Or il faut bien plus de philosophie pour supporter froidement l'injustice de ses semblables, que pour se résigner aux caprices du sort;

vérité qui reçoit son application dans le cours de toute vie agitée.

Quoi qu'il en soit, mes pensées se tournant exclusivement alors vers le tableau mouvant de la route que je parcourais, je m'amusai à en résumer l'esquisse comme une diversion aux événements politiques et militaires, dont je continuai néanmoins à être assez régulièrement instruit par les correspondants officieux et corrects que je conservais en Allemagne et en Suisse, pour être en mesure d'en renouer le fil à l'ouverture de la campagne. Ce voyage étant un des épisodes marquants de ma vie, j'en insère ici quelques fragments.

Non loin d'Augsbourg, nous passâmes à Schwabenmunchingen grand et beau village, incendié trois fois en deux ans par la funeste manie d'une jeune fille qui prise sur le fait, avoua qu'un entraînement irrésistible pour le spectacle de maisons en flammes l'avait seul induite à ce crime réitéré; perversité qu'elle venait de payer de sa vie....

Aux vastes et fertiles plaines de la Souabe qu'arrosent des eaux lentes et sinueuses, succèdent brusquement en entrant en Tyrol par Fuessen, une nature agreste, d'impétueux torrents, de stériles rochers couronnés la plupart de châteaux en ruines; tandis que le flegmatique

laboureur qui de longue main sillonne docilement les terres de la noblesse, du clergé et des villes, est subitement remplacé par un peuple vif, altier, fier de ses privilèges, et peut-être aussi d'avoir dompté par sa courageuse persévérance ce sol aride qui sous un âpre climat, fournit et suffit à sa subsistance; car ce n'est pas sans un mélange de surprise et d'admiration qu'à l'issue d'un obscur défilé, on se trouve dans le romantique et beau village de Reuti, où tout annonce l'industrie et l'aisance, où parmi des hommes bâtis en force dont le costume national relève l'apparente gravité, et des femmes sveltes, d'une taille élevée, d'une mise simple et soignée, on reconnaît les fruits de la civilisation et les indices de la pureté des mœurs....

Partout où nous nous arrêtâmes, nous pûmes nous convaincre de la propreté usuelle des Tyroliens et de leur disposition à obliger. S'il était permis de se former une opinion sur le moral d'un pays qu'on traverse rapidement, je conclurais des propos que je recueillis en divers lieux, que ce peuple est un des meilleurs et des plus heureux de la terre. Vénérant sa religion, chérissant et honorant son Souverain; tenant fortement à ses coutumes et énonçant avec trop de candeur pour ne

pas le soutenir vigoureusement, le vœu de mourir plutôt que de laisser envahir ses foyers. Or les Tyroliens étaient alors les seuls qui eussent victorieusement repoussé les satellites de la révolution, et il faut convenir que la courageuse résistance qu'ils leur opposèrent, est un bel éloge du gouvernement qui a su se concilier assez leur affection, pour la conserver au milieu de l'agitation qui depuis 10 ans détruisait partout les liens sociaux. — Ce brave peuple me semblait avoir une affinité singulière avec nos montagnards et il n'y a nul doute je crois, que si ceux-ci avaient eu comme lui un protecteur puissant, ils auraient poussé leurs premiers succès contre l'agression des Français, de manière à leur fermer à jamais l'accès de leur territoire.

On entre à Zirl dans la belle vallée de l'Inn au fond de laquelle est Innsbruck, ville grande, peuplée et bien bâtie: nos santés nous y retinrent 2 jours et le mauvais temps nous empêcha d'en visiter les monuments d'ailleurs peu remarquables. — En sortant d'Innsbruck, on gravit le Brenner, montagne du sommet de laquelle on se trouve, mais d'abord imperceptiblement, au versant des eaux d'Italie. Dans cette région élevée tout est grand, sévère, imposant: cîmes élancées, cascades, précipices,

néanmoins dans chaque abri des habitations éparses, de la culture et quelques arbres fruitiers.

Passé de là à Stœrzingen, bourgade servant d'entrepôt à des mines d'argent qui s'exploitent dans son voisinage: ce fut jusque-là que pénétrèrent les Français en 1796.

A Botzen commence une autre contrée, une autre nation: à la belle verdure qui se prolonge jusque dans les glaces, aux sapins, aux mélèzes, à la coupe arrondie et variée de la croupe des Alpes, succède presque partout une stérile aridité.... Si quelques mûriers remplacent les arbres des forêts, ils sont chétifs et rabougris; partout l'aspect de roches nues et crevassées attriste la pensée.... Il en est de même de la race des habitants; ce n'est plus cette tudesque franchise, empreinte sur les figures; ce type de l'antique origine disparaît tout-à-coup et fait place à l'air hâve, inquiet et pénétrant qui prête tant de mobilité aux physionomies italiennes. C'est à regret que l'on quitte ce romantique Tyrol allemand, l'un des pays sûrement les plus curieux à parcourir à pas lents, dans la belle saison, pour qui du moins aime de préférence le tableau simple qui chaque jour devient plus rare, que présente l'homme resté dans une

noble et modeste indépendance, tout adonné à son agriculture ou à une laborieuse et intelligente industrie, bornant ses désirs à conserver en l'améliorant un modique patrimoine, à nourrir et à élever sa famille pour la maintenir dans la sphère où il est né: plânant ainsi sur la servile multitude qui dans les cités s'agite en tout sens, pour substituer de factices jouissances à la seule véritable, à celle qui unit la force et la santé du corps à la sérénité de l'âme....

De Botzen à Trente distance de 18 lieues, la route suit les sinuosités de l'Adige presque constamment resserré entre des rochers: les bourgades qu'elle traverse Branzole, Salurno et Lowis ont une misérable apparence, on n'y aperçoit d'ailleurs que de chétives plantations de mûriers, faiblement garanties par des murs secs, des nombreux torrents qui se précipitent des montagnes. — Trente me parut hideux et mal peuplé, ses habitants tristes et mal vêtus: il est vrai qu'il pleuvait et puis leur évêque venait de mourir; peut-être le pleuraient-ils?... Quoiqu'il en fût, tout sans en excepter l'hôtellerie malgré son apparat et son emphatique enseigne *d'Europa*, m'inspirait de la répugnance à m'enfoncer en Italie..... Roverédo et ses environs me réconcilièrent

cependant avec elle: aspect gracieux, verdure précoce, jolies maisons entremêlées de palais appartenants aux premières familles du pays: air de vie et d'aisance dont le contraste étonne en arrivant de Trente. — A chaque pas on rencontre de jolies figures, on voit des magasins ornés avec goût et chacun vous salue avec une aimable courtoisie....

Arrivés de bonne heure à Alla, de jeunes mariés y prenaient l'auberge ce jour-là; nous comptions y coucher, ils n'avaient rien de rien; nous voulions continuer, leur bonne grace nous séduisit et nous retint; tandis qu'on nous arrangeait des lits et qu'on nous préparait quelque chose à manger, nous allâmes nous promener sur une éminence près de laquelle se livrèrent deux combats meurtriers lors de l'invasion de Bonaparte. — Rentrés au logis, nous trouvâmes comme par enchantement une chambre élégamment garnie, un excellent repas, et mieux que ça, toute la gentillesse dont une jeune et jolie hôtesse est susceptible; enfin nous nous prîmes d'une telle affection ces bonnes gens et nous, que peu s'en fallût qu'ils nous suivissent, le mari comme cuisinier et la femme comme cameriéra....

Dans l'état de Venise où nous entrâmes le lendemain tout annonçait la misère, sauf les

parures des femmes du commun aux jours de fêtes. — Entre Péry et Volarny on découvre de l'autre côté de l'Adige le beau plateau de Rivoli, célèbre par les diverses affaires qui y ont eu lieu. L'Adige est encaissé ici entre deux masses de rochers à pic, dans l'une desquelles la route que nous suivions a été taillée; une rampe assez roide aboutit ainsi à la Chiusa, espèce de château fort en ruine qui jadis fermait ce passage.

A Volarny le pays s'ouvre: aux stériles rochers du pied des Alpes, succèdent les riches collines qui au nord et à l'orient dominent Vérone qu'on atteint en traversant une plaine, théâtre des exploits des Autrichiens l'année précédente: cette plaine est cultivée en champs bordés de mûriers qu'entrelacent des ceps de vigne, artistement et uniformément taillés en festons: quelques maisons de plaisance ornent le paysage. — Vérone doit compter parmi les belles villes: ses places sont spacieuses, ses rues larges et bien bâties: elle paraissait commerçante, très-peuplée et était abondamment approvisionnée en denrées de tout genre, aussi ses marchés offraient-ils un charmant coup-d'œil. — Soumise alors au régime autrichien, tout y rappelait encore la métropole qui d'abord sa rivale en était devenue la souveraine, et

ce n'était pas sans un intérêt mêlé d'amertume que l'on considérait la colonne qui avait supporté le lion de St. Marc, avant que les Français l'abattissent; mais c'était avec un sentiment plus vif que j'envisageai l'enceinte du Castel-Vecchio qui leur servit de citadelle, et devint leur dernier refuge lors de l'insurrection qu'ils essuyèrent en 1795, ce dont nombre de maisons brulées et non reconstruites attestaient la véritable cause, tout en justifiant la haine qu'on leur portait dans cette ville.

A Roverbella frontière du Mantouan le sol et la nature du pays changent: sans cesse exposés à être submergés, les habitants n'y ont point cet air désinvolte qui plus haut anime le paysage. — Plus on approche de Mantoue, plus on découvre de vestiges du fléau de la guerre; une quantité d'arbres coupés, d'autres mutilés par le canon, des fermes démolies, des habitations incendiées, peu de population au moins apparente, et rien qui indiquât du commerce ou de l'industrie. — Bientôt on aperçoit les marais du Mincio qui environnent la place, puis les ouvrages rasants qui défendent l'entrée d'un pont très-long et couvert. En ville de vastes faubourgs offraient l'aspect de la misère, des masures, des décombres, entr'autres sur la place d'armes que les Répu-

blicains voulaient augmenter aux dépens de plusieurs rangs de maisons, dont quelques-unes restées debout ajoutaient à la tristesse qu'inspirait cette partie d'une ville qui d'ailleurs renfermait de beaux édifices, tels que le palais ducal et des églises que les Français qui les profanèrent avaient dépouillées ici comme ailleurs, de ce qu'elles avaient de plus précieux en peinture.

On montrait de préférence aux étrangers le palais du T., bâti dans la forme de cette lettre initiale par Jules Romain, qui l'orna de fresques de sa main qu'on y admirait encore : cette belle résidence du prince étant située dans un faubourg, avait considérablement souffert des boulets et des bombes et était alors convertie en un magasin militaire.

On nous prévint que les débordements du Pô et des rivières qui y affluent, avaient rendu la route de Modène par San-Bénédetto impraticable et qu'il fallait prendre celle par Guastalla que l'on supposait meilleure mais qui allongeait de trois postes, de sorte que dans l'incertitude nous hasardâmes la première et arrivâmes sans accident en huit heures de marche, traînés par des bœufs à Novi, première station du Modènais.

Depuis Novi la route était bonne : si celles du Mantouan avaient souffert des nombreux

transports de grosse artillerie, puis des débordements des rivières, on suspectait alors aussi la politique d'avoir cherché à rendre l'abòrd de l'importante Mantoue plus difficile. Modène régulièrement bâti, me frappa par ses portiques qui lui donnaient un air de ressemblance avec Berne.

Rien n'est plus agréable que le trajet de Modène à Bologne; c'est une plaine unie, soigneusement cultivée en assolements et en prairies: les limites des possessions sont plantées ainsi que les bords des chemins en alignements d'ormeaux et de mûriers, enlacés de vigne régulièrement taillée; de jolies maisons de campagne, des fermes proprement tenues, des habitants bien vêtus, du beau bétail, un air de prospérité, le Panaro arrosant cette plaine, et l'Apennin la fermant vers l'occident, lui donnaient à mes yeux pour ainsi dire l'idée de la terre promise....

Cette apparence de prospérité agricole diminuait en quittant les états de Modène, toutefois les approches de Bologne annonçaient une cité populeuse et bien fournie, et ce qui toujours charmera un Suisse, c'est l'aspect du pied de la montagne assez cultivée ici pour en voiler la stérilité naturelle; d'ailleurs ornée dans une grande étendue de constructions diverses,

entr'autres sur une sommité, d'un vaste monastère qu'on prendrait plutôt pour un château à donjon que pour un asile de l'humilité chrétienne. — Les collines sont généralement plantées ici de châtaigners, de noyers, de chênes, mais le cyprès qui y domine en rembrunit trop la teinte.

Bologne est grand, mal bâti, a du mouvement, du commerce, des manufactures, mais une empreinte de malpropreté qui répugne. — Ses nombreuses églises avaient souffert comme partout où ils avaient été, des déprédations des républicains français qui du moins avaient respecté ici les galeries de tableaux des particuliers, où les amateurs pouvaient par conséquent satisfaire leur curiosité. Je considérai avec intérêt dans la cathédrale le méridien tracé en 1670 par Cassini selon les deux cadrans français et italiens, et la double horloge qui explique le rapport de ces deux modes de la division du temps.

Les voyageurs se louaient généralement de l'urbanité de la noblesse bolonaise; il ne m'appartient pas d'en juger, je présumai seulement de ce qui s'apercevait extérieurement, que la sociabilité avait souffert ici par la révolution: la haute classe y paraissait intimidée et la populace très-populacière.

Nous visitâmes comme de raison *l'Institut*, fondé il y avait environ un siècle par le général comte Marsigli, mais où l'enseignement semblait être un peu tombé en désuétude. — Les diverses branches de l'instruction y étaient classées par salles, pourvues de livres et d'instruments analogues, et dirigées par des professeurs astreints à y donner des cours réguliers, indistinctement ouverts aux étudiants de tout pays et de tout culte. — Au nombre de ses bienfaiteurs est le pape Bénoit XIV qui lui a légué sa bibliothèque particulière.

A 2 lieues de Bologne, à Pianora, on commence à gravir les côtés escarpées de l'Apennin, après avoir passé à côté de riantes campagnes situées le long du Réno, qu'on nomme ici le Petit-Rhin, pour le distinguer du fleuve de ce nom, comme si l'on craignait de les confondre dans le discours. — C'est que chez l'Italien tout porte le type de l'exagération: une guinguette chez eux est un château, un hôtel un palais; jusqu'à leurs bœufs sont des César, des Pompée, des Attila que vous entendez emphatiquement exciter au travail, par un récitatif qui n'est pas sans harmonie. Il est à remarquer aussi qu'autant l'Ultramontain est communément sale sur sa personne, autant sa propreté pour son bétail

est recherchée: peut-être le pauvre singe-t-il en cela le riche, étalant autant de luxe dans ses équipages qu'il a de mesquinerie dans son intérieur: il n'est pas un paysan couvert de haillons qui n'ait son attelage soigneusement pansé et ses bœufs d'un poil luisant, malgré les boues ou la poussière dans lesquelles ils cheminent, la plupart recouverts d'un caparaçon en toile ou en filet d'une blancheur remarquable.

De Pianora à Loyano, Filicaya et Covigliano, la montée était si rapide que 6 chevaux ne nous suffirent pas. Le pays est affreux; l'Apennin chauve, dénué de verdure, dénote un sol rebelle à toute culture, aussi cette contrée a-t-elle de toute part un aspect sauvage et désert qui excite la compassion du voyageur envers ceux qui l'habitent.

A Covigliano premier village de la Toscane, on commence à descendre et insensiblement on découvre les indices d'une nature d'abord moins austère et bientôt large et généreuse. — Parvenu aux derniers gradins du revers de la montagne, de grandes maisons de campagne, des enclos de murs ou de haies vives indiquent la présence de riches propriétaires, et soudain à l'issue d'une gorge, se montre dans son entier le magnifique bassin

qu'arrose l'Arno, au milieu duquel la belle Florence est assise : de grands villages presque contigus semblent pendant une lieue en être le faubourg, et la chaussée pavée en larges dalles ajoute à cette illusion.

Arrivés aux portes avant leur ouverture, nous y eûmes le joli spectacle d'une quantité considérable de comestibles en tout genre, artistement, je dirais presque élégamment arrangés dans d'énormes et massives charrettes à deux roues, telles me dit-on, qu'on les fabriquait il y a 200 ans, mais conduites par des paysans bien vêtus et escortées de villageoises, dont aucune n'avait oublié ses nœuds de rubans. Cette foule profita à ma grande satisfaction de la faveur accordée à mon uniforme, de faire ouvrir la barrière avant l'heure prescrite. Nous descendîmes à l'hôtel d'Angleterre; nous y restâmes 5 jours et après avoir remis mes lettres au ministre britannique, m'être présenté au commandant autrichien et à quelques personnes de marque, auxquelles nos amis d'Augsbourg nous avaient annoncés et qui toutes nous accueillirent avec beaucoup d'obligeance, nous visitâmes autant que le froid, la pluie et ma santé le permirent, ce que cette belle ville offre de plus remarquable, objets trop connus pour que je les énumère ici.

En parcourant les rues de Florence on est fréquemment arrêté par l'apparition subite de quelque monument artistique, placé comme en sentinelle pour réveiller l'admiration de l'étranger. Le palais Pitti résidence du grand-duc, est situé au-dessus d'un large talus qui en dérobe en quelque sorte les gigantesques dimensions: on raconte qu'il fut bâti au temps de la république par le patricien Pitti, riche négociant qui pour narguer son concitoyen Strozzi, orgueilleux du palais qu'il venait d'édifier et qui porte son nom, s'engagea à en élever un dont chaque croisée serait égale à la porte cochère de celui de Strozzi, et il tint parole.

Entre ses riches ameublements on remarque des tables de mosaïque du genre florentin, incrustées de perles fines et de pierres précieuses dont chaque fragment paraît ressortir en relief, tandis que l'ensemble est du poli le plus parfait: il est telle de ces tables de la valeur de 4000 louis qui dit-on, a absorbé 50 ans de travail assidu d'un artiste.

Les Cassines sont dans la belle saison le but de promenade et le point de réunion de toutes les classes de la société de cette capitale. Au centre de cette propriété Ducale, est un pavillon de chasse dont le plain-pied en portiques est occupé par des cafés, et tout

auprès une vacherie Suisse, où trente de nos plus belles vaches fournissent journellement Florence de laitage aussi bon que chez nous.

Malgré quelques rues étroites Florence justifie sans doute son surnom de *Bella;* elle plairait cependant davantage sans la gothique architecture extérieure de ses palais: ce bossage toscan, formé de grosses pierres saillantes, noires et arrondies imprime à l'ensemble un aspect lugubre; toutefois il a quelque chose d'imposant et fait mieux ressortir l'élégance du reste.

Lorsque frappé par un monument, vous en demandez l'origine : „C'est du temps de la „république, ou de tel Médicis", vous répond-on gravement. Il semble que la postérité ait pardonné à cette race en faveur de sa somptueuse munificence, l'abus de pouvoir qu'elle commit en s'asservissant sa patrie... Alors l'orgueil national tint lieu de l'amour de la liberté, ou bien consola de sa perte; une main habile et puissante dirigeait tout vers le grand, vers le beau, sans négliger l'utile; le commerce fleurissait et électrisait toutes les branches de l'industrie, tandis que depuis l'extinction de cette courte mais brillante dynastie, son génie créateur a disparu et semble être descendu au sépulcre avec elle.

Un jeune prince, le grand-duc Léopold, devenu l'héritier de ses richesses et du sceptre qu'elle avait en quelque sorte usurpé, ami des hommes, jaloux d'ajouter à la félicité du peuple soumis à ses lois, imbu de principes dont l'application était aussi louable dans un cercle de famille que dangereuse à étendre sur une nombreuse population, se permit des changements dans la législation, qui bien qu'à l'avantage apparent de la classe d'ordinaire opprimée, anéantirent trop brusquement l'influence des grands propriétaires. Ceux-ci virent cependant sans en murmurer leurs prérogatives se réduire ou s'éteindre, et joignirent prudemment leurs acclamations à celles de la multitude, qui enthousiasmée de ce qu'à ces concessions le Souverain ajoutait des établissements d'utilité publique, le proclama *Père du peuple.*

Enivré de cet encens qu'il crut sans doute avoir mérité, Léopold appelé au trône impérial, laissa ses errements à suivre au second de ses fils qui lui succédait; celui-ci promptement éclairé dit-on, sur leurs inconvénients, n'osa cependant dévier d'un système, que la révolution de France consacrait et propageait avec une sanguinaire énergie, en donnant un effrayant exemple du danger des innovations.

Tout en regrettant donc des institutions

inconsidérément abrogées, la classe ainsi lésée se plia sagement et loyalement au régime adopté, quoique généralement censuré parcequ'il rendait le pouvoir judiciaire presqu'illusoire dans la répression des délits les plus communs, tels que le larcin et la fraude, auxquels les lois nouvelles accordaient trop de subterfuges pour que la peine encourue pût d'ordinaire les atteindre.

D'un autre côté on reconnaissait que les fautes commises par Léopold dans son administration, avaient probablement sauvé la Toscane d'une subversion violente, pareille à celle que subirent les états limitrophes sous le glaive des Français républicains, aux yeux desquels ces institutions populaires trouvèrent grace....

Quoiqu'il en soit, l'amour de ses sujets pour le grand-duc Ferdinand était au comble, et son retour ardemment désiré promettait le rare et touchant spectacle, du sincère hommage de la reconnaissance d'un peuple envers le chef qui le gouverne....

Au sortir de Florence la route traverse entre l'Arno et l'Apennin un pays bien cultivé, parsemé de maisons de plaisance dont aucune n'offrait selon moi l'aspect gracieux de nos habitations de campagne les mieux soignées: ici il y avait plus de luxe d'archi-

tecture, plus de colonnades; chez nous plus de largesse dans les avenues, plus d'ombrages, plus de goût, et surtout plus de tenue dans les entours. — Des bateaux montant ou descendant la rivière lui donnaient de l'animation; mais à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, la culture diminue et se restreint presque à celle de l'olivier qui paraît être la principale richesse de cette partie du pays. — Au-dessus d'un monticule qui domine le bourg de la Scala, est la ville de San-Miniato que nos postillons nous firent remarquer avec emphase, comme berceau de la famille des Bonaparte. De là on se retrouve dans les fangeuses et stériles collines de l'Apennin, puis on rentre dans une vaste plaine dont la belle végétation se rapproche un peu des pompeuses descriptions que font les poétes et certains voyageurs, de la superbe nature d'Italie....

Pise située à l'extrémité de cette plaine ne s'aperçoit de ce côté qu'en y entrant, étant entourée d'une haute muraille; la ville est partagée en deux parties par l'Arno; ses quais sont spacieux; trois ponts les réunissent; près de celui du milieu tout construit en marbre blanc et sur la rive méridionale, est le promenoir où se rassemble le beau monde en hiver à midi: c'est là et presqu'uniquement là

qu'on hume en cette saison l'air chaud, réputé si salutaire, que l'on vient souvent de bien loin et infructueusement chercher dans cette ville.

Le directeur des douanes, honnête Lorrain auquel nous étions adressés, nous fit les honneurs de Pise que nous parcourûmes et où nous nous établîmes sous ses auspices : cette antique cité a près d'une lieue et demie de circuit : autant on trouve encore de mouvement dans son centre, particulièrement le long du quai méridional, autant en échange les quartiers voisins de l'enceinte indiquent sa décadence ; convertis la plupart en champs et en jardins où de chètives demeures sont éparses, ce contraste avec les glorieux souvenirs que fournit l'histoire ferait fuir ces lieux maintenant déserts, si de beaux monuments n'y retenaient le voyageur.

A une lieue au midi de la ville sont les Cassines, vastes métairies du prince, enclavées entre l'Arno, la mer, le Serchio et un canal qui les ferme du côté du Nord : le sol en est sablonneux et marécageux ; un palais en occupe le point le plus élevé ; le reste divisé en forêts de pins, de chênes verts et en métairies, nourrit maintenant me dit-on, 3000 vaches en liberté dont on ne prend que les veaux ; il y a

de plus un haras de chevaux, un autre d'ânes et de mulets et une colonie de chameaux, dont les adultes employés aux transports des bois et autres produits, offrent un tableau pittoresque: cette colonie fournit des élèves aux ménageries ambulantes.

Les bains de San-Juliano communément appelés bains de Pise, sont dans une position riante à 3 milles de la ville, sur la route de Lucques. — L'établissement des bains, bâtiment spacieux, construit sur le rocher au pied de la montagne par une association pieuse, est dirigé par des commissaires sous la protection immédiate du grand-duc. — Il est distribué en divers grands bâtiments dont quelques-uns sont exclusifs aux pauvres, qui selon l'institution non-seulement y sont admis gratuitement, mais reçoivent en outre une allouance journalière et un argent de route si leur indigence est constatée. Les deux bains principaux sont en face du palais: celui de la Reine, revêtu dans son intérieur de marbre de Carrare est réservé aux dames. L'air quoique les médecins du Nord en disent, n'y est rien moins que salubre, la température y alternant brusquement entre un vent frais de la montagne et un Sirocco accablant, auquel une brise de mer succède parfois subitement.

Le pays produit du blé, du maïs, de l'orge et abondamment de fèves de marais qui entrent dans la composition du pain ; beaucoup de choux-fleurs en hiver, peu de bons légumes au printemps, moins encore en été, mais des melons à foison. — Sauf d'excellentes cerises et des figues qui ne valent cependant pas celles de Provence, les fruits de notre climat y sont de qualité inférieure et leur culture négligée.

La société aux bains était nulle avec les gens du pays, leurs usages ne sympathisant point avec les nôtres : la galanterie, l'ostentation et la mesquinerie me parurent en être le caractère le plus saillant. — En revanche les environs sont charmants, particulièrement du côté de Lucques : partout des terres en culture, entourées ou de chemins ou de canaux bordés d'arbres, entrelacés de vignes en festons. — Ici la croupe de la montagne alternativement cultivée et boisée, offre à l'œil une verdure délicieuse par le mélange de teintes des arbres et arbustes qui y croissent pêle-mêle ; l'olivier, le châtaigner, le cerisier, le chêne vert, le cyprès, l'oranger, le grenadier ; les seuls grands arbres de nos forêts y manquent et leur absence se fait surtout remarquer autour des belles campagnes qui avec ce charme de plus, l'emporteraient incontes-

tablement sur celles des contrées où la nature prodigue ses plus beaux dons.

Les bains de San-Juliano, malgré le cri d'ennui de tous les fainéants qui s'y rencontrent, sont dans la saison, le rendez-vous des nobles et des riches de toute la contrée: celui d'entr'eux qui y aurait négligé sa cure ou qui n'y aurait pas fait son apparition annuelle, croirait avoir manqué à un article de foi. On pouvait d'ailleurs juger de l'insignifiance des jouissances réelles parmi les gens du bon ton de ce pays si vanté, en les voyant le dimanche danser au gros du jour par une chaleur suffocante au son d'une détestable musique, ou bien jouer gravement quelque monnaie avec de vieilles cartes sur de méchantes tables sans tapis, puis remonter dans leurs somptueux équipages.... Aussi les étrangers y font-ils généralement bande à part. — Lucques est souvent pour eux un but de promenade; distant de 3 lieues, un chemin roulant y conduit le long des sinuosités du pied de la montagne, à travers un vallon admirablement cultivé quoique sujet aux débordements du Serchio: bientôt on découvre les remparts et les clochers de cette ville, située au milieu d'un bassin entouré de collines boisées ou ensemencées, embellies des demeures d'été des patriciens

d'autrefois qui ici comme à Venise, cherchaient aux champs le délassement de leurs travaux administratifs. On remarque dans les rues une grande circulation de gens et de comestibles, mais il règne dans cette foule un silence qui lui semble empreint de longue date, et conserve un je ne sais quoi d'imposant et de sinistre. — Considérée militairement Lucques à une bonne assiette, elle est passablement fortifiée, mais dépouillée de son artillerie par les Républicains ses libérateurs. — Son intérieur me parut aussi triste que ses dehors sont riants: des rues étroites, de vastes maisons clôses, beaucoup de couvents, assez de mendiants, des magasins obscurs d'où les oisifs observent attentivement les passants.... Tout me semble y porter les traces d'une aristocratie inquiète et jalouse qui usée par ses propres frottements, ne pouvait que succomber sous les événements qui la détruisirent.

Je ne fus pas peu surpris, de trouver l'hôtel de ville gardé par une compagnie de hallebardiers lucernois qui sous l'ancien costume suisse, conservaient les habitudes et le langage de leur canton. — Questionnant un Lucquois sur la nature de leur service, il m'apprit: que censés former la garde du doge, c'était proprement sur leur fidélité et leur impartialité

que reposait la tranquillité publique, souvent exposée à être troublée par la véhémence des débats du grand conseil, où sous l'ancien gouvernement ces soldats faisaient exclusivement le service et maintenaient la police, autant peut-être par leurs habitudes ou traditions populaires, que par le calme avec lequel ils sévissaient au besoin sous les ordres du doge, avec une impassibilité d'autant plus complète qu'ils ignoraient la langue du pays, étant astreints à ne parler et à n'enseigner à leurs enfants que la leur; précaution assez caractéristique. — Le Lucquois passe pour être très-industrieux, bon agronome et parfait jardinier. Ses manufactures d'étoffes de soie noire sont supérieures à celles de Florence qui cependant sont renommées. Mais ce qui est admirable dans ce coin de pays, c'est le soin avec lequel chaque parcelle de terrain est cultivée.

Autant le chemin de Lucques à Pise est pittoresque, autant celui de Pise à Livourne est monotone; la distance est la même. — On voit en passant l'écluse qui gradue l'eau que fournit l'Arno au canal de navigation, construit par les Médicis pour la communication entre Florence et Livourne. — Bientôt après on se trouve dans une plaine basse, marécageuse, jadis inculte, actuellement desséchée par un

grand nombre de coupures, distribuée en assolements et en pâturages parsemés de bouquets de bois et de broussailles. Ces terres font partie des domaines de l'archevêché de Pise, elles nourrissent des bestiaux, quelques chevaux chétifs et du menu gibier.

On est surpris en approchant de Livourne d'apercevoir la mer comme au-dessus du niveau du sol que l'on parcourt, la quille des vaisseaux en rade paraissant être en l'air, effet d'optique auquel le reflet de la surface de l'eau contribue. Cette rade présente à l'œil la forme d'un croissant, terminé vers l'occident et le nord par les collines boisées du Monténéro, dont les clairières sont ornées de jolies cassines qui offrent un agréable tableau. L'entrée de la ville est belle, surtout très-animée; un grand faubourg, une double enceinte, un large bassin servant de fossé au rempart, annoncent une ville importante; aussi Livourne communément citée comme petite ville, frappe-t-elle de prime abord par son air de splendeur, et par l'affluence de gens de toutes nations qui obstruent à certaines heures de la journée la principale rue qui conduit au port, lequel en échange n'est à proprement parler qu'un chantier de radoub; mais celui qu'on trouve au delà et dont le quai aboutit au fanal, est majestueux, sans avoir néanmoins la

profondeur requise pour les bâtiments à deux ponts; il communique à la rade, une des plus belles de la Méditerranée. Deux forts la protègent et commandent la ville et les ports.

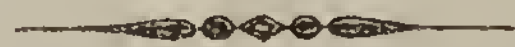
La société offre peu de ressources à Livourne, ne se réunissant guère qu'au théâtre, sauf quelques maisons de commerce qui accueillent avec empressement et avec grace les étrangers qui leur sont recommandés, tel fut entr'autre notre cas.

La vie y est fort chère, soit par le grand concours de consommateurs, soit par la distance d'où l'on tire les comestibles, les environs ne produisant à-peu-près rien et la mer étant peu poissonneuse dans ces parages. En revanche on voit à chaque pas de riches magasins en tout genre, de beaux ateliers d'orfèvrerie et de joaillerie où se travaillent particulièrement des coraux que la côte produit en abondance.

Le privilège de port-franc ajoute considérablement ici à l'animation mercantile, favorisée en outre dans sa circulation, par des canaux intérieurs qui ont valu à cette ville le surnom de petite Venise, mais qui dit-on, nuisent à sa salubrité; les fièvres y sont fréquentes surtout dans le voisinage et plus encore dans le quartier-même des Juifs, cloaque infect où des milliers de familles de ces malheureux sont réduites à

se réfugier chaque soir, enfermées et entassées pendant la nuit dans de grandes salles, où leurs grabats huchés en galeries étroites les unes au-dessus des autres le long des murs, comme le sont les étagères de nos caves à fruits, offrent un hideux spectacle.

Le bas-peuple de Livourne est comme celui de tous les ports de mer, très-populacier; on le dit bon, il n'en a pas la mine. Il témoigne pour son Souverain un attachement qu'on peut croire plus sincère que l'enthousiasme qu'il manifeste en toute occasion par des cris désordonnés, en faveur de l'empereur, de l'impératrice, de chacun des archiducs, des généraux, des commandants supérieurs et subalternes. Le caporal-même, administrant une correction, a sa part aux bruyants vivats et aux bravos de cette généreuse canaille, d'ordinaire aussi téméraire en invectives et en menaces contre un ennemi éloigné, que lâche en sa présence. — Tel fut du moins le jugement que j'en portai, l'entendant s'épuiser en imprécations et en rodomontades contre une armée absente qu'on lui disait battue et détruite, et qui allait malheureusement bientôt reparaître sous les bannières de la victoire.....



CHAPITRE XVI.

Mai 1800.

Correspondances. Le baron de Castelnau. L'abbé Camus. Le banneret Kirchberguer. M. Moutach. Réflexions.

Une indisposition sérieuse me fit différer de rejoindre mon régiment, comme je me l'étais proposé ; je reviens néanmoins à l'aperçu des événements politiques et militaires que j'ai interrompu en quittant l'Allemagne, transcrivant à cet effet les renseignements authentiques qui me furent adressés et y ajoutant des extraits de mes lettres, détails propres ce me semble à peindre l'esprit du temps, en dévoilant les

petites intrigues des entours et des agents eux-mêmes, des puissances dont l'intervention était notre seul espoir dans la crise Européenne où notre patrie se trouvait impliquée.

Le baron de Castelnau m'écrivait de Londres le 3 Février:.... „En apprenant la mort du „grand Avoyer, je ne doutai point que ce triste „événement n'eût une influence majeure sur „votre position; je ne m'attendais cependant „pas au parti tranchant que vous avez pris, „d'abandonner une carrière où vous êtes entré „dans des vues si nobles: je ne doutais point „que vous ne dussiez arriver à un rôle principal; „je cherche à me flatter que la marche des „affaires pourra vous ramener à votre poste „et je vous exhorte au nom de la raison et „de l'amitié, à ne point jeter comme on dit le „manche après la cognée. Tâchez donc de „vous tenir en mesure avec les personnes qui „ont de l'influence dans vos affaires, car quoique „une grande obscurité règne sur l'horizon politique, il est possible que par la force des „choses nous nous trouvions ramenés à un „système dont on n'aurait jamais dû s'écarter. „Il paraît sûr que les trois cours sont d'accord „sur l'impulsion qui sera donnée à leurs communs efforts, mais j'ai lieu de croire qu'il „n'y aura point de déclaration en faveur des

„Bourbons: il restera donc une grande latitude „aux mauvaises intentions, si l'expérience et „de sages réflexions n'ont pas corrigé les „cabinets ambitieux. — Il faut par conséquent „attendre en silence les résultats de la cam-„pagne prochaine; ils ne vous confirmeront „peut-être que trop dans votre généreux sa-„crifice; il convient néanmoins que vous ne „vous mettiez pas tout-à-fait hors de mesure „de servir en même temps votre malheureux „pays et la cause royale. — Monsieur, m'a „interrogé avec beaucoup d'intérêt sur les „causes de votre détermination, et m'a chargé „expressément de vous assurer de son estime, „de son affection et du regret qu'il a de vous „savoir dans l'inaction. — Il serait bien sur-„prenant que le baron de Roll ne lui eût rien „mandé de ce qui vous concerne: la nature „humaine est si fragile, l'intérêt personnel si „puissant, qu'il arrive quelquefois qu'on se „réjouit intérieurement de choses qui devraient „produire un effet contraire....

„Nous attendons ici les trois princes d'Or-„léans venant de la Havane; leurs intentions „et leurs projets ne sont pas encore parfaite-„ment connus, l'ambiguité qui règne dans leur „conduite m'inspire des doutes.“

L'abbé Camus évêque in partibus, homme

très-délié, cependant très-moral, qui était fort avant dans la confiance des princes et de la diplomatie, me mandait d'Augsbourg le 11 Mars: „Quoique je vous aie promis de vous parler „politique, vous l'avouerai-je, en voyant de „trop près comment les affaires se traitent, je „me suis senti un tel éloignement pour ceux qui „sont chargés d'y concourir, à raison des en-„traves qui leur sont mises et des perfidies „qu'ils rencontrent à chaque pas, que je n'as-„pire qu'à m'en retirer. — M. Wickham est „encore à Munich, où il s'occupe de la levée „de 10,000 Bavarois. — Votre comité est „toujours en l'air; *on* ne lui permet pas encore „de se former... Rien de tout ceci n'ira comme „il faut: vous avez pris le bon parti..."

Une lettre de M. Kirchberguer de Mont de Munich le 18 Mars, me disait:... „A travers „les oscillations qui accompagnent les opéra-„tions des cabinets, il est très-difficile de juger „avec quelque certitude la situation politique. „Ce qu'il y a de plus certain c'est la désunion „entre les Alliés: la Russie se retire entière-„ment de la coalition, l'armée de Souworow „a regagné la Pologne; les Condéens qui pa-„raissaient devoir en être détachés pour l'armée „d'Italie, retournent décidément en Volhynie; „les Russes de Jersey qu'on destinait à une

„nouvelle expédition sur les côtes de France „ou de Hollande, retournent aussi en Russie. „Cette défection est le fruit de l'ambition de „la cour de Vienne. — Il paraît au demeurant „qu'elle s'est rapprochée de l'Angleterre, qu'elle „en accepte des subsides et que les opérations „sur le Rhin seront combinées entre ces deux „puissances. — La retraite absolue de l'archi-„duc Charles semble avoir été le prix de ce „rapprochement; le général Kray le remplace „dans le commandement de l'armée et le comte „de Lehrbach sera investi des pouvoirs poli-„tiques: l'un et l'autre se sont rendus à leur „poste, et les grands soins qu'on donne à cette „armée du Rhin annoncent, que c'est sur ce „point que les Autrichiens s'attendent à voir „se concentrer les efforts de l'ennemi.

„Sans trop se flatter, on peut espérer des „résultats heureux de cette campagne dont „l'acte principal sera la délivrance de la Suisse. „Ce malheureux pays a obtenu quelques amélio-„rations dans son administration intérieure: le „conseil exécutif qui a remplacé le Directoire „suit de meilleurs principes; il destitue les „Jacobins et les remplace par des hommes „plus modérés. On a renoncé à introduire des „réformes dans la constitution, depuis qu'on „sait que la France ajourne le sort de la Suisse

„jusqu'à la paix, ce qui donne des espérances „aux partisans de l'ancien régime. Cependant „le pays est surchargé de réquisitions et nourrit „une armée considérable.

„Il s'est établi une communication secrète „par Waldshut. — Il vient de paraître une „amnistie pour les délits contre-révolution-„naires dont les chefs seuls, et les comman-„dants des corps à la solde britannique sont „exceptés. On donne 6 mois pour rentrer, „cependant beaucoup de jeunes gens sortent; „il en arrive journellement à Augsbourg, où „votre régiment est surchargé d'aspirants. Le „commissaire Wyss a été écarté. Il paraît „d'après ce que dit le major Rusillon arrivant „de Suisse, que l'intrigue y dépare la plus „belle des causes…"

M. Kirchberguer père du précédent, plus initié que son fils dans le secret des cours, m'écrivit peu-après aussi de Munich:… „Le „sénateur May et le baillif de Freudenreich „ont été ici et sont retournés à Berne, guère „plus instruits de nos affaires qu'à leur départ „de Suisse. — Nous avons été parfaitement „d'accord et avons rédigé en conséquence un „projet de gouvernement pour Berne, mais „M. Wickham ne veut entendre parler de rien „avant d'être en Suisse. Le fait est qu'il veut

„avoir l'air de faire seul et de n'être influencé „par personne. — D'ailleurs il y a toujours un „grand embarras: Thugut ne s'est pas encore „expliqué clairement: *on* dit bien *qu'on a tout* „*lieu d'espérer, qu'on ne doute même pas.* — „Mais cela devrait être arrêté avant qu'*on* „lâche de l'argent; quand on l'aura palpé on „pourra changer de langage, ce ne sera pas „la première fois et M. de Lehrbach est plus „fin que *nous.*

„Le duc de Berry va à Naples se marier. „Le duc de Bourbon a un congé de 4 mois „pour aller en Angleterre, il doit être du dé- „barquement."

M. Moutach resté à Augsbourg, me mandait en même temps de son côté:... „Les hostilités „doivent commencer incessamment, l'ordre en „est arrivé du cabinet de Vienne. M. Wickham „revient de Munich où il a négocié 12,000 „Bavarois qui se mettront en marche le 27 de „ce mois: l'Angleterre promet à l'Électeur „200,000 livres sterling de subsides pendant „3 ans. — M. Wickham espère joindre à ces „auxiliaires des contingents Wurtembergeois, „Mayençois et Franconiens, pour achever de „remplir le vide causé par la retraite des „Russes. — Le lieutenant-général Hiller prend „le commandement de l'aile gauche qu'avait

„Pétrasch. On attend ici l'archiduc, s'en allant „non à Vienne mais dans ses terres en Bohème. „Le nouveau gouvernement helvétique affiche „beaucoup de modérantisme et séduit par là „des gens très-bien pensants; ce système fera „sûrement plus de mal à notre cause que celui „du terrorisme. — On assure que les 3 régi-„ments suisses formeront une brigade sous les „ordres du général de Bachmann: en attendant „le vôtre fait beaucoup de recrues, il en est „arrivé environ 200 dont 30 Vaudois, qu'on n'a „pu retenir, qu'en leur promettant que vous „reviendriez. Le corps de Condé ayant dû „retourner en Russie vous a aussi fourni du „monde, mais M. Wickham continue à faire „des nominations d'officiers qui ne vous plai-„ront pas."

L'abbé Camus, que son caractère doux et insinuant mettait à portée de suivre les petites intrigues ministérielles et de les démêler mieux qu'un autre, me supposant peut-être plus affecté de mon inaction que je ne l'étais, m'écrivit d'Augsbourg à la fin de Mars: „Vous savez la „retraite du prince Charles, elle ne peut man-„quer de vous consoler de lá vôtre.... Avez-„vous besoin d'un autre exemple? — Le lieu-„tenant-général baron de Salis est arrivé Jeudi „pour vous le fournir. — Il avait reçu la veille

„un courrier de M. Wickham qui le pressait de „se rendre ici; il ne doute pas que ce ne soit „pour lui conférer le commandement général „des Suisses qui lui revenait de plein droit: „il se rend donc le soir-même et d'un air „triomphant chez le ministre qui lui dit: Vous „êtes M. le baron, trop élevé en dignité pour „vous contenter d'un commandement aussi borné „que celui des 3 régiments suisses à la solde „de mon Souverain; j'ai cru devoir vous an- „noncer moi-même qu'il l'a conféré à M. de „Bachmann... Vous pourrez donc vous retirer „ici avec votre famille aussitôt que nos régi- „ments descendront vers le Rhin. — Que direz- „vous de plus lorsque je vous apprendrai que „l'adroit quoiqu'épais baron de Roll, que je „vous avais signalé comme un intrigant et que „vous vous obstiniez à croire un ami zélé et „désintéressé de la cause et de ses vrais dé- „fenseurs, est parvenu à se faire nommer „inspecteur-général avec 36,000 livres d'ap- „pointement, indépendamment de ceux qu'il „palpait comme colonel-propriétaire d'un régi- „ment qu'il n'a jamais vu... Vous m'avouerez „au moins que cela peut s'appeler *faire ses* „*affaires*. — Quant à celles du pays j'ignore „qui les fera; M. Wickham disait hier à un „de vos compatriotes: „qu'il ne fallait pas s'en

„inquiéter ; que tout était réglé ; que les „Suisses n'avaient autre chose à faire que de „se tenir tranquilles, et d'attendre ce qu'il „plairait aux généraux autrichiens et à lui de „leur révéler." — Je m'abstiens de toute „réflexion, bien sûr que vous les devinez, „comme je me flatte de deviner celles que „ces détails vous feront naître.

„Vos régiments partent pour se rendre au „Rhin, mais quoiqu'on en dise, les Autrichiens „ne se hâteront pas de prendre l'offensive, ils „ne croient pas les Français prêts de sitôt à „les attaquer.

„M. Wickham ira s'établir à Stuttgart dès „qu'il aura terminé les arrangements qu'il doit „prendre avec le prince de Condé, relative„ment à la nouvelle destination de ce corps „qui était déjà en marche pour la Volhynie, „quand il a reçu l'avis qu'il repassait à la „solde anglaise.

„Quant à notre malheureuse France, elle „s'accoutume parfaitement à son nouveau ré„gime qui ne cesse de lui promettre la paix „en l'entraînant toute entière à la guerre."

Un autre de mes correspondants continua le 3 Avril, sa précédente relation depuis Munich:... „Il existe un système suivi d'écarter „de l'influence certaines gens, dont l'indépen-

„dance de principes a déplu et dont la sur-
„veillance inquiéterait: les auteurs de ce sys-
„tème veulent gouverner sans l'intervention de
„ceux qui leur disputeraient la gloire d'avoir
„délivré leur patrie; ils s'isolent pour n'avoir
„pas l'air d'être influencés, et de fait ils le
„sont par des étrangers auxquels cette cause
„n'importe que par l'intérêt pécuniaire qu'ils
„trouvent à la servir. — Voilà le tableau tel
„que vous l'avez laissé à votre départ, et tel
„que les événements postérieurs l'ont mis en
„évidence. — On nous berce d'un vain espoir
„pour se débarrasser de nos questions incom-
„modes, et l'on se refuse à toute explication
„propre à nous rassurer. On nous traite en
„un mot comme des enfants qui doivent ca-
„resser le joujou qu'on leur présente, mais à
„qui il est interdit de penser. — C'est dans
„cet état de choses qu'une campagne décisive
„va s'ouvrir, et nous ne sommes pas mieux
„informés de ses plans que s'il s'agissait de la
„conquête de la Chine ou du Japon. — MM. May
„et de Freudenreich sont rentrés tout aussi
„ignorants qu'ils étaient sortis, et sans avoir
„de quoi fixer l'opinion des honnêtes gens de
„l'intérieur.

„Les discussions sur le mode du rétablis-
„sement des anciens gouvernements et sur

„leurs premières opérations ont été ajournées; „on nous refuse de fait l'initiative dans ces „questions intéressantes, et nous sommes ré- „duits à une foi aveugle dans la sagesse et „la vertu des faiseurs. — Depuis le départ de „l'archiduc, M. de Lehrbach est investi des „pouvoirs politiques et partagera probablement „l'influence du ministre anglais dans nos affaires.

„Il n'existe point de comité suisse au de- „hors; M. Moutach demeure chargé de la cor- „respondance avec l'intérieur, et Haller reste „attaché à M. de Fassbender lequel paraît „conserver sa place au quartier-général. — „M. Wickham s'est opposé à toute démarche „de notre part auprès du roi de Prusse.

„L'espèce de réaction qui a précédé l'érec- „tion du nouveau conseil-exécutif de la Suisse, „la composition et les premières démarches „de celui-ci, avaient donné des espérances „qui ne se justifient pas. — Les conseils législa- „tifs n'ont point été épurés et tant qu'ils ne „le seront pas, le gouvernement ne saurait „devenir meilleur. — D'ailleurs la France ar- „rêterait toute entreprise vers notre indépen- „dance, car depuis qu'elle renonce à conserver „à la paix son ascendant en Suisse, elle „ne considère plus ce malheureux pays que „comme une place-d'armes essentielle pendant

„la guerre, aux dépens même de son existence „future.

„Ses gouvernants indépendamment de leurs „intentions individuelles, se trouveront toujours „liés par l'influence française ; le trésorier „Frisching n'est pas plus qu'un autre exempt „de cette servitude. — Je veux bien croire „qu'il entrait dans ses vues de sauver la patrie, „et de la sauver par une conduite opposée à „celle de son grand antagoniste l'avoyer Stei-„guer, ne fût-ce que pour justifier aux yeux „de la postérité son attachement au gouver-„nement français; toutefois d'une part l'insuf-„fisance de ses moyens et de l'autre, le danger „de paraître inconséquent et de se compro-„mettre avec les divers partis, l'a condamné „à un rôle très-passif dans la répartition que „les membres du corps exécutif se sont faite. „M. Frisching a laissé les relations extérieures „à Gleyre, l'intérieur à Dolder, les finances à „Finsler et a choisi le département de l'ins-„truction et des cultes pour sa part, ce qui „prouverait encore qu'il renonce à une influence „majeure sous ce nouveau régime. Au reste „la commission législative des Dix qui nous „promettait une nouvelle constitution n'a rien „fait, et il paraît que cette inaction a été con-„seillée par le ministre de France qui ajourne „le sort de la Suisse jusqu'à la paix.

„La loi sur l'amnistie effraie par l'arbitraire „qu'elle laisse au pouvoir exécutif; on doute „que quelqu'un en profite; comme il n'y a pas „eu de loi contre l'émigration, il n'y a réellement pas d'émigrés légitimes; l'amnistie ne „serait donc applicable qu'aux Suisses qui ont „porté les armes contre le nouvel ordre de „choses, et ceux-là en sont exceptés. — Nous „ne devons donc fonder notre espérance que „sur la délivrance de la Suisse, ou plutôt sur „la convenance militaire que l'occupation de „ce pays présente aux coalisés qui, tant qu'il „sera au pouvoir des Français, auront leurs „conquêtes en Italie exposées aux chances „d'une invasion soudaine."

Bien que ces diverses données me confirmassent dans l'opinion que j'avais en quittant la scène, et qu'en les comparant à la fatale divergence des régulateurs de la coalition, j'augurasse mal du succès de leurs prochains efforts: persuadé que l'instant propice qu'on avait sciemment négligé de mettre à profit pour agir ne se retrouverait plus, et que par conséquent les chances de la guerre allaient désormais nous devenir contraires, je ressentais un violent désir de ne pas demeurer spectateur oisif des événements qui se préparaient, quelque sinistre que la réflexion m'en repré-

sentât l'issue... Rien ne rendra mieux ce que je pensais et ce que j'éprouvais à cet égard, que les extraits de mes répouses à mes correspondants.

Le 6 Avril remerciant le baron de Castelnau de sa sollicitude et des conseils que je l'avais habitué à me donner, j'ajoutai: .... „Je ne „jetterai point le manche après la cognée tant „que j'aurai l'espoir de servir ma patrie: si „vous connaissiez à fond les motifs de la dé„termination que j'ai prise, vous y verriez j'en „suis sûr, une nouvelle preuve de mon dé„vouement à cette cause: le baron de Roll „pourrait vous en instruire, car malgré les „apparences, je me tiens pour certain qu'il n'a „pas cherché à me nuire.

„Vous me demandez mes idées sur l'état „de la Suisse: à la distance où j'en suis elles „ne sauraient être bien assises, mais je per„siste à croire que c'était la dernière cam„pagne qui pour elle devait être décisive, „augurant mal de celle-ci, à moins qu'on ne „se hâte de profiter par une vigoureuse offen„sive, des grands avantages dûs l'année passée „à Souworow en Italie et à l'archiduc au Rhin „qui ont électrisé à un haut degré l'enthou„siasme des armées. — Mais je crains que „l'habitude des délais ne soit trop enracinée.

„Cependant les hostilités recommencent du côté „de Gênes; si la reddition de cette place „était aussi prochaine que les Autrichiens l'an„noncent, les choses pourraient prendre une „tournure favorable.“

Je répondis en même temps mais avec plus d'abandon, au banneret Kirchberguer à Munich: „Vous me confirmez dans la mauvaise opinion „que j'ai emportée en quittant Augsbourg, de „la manière dont les affaires en général et les „nôtres en particulier sont traitées: à bien „considérer la chose, c'est un chapelet de du„peurs et de dupés dont plus d'un grain est à „double face.... Il est incontestable que tout „comme nous avons été joués par M. de Thu„gut, il y en aura encore d'autres qui le seront, „sans en excepter celui qui malmène notre „barque. — Il me paraît cependant et je m'en „étonne que ceux des nôtres qui sont au foyer, „nourrissent des espérances de succès de la „campagne qui va s'ouvrir. — Vous, Monsieur, „m'y donneriez confiance par la sagacité avec „laquelle vous avez observé et prévu ce qui „a précédé. — Vous avez vu de près ce que „d'autres n'ont vu que de loin: vous avez eu „jusqu'à l'évidence, la preuve du peu de fond „à faire sur des assurances positives, sur des „engagements formels, que l'intérêt de ceux

„qui les donnaient semblait leur rendre obli-„gatoires. — Vous avez vu le cabinet de Vienne „éluder de remplir sa promesse d'une déclara-„tion authentique en notre faveur; l'Angleterre, „ou au moins ses agents, convertir en levées „de troupes ce qui avait été offert et promis „à titre de subsides; et enfin ces deux cours „se contrecarrer tellement, que des armées „victorieuses ont *dû* s'arrêter et attendre pour „ainsi dire qu'il convînt à l'ennemi de les battre.

„Voilà ce dont vous et moi nous avons été „les témoins et sur quoi nous devons ce me „semble baser nos conjectures, asseoir nos „craintes et nos espérances, plutôt que sur „les aperçus d'hommes nouvellement venus dans „ce labyrinthe qui se livrent plus aisément à „croire ce qu'ils désirent, et se laissent faci-„lement éblouir par des assurances d'une sin-„cérité apparente; ne pouvant surtout se per-„suader que dans l'ensemble de la chose, nos „intérêts ne sont comptés pour rien et leur „croyant au contraire une haute importance.

„On se flatte par exemple que sous peu la „Suisse sera délivrée; on appuie cette opinion „de la supériorité de l'armée autrichienne sur „l'armée française, et de la convenance pour les „Alliés d'avoir la Suisse comme place-d'armes: „quant à cette supériorité, elle peut exister,

„mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'existe la „convenance de cette position militaire; per- „sonne ne la sentit mieux et ne voulut plus „fortement s'en rendre maître que l'archiduc; „or il est notoire que le sujet ou le motif „principal de la retraite de ce prince du com- „mandement de l'armée, a été le chagrin des „contrariétés qu'il a éprouvées à Vienne et „peut-être même de la politique anglaise, dans „l'accomplissement de ce projet alors plus „important encore, et assurément moins diffi- „cile à effectuer qu'à présent.

„Il s'agit donc de considérer non le plus ou „le moins de difficultés de débusquer les Fran- „çais de la Suisse, mais le motif pour lequel on „le tentera. — Si ce n'était que pour l'occuper „pendant la durée de la guerre, notre pays „n'en obtiendrait qu'un surcroît de maux en „redevenant le théâtre des hostilités: si c'est „pour pénétrer de là en France, la grande „question se présente de nouveau: que veulent „y faire les Autrichiens? — Et sont-ils par- „faitement d'accord en cela avec les Anglais? „Si c'est des conquêtes, soit *recouvrements*, „à titre *d'indemnités de frais de guerre*, ou „de *gages* pour l'avenir, il est permis d'augurer „que ces armées fussent-elles victorieuses jus- „qu'au cœur de la France, ne s'y soutiendraient

„pas. Si au contraire c'était ce dont on leurre „depuis longtemps l'émigration, pour rendre à „la France son Roi, ce dont j'ai lieu de douter „tant que le baron de Thugut sera en place, „existe-t-il sur ce point une harmonie solide-„ment établie entre les deux cabinets alliés? „S'il en est ainsi et qu'on puisse certifier la „*bonne foi* de ces vues, alors je croirai à la „possibilité d'une restauration générale dont „celle de la Suisse ferait nécessairement par-„tie; mais ou je préjuge à faux, ou bien rien „de pareil ne s'annonce.

„Je vois que d'ici on *feint* de grands efforts „contre Gênes et une vive impatience de l'avoir, „tandis que je soupçonne qu'on espère à Vienne „que cette reddition qui en chassant les Fran-„çais d'Italie, ôterait tout prétexte de délais „ultérieurs pour agir sur d'autres points, ne „s'effectuera pas de sitôt. — Je ne saurais „m'expliquer autrement pourquoi on allégue „cette raison de différer l'ouverture de la cam-„pagne sur le Rhin, tandis que l'on conçoit „aisément l'importance que paraît mettre Bona-„parte à soutenir Gênes, à recouvrer l'Italie, „et à tailler à cet effet assez de besogne aux „Autrichiens en Allemagne pour les empêcher „de faire une diversion en deçà des monts. Il „est incontestable qu'il a de si grands obstacles

„à surmonter et de si fortes entraves à franchir, „vu l'état de misère et de détresse où il a „trouvé les armées et les finances de la République, qu'on peut présumer qu'il échouera „dans l'exécution du vaste plan qu'on lui suppose. — Le contraire est néanmoins dans les „possibles si on lui laisse le temps de rassembler assez de troupes à sa soi-disante „armée de réserve, et qu'il soit en mesure „de renforcer assez son armée de Suisse pour „attaquer les Alliés au Rhin, en même temps „qu'il délivrerait Gênes en passant le Var, ou „en traversant les Alpes par Briançon; car le „passage par le petit ou le grand St. Bernard „serait trop aventureux, les Autrichiens tenant „toutes les places du Piémont.

„Et dût-on me taxer d'hérésie, je crois „que si on laisse les Français prendre l'offensive au Rhin, ils y auront de grands avantages: d'abord parcequ'ils n'attaqueront qu'avec „des moyens proportionnés à ceux de leurs „adversaires, puis par la difficulté pour les „Autrichiens de se maintenir sur une ligne „aussi étendue que l'est la leur, et d'y risquer „par une résistance opiniâtre sur un point quelconque qu'étant forcés là, leurs opérations „ultérieures se trouvassent dès-lors infiniment „gênées; enfin je n'admets pas que l'absence

„de l'archiduc soit aussi indifférente qu'on affec-
„tait de le donner à entendre dans les conci-
„liabules d'Augsbourg.

„Or les Français rentrés en Souabe, nous „verrions le second tome de la situation de „l'Empire au mois de Mars 1799; son salut „dépendre du sort d'une bataille, avec cette „chance défavorable de plus qu'à cette époque, „que s'ils y pénètrent ce sera à la suite d'un „succès, et qu'une armée en retraite n'est guère „susceptible de courageux efforts, tels qu'en „fit celle de l'archiduc dans la mémorable „journée de Stockach.

„Ici, c'est-à-dire dans la Lombardie et en „Toscane, on affiche une entière sécurité; on „y traite Bonaparte *d'aventurier*, son armée „de Dijon *de débris*, de *bandes* peu à redou- „ter; on taxe son projet d'invasion de conte „inventé pour fasciner les yeux et on le mé- „prise. — L'armée autrichienne pousse la pré- „somption jusqu'à se plaindre de ne pouvoir „trouver l'occasion de montrer sa supériorité „en tout genre sur les Russes, en exterminant „à elle-seule les armées françaises, dont sous „ce rapport certains généraux et officiers pré- „tendent désirer l'apparition.

„Le peuple toscan, vrai peuple de bergers „et de badauds, se croyant à l'abri du retour

„de ses ci-devant *libérateurs*, se donne carrière en toute occasion, en se livrant en invectives contr'eux; élevant en revanche aux „nues *l'Impératore* et tout ce qui lui tient; „mais l'Autrichien n'en est pour cela pas plus „aimé. Tout ce qu'il y a de gens aisés gémit „de ce que la cour de Vienne s'oppose au „retour du grand-duc, de ce que ses états „sont surchargés de réquisitions, ainsi que du „plan qui semble être arrêté de lever des „troupes toscanes.

„D'un autre côté tout en abhorrant les „Français et en s'impatientant qu'ils soient „expulsés de Gênes, on a de la répugnance „à voir les Anglais s'approcher des côtes, on „craint au lieu de le souhaiter, qu'ils y opèrent „un débarquement, ce qui cependant hâterait „la prise de Gênes. — Puis comme pour augmenter la confusion, on organise sous le nom „*d'armée de Villot*, un corps d'émigrés dont „Turin est le dépôt et dont Gênes sera probablement la première station, afin de s'y „embarquer si cette place se rend et que cette „soi-disante armée se forme."

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SECOND.







